



Histoires de mirages

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE MIRAGES



Le
LIVRE
de
POCHE

*Présenté par Gérard Klein, Jacques Goimard et Demètre
Ioakimidis*

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE FICTION

TOME 31

HISTOIRES DE MIRAGES

(1984)

4ÈME DE COUVERTURE

Histoires de mirages, autant dire histoires de *fantasmes* : elles explorent l'espace intérieur dont les mondes se nomment délire, folie, hallucinations, et qui obéissent tous à la logique implacable du désir.

PRÉFACE

MORT AUX GARDIENS DE LA LOI

Histoires de mirages – autant dire histoires de fantasmes. Elles explorent l'espace intérieur, dont les mondes se nomment délire, folie, hallucinations, ou suivent plus ordinairement les orbites communes du désir au-dedans des êtres, là où, normalement, ça ne se voit pas. La science-fiction dont les scènes se situent par vocation où personne n'est jamais allé – les autres planètes, le futur, les univers parallèles – ne va pas se priver de décrire les profondeurs d'un esprit.

Il y a là un fantasme au carré. Toutes les histoires de science-fiction se déploient dans l'imaginaire : elles traduisent, ou trahissent, un désir d'omnipotence, même lorsqu'elles semblent le dénier en culminant dans une conclusion catastrophique. Voyager dans l'espace ou dans le temps, remanier la causalité, c'est s'imaginer investi de grands pouvoirs même s'ils se légitiment de la rationalité, voire de la science ; et au terme de ces exploits aboutir à l'échec, c'est encore affirmer leur possibilité.

Dans ces histoires de mirages, cependant, cette omnipotence feint de se dévoiler en se donnant pour champ son origine même : le domaine du psychisme, travaillé, structuré, fragmenté par le désir dont une modalité importante consiste en les obstacles qu'il s'oppose. Ainsi en est-il du désir d'omnipotence qui ne se maintient dans la durée, c'est-à-dire dans le présent et dans l'expérience, que par sa dénégation reconduite : l'omnipotence immédiate, ce serait l'abolition du désir, y compris d'omnipotence.

Dans chacune de ces nouvelles, le désir et l'histoire résultent de la répétition d'une expérience primordiale, celle de l'élaboration d'un fantasme de maîtrise. Dans la plupart des œuvres de science-fiction, l'homme s'affirme, après certaines épreuves structurantes soigneusement choisies puis élaborées, comme devenant le maître – éventuellement déchu – de l'univers. Ici, il se pose, avec les mêmes risques, comme devenant maître de lui-même, de son univers intérieur. Le choix de l'obstacle principal, de l'adversaire, va donc se

révéler particulièrement significatif. En effet, le destin du fantasme de maîtrise a conditionné la formation du sujet.

Que le fantasme de maîtrise ait échoué à se constituer en raison de l'investissement particulier des obstacles, c'est la psychose : l'être demeure suspendu dans la fragmentation peu dépassable par ses propres moyens. Que les obstacles intérieurs soient demeurés mal résolus malgré une élaboration partielle du fantasme de maîtrise, et c'est la névrose. Que l'énergie investie dans ces obstacles intérieurs ait été libérée et concoure au renforcement du fantasme de maîtrise, c'est-à-dire à la constitution du soi, et c'est l'introuvable normalité où le soi ne rencontrerait de limites à son expansion que dans les obstacles extérieurs, présumés objectifs, baptisés réels. Qu'enfin le fantasme de maîtrise soit lui-même dissout, et c'est peut-être la sainteté, la transparence, car nous ne fantasmons de maîtriser que des objets intérieurs qui entretiennent des rapports incertains avec d'éventuels objets extérieurs. Ces objets ou obstacles extérieurs ne peuvent être surmontés qu'à la condition d'être préalablement intériorisés : et c'est le retour à la case de départ. Processus infini qui se perpétue de la permanence d'un fantasme de maîtrise dont l'instrument privilégié est la raison, c'est-à-dire l'espoir (ou l'illusion) que les univers intérieur et extérieur ont un sens, sont intelligibles et donc à la limite maîtrisables(1). Mais, comme on l'a dit, cette maîtrise abolit le désir et nos histoires ont donc une fin. Le triomphe de la raison dissout l'être désirant qui, s'il désire persister, doit préserver quelque chose de la déraison, ou, plutôt, du chaos.

Que l'univers intérieur soit partiellement accessible à la raison, cette forme déplaçable de la répétition et donc de la permanence du sujet, c'est presque un truisme. Non qu'il soit par construction raisonnable – il ne l'est pas – mais parce que sans cette possibilité, il n'y a pas de sujet. La raison est un effet de communication. Mais que l'univers extérieur soit soumis à la raison, c'est une tout autre affaire. L'ubiquité de la raison, dedans et dehors, est peut-être le fantasme ultime, résidu d'une expérience primordiale et structurante. L'acceptation, même provisoire, du caractère incompréhensible, insensé, de l'univers dans son ensemble, reconduit à la psychose. Solution inacceptable par le sujet constitué qui va donc se trouver ballotté entre l'expérience du chaos, de l'incompréhensible, le désir de la raison et la crainte de son triomphe qui entraînerait la dissolution du sujet et donc sa mort, l'impensable.

Voilà la scène posée des histoires de mirages, où s'agitent les incertitudes de la raison, à l'intérieur et à l'extérieur ; et l'adversaire désigné : celui qui porte, à toute force, le projet de rationalité.

Nous nous doutons bien que la description de l'univers extérieur que donne la science-fiction est rarement, sinon jamais, conforme à ce qu'en révèlent le savoir et les théories scientifiques. Il n'est donc guère surprenant qu'il en aille de même ici : la connaissance que peuvent avoir nos auteurs de l'univers psychique est sujette à caution : ils fantasment sur les fantasmes de leurs personnages. Ce faisant, ils livrent leurs propres fantasmes et rejoignent par là leur sujet : rendre connaissable les contenus de l'esprit. Il va y avoir là quelque chose à élucider : quels sens peuvent bien avoir ces représentations fantasmatiques de fantasmes, et quel bénéfice nos auteurs peuvent-ils bien trouver à en proposer ?

Mais d'abord, qu'est-ce qu'un fantasme ? Que tout le monde en ait ne nous garantit rien quant à la compréhension que nous en partageons. Nous rêvons aussi et ne savons pas naturellement pour autant ce que signifient nos rêves. Consultons les experts. Le *Vocabulaire de la psychologie*(2) ne nous instruit guère : « Production imaginative, rêverie, rêve éveillé ». Passons au délire, selon le même ouvrage. Il s'agirait d'une « croyance pathologique à des faits irréels ou (de), conceptions imaginatives dépourvues de bases. Les thèmes les plus habituels sont les idées de grandeur, de persécution, de jalousie, de culpabilité, etc. Leur justification se fait, soit par de fausses interprétations, soit, par de fausses perceptions (hallucinations). Il s'agit parfois de constructions plus ou moins incohérentes et fantastiques, purement imaginaire ». Cette définition redondante et embarrassée indique surtout, si l'on néglige le contenu du délire, qu'il est peu vraisemblable (constructions fantastiques) et qu'il n'a rien à voir avec le réel (constructions imaginaires). Au fond, le trait principal qui caractérise la médecine psychiatrique face au délire, c'est qu'elle n'éprouve que peu de doutes quant à la cohérence, la consistance et l'apparence du *réel* et que pour elle, le délire et le fantasme, c'est ce qui ne s'y conforme pas.

Cette distinction ferme entre illusion et réel, fantasme ou délire et expérience objective, n'est pas le fort de nos auteurs de science-fiction et ils n'acceptent pas sans discussion une définition normative de l'imaginaire.

Si l'on n'aime pas les approches normatives, on peut toujours aller voir du côté de la psychanalyse : d'un article important du *Vocabulaire de la psychanalyse*(3), j'extrais ces quelques notations : « Les termes *fantasme*, *fantasmatique*, ne peuvent manquer d'évoquer l'opposition entre imagination et réalité (perception). Si l'on fait de cette

opposition une référence majeure de la psychanalyse, on est conduit à définir le fantasme comme une production purement illusoire qui ne résisterait pas à une appréhension correcte du réel. » Et surtout cette définition de principe : « Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient. » Et enfin, ceci dont nous reparlerons : « Freud trouve dans le fantasme un point privilégié où pourrait être saisi, sur le vif, le processus de *passage* entre les différents systèmes psychiques : refoulement ou retour du refoulé. »

Toutes ces définitions soulignent l'existence d'une différence, d'une *opposition*, relevant apparemment du sens commun, entre l'univers du psychisme et le monde réel. Cette différence confère à l'omnipotence du rêveur éveillé son statut d'illusion. Dans la perspective de la psychanalyse, l'opposition entre imagination et réalité a aussi pour sens de permettre de postuler des règles de fonctionnement de l'appareil psychique distinctes des « lois » dont la perception structure le réel.

Sous la plume de nos auteurs, le désir d'omnipotence, toujours présent dans le fantasme, même s'il est voilé ou retourné, les conduit *au départ* à accepter en apparence la frontière entre imagination et réalité, puis à la refuser *ensuite* massivement dans le déroulement de leurs œuvres. La différence entre univers psychique et monde réel a surtout pour eux, semble-t-il, l'intérêt de permettre sa transgression. Transgression si radicale qu'elle a des effets dans trois domaines au moins :

— elle abolit finalement la frontière entre illusion et réel, tous deux objets de perception, et par là contredit l'expérience commune et la science, en particulier psychiatrie et psychanalyse, si ce sont des sciences ;

— elle met à l'épreuve jusqu'à les faire éclater les règles habituelles, pourtant peu contraignantes, de la science-fiction au point de soulever un problème de définition du genre ;

— enfin, elle met en question la solution de continuité entre psychismes et permet ainsi aux auteurs de se livrer à des agressions d'une grande violence contre ceux, psychiatres ou psychanalystes, qui apparaissent justement comme gardiens de la barrière entre réel et imaginaire, tel l'ange à l'épée flamboyante de la porte d'Éden : tous, on le verra, sont terrassés.

Subvertir la notion du réel, attaquer le genre dans lequel on écrit, détruire l'image du thérapeute et ainsi lui dénier tout pouvoir, ce n'est pas un mince règlement de compte.

Ce qui étonne, c'est que, hors de toute intention des anthologistes, toutes les histoires de ce volume, dues à treize auteurs fort différents

et écrites sur une vingtaine d'années au moins, expriment le même désir destructeur à l'endroit de toutes les catégories qui font l'obstacle à l'affirmation d'un soi tout-puissant.

La subversion du réel correspond à un débordement du fantasme, de l'appareil psychique (parfois du ça) sur la réalité qu'il modèle à sa guise. Au lieu que le fantasme ou le délire demeure une affaire privée, parfois pitoyable par l'impuissance et l'isolement qu'il suppose, il s'impose ici objectivement aux autres personnages du récit et les met en déroute en sapant leur définition implicite de la réalité. Pour le lecteur, et pour l'auteur assurément, il en résulte un double effet de jouissance et de terreur : jouissance de savoir que « si on voulait », on pourrait plier le monde à ses désirs ; terreur, « si on subissait », de se voir affronté à un monde sans règles, incertain, imprévisible, en tout cas sans autre causalité que le désir de l'Autre. On se trouve en présence d'affects très archaïques.

On n'est pas très loin ici des *Histoires parapsychiques* (qui constituent un autre volet de la Grande Anthologie de la Science-Fiction). Ces histoires mettent aussi en scène des pouvoirs de l'esprit : télépathie, télékinésie, clairvoyance, précognition, etc. Mais le mode d'exercice de ces pouvoirs est tout différent : il suppose des règles de fonctionnement (plus ou moins bien) définies. Les auteurs de ces histoires y postulent que l'univers a des propriétés en sus de celles qui lui sont couramment reconnues par la science, et ils en exploitent les conséquences. Les règles sont différentes, mais le principe de règles n'est pas renversé. Tandis qu'ici, c'est le fantasme (ou le délire) lui-même qui entre en action dans le réel sans même qu'il soit besoin de spécifier et donc de structurer les pouvoirs qui permettraient cette action. C'est d'une dissolution de la relation avec le monde, d'une rupture d'un « contrat de réalité » qu'il s'agit. Le psychanalyste évoquerait sans doute un « acting out » et songerait à un retour du refoulé. En effet, les règles littérales (le plus souvent implicites) qui structurent tout genre littéraire, du réalisme à la science-fiction, sont ici supplantées ouvertement par des règles secrètes, celles du psychisme, qui sont certes à l'œuvre, sur l'Autre Scène, dans toute œuvre littéraire mais d'ordinaire masquées par l'écran du refoulement.

Est-ce que pour autant, dans ces histoires, l'inconscient enfin se dévoilerait majestueusement ? Évidemment non puisqu'il y perdrait son sens, d'être inaccessible. Il ne peut s'agir que de la représentation, voire de la caricature, de ce qui, dans l'inconscient, serait accessible au conscient. Mais il arrive, comme ici, qu'il se laisse entrevoir dans les effets d'une transgression, d'une violation de frontières, en dépit ou en raison des artifices mêmes qui l'entourent. Et il dit alors, de cette

façon biaisée, qu'il ne supporte pas la réalité, c'est-à-dire la convention.

De la sorte, la rupture du « contrat de réalité » ébranle à leur tour la définition et les frontières de la science-fiction. Celle-ci suppose en général, à l'image de la science, une barrière entre le désir et sa réalisation dans le réel. C'est dans le concret, au travers d'une pratique, par le recours adapté à des principes « scientifiques » ou « techniques » que le désir atteint son objet. Lorsque ce détour rationnel se trouve annulé, que l'univers psychique intervient directement sur la réalité, peut-on encore parler de science-fiction même si dans ce terme on n'attache pas une importance excessive au préfixe « science » ? Certes, bien des auteurs modernes, comme Philip K. Dick, du reste présent dans cette anthologie, décrivent des univers sans règles bien précises : ainsi, dans *Ubik*(4), les personnages ne savent jamais très bien ce qui les attend, mais c'est alors que le réel très particulier dans lequel ils sont plongés est pour eux imprévisible parce qu'ils n'en connaissent pas les règles ou parce que cet univers n'a pas de règles bien constantes, ce qui procède encore d'un « contrat de réalité » passé entre l'auteur et ses personnages et entre l'auteur et ses lecteurs. Les héros d'*Ubik* ou ceux d'*Au bout du labyrinthe*(5) s'agitent dans un univers fantasmatique dont la cohérence (la convention) est précisément d'être fantasmatique.

Mais ici, dans ces *Histoires de mirages*, il est décrit d'un côté un univers bien réel, voire banal, qui satisfait au sens commun, et d'un autre côté un univers psychique qui fait irruption dans le premier. Or, une telle irruption de l'irrationnel dans un monde par ailleurs « réaliste » caractérise le fantastique. On peut bien entendu tenir pour inutile et artificielle toute distinction entre genres. Toutefois, l'histoire du fantastique et celle de la science-fiction ainsi que le sentiment des auteurs et des lecteurs (même lorsque, comme il arrive, ils souscrivent aux deux genres) soulignent cette distinction. Et aussi cette constatation formelle que la science-fiction pose en général un univers matérialiste et cohérent tandis que le fantastique fait appel à l'hétérogénéité radicale d'une nature et d'une surnature. C'est la perméabilité occasionnelle de la frontière entre nature et surnature qui fonde le fantastique, comme dans nos *Histoires de mirages* la perméabilité entre univers psychique et univers « réel ». La coupure épistémologique entre deux mondes est donc bien la même que celle qu'on constate dans le fantastique. Mais elle prend ici une signification toute différente. Dans le fantastique, presque toujours la surnature intervient pour assurer un châtement : sa fonction est de donner à la culpabilité un moyen d'action dans le réel lorsque le crime est si

énorme qu'il échappe à la loi. L'angoisse délicieuse que procure le fantastique procède de la certitude que personne n'échappe à la sanction d'une faute publiée fille d'un désir inacceptable. Dans nos mirages, le désir triomphe du réel sans qu'il soit jamais question de culpabilité. (Là peut-être, la manifestation du surmoi, ici celle du ça.)

Bien au contraire, le coupable à la vindicte désigné, c'est celui qui s'oppose au débordement du désir, psychiatre, psychanalyste, manipulateur du psychisme ; et il en subit toujours les conséquences. Dans le fantastique, le docteur Van Helsing détruit Dracula le vampire ; mais dans nos histoires, c'est le désir qui vampirise le réel et punit le thérapeute. Celui-ci apparaît comme le gardien de la raison, de la loi, du réalisme, de la vraisemblance, de l'ordre du monde, celui qui dénonce (comme dans les définitions citées) le fantasme comme illusion, produit de l'imagination, qui dénie la possibilité de la réalisation directe du désir et par là empêche son irruption sans frein. Il donne un visage à ce réel que l'inconscient ne supporte pas. Il est coupable de censure.

Pour emprunter le langage psychanalytique, dans le fantastique, un surmoi acceptable faible ou fort (ou plus exactement peut-être un moi idéal), par exemple le docteur Van Helsing, s'oppose à l'irruption d'un surmoi déguisé en ça (le vampire(6)) et appelé par la victime consentante, c'est-à-dire un moi faible, tandis qu'ici le moi et le ça s'allient pour triompher d'un surmoi encombrant. Le fantasme s'y montre assez bien, selon l'hypothèse de Freud, un point privilégié où pourrait être saisi sur le vif le processus de *passage* entre les différents systèmes psychiques.

Pour que la sentinelle soit mieux bousculée, et plus nettement assurée la perméabilité du passage entre univers psychique et univers « réel » (ce qui précise et accroît la transgression), il faut que ces deux mondes soient également objectivés, et donc que les contenus de l'univers psychique cessent d'être choses privées pour devenir expériences s'imposant à tous, partagées. Le seul instrument du discours associatif, propre aux psychanalystes, n'y suffirait pas. C'est pourquoi certains de nos auteurs imaginent des techniques ou des machines permettant l'accès direct aux contenus du psychisme, sa projection sur un écran, son enregistrement, sa modification.

Ce que les auteurs fantasment, c'est que les contenus de l'esprit peuvent devenir connaissables par un autre truchement que celui du langage, par un moyen technologique, celui d'une sorte de *psychoscope*, qui en révèle même ce qui se dérobe à l'introspection du sujet : une fois encore, la technique est un moyen de pouvoir.

Ils redécouvrent en somme l'« appareil à influencer » décrit par

Victor Tausk à partir d'observations cliniques, qui semble caractériser la paranoïa(7). Mais ici le paranoïaque retourne la machine contre son persécuteur et en triomphe. Ce qui se trouve évacué du même coup (ou plutôt « chosifié »), c'est le transfert, la relation qui s'établit entre le malade et son thérapeute et au sein de laquelle se rejoue, *se transporte*, une situation conflictuelle ancienne et refoulée. Enfin, puisque la machine supplante la relation, elle permet de dénier qu'il se soit jamais passé quelque chose ailleurs que dans le présent, sinon dans la réalité. Le fantasme a perdu toute histoire. Le thérapeute agit (au lieu d'écouter et d'interpréter), son patient réagit et en général lui donne le pion, le tout dans l'« ici et maintenant ». Grâce à la machine, le fantasme est devenu un observable puis un réel, explorable physiquement, susceptible de conquête et d'exploitation, un territoire redoutable pour qui s'y aventure mais rarement pour celui qui l'a créé. A la limite, le fantasme devient le seul réel dont il n'est plus question de sortir et son créateur un dieu dont le diable est le thérapeute.

On voit quelles libertés – pour certains en bonne connaissance de cause – nos auteurs ont pris avec les définitions, les théories et les pratiques de la psychiatrie et de la psychanalyse. Afin de les illustrer et d'appuyer une démonstration, je voudrais brièvement analyser ces nouvelles. Mais je suggère toutefois à mon lecteur, pour ne pas se priver du plaisir de leur découverte et pour faciliter l'usage forcément allusif que je vais en faire, de commencer par les lire et de revenir ensuite seulement à cette préface.

* *

*

Dans *L'existence de Mason*, de Kingsley Amis, par une transgression relativement mineure eu égard à ce qui suivra, la frontière s'abolit entre le rêve et le réel, et le rêve devient même le contenant du réel auquel il impose sa loi de réalité. L'espace du rêve cesse d'être privé, inaliénable, pour s'avérer collectif, envahi. C'est la logique du plus fou qui l'emporte et la preuve en est donnée par l'évanouissement du raisonneur et donc de la raison. *En dedans* de Carol Carr nous entraîne dans un univers psychotique dont il n'est pas possible de dire si la créatrice est morte (et il s'agit alors d'un enfer : rationalisation par le fantastique) ou si elle est délirante : ce sont ici les limites du genre qui s'effacent. En tout cas l'héroïne contrôle parfaitement son univers.

Thomas Disch, abordant *Le rivage d'Asie*, met en scène un cas de dépersonnalisation qui serait presque classique, n'était la déformation progressive du réel. Celle-ci accueille le désir secret, œdipien,

symbolisé par la femme et l'enfant, sans qu'on puisse décider si le fantasme a modelé le réel ou si le réel étranger a absorbé le moi antérieur après l'avoir aspiré. La dissolution de l'identité se résout par une renormalisation au-delà de l'aliénation, mais dans un autre sujet. On pourrait objecter ici que c'est le héros lui-même qui est pris pour cible, et donc le moi et non le thérapeute, ici absent ; mais à mieux y regarder, c'est le faux moi occidental, ce gendarme de lui-même, rationalisateur et paranoïaque, méfiant à l'endroit de tout autre, qui est détruit.

Peter Phillips, dans *Aux bons soins de Monsieur Makepeace*, décrit la dissociation d'une personnalité, signalée comme l'effet d'une psychose, qui s'impose à la réalité sous ses deux aspects : celui d'un malade qui ne peut pas communiquer, mais aussi celui de son double dissocié (clivé) qui communique par des voies défiant la causalité. Ici, le retour du refoulé fait irruption non pas dans la conscience (il y a déni par Makepeace de l'origine de ses lettres) mais dans le réel où ces lettres apparaissent sans expéditeur décelable. Sommes-nous dans le fantastique ? Pas tout à fait puisque le recours à une autorité scientifique (Fodor) vient valider l'expérience inacceptable.

Les Vents de Mars de Fritz Leiber proposent une indétermination plus classique entre réalité et imaginaire, que la perception demeure impuissante à résoudre : l'hallucination est introduite par un travail de deuil consécutif à la perte de la femme aimée et de la Terre, planète maternelle, dans une guerre atomique. La définition psychiatrique du fantasme est à peu près respectée, n'était la permanence en son sein de la raison et de la culture.

Avec *Chrysolithe entière et parfaite* de R.A. Lafferty, l'hallucination collective (en soi monstruosité nosographique) devient au contraire le mode normal d'existence du réel : des super-êtres rêvent avec allégresse un monde aussi variable que leur humeur. Le processus primaire a évincé le principe de réalité : rien n'a de permanence ni de consistance, pas même la mort. Les représentations « solides » que nous nous faisons de la géographie, ainsi de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Irlande, ne sont que « certaines images de l'inconscient collectif ». A la trappe, savants et géographes ; l'incantation et la conjuration sont les modes efficaces de la maîtrise du réel.

A côté de quoi la nouvelle de Robert Silverberg et Harlan Ellison, *Je vois un homme assis...* semble presque réaliste. Pourtant, la maladie du héros, Pareti, entraîne une inversion totale du rapport entre la victime et le monde extérieur : la libido s'extroverse au point que, dans un accès cosmique d'érotomanie, c'est le monde entier qui se met à désirer Pareti.

Avec *Dans l'Imagicon*, de George H. Smith, de facture plus traditionnelle, une autre inversion du rapport au réel s'instaure : le

renversement du désir : la réalité correspond dangereusement au fantasme idéal et suscite la production du fantasme-cauchemar qui sert, sur un mode infantile, de pare-excitations. Nous voyons ici apparaître une de nos prémisses : l'omnipotence n'est pas supportable : enfer devient alors l'objet d'un désir secondaire, celui d'échapper à un réel qui satisfait trop bien le désir primaire pour ne pas risquer d'oblitérer le moi. Mais ce réel, justement, où la plupart des rivaux masculins ont disparu et où la disposition des femmes maternantes est illimitée, a toutes les allures d'un fantasme œdipien. Ainsi l'Imagicon permet de fuir un réel qui ressemble à un fantasme dans un fantasme qui ressemble à un réel.

Dans *L'avocat camé* de H.H. Hollis, grâce à l'usage légalisé de drogues, première transgression voire inversion des règles, le théâtre de l'inconscient devient le seul territoire pertinent où puissent se dénouer les luttes qui se livrent dans la réalité. Littéralement ici, l'inconscient fait loi.

Souvenirs garantis, prix raisonnables, de Philip K. Dick, est dans notre perspective la nouvelle la plus perversément caractéristique de cette anthologie : à tous, y compris à lui-même, le héros fait jouer un autre rôle que celui qu'ils entendent ou prétendent jouer. Les concepts habituels de la psychanalyse sont ici systématiquement retournés : l'implantation manipulatoire, qui répond à un souhait du héros, de faux souvenirs de grandeur est l'occasion du ressurgissement de vrais souvenirs, bien plus invraisemblables et grandioses encore ; et ces souvenirs vrais ont trait à un traumatisme à l'envers, un traumatisme « positif », trace inversée du traumatisme originel (séduction infantile) supposé par Freud dans ses premières théorisations. Au lieu d'être menacé par l'entreprise de séduction, réelle ou fantasmée, d'un adulte puissant, c'est l'enfant qui séduit les extra-terrestres redoutables et qui se trouve doté de dons dont le droit à la vie et celui de disposer de la vie des autres, sans avoir eu besoin de sortir de sa passivité. Or, nous savons précisément que c'est un désir de ce type et son déni qui fondent le fantasme originel. Ici, l'événement, aussi improbable qu'irrécusable, a réalisé le rêve de tout enfant, détenir le secret (sexuel ?) du monde, et met dans l'embarras le plus radical, non seulement les manipulateurs vénaux de l'inconscient, mais encore les plus hautes figures de l'autorité. Tout se passe comme si la réalité dans le passé se mettait chaque fois aux ordres du désir dans le présent. L'oubli lui-même qui correspond, selon la conception habituelle, à l'amnésie protégeant l'enfant immature contre son incapacité à intégrer l'expérience, est rationalisé comme une intervention logique et nécessaire des extra-terrestres. Par un si rare privilège qu'il en devient jubilatoire, le héros, quoi qu'il ne fasse pas, est gagnant.

L'agressivité contre les spécialistes de l'esprit augmente d'un cran

dans *Configuration du rivage septentrional* de R.A. Lafferty puisque ici, au mépris de toute éthique professionnelle, le psychanalyste pervers dérobe à son client, pour en jouir, son symptôme, son désir et sa vérité. Ce qui est dérobé porte un nom bien clair, la *compensation*. Mais le prix trop tard découvert, en forme de châtiment, de cette *compensation* que nul n'ose affronter sans préparation, est l'impossibilité du retour, la mort à soi-même. C'est-à-dire, par le triomphe de la raison, l'abolition du sujet.

La mise en échec du thérapeute se précise encore dans les trois dernières nouvelles du recueil, puisqu'il s'y retrouve réduit à la condition du fou contre laquelle il s'est cru orgueilleusement immunisé. La psychose ici est dangereuse pour ceux qui la soignent, sur trois registres, celui de la séduction, celui du défi que sa résistance oppose à celui qui sait, et enfin celui de l'enfermement.

Ainsi, le psychanalyste d'*Une mer de visages* de Robert Silverberg, découvre dans le psychisme d'une jeune autiste un paysage d'une extraordinaire beauté, qu'il s'efforce, par goût de l'exploit autant que par compassion, à le persuader de quitter pour se retrouver finalement piégé dans sa retraite secrète : il a pris sa place.

Il en va presque de même dans *Le Façonneur* de Roger Zelazny, qui mérite, par sa complexité et sa pertinence psychanalytique, une analyse détaillée.

L'appareil qui permet d'explorer – et pour la première fois de remodeler – l'inconscient, a la forme d'un œuf, symbole narcissique de la régression utérine qui trouve son pendant séculier dans l'usage fait des voitures automatiques dans cet avenir proche. Le psychanalyste, Render, s'estime invulnérable parce qu'il a renoncé à la passion depuis la mort de sa femme dans un accident de voiture (comme *Yœuf*, la voiture-cocon est donc potentiellement destructrice), et sa maîtresse n'est pour lui qu'un jouet. La faille de sa personnalité que sa compétence lui cache est manifeste dans la façon dont il surprotège son fils. Sa cliente, Eileen, aveugle de naissance (à l'inverse d'Œdipe qui finit sa vie aveugle), lui propose une double énigme : est-il possible qu'elle voie enfin grâce à la stimulation directe de son système nerveux, et peut-elle aussi, malgré son infirmité, devenir, comme lui, « thérapeute neuroparticipante » ?

Elle combine donc la féminité redoutable du Sphinx et la cécité d'Œdipe, grâce à quoi elle a déjà sans doute conduit à sa perte un autre thérapeute : pour qui lui prête des yeux, elle devient la Gorgone.

Render, en acceptant son défi, méconnaît ses propres motivations : l'orgueil de tenter, contre l'avis de son maître, une expérience inédite et par là d'affirmer sa maîtrise (dont il doute donc inconsciemment) ;

l'amour de transfert naissant qu'il développe à l'endroit d'Eileen et qui est tout à fait imprégné de narcissisme. Ces deux facteurs le conduisent à négliger les motivations d'Eileen : le désir de perfection qui recouvre un désir de maîtrise, symétrique de celui de Render puisque là aussi, il s'agit de surmonter, pour mieux la nier, une infirmité.

Et tout comme Render a son fils, Eileen a son chien mutant dont elle ne tolère pas davantage l'indépendance. Dans ce jeu de miroir, Render est perdant : quoique voyant, il ne voit pas la faille en soi qu'Eileen a fréquentée plus longtemps que lui. Son dessein à elle de voir l'extérieur est aussi redoutable que le sien à lui de voir l'inconscient. Et donc incapable de continuer à mener le jeu, il se retrouve prisonnier du fantasme d'Eileen au fond duquel il rencontre son propre fantasme de mort, son démon personnel, bicéphale, symbole de clivage. Il a peu de chances de ressurgir de son propre inconscient d'où son maître s'efforce de le tirer. La défaite du thérapeute est totale puisqu'il s'est pris à sa propre méthode, à sa propre machine, et qu'il a même mis de la sorte en échec son maître, le créateur de *l'œuf*.

Un affreux pressentiment d'Henry Kuttner et C.L. Moore consomme la confusion du psychiatre sur une note grinçante puisque c'est cette fois la réalité même qui se dérègle et révèle le fantasme du thérapeute : un fantasme de normalité et de normalisation. C'est son entêtement qui déchaîne la mystérieuse puissance de l'inconscient et le projette, physiquement, dans un monde étranger où il est aliéné au sens strict tandis que son patient, on le remarquera, n'a pas bougé. La résistance a fonctionné comme un ressort, celui d'une trappe.

Dans toutes les nouvelles précédentes, le thérapeute était atteint dans ses convictions ou dans son équilibre psychique, mais ici c'est sa relation au monde qui est modifiée : implicitement, il a peu de chances d'y survivre.

Le lecteur aura noté dans les trois textes de Lafferty, Silverberg et Zelazny, l'importance du paysage dans la représentation de l'inconscient et la place tenue par la mer, l'île, la caverne et plus généralement par l'élément liquide : le sentiment océanique n'est pas loin. Mais nos auteurs en font sciemment usage, sans une once de naïveté. Ils connaissent la théorie ou du moins ses rudiments. Dans *Un affreux pressentiment*, la fonction du paysage devient déterminante. Le fantasme – ou plutôt ce qui est désigné comme fantasme par le psychiatre – est un pont entre deux mondes, entre deux réels. Sa dénégation entraîne le transfert. Ou encore, en termes plus psychanalytiques, la dénégation du transfert par le patient conduit au

transfert physique du psychanalyste. Le double analysant expédie son double analyste sur l'Autre Scène. Drôle de contre-transfert. Comme au départ de ce périple à travers les mirages, c'est la raison du plus fou qui l'emporte : au fond, il n'y a pas d'illusion, pas de mirage, pas de fantasme. Tout est réel.

* *

*

On peut désormais s'interroger sur la signification latente de ces nouvelles et en particulier sur le pourquoi de cet acharnement contre les gardiens de la loi. Un certain nombre de raisons superficielles, relativement triviales, viennent d'abord à l'esprit :

— S'agit-il de la répugnance à l'endroit d'un sacrilège, d'une intervention scientifique dans un domaine interdit, la citadelle purement humaine de l'esprit ? Mais pourquoi tant d'auteurs de science-fiction, dont la naïveté n'est pas le fort, établiraient-ils ici un interdit que partout ailleurs ils bousculent joyeusement ?

— Serait-ce phobie de toute manipulation psychique, bien marquée par le triste sort réservé aux psychanalystes et autres rectifieurs de l'esprit qui se trouvent, dans ces textes, pris à leur propre jeu, fourvoyés quelque part entre l'arroseur arrosé et l'apprenti-sorcier ? Mais il est frappant que cette crainte, fort souvent et plus légitimement exprimée dans des anti-utopies, n'est pas ici l'occasion d'une condamnation morale ou politique, mais qu'elle disparaît derrière une réaction agressive extraordinairement violente, un choc en retour dont le manipulateur psychique est la victime. Aucun besoin de faire valoir ici les droits inaliénables du malade mental, sinon de l'inconscient, à demeurer ce qu'il est puisqu'il se démontre tout à fait capable de se défendre lui-même.

Il semble donc s'agir de quelque chose de beaucoup plus narcissique, de beaucoup plus archaïque au sens de la psychanalyse.

— Se manifesterait-il là une réticence générale des écrivains, ces praticiens de la psychologie et de l'exploitation des fantasmes, à l'encontre des psychologues, psychiatres et psychanalystes, comme une volonté de rester seul sur son terrain, de ne tolérer aucune concurrence ? Cette réticence-résistance, narcissique s'il en est, est bien attestée par les déclarations de nombre d'écrivains, en dehors même de la science-fiction.

Et en effet, dans toutes ces nouvelles, la double défaite des thérapeutes viendrait appuyer cette hypothèse. Ils sont mis en déroute non seulement en tant que personnages (ils se montrent incapables de résister au danger et même à leurs propres désirs), mais aussi sur le plan théorique : leur compréhension des phénomènes psychiques est

fausse bu insuffisante, ou inopérante, et en tout cas incapable de les protéger.

Dans l'exploitation littéraire classique de la folie et du délire(8), c'est avec la raison et ses limites que joue l'écrivain, ou avec elles qu'il se débat, mettant en cause le sens commun ou la philosophie. Mais ici, c'est avec la *théorie* du délire et de la raison, c'est-à-dire avec un projet de science. Le fantasme devenu connaissable et théorisable comme objet de science peut légitimement entrer dans le réel. Un pas de plus qui est caractéristique de la science-fiction.

Cependant, bien que les manipulateurs du psychisme soient en première ligne et qu'ils apparaissent comme les seuls adversaires désignés à la vindicte de l'inconscient, c'est, à travers eux, à autre chose que s'en prennent nos auteurs. Ils s'en prennent à la réalité elle-même en ce qu'elle aurait la prétention de contraindre le psychisme et de s'opposer à ses poussées. Lorsque les formations du psychisme font irruption dans le réel à la poursuite des malheureux psychiatres, elles ébranlent ce réel. Et lorsqu'elles démontrent en action l'ineptie ou l'insuffisance de toute formulation théorique (psychologique ou physique, c'est tout un, notamment dans *Un affreux pressentiment*), elles bousculent les structures qui permettent de penser le réel. Nos auteurs en ont après la science *et* après la réalité, et seulement secondairement après les gardiens de la notion de réel, du principe de réalité, porteurs de la science. S'ils mettent en scène ces gardiens, c'est pour attaquer quelque chose de plus fondamental en déniait tous la nature même du fantasme, qui l'exclurait de la réalité.

C'est à l'endroit de ce déni qu'il se passe quelque chose d'intéressant. Car ils ne déniaient pas en bloc la réalité. Nos auteurs ne sont pas de grands délirants. Après tout, ils racontent des histoires et pour que ces histoires soient efficaces, il faut bien que la réalité y conserve des structures reconnaissables. La réalité est très peu modifiée par l'irruption des formations du psychisme(9). C'est tout juste un incident de frontières, une mise en garde adressée à la réalité. Qu'elle ne se croie pas trop, sinon on verra ! Pour l'instant, ses valets sont juste un peu secoués, mais qu'elle prenne garde, on a les moyens de la ramener à la déraison.

L'avertissement à peu de frais est donc aussi un moyen de protéger cette réalité contre une invasion qu'on brûle de tenter pour s'en emparer mais à laquelle elle ne résisterait peut-être pas, et alors sa destruction détruirait aussi le rêveur omnipotent. Elle le détruirait parce que la disparition des frontières entre le fantasme et la réalité ferait éclater l'auteur du fantasme. La satisfaction absolue du désir abolit le sujet désirant. Le fantasme ne s'entretient que de porter sur

une réalité qu'il n'atteint pas, ce qui le distingue du désir dont il est une modalité détournée.

Nos auteurs déniaient que le fantasme soit d'une autre nature que la réalité et s'en trouve exclu, mais en même temps ils lui confèrent une supériorité sur la réalité (puisqu'il la soumet toujours) et ils maintiennent à tout prix une distinction entre fantasme et réalité.

Tout cela est fort contradictoire et témoigne à l'endroit de cette réalité d'une avidité et d'une agressivité extrêmes tempérées par la crainte que cette avidité et cette agressivité puissent détruire leur objet.

Se dégage là une configuration très condensée et archaïque avec laquelle jouent nos auteurs qui ne sont pas, faut-il le rappeler, des psychotiques.

Cette configuration a évidemment trait à la formation du fantasme de maîtrise auquel il faut maintenant revenir. La formation du fantasme de maîtrise du petit enfant (en fait, du nourrisson) dépend évidemment de la mère : c'est du fantasme de la mère que dépend le destin de l'enfant. Mais la mère à elle seule serait impuissante (au moins théoriquement) à désigner comme territoire distinct (du nourrisson) l'espace sur lequel va devoir s'affirmer le fantasme de maîtrise, c'est-à-dire la réalité. C'est le père qui va s'introduire (introduire sa loi) entre la mère et le nourrisson et le soumettre à l'épreuve de réalité.

Ainsi le sujet est constitué entre la mère qui, par sa présence et sa propre structure, garantit la possibilité de la maîtrise et transmet donc le fantasme de maîtrise, et le père qui lui donne son contenu de raison par l'expérience de la contrainte, de la limite, de la loi.

Le sujet aspire au retour à la mère et donc à l'expérience de la maîtrise sans règle, sans condition, puisque l'omnipotence du nourrisson n'est pas la sienne mais celle, introjectée en lui, de la mère ; c'est d'elle, et d'elle seule, qu'il attend la réaffirmation de l'omnipotence. Le nourrisson se découvre perdu dans un monde difficile et frustrant, mais il découvre aussi que par l'action sur la mère, il peut tout, ou du moins vivre et obtenir la satisfaction de son désir, désir alors limité mais qui progressivement s'étendra tandis que se maintient plus ou moins l'idée que c'est de la mère que peut venir sa satisfaction complète. Idée redoutable puisque maintenant intégralement la dépendance.

Aussi l'autonomie et l'opérativité du sujet dépendent de la coupure de ce cordon ombilical psychique, qui ne peut être opérée que par le père en tant qu'il (son phallus) s'interpose entre la mère et le nourrisson et suspend le fantasme de maîtrise. C'est une expérience

terrifiante, revécue chaque fois que le monde, dans son inintelligibilité, s'oppose à la réalisation du désir. Alors le sujet se retrouve, démuné du fantasme de maîtrise porté par la mère, face au chaos dû réel comme au tout début. Il lui faut substituer en catastrophe à ce fantasme de maîtrise la loi du Père(10) (« l'enfant est assez grand ») qui viendra étayer son propre fantasme de maîtrise (« je suis comme papa »). On comprend que la plupart des humains tiennent à leur « vérités » et à leurs « raisons » autant sinon plus qu'à leur vie.

Mais à ce stade très archaïque, pour peu qu'il se souvienne de l'intensité de la satisfaction éprouvée grâce au fantasme de maîtrise de la mère, la solution substitutive proposée par la loi du Père, la raison du père, lui paraîtra bien mince et pour ainsi dire bien fragile : elle lui semblera surtout marquée du sceau amer d'une inexpiable agression.

Au demeurant, c'est dans la solution de continuité, le *lapsus*, entre le temps du fantasme de maîtrise maternel et celui, si vite introduit, de la loi substitutive du Père, que peut s'élaborer une solution originale, personnelle, créatrice, du problème insupportable posé par le chaos du réel(11). Si la substitution est immédiate, la réponse donnée est pure répétition, ou inversion, de celle du père. Si la substitution est inacceptable ou trop lente à venir, il y a risque d'être submergé par l'angoisse issue de la perspective de la chute dans le chaos, réponse qui peut aller de la stupeur à l'inconscience. S'il est par contre possible de se maintenir dans cet univers intermédiaire qui est celui de la position dépressive et le lieu privilégié de la formation des fantasmes, alors la création d'une nouvelle façon de penser ou conduite pourra en surgir. C'est très exactement de ce passage, l'endroit au déni de la réalité et de la loi, qu'il est question dans nos nouvelles.

A l'évidence, l'avidité et l'agressivité à l'endroit de la réalité, et aussi la crainte de la détruire, que j'ai soulignées, reproduisent l'attitude envers la mère. Le fantasme de la contrôler trouve sa limite dans la crainte de l'épuiser et de la perdre.

Mais l'agressivité s'adresse aussi, sinon surtout, à cette production particulière et diminuée de la réalité qu'est le psychiatre, psychanalyste, gardien de la loi, c'est-à-dire du père, qu'il s'agit parfois soit de mettre hors-jeu, soit de mettre là où résidait, dans un site encore plus archaïque, le nourrisson, voire le fœtus.

Il s'agit donc d'un complexe au sens strict, où l'agressivité est surdéterminée et dirigée à la fois contre la réalité-mère coupable d'avoir différencié, et contre le gardien de la loi, père minoré, coupable d'avoir exclu.

Ce refus et ce déni de la loi du Père ont-ils simplement pour sens le désir de rester seul avec la mère au risque d'être détruit par elle par abolition de l'identité comme dans la nouvelle de Zelazny, et d'une façon plus subtile dans celle de Silverberg (où la jeune autiste joue le rôle du noyau irréductible de la mère frustrante, inaccessible)\$1 \$2 Non sans doute, car l'agressivité prend dans la plupart des nouvelles une tournure particulière, celle de la paranoïa. Cette tournure est signée d'un côté par la persécution dont le patient est victime le plus souvent de la part du thérapeute manipulateur, et d'un autre côté par l'intervention de machines à influencer.

Elle est enfin précisée par l'intrusion ou la pénétration du manipulateur dans l'espace intérieur du patient. Ce dernier aspect évoque un viol ou une séduction, les deux formes étant représentées, parfois conjointement, dans la plupart des nouvelles.

Or, si la paranoïa procède, comme l'indiquent les psychanalystes, d'une homosexualité inconsciente parce que refoulée, et de la crainte de l'agression homosexuelle, c'est-à-dire de l'invasion anale par le phallus et par la loi du Père, la démarche de nos héros y correspond puisqu'elle consiste bien à mettre en difficulté, voire à tuer, le thérapeute séducteur et/ou violeur qui est de surcroît figure paternelle.

Détruire le gardien de la loi, ce n'est pas seulement éliminer celui qui empêcherait l'accès à la mère ; mais c'est aussi et peut-être surtout prévenir l'assaut homosexuel : l'enfant est d'abord entre la mère et le père : puis il retrouve le père entre la mère et lui ; et il se représente ensuite entre le père et la mère. La réification du transfert opérée grâce à la machine renvoie à l'analité. Mais la crainte de l'agression homosexuelle s'est transformée en son contraire : le patient possède le thérapeute. La langue vulgaire nous propose un autre terme plus cru, plus imagé et plus conforme à la situation théorique.

C'est que cette crainte et son retournement en agression ont encore un autre sens. Toute crainte procède d'un désir, ici celui, inconscient, d'être agressé et envahi par le père-psychiatre. Désir du reste presque conscient dans la nouvelle de Dick où le héros souhaite à toute force être doté de faux souvenirs. Sans ce désir, pas de crainte et pas de paranoïa. Mais pourquoi ce désir tant redouté, insolite et paradoxal ?

J'ai rappelé que l'introduction de la loi du Père dans le champ perceptif et affectif, puis son introjection, étaient la condition de l'accession du nourrisson à une certaine autonomie et à la définition du territoire (la réalité-mère) sur lequel pourra s'exercer le fantasme de maîtrise. Ce dont il s'agit, au fond, dans toutes ces histoires, c'est de s'approprier la loi du Père tout en faisant semblant de la nier (et même pour mieux la nier) afin d'être capable de posséder la réalité ; et donc, c'est bien aussi du désir d'être agressé par lui pour être chargé

de sa force, d'être envahi par lui. Il s'agit de s'emparer de la loi du Père pour, en profitant de sa force, la nier en la tenant sous son poing et en la narguant. Même s'il échoue et s'il est ridiculisé, neutralisé ou détruit, le thérapeute manipulateur libère quelque chose de son patient ou le révèle. Il n'est pas si dérisoire ni impuissant que ça. L'enfant a donc enfin désiré mettre le père, certes diminué, devenu son jouet, son extension, entre la mère et lui.

Qui plus est, comme ces fantasmes sont des nouvelles et que derrière leurs personnages s'avancent à peine masqués des auteurs, ce sont bien ces derniers qui délibérément posent des règles de « réalité » pour les démentir ou les déjouer. Le thérapeute manipulateur est leur jouet dont le destin est scellé d'avance. Le texte est une petite revanche, consciente et par là frappée du sceau du dérisoire et donc assurée de l'impunité, sur un autre personnage autrement encombrant. Il est un mauvais tour joué à la représentation, au simulacre de celui qui sait, le savant, le psychiatre, le psychanalyste, en un mot l'adulte supposé.

La question se pose alors de savoir si nos auteurs sont les seuls à jouer à ce petit jeu. Or tous les auteurs – non seulement ceux qui ont écrit les autres nouvelles de cette « Grande Anthologie de la science-fiction » et tous ceux plus généralement qui produisent de l'imaginaire ou de la S.-F., mais encore tous les romanciers et nouvellistes – posent des règles de réalité qui s'imposent à leurs personnages – et aux lecteurs. Leur préoccupation, ou même leur sujet, est la relation du mirage, du fantasme objectivé, avec le réel. Tous déniaient que le fantasme n'est pas le réel, voire affirment qu'il est plus puissant que le réel en exploitant la malléabilité de la *représentation* du réel soumise au désir. Tous les écrivains ne sont-ils pas dans le même cas, eux qui croient à la surréalité de leurs fantasmes élaborés et à leur puissance sur le réel, et qui prétendent précisément, quand ils s'affirment réalistes, donner de la réalité, et une description et une explication, ce qui dénote une singulière présomption, pour ainsi dire un délire d'omnipotence ?

Mais nos auteurs, en distinguant règles de représentation du réel et règles de représentation du fantasme, manifestent qu'ils sont moins que d'autres dupes des prétendus pouvoirs de l'imagination et de l'écriture. Parce que le fantasme déchire le réel de l'histoire, la représentation du réel dans toute histoire apparaît pour ce qu'elle est, un fantasme.

Enfin, ces histoires – modernes et de science-fiction – témoignent

d'un avatar singulier de ce délire d'omnipotence parce qu'elles ont des lecteurs.

A la différence des histoires antérieures qui défiaient à l'occasion un sens commun un peu lourdaut ou une raison bien abstraite, comme celles qui sont réunies dans l'*Anthologie du délire* déjà citée, elles manifestent un mode original de transgression, social cette fois, aux canons d'une science de l'esprit, psychiatrie ou psychanalyse, peu importe. C'est tout le groupe social des auteurs et des lecteurs de science-fiction qui s'amuse ici à affirmer contre les règles mêmes, écrites, du fonctionnement de l'inconscient, l'irréductibilité de l'inconscient, et qui jubile de réduire à leur propre caricature les mécanismes dévoilés par la psychanalyse.

Il y a là l'affirmation triomphante, en somme moderne au sein même de la modernité, du « nous pouvons vivre fous, nous pouvons vivre comme des fous, nous pouvons vivre nos folies », affirmation que nul n'a peut-être poussé aussi loin que Philip K. Dick. La paranoïa-critique protège ici de la folie morcellante à l'intérieur, de la robotisation conformisante à l'extérieur, en bref de la mort psychique. Là, les psychanalystes qui non seulement ne prétendent pas être des gardiens de la normalité, mais encore prétendent ne pas être des gardiens de la normalité – en quoi sans doute ils se distinguent des psychiatres – sont pris à leur propre mot. Sans doute n'y a-t-il que dans la science-fiction, parce que ce genre littéraire à peu près seul joue avec la théorie et avec la science, que ce retournement était possible.

GÉRARD KLEIN.

L'EXISTENCE DE MASON

par Kingsley Amis

Le rêve est l'accès le plus commode au monde des mirages, une fenêtre entrouverte sur l'inconscient. Il arrive qu'un rêve soit si vif, si présent, qu'il semble déboucher sur une réalité. Il est hallucinatoire. Et le rêveur voudrait alors ramener de son rêve une preuve tangible. Puisque dans un rêve, on est toujours seul, la preuve idéale serait d'y rencontrer un autre rêveur, quelqu'un de réel qui se souvienne aussi. A ses risques et périls.

« Vous permettez ? »

L'homme, de taille moyenne et vêtu de manière quelconque, tourna un visage neutre, anonyme, vers Pettigrew qui, un demi de bière à la main, s'était planté en face de lui, de l'autre côté de la petite table en coin. Pettigrew était grand, beau, avec des traits bien dessinés ; il émanait de lui une sorte de tension, presque d'excitation, qui, en d'autres circonstances, aurait pu lui valoir une rebuffade, mais son interlocuteur répondit aimablement : « Bien sûr ! asseyez-vous donc !

— Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Non merci, je suis déjà servi », dit l'homme de taille moyenne en désignant du geste le verre presque plein posé devant lui. L'ambiance était celle d'un bar ordinaire, avec son barman, ses clients, isolés ou deux par deux, sans rien qui pût accrocher le regard.

« Nous ne nous sommes encore jamais rencontrés, n'est-ce pas ?

— Pas que je me souvienne.

— Bien, bien. Je m'appelle Pettigrew, Daniel R. Pettigrew ; et vous ?

— Mason. George Herbert Mason, si vous tenez à la précision.

— Je crois que ça vaut mieux, non ? George... Herbert... Mason... » Pettigrew répéta ces trois courts vocables comme s'il voulait les graver dans sa mémoire. « Et maintenant, votre numéro de téléphone ! »

Mason, encore une fois, aurait pu se cabrer devant le sans-gêne de l'autre, mais il répondit simplement : « Vous me trouverez sans mal dans annuaire.

— Non. Vous pouvez être plusieurs à porter le même nom... Nous n'avons pas de temps à perdre. Je vous en prie.

— Bon, d'accord. Ce n'est pas un secret, après tout. Deux cent trente-deux, cinquante...»

— Attendez, vous allez trop vite. Deux cent... trente... deux...

— Cinquante-quatre cinquante-quatre.

— Ça, c'est un coup de pot ! Un numéro pareil, je ne devrais avoir aucune difficulté à le retenir !

— Et pourquoi ne le notez-vous pas, si vous y attachez tant d'importance ? »

Pettigrew, à ces mots, eut un sourire de connivence, qui se transforma bien vite en grimace de déception. « Vous savez bien que ça ne sert à rien. Enfin : deux cent trente-deux cinquante-quatre cinquante-quatre. Prenez donc le mien, tant que nous y sommes. Sept...

— Votre numéro de téléphone ne m'intéresse pas, monsieur Pettigrew, fit Mason, avec un soupçon d'impatience, et je dois avouer que je regrette plutôt de vous avoir donné le mien.

— Mais il faut absolument que vous le preniez !

— Tiens donc ! Vous comptez m'y obliger ?

— Une phrase, alors convenons d'une phrase de reconnaissance que nous pourrions échanger demain matin.

— Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer à quoi rime tout ceci ?

— Je vous en prie, nous ne disposons que de peu de temps.

— Vous vous répétez. Mais peu de temps pour quoi ?

— Tout peut changer d'un instant à l'autre ; je peux me retrouver à cent lieues d'ici, et vous aussi, sans doute, bien que je commence à me demander si...

— Monsieur Pettigrew, ou bien vous vous expliquez sur-le-champ, ou bien je vous fais virer de ma table !

— D'accord, dit Pettigrew, l'air de plus en plus déçu, mais je crains fort que ça ne serve à rien. Au début de notre conversation, voyez-vous, je me suis figuré que vous étiez quelqu'un de réel, à cause de votre façon de...

— Ah ! s'il vous plaît ! Gardez pour d'autres ces formules enfantinement racoleuses. Ainsi, je ne suis pas quelqu'un de réel ? susurra Mason, avec une pointe d'acrimonie.

— Ce n'est pas ce que je veux dire ; je l'entends au sens le plus littéral du terme.

— Oh ! Seigneur ! Vous êtes cinglé, ou vous avez trop bu ?

— Ni l'un ni l'autre. Je dors.

— Vous dormez ? » Le visage neutre de Mason reflétait une totale incrédulité.

« Oui. Comme je le disais, je vous ai tout d'abord pris, vous aussi,

pour quelqu'un de réel se trouvant dans la même situation que moi : profondément endormi, en train de rêver, conscient de l'être, et désireux de procéder à un échange de noms, de numéros de téléphone et tout ça, afin de prendre contact le lendemain pour vérifier ainsi la réalité de l'expérience que nous partageons. Ce serait mettre en évidence une capacité remarquable de l'esprit humain, n'est-ce pas – prouver que l'on peut communiquer par le biais des rêves. Il est déplorable que l'on réalise aussi rarement ce que l'on rêve : c'est tout juste si j'ai pu tenter l'expérience quatre ou cinq fois en vingt ans, et ça n'a jamais marché. Ou bien j'oublie les détails, ou bien je découvre que la personne en question n'existe pas, comme aujourd'hui. Mais je continuerai...

— Vous êtes malade.

— Oh ! que non. Il n'est, bien sûr, pas inconcevable que vous existiez réellement, mais c'est peu vraisemblable, car, dans ce cas, vous auriez reconnu immédiatement les faits, il me semble, au lieu d'ergoter comme vous le faites. Mais enfin, je peux me tromper !

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. » Mason avait recouvré son calme et allumé une cigarette. « Je ne suis pas très versé dans ces questions, mais votre cas ne doit pas être trop grave si vous admettez pouvoir vous tromper. Maintenant, permettez-moi de vous assurer que je ne suis pas né dans votre cerveau il y a tout juste cinq minutes. Je réponds, comme je vous l'ai déjà dit, au nom de George Herbert Mason. J'ai quarante-six ans, une épouse, trois enfants, je travaille dans l'ameublement... oh ! et puis zut ! Rien que pour vous donner un simple aperçu de ce qu'a été ma vie, il me faudrait toute la nuit, comme ce serait le cas pour toute personne douée d'une mémoire normale. Finissons nos verres et allons chez moi, nous pourrons alors...

— Vous n'êtes qu'un personnage de mon rêve en train de me dire ça ! s'écria Pettigrew à haute voix. Deux cent trente-deux cinquante-quatre cinquante-quatre. J'appellerai ce numéro, s'il existe, mais ce n'est pas vous qui me répondrez. Deux cent trente-deux...

— Pourquoi êtes-vous si agité, monsieur Pettigrew ?

— A cause de ce qui peut vous arriver d'une minute à l'autre.

— Et qu'est-ce qui peut m'arriver ? C'est une menace ? »

Le souffle de Pettigrew s'était accéléré. Ses traits, jusque-là finement dessinés, se mirent à perdre de leur netteté, les contours de sa veste à s'estomper. « Le téléphone ! cria-t-il, il doit être plus tard que je ne pensais !

— Le téléphone ? répéta Mason, en clignant des paupières et en plissant les yeux pour mieux suivre la transformation de l'autre.

— Celui qui est à mon chevet ! Je me réveille ! »

Mason voulut lui saisir le bras, mais ce bras avait déjà perdu toute

consistance, pour se réduire à une vague tache lumineuse qui s'évanouissait déjà, et quand Mason regarda la main qui avait esquissé le geste, sa propre main, il vit, non sans mal, qu'elle non plus ne possédait plus ni doigts, ni paume, ni dos, ni rien au tout...

Traduit par CHARLES CANET.
Mason's life.

© Kingsley Amis, 1979.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

EN DEDANS

par Carol Carr

Un fantasme peut être aussi un enfer. A moins que l'enfer ne soit un fantasme : celui d'être condamné à rejouer, sans relâche, la même fin de partie. Mais lorsque la description d'un univers intérieur emplit toute la scène, s'agit-il encore de science-fiction ? C'est la question que pose cette nouvelle, à la limite du genre.

LA maison était un puzzle fait de nombreux rêves. Elle n'aurait pu exister dans la réalité, et la jeune fille en avait vaguement conscience. Chaque jour, pourtant, au gré de sa fantaisie nonchalante, elle parcourait ses halls et ses couloirs changeants. Au cours des six mois qu'elle avait vécus ici, la maison s'était rapidement agrandie, projetant des greniers, des sous-sols et des alcôves à la curieuse géométrie, garnies de rideaux blancs translucides qui ne bougeaient jamais. Comme elle croyait être née de nouveau dans cette maison, elle ne s'interrogeait jamais sur sa propre présence en ce lieu.

D'abord, venait sa chambre à coucher. Et s'y réveillant, elle n'avait pas peur, et ressentait tout juste une légère appréhension en s'apercevant que la porte s'ouvrait sur des ténèbres absolues. Elle ne connaissait ni la curiosité ni la faim. Elle avait passé la majeure partie de la première journée dans son lit à baldaquin, à regarder le lourd tissu à fleurs encadrant la vaste fenêtre en saillie. Dehors, il n'y avait qu'une brume d'un gris jaunâtre. Cela ne la troubla pas : la brume la rassurait, au contraire. Sans toutefois ressentir de la joie, elle savait qu'elle aimait cette chambre, ainsi que la petite salle de bain qui lui était adjointe.

Le second jour, elle ouvrit les portes sculptées de l'armoire en acajou et y prit une robe de chambre matelassée. Elle était un peu grande : les manches couvraient en partie ses mains. Ses doigts longs et pâles dépassaient timidement du tissu. Elle ne tenait pas à ouvrir de nouveau la porte de la chambre, mais s'y sentait contrainte. S'il y avait autre chose à découvrir, dehors, cela aussi lui appartiendrait.

Elle tourna la poignée de la porte et sortit dans un étroit couloir

aux murs lambrissés d'acajou sculpté, comme son armoire. Il n'y avait pas de tapis, ni de tableaux aux murs. Le bois poli du plancher était froid sous ses pieds nus. Arrivée au bout du couloir, elle se trouva face à un mur, et rebroussa chemin jusqu'à l'autre extrémité. Le couloir était très long ; il ne donnait accès à aucune autre pièce.

De retour dans sa chambre, elle remarqua un grand bureau placé dans le coin près de la fenêtre. Elle ne se souvenait pas l'avoir vu auparavant, mais l'accepta comme elle avait accepté le reste. Regardant dehors, elle vit que la brume était toujours là. Elle se sentit protégée.

Dans l'après-midi, elle commença à avoir faim. Elle regarda dans les tiroirs du bureau, et n'y trouva qu'une boîte poussiéreuse contenant des chocolats. Elle les mangea lentement et alla emplir un verre au robinet de la salle de bain ; elle le vida d'un trait. Elle avait un mauvais goût dans la bouche, et regrettait de ne pas avoir de brosse à dents.

Le troisième jour, elle s'aventura aussi loin que la disposition de la maison le lui permettait. Ensuite, elle dormit, se réveilla toute engourdie, et dormit de nouveau.

Le quatrième jour, elle découvrit des escaliers – trois étages d'escaliers. Ils lui permirent de descendre à une cuisine avec un office et un coin-déjeuner. Contrairement à sa chambre, la cuisine était moderne et étincelante. Elle mangea un sandwich au gruyère et but un verre de lait. Elle regagna sa chambre ; comme les escaliers l'avaient fatiguée, elle s'endormit instantanément.

La maison continua à croître. Des chambres apparurent : certaines semblables à la sienne, d'autres, modernes, d'autres encore mélangeant les époques et les styles. Une brosse à dents et un petit tube de dentifrice apparurent dans l'armoire de toilette. Dans chaque chambre, elle trouva de nouveaux vêtements, qu'elle porta dans l'ordre où elle les avait découverts.

Le matin, elle commençait à se réveiller avec impatience. Allait-elle trouver une salle à manger pleine de candélabres, ou peut-être une véranda vitrée s'avançant dans la brume ?

Lorsqu'un mois se fût écoulé, la maison comprenait dix-huit chambres, trois salons, une bibliothèque, une salle de bal, un salon de musique, une salle de couture, un sous-sol aménagé et deux greniers.

Ensuite, les gens commencèrent à arriver. Une nuit, leur rire, quelque part au-dehors, la réveilla. Elle était furieuse de cette intrusion, mais elle se reconforta en se disant qu'ils étaient à l'extérieur. Elle allait verrouiller la porte d'entrée, et, si jamais le brouillard se dissipait, elle ne regarderait pas dehors. Elle ne pouvait toutefois éviter de les entendre rire et parler. Malgré elle, elle s'efforça de comprendre ce qu'ils disaient, et s'en voulut. C'était sa maison. Elle

se mit du coton dans les oreilles, mais se sentit exclue plutôt que protégée, ce qui l'irrita encore davantage.

La maison cessa de s'agrandir. La brume se dissipa et le soleil se montra. En regardant par sa fenêtre, elle vit un lac formant de nombreux bras étroits, dont la surface brillait d'éclats phosphorescents, comme si elle était couverte d'une peau de paillettes vertes et crasseuses. Elle ne vit personne. Les intrus n'arrivaient que tard dans la nuit ; à en juger par le bruit qu'ils faisaient, ils étaient nombreux, plusieurs dizaines.

Elle perdit du poids. Elle se regarda dans le miroir et trouva ses cheveux ternes, ses joues affaissées. Elle prit l'habitude d'errer dans la maison la nuit ou au petit matin. Ses rêves étaient hantés par ces voix venues de l'extérieur, par le clapotis de l'eau, et surtout par ces rires qui n'en finissaient pas. Comment réagiraient ces inconnus si elle apparaissait soudain à la porte dans sa robe de chambre matelassée, et leur demandait de partir sur-le-champ ? Ou si elle clouait seulement un écriteau « Défense d'entrer » sur le gros chêne ? Se contenteraient-ils de la regarder en riant ?

Elle continua à errer dans la maison. Il n'y avait pas de nouvelles pièces, mais elle découvrit des alcôves cachées et des couloirs secrets reliant les chambres entre elles, ou la bibliothèque à la cuisine. Elle les emprunta de plus en plus souvent, évitant les couloirs principaux.

Elle se réveillait maintenant avec appréhension, avec terreur presque. Quelqu'un avait-il réussi à s'introduire dans la maison, en dépit de ses précautions ? Dans un placard, elle trouva des outils de menuisier et cloua les fenêtres pour les condamner. Il lui fallut deux semaines pour venir à bout de ce travail – et elle se rendit alors compte qu'elle avait oublié celles du sous-sol. Cette partie de la maison l'effrayait, et elle n'avait cessé de retarder le moment d'y descendre. Lorsque les voix nocturnes se firent de plus en plus distinctes, et lorsqu'elle crut reconnaître certaines d'entre elles, elle comprit qu'elle n'avait plus le choix.

Le sous-sol était sombre et humide, empli d'ombres qu'aucun objet ne semblait justifier. La lumière était insuffisante pour bien voir ce qu'elle faisait ; lorsqu'elle eut terminé, elle se rendit compte qu'elle avait bâclé le travail. S'ils voulaient réellement entrer, ces clous tordus et mal plantés n'allaient pas les en empêcher.

Le lendemain matin, elle s'aperçut que la maison s'était agrandie d'une nouvelle aile comprenant trois chambres. Elles étaient plus petites que les précédentes et pauvrement meublées.

Elle ne sut jamais exactement quand les serviteurs étaient arrivés. Elle vit le premier d'entre eux – la cuisinière – en arrivant un matin à la cuisine. La femme, d'un certain âge et rondelette, sortait des œufs du réfrigérateur.

« Comment les désirez-vous, Madame ? »

Avant qu'elle pût répondre, on sonna à la porte. Un maître d'hôtel apparut aussitôt.

« Non, dit-elle, n'allez pas ouvrir ! » Il continua à avancer. « Je vous en prie... !

— Excusez-moi, Madame ? Je suis à moitié sourd. Pourriez-vous répéter ? »

Elle hurla : « *N'allez pas ouvrir !* »

« Brouillés, au plat ou pochés ? demanda la cuisinière.

— C'est peut-être le facteur, dit le maître d'hôtel.

— Madame désire-t-elle voir le menu prévu pour aujourd'hui ? Madame a-t-elle des invités, ce soir ? » C'était l'intendante, une femme maigre et très brune ; elle bougeait à peine les lèvres, mais ses mots étaient particulièrement distincts.

« Ces toasts à la cannelle devraient être très réussis, dit la cuisinière en plaçant deux tranches dans le grille-pain.

— Comme Madame a douze invités pour dîner, je suggère la nappe en dentelle » dit l'intendante.

La sonnette de la porte continuait à résonner ; elle n'allait jamais s'arrêter. Elle courut vers les escaliers, pour regagner la protection de sa chambre.

« Madame ! » s'écrièrent en chœur la cuisinière, le maître d'hôtel, l'intendante.

Ce jour-là, ils arrivèrent dès la tombée de la nuit. Elle se coucha et enfouit sa tête dans l'oreiller ; elle n'en continuait pas moins à entendre leur rire, par vagues successives. Elle remonta les couvertures et se blottit au fond du lit.

Un nouveau bruit la fit sursauter. Elle rejeta les couvertures pour mieux entendre. Ils étaient en bas. Dans la salle à manger. Elle percevait distinctement le bruit des couverts, contre la porcelaine, les mêmes rires et les mêmes voix qui lui parvenaient d'habitude du lac. La maison crépitait de bavardages et de mille petits bruits intolérables. Elle allait descendre et leur faire face, expliquer que c'était sa maison, et leur demander de partir. Ainsi qu'aux serviteurs.

Elle descendit les escaliers avec lenteur, réfléchissant aux termes exacts qu'elle allait employer. Parvenue au seuil de la salle de bal, elle s'immobilisa un instant, puis la traversa rapidement jusqu'aux portes ouvertes de la salle à manger. Elle s'aplatit contre le mur et les épia.

Ils étaient douze, comme l'intendante l'avait suggéré – et elle les connaissait tous.

Son mari, chauve, sanguin et précis : « Je lui ai dit : Vas-y, saute. Tu ne me fais pas peur. Et elle a sauté. Le seul acte courageux de sa vie. »

Sa mère, sèche comme une branche morte, au regard terne : « Je lui

avais dis que c'était un péché – mais elle ne voulait jamais m'écouter. Jamais. »

Une amie : « Elle semblait totalement insensible. Quand les autres riaient, elle gardait toujours son sérieux, comme si elle réfléchissait pour saisir la plaisanterie.

— Quand elle était petite, elle riait, pourtant. Ensuite, jamais plus.

— C'était une raseuse.

— C'était une cervelle de moineau.

— C'était une ratée. Tout le monde le savait. Lorsqu'elle s'en rendit compte elle sauta.

— Était-ce d'un pont ? J'ai toujours été curieuse de le savoir.

— Oui. On l'a trouvée flottant à la surface, les yeux ouverts sur le ciel, comme si elle voulait imiter Ophélie. » Son mari sourit et s'essuya la bouche avec sa serviette. « Je ne recommanderais certes pas cet endroit pour manger. J'ai mal à l'estomac. »

Les autres acquiescèrent. Ils avaient tous mal à l'estomac.

Les invités revinrent, soir après soir, mais chaque fois, c'était un nouveau groupe. Et chaque fois, elle les connaissait tous et chaque fois, elle les regarda manger. Lorsque le dernier groupe partit, faisant des plaisanteries sur la nourriture empoisonnée, elle se retrouva seule. Elle n'eut pas besoin de renvoyer les serveurs : le lendemain, ils avaient disparu. La brume gris-jaune entoura de nouveau ses fenêtres, et, pour la première fois dans son souvenir, elle se mit à rire.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

Inside.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

LE RIVAGE D'ASIE

par Thomas Disch

L'individu occidental est convaincu de sa réalité. Ses biens matériels et aussi les innombrables petites certitudes qu'il charrie dans sa tête l'en assurent et le rassurent. Mais lorsqu'il aborde, démuni, au rivage d'Asie, c'est-à-dire celui d'une autre civilisation, d'une autre façon de penser, l'illusion ne va-t-elle pas se dissiper pour être, peut-être, aussitôt remplacée par une autre ?

On est ce qu'on croit qu'on est.

DE la rue aux pavés ronds montaient des bruits de voix et de moteurs. Des pas, des portes qui claquaient, des coups de sifflet et encore des pas. Il habitait le rez-de-chaussée, aussi ne pouvait-il écarter ces manifestations de la vie foisonnante de la ville. Elles s'accumulaient dans la pièce comme autant de poussière, comme les piles de correspondance restée sans réponse sur le tapis de table maculé.

Tous les soirs, il traînait un fauteuil dans la pièce de derrière sans mobilier – la chambre d'amis, comme il aimait à la qualifier en lui-même – pour contempler les toits couverts de tuiles et, par-delà les eaux sombres du Bosphore, les lumières d'Usküdar. Mais les sons parvenaient même jusqu'à cette pièce. Il y restait assis dans l'obscurité, à boire du vin, en attendant que la femme vienne frapper à la porte.

Ou bien il s'efforçait de lire : de l'histoire, des récits de voyages, la longue et terne biographie d'Atatürk. Une sorte de sédatif. Il lui arrivait même parfois d'entamer une lettre à sa femme :

« Chère Janice,

« Tu dois te demander ce que je suis devenu au cours des derniers mois... »

Seulement, dès qu'il avait rédigé un avant-propos de minces courtoisies, de reportage mécanique, il lui était impossible de se décider à dire *ce qu'il était devenu, en réalité*.

Les bruits de voix...

Autant valait ne pas connaître la langue du pays. Il l'avait étudiée un temps, prenant trois fois par semaine un taxi pour se rendre à l'institut Robert, à Bebek, mais cette grammaire, fondée sur des postulats totalement étrangers à toute autre langue connue de lui, avec l'imprécision de ses distinctions entre verbe et substantif, entre nom et adjectif, opposait un rempart inébranlable aux assauts de son incorrigible esprit aristotélicien. Il s'asseyait au fond de la classe, derrière les rangs d'adolescents américains, aussi mornes que des forçats, aussi comiquement déplacés que les mécaniques en train de

fondre dans les paysages de Dali... il s'asseyait et répétait comme un perroquet les anodins dialogues à la suite du professeur, jouant à tour de rôle le confiant et curieux John errant perdu dans les rues d'Ankara, puis celui de l'érudit et secourable Ahmet Bey. Aucun des deux interlocuteurs ne voulait admettre ce qui devenait de plus en plus évident à chaque mot que John prononçait en hésitant : le fait qu'il s'en irait à l'aventure par ces mêmes rues durant des années, incapable de s'exprimer, trompé et méprisé.

Mais, tant qu'elles avaient duré, ces leçons avaient comporté un grand avantage. Elles apportaient une illusion d'activité, elles s'élevaient comme un obélisque sur lequel l'œil pouvait se fixer dans le désert de chaque nouvelle journée, comme un repère sur lequel se diriger pour le laisser ensuite derrière soi.

Au bout du premier mois, les pluies étaient tombées en abondance, lui fournissant une bonne excuse pour rester chez lui. Il avait absorbé en une semaine les principaux attraits de la ville et avait persisté pendant longtemps à la visiter, même par temps douteux, jusqu'à ce qu'enfin il eût exploré toutes les mosquées, ruines, musées et citernes mentionnés en caractères gras dans son guide Hachette. Il avait parcouru le cimetière d'Eyup et avait consacré un dimanche entier aux murailles, examinant avec attention toutes les inscriptions concernant les divers empereurs de Byzance, bien qu'il ignorât le grec. Mais au cours de ces excursions il rencontrait de plus en plus souvent la femme ou l'enfant, ou bien la femme avec l'enfant, au point qu'il en était venu à craindre la vue de toute femme et de tout enfant dans la cité. Crainte qui n'était pas sans fondement.

Et toujours, à neuf heures du soir, à dix au plus, elle venait frapper à la porte de l'appartement. Ou si les gens des étages du dessus n'avaient pas laissé la grille d'entrée entrouverte, elle tapait à la fenêtre de la pièce de devant. Elle tapotait avec patience, par séries de trois ou quatre coups séparés par des intervalles de quelques secondes, jamais très fort. Quelquefois, mais seulement si elle était dans le couloir, elle accompagnait son tambourinage de quelques mots turcs, le plus souvent *Yavuz ! Yavuz !* Il avait demandé à l'employé du bureau postal, au Consulat, ce que cela signifiait, car il n'avait pas trouvé le mot dans le dictionnaire. C'était un nom courant en Turquie, un nom d'homme.

Quant à lui, il se nommait John. John Benedict Harris. Il était Américain.

La femme s'attardait rarement plus d'une demi-heure chaque soir, à taper en l'appelant, lui ou plutôt son Yavuz imaginaire, et pendant tout ce temps il restait assis dans son fauteuil, dans la pièce sans meubles, à boire du Kavak en suivant des yeux les allées et venues des bacs sur les eaux sombres entre Kabatas et Usküdar, entre la côte

européenne et la côte asiatique.

La première fois, il l'avait vue devant la forteresse de Rumeli Hisar. Arrivé depuis peu dans la cité, il était allé s'inscrire à l'institut Robert. Après avoir payé les droits et visité la bibliothèque, il s'était trompé de sentier pour redescendre la colline, et l'édifice s'était soudain dressé devant lui, éléphanterresque et improbable dans sa majesté, tel un véritable cadeau. Il en ignorait le nom et son Hachette était à l'hôtel. La forteresse n'offrait donc que son existence brute, sa masse de pierre grise, ses tours et ses créneaux, avec en bas le Bosphore grisâtre. Il avait cherché un angle pour prendre un cliché, mais même à cette distance c'était encore trop grand... On ne pouvait pas cadrer l'ensemble en une seule photo.

Il avait quitté la route pour prendre un sentier frayé parmi les broussailles desséchées, qui paraissait devoir faire le tour de la forteresse. A mesure qu'il en approchait, les murailles se dressaient de plus en plus haut. Devant de tels murs, il ne pouvait être question de livrer un assaut.

Il avait aperçu la femme à une vingtaine de mètres de distance. Elle venait vers lui sur le sentier, portant un gros ballot enveloppé de papier journal et ficelé. Elle était vêtue de l'habituel mélange de tissus imprimés délavés constituant le costume des femmes pauvres de la ville, mais contrairement à celles de son espèce elle ne fit pas l'effort de hausser son châle devant son visage en le voyant. Peut-être était-ce de crainte que ce geste pudique ne fût entaché de gaucherie à cause de son gros paquet, car après le premier coup d'œil elle baissa du moins les yeux vers le sol. Oui, il était difficile de distinguer un présage quelconque dans cette première rencontre.

Au moment où ils se croisaient, il s'écarta pour lui laisser le passage et elle marmonna quelques mots en turc. Sans doute « merci », pensa-t-il. Il l'observa jusqu'à ce qu'elle atteigne la route, en se demandant si elle se retournerait, ce qu'elle ne fit pas.

Il longea les murailles de la forteresse au flanc de la pente abrupte et croulante jusqu'à la route côtière, sans découvrir une seule porte d'entrée. Cela l'amusa de songer qu'il n'y en avait peut-être pas. Entre l'eau et les barbacanes ne courait qu'un étroit ruban de route.

Absolument décourageante, cette bâtisse.

L'entrée, qui existait bien, se trouvait à côté de la tour centrale. Il paya cinq livres pour l'entrée et deux livres et demie pour son appareil photo.

Sur les trois tours principales, une seule était ouverte au public, au centre du mur oriental qui longeait le Bosphore. Il manquait de souffle et monta à pas lents la spirale de l'escalier intérieur. Les degrés de

pierre avaient de toute évidence été pillés dans d'autres bâtiments. De temps à autre il reconnaissait un fragment d'entablement classique ou une intaille au dessin inapproprié... une croix grecque ou un aigle byzantin grossièrement représenté. Chaque pas devenait une conquête symbolique : on ne pouvait monter ces marches sans se trouver mêlé à la prise de Constantinople.

L'escalier aboutissait à une sorte de chemin de ronde en bois accroché au mur intérieur de la tour, à une hauteur d'environ vingt mètres. Le vide en forme de silo résonnait des roucoulements et des froissements d'ailes de pigeons invisibles, et quelque part le vent jouait avec une porte de métal, l'ouvrant dans un grincement, la refermant dans un claquement. En ce lieu, s'il le souhaitait, il découvrirait des présages.

Il se traîna le long de la passerelle de bois, cramponné des deux mains à la barre de fer fixée dans la pierre, éprouvant juste ce qu'il fallait de peur, accompagnée d'une agréable transpiration. Il lui vint à l'esprit que Janice aurait aimé ça, elle qui manifestait pour l'altitude un enthousiasme égal au sien. Il se demanda quand il la reverrait, s'il devait jamais la revoir, et de quoi elle aurait l'air. Elle avait déjà dû, sans nul doute, entamer la procédure de divorce. Peut-être n'était-elle déjà plus sa femme.

La passerelle menait à un deuxième escalier de pierre plus court que le précédent, qui montait jusqu'à la porte de métal grinçante. Il la poussa et s'avança parmi un envol de pigeons dans l'éblouissement de midi, dans la vaste splendeur de l'altitude, avec la clarté du soleil au-dessus de lui, au-dessous l'arc éclatant des eaux... et de l'autre côté le vert surnaturel des collines asiatiques, Cybèle aux cents seins. Tout cela paraissait exiger de lui une sorte d'affirmation, un hurlement. Mais il ne se sentait pas en mesure de hurler ni de faire de grands gestes. Il ne pouvait que savourer à distance cette illusion de tangibilité, les collines semblables à de la chair, impression qui se serait accrue s'il avait posé, contre la pierre rugueuse et tiède de la rambarde, ses mains encore moites de son périple sur la passerelle.

En contemplant la route déserte au bas de là tour, il revit la femme, debout au bord de l'eau. Elle avait les yeux levés vers lui. Quand il l'eut remarquée, elle dressa les deux mains au-dessus de sa tête, comme pour un signal, et cria des paroles qu'il n'eût certes pas comprises même s'il les avait clairement perçues. Il pensa qu'elle désirait se faire photographier, aussi régla-t-il le temps de pose sur a vitesse la plus élevée afin de compenser l'éclat des eaux. Comme la femme se tenait juste au pied de la tour, toute composition savante était exclue. Il déclencha l'obturateur. La femme, l'eau, l'asphalte de la route. Ce ne serait qu'un instantané, pas une vraie photo, et il n'aimait guère agir en simple presse-bouton.

La femme continuait à l'interpeller, les bras levés en ce même geste hiératique. Ça n'avait pas de sens. Il lui adressa un signe de la main en ébauchant un sourire. En fait, il éprouvait plutôt de la contrariété. Il aurait de beaucoup préféré jouir du paysage dans la solitude. Après tout, pourquoi escalade-t-on une tour si ce n'est pour s'isoler ?

L'homme qui lui avait trouvé son appartement, Altin, travaillait à la commission pour diverses boutiques de tapis et de bijouterie au Grand Bazar. Il engageait la conversation avec les touristes anglais et américains pour les conseiller sur leurs achats, leur indiquant où se les procurer et combien les payer. Ils avaient consacré une journée à leurs recherches et s'étaient fixés sur un immeuble proche de Taksim, le rond-point commémoratif qui constituait un peu le Broadway du quartier européen. Les diverses banques d'Istanbul y démontraient leur esprit de modernisme par leurs enseignes au néon et, au centre du rond-point, Atatürk à pied menait un groupe réduit mais choisi de ses compatriotes vers leur brillant destin occidental.

L'appartement était censé (selon Altin) participer du même esprit progressiste. Il comportait le chauffage central, des cabinets avec un siège, une baignoire et un réfrigérateur défunt mais prestigieux. Le loyer s'élevait à six cents livres par mois, soit, au cours officiel, soixante-six dollars, mais seulement cinquante au taux que consentait Altin. Comme il était impatient de quitter l'hôtel, il avait accepté un bail de six mois.

Il avait détesté l'endroit dès le premier jour. A part les débris d'un divan pouilleux qu'il avait obligé le propriétaire à enlever, il n'avait rien modifié. Même les photos floues de filles nues découpées dans un magazine turc spécialisé restaient aux murs pour dissimuler les craquelures du plâtre neuf. Il se refusait à apporter la moindre amélioration : il était peut-être obligé de vivre dans cette ville ; mais il n'était pas indispensable qu'il y prenne *plaisir*.

Il passait tous les jours chercher son courrier au Consulat. Il essayait des quantités de restaurants. Il visitait les monuments et griffonnait des notes pour son livre.

Le jeudi, il se rendait au hammam pour transpirer les poisons accumulés au cours de la semaine et se faire pétrir et malmener par le masseur.

Il surveillait la croissance de sa moustache en herbe.

Il pourrissait comme un bocal de conserves laissé ouvert et oublié sur la plus haute étagère d'un placard.

Il avait appris que les Turcs avaient un mot particulier pour désigner les rouleaux de crasse grattés sur l'épiderme après le bain de vapeur, et un autre qui imitait le bruit de l'eau bouillante : *fuker*,

fuker, fuker. Dans l'esprit des Turcs, l'ébullition de l'eau évoquait les premiers symptômes de l'excitation sexuelle. C'était en gros l'équivalent de la notion d'« électricité » pour les Américains.

De temps à autre, tandis qu'il dressait sa carte personnelle des ruelles peu alléchantes et des rues en escaliers croulants du voisinage, il s'imaginait apercevoir cette même femme. Difficile d'en avoir la certitude. Elle était toujours à quelque distance, ou bien il n'en avait qu'une brève vision du coin de l'œil. Si c'était bien la même, rien encore n'indiquait qu'elle le poursuivît. C'était tout au plus une coïncidence.

De toute façon, il ne pouvait avoir de certitude. Le comportement de la femme n'avait rien eu d'anormal, et il ne pouvait consulter le cliché qu'il avait pris d'elle, ayant voilé toute la pellicule en la retirant de l'appareil.

Parfois, après l'une de ces rencontres avortées, il se sentait un peu mal à l'aise. Cela n'allait pas plus loin.

Ce fut à Uskûdar qu'il rencontra pour la première fois le petit garçon. A la mi-novembre, pendant la première et sévère attaque du froid. Sa première traversée du Bosphore. Quand il descendit du bac pour fouler le sol même (ou en tout cas l'asphalte) de ce continent nouveau, le plus vaste de tous, il eut le sentiment que cette énorme masse l'appelait dans son grand tourbillon orienté vers l'est, qu'elle le tirait, lui suçait l'âme.

Chez lui, à New York, il avait d'abord envisagé de passer deux mois tout au plus à Istanbul, pour apprendre la langue, avant de gagner l'Asie. Combien de fois s'était-il hypnotisé en se répétant la litanie de ses merveilles : les grandes mosquées de Kayseri et de Sivas, de Beysehir et d'Afyonkarahisar ; le grandiose isolement du mont Ararat, puis, toujours plus loin vers l'est, les rivages de la Caspienne ; Meshed, Kaboul, l'Himalaya. C'étaient tous ces lieux qui cherchaient à l'atteindre à présent, qui lui tendaient des bras de sirènes pour l'inviter ans le tourbillon.

Et lui ? Il refusait. Il était sensible au charme de l'invite, mais il refusait. Il souhaitait ardemment se fondre dans ces merveilles, mais il refusait encore. Car il s'était lié au mâât d'où il pouvait résister à leur appel. Il avait son appartement dans cette ville située juste hors de leur portée, et il y resterait jusqu'à son départ.

Au printemps, il retournerait aux États-Unis.

Toutefois il écouta dans une certaine mesure l'appel des sirènes : il abandonnerait l'itinéraire rationnel du guide Hachette, de mosquée en mosquée, pour se confier au hasard durant le reste de la journée. Tant que le soleil brillerait, cet après-midi, elles l'entraîneraient où elles

voudraient.

L'asphalte fit place aux pavés, les pavés à la terre battue. La saleté régnait en ces lieux sur une échelle beaucoup plus majestueuse qu'à Istanbul, où même les masures les plus décrépies avaient poussé jusqu'à deux ou trois étages sous la pression démographique. A Uskûdar, les mêmes bâtisses délabrées s'épalaient au flanc des collines, affalées, tels des mendiants auxquels on aurait arraché leurs béquilles ; à travers les haillons de bois peint, on apercevait la chair couverte de croûtes du torchis. En déambulant de ruelle sordide en rue malpropre, et en les voyant toutes de cette même et invariable tonalité, sans couleur, sans contrepoin, il en vint à concevoir une nouvelle Asie, non plus faite de montagnes et de vastes plaines, mais constituée de ce même quartier de taudis se déroulant interminablement au long des hauteurs dénudées, en un continuum de désolation s'étendant à l'infini.

Comme il était de petite taille et ne s'habillait pas en Américain, il allait par les rues sans attirer l'attention. Sa moustache y contribuait sans doute un peu. Seuls ses yeux attentifs et observateurs (l'appareil photo était en réparation, après avoir gâché un second film) auraient pu trahir le touriste, ce jour-là. Et d'ailleurs Altin l'avait assuré (sans nul doute était-ce un compliment) qu'il passerait pour Turc dès qu'il saurait parler la langue.

Le temps devenait de plus en plus froid avec les heures. Le vent chassa un épais voile de brume devant le soleil et l'y abandonna. Tandis que les brumes s'amincissaient et s'épaississaient tour à tour, que le disque plat du soleil alternait entre l'éclat et la matité en plongeant à l'ouest, les fantaisies de la lumière murmuraient des rumeurs contradictoires à propos des maisons et de leurs occupants. Mais il ne tenait pas à s'arrêter pour les écouter. Il en savait déjà plus qu'il ne voulait à ce sujet. Il repartit à plus vive allure dans la direction qu'il pensait être celle de l'embarcadère.

Le petit garçon pleurait près d'une fontaine publique, simple robinet planté dans un grossier bloc de ciment, à l'intersection de deux rues étroites. Il devait avoir cinq ou six ans. Il portait au bout de chaque bras un grand seau en plastique rempli d'eau, l'un d'un rouge aveuglant, l'autre turquoise. L'eau s'était répandue sur son mince pantalon et ses pieds nus.

Tout d'abord, John pensa que c'était de froid qu'il pleurait. Le sol humide devait être presque gelé. Marcher là-dessus pieds nus...

Puis il aperçut les sandales. Il les aurait qualifiées de savates de douche, ces petits ovales de plastique bleu coupés à l'emporte-pièce, avec une unique lanière à passer entre le gros orteil et le suivant.

Le petit garçon se baissait, glissait de force la lanière entre ses orteils raidis et rougis de froid, mais au bout d'un ou deux pas les

semelles quittaient de nouveau ses pieds engourdis. Et chaque avance décevante répandait davantage d'eau par dessus le bord des seaux. Il ne pouvait garder ses sandales aux pieds, et il ne pouvait marcher sans elles.

Quand John l'eut compris, il fut pris d'une sorte d'horreur devant sa propre incapacité à intervenir. Il lui était impossible d'aller demander au gamin où il habitait, pour le porter dans ses bras – il était si petit – jusque chez lui. Pas plus qu'il ne pouvait gronder les parents d'envoyer leur gosse à cette corvée sans chaussures ni vêtements d'hiver. Il ne pouvait même pas se charger des seaux et se faire conduire par l'enfant jusqu'à son logis. En effet, toutes ces possibilités exigeaient qu'il fût en mesure de parler à l'enfant, ce qui était exclu.

Que faire ? Offrir de l'argent ? Autant donner au petit, en cet instant, une brochure de l'Agence Tous-risque des États-Unis !

En réalité, il n'y pouvait *rien*.

Le garçonnet s'était aperçu de sa présence. Maintenant qu'il disposait d'un public compatissant, il pleurait avec application. Posant à terre les deux seaux, les montrant du doigt ainsi que ses savates, il parlait sur un ton implorant à cet adulte étranger, à ce sauveteur, mais en turc.

John fit un pas en arrière, puis un deuxième, et l'enfant se mit à crier à son adresse – quel message de douleur ou d'indignation ahurie, il ne le saurait jamais. Il pivota et fila en courant par la rue qui l'avait mené à ce carrefour. Il lui fallut une heure encore pour retrouver l'embarcadère. Il commençait à neiger.

Quand il fut assis à bord du bac, il se surprit à jeter des coups d'œil furtifs aux autres passagers, comme s'il s'attendait à découvrir la femme parmi eux.

Le lendemain, il avait un rhume. La fièvre monta pendant la nuit. Il s'éveilla à plusieurs reprises et c'étaient toujours leurs deux visages qui émergeaient de ses rêves, tels des souvenirs dont on a oublié l'origine et l'objet ; la femme à Rumeli Hisar, l'enfant à Usküdar : une partie de son esprit avait déjà entamé l'élaboration de l'équation qui les reliait.

La thèse de son premier livre soutenait que l'essence de l'architecture, son principal droit à l'intérêt esthétique, résidait dans son arbitraire. Une fois les linteaux posés sur les piliers, une fois une toiture quelconque étalée par-dessus l'espace intérieur, tout ce qui se faisait ensuite était purement gratuit. Même le linteau et le pilier, le toit, le vide au-dessous, tout cela était également gratuit. Ainsi définie, l'idée était assez anodine ; la difficulté consistait à habituer l'œil à voir le monde entier des formes traditionnelles – les ensembles de brique, de plâtre peint, de bois sculpté et de charpente – non comme des « bâtiments » et des « rues », mais comme une succession infinie de choix libres et arbitraires. Un tel concept ne laissait pas de place aux ordres, aux styles, à la préciosité, au goût. Tout produit de la cité était anormal et unique, mais quand on vivait au milieu de tout cela, on ne pouvait se permettre d'en avoir une notion trop aiguë. Sinon...

Depuis trois ou quatre ans, il s'imposait pour tâche une rééducation de l'œil et de l'esprit pour les ramener à cet état d'innocence. Son objectif était exactement l'inverse de ceux des romantiques : il ne s'attendait pas, une fois atteint cet état idéal de perception « à nu » (qui ne le serait bien entendu jamais, l'innocence étant comme la justice un absolu ; on peut en approcher, on n'y parvient jamais), à se trouver plus proche de la Nature. La Nature en soi ne l'intéressait pas. Il recherchait au contraire le sentiment de l'énorme artifice des choses, du mur immense et interminable dressé justement pour exclure la Nature.

L'intérêt suscité par son premier livre montrait qu'il avait réussi au moins en partie, mais il savait (et qui l'eût mieux su ?) combien il était resté loin de son but, combien de clauses du contrat social perceptif il n'avait même jamais eu l'idée de mettre en question.

Puisqu'il lui fallait donc se débarrasser du sentiment du connu, il avait eu besoin de découvrir à ces fins un laboratoire plus favorable que New York, un endroit où il pût être avec plus de naturel un étranger. La chose lui avait paru évidente.

Mais pas tellement aux yeux de sa femme.

Il n'avait pas insisté. Il tenait à se montrer raisonnable. Il en parlait chaque fois qu'ils étaient ensemble – au dîner, au cours des soirées

chez les amis de sa femme (les siens n'en donnaient guère), au lit – et le problème se ramenait au fait que Janice ne se dressait pas tant contre le voyage envisagé que contre son programme tout entier, sa thèse en soi.

Nul doute qu'elle eût de solides raisons. Le sentiment de l'arbitraire ne s'arrêtait pas à l'architecture ; il couvrait – ou finirait par couvrir s'il n'y prenait garde – tous les autres phénomènes. S'il n'existe pas de lois fixes pour régir les parures et arabesques dont se compose une ville, il n'en existe pas non plus (ou alors elles ne sont qu'arbitraires, ce qui revient à ne pas en avoir) pour définir les rapports tissés dans le latis de cette cité, les rapports d'homme à homme, de femme à homme, de John à Janice.

A la vérité, il y avait déjà pensé, bien qu'il ne lui en eût jamais parlé auparavant. Il lui arrivait souvent d'être obligé de s'interrompre au cours de quelque rite quotidien, comme un dîner au restaurant, pour faire le point. A mesure que s'élaborait sa thèse, tandis qu'il continuait à tamiser couche après couche les idées préconçues, il s'étonnait de plus en plus de l'étendue du domaine soumis à la souveraineté du conventionnel. Il lui arrivait même parfois de croire découvrir dans le moindre geste de sa femme, ou dans sa phrase la plus sensée, ou encore dans un baiser, quelque manifestation du règlement suprême d'où cette manifestation émanait. Peut-être qu'à force d'habitude il serait en mesure de trouver les fondements historiques de toutes les idées de Janice – ici un écho de la Renaissance gothique, là une réminiscence de Mies.

Sa demande de bourse Guggenheim ayant été écartée, il décida d'entreprendre le voyage à ses frais, avec le peu d'argent qui lui restait des droits touchés pour son livre. Bien que n'en voyant pas la nécessité, il avait accepté que Janice demande le divorce. Ils s'étaient quittés dans les meilleurs termes. Elle l'avait même accompagné au bateau.

La neige fondante tombait un jour ou deux, s'entassant à hauteur de genou sur les espaces libres de la ville, dans les cours pavées et sur les terrains vagues. Les vents froids polissaient la boue des rues et des trottoirs pour en faire une glace sale et ternie. Les hauteurs plus abruptes devenaient impraticables. La neige et la glace se maintenaient quelques jours, puis une fonte subite précipitait tout sur les pentes pavées en un seul après-midi, en courtes cataractes alpines d'eaux brunâtres charriant des détritrus. Un laps de temps passable suivait ce déluge, puis survenait un autre blizzard. Altin prétendait que c'était un hiver d'une dureté inaccoutumée, sans précédent.

Une spirale qui se resserrait.

Une contraction.

Chaque jour la lumière tombait plus obliquement sur les collines blanches et durait moins longtemps.

Un soir, en rentrant du cinéma, il glissa sur les pavés glacés juste devant la porte de sa maison, déchirant de façon irréparable les deux genoux de son pantalon. C'était le seul costume d'hiver qu'il eût emporté. Altin lui donna le nom d'un tailleur qui lui couperait rapidement un vêtement de remplacement, pour moins cher qu'il n'eût payé un complet de confection. Altin se chargea des marchandages avec le tailleur et choisit même le tissu, un épais mélange de laine et rayonne d'un bleu écoeurant et légèrement iridescent – là teinte sourde, imprécise, des races de pigeons les moins favorisées. Ne comprenant rien aux finesses de la coupe, il n'arrivait pas à décider ce qui dans ce costume – forme des revers, longueur de la fente, largeur des jambes – le rendait si différent des autres qu'il avait portés, tellement... plus petit. Et pourtant il s'adaptait à sa silhouette avec toute l'exactitude qu'on attend d'un vêtement sur mesure. S'il avait l'air maintenant plus petit et plus trapu, peut-être qu'il *devait* effectivement avoir cette apparence et que ses costumes antérieurs avaient durant des années raconté des mensonges à son sujet. La couleur également concourait à une légère métamorphose : sa peau, par contraste avec ce bleu-gris luisant, paraissait moins hâlée que jaunie. Quand il portait cet accoutrement, il devenait apparemment Turc.

Non qu'il souhaitât ressembler à un Turc. Les Turcs étaient dans l'ensemble assez laids. Il désirait seulement éviter les autres Américains qui abondaient ici même au nadir de la mauvaise saison. A mesure que leur nombre décroissait, leur instinct grégaire devenait plus implacable. Le moindre indice – un exemplaire de *Newsweek* ou du *Herald Tribune* à la main, un mot d'anglais, une lettre par avion avec le timbre d'origine oblitéré – suffisait à les attirer sur vous dans leur rage de bonne camaraderie. Il était bon d'avoir un camouflage quelconque, tout comme il convenait de connaître leurs lieux de rencontre pour s'en tenir à l'écart : Divan Yolu et Cumhuriyet Cadessi, la Bibliothèque américaine et le Consulat, ainsi que huit à dix des principaux restaurants fréquentés par les touristes.

Quand l'hiver fut fermement installé, il mit fin à ses visites de la ville. Deux mois de mosquées ottomanes et de ruines byzantines avaient élevé à tel point sa sensibilité à l'arbitraire qu'il n'éprouvait plus le besoin d'un stimulant tel que les monuments. Son propre appartement – la table branlante, les tentures à fleurs, les filles obscènes, et floues, les plans d'intersection des murs et des plafonds –

offrait une plénitude de « problèmes » aussi riche que les grandes mosquées de Soliman ou du Sultan Ahmet avec tous leurs mirhabs et leurs minbars, leurs niches à stalactites et leurs parois de faïences.

Une plénitude débordante, à la vérité. Jour et nuit les pièces de l'appartement lui tiraillaient l'esprit. Il les connaissait comme dans l'intimité forcée du prisonnier envers sa cellule – tous les défauts de construction, toutes les grâces manquées, l'incidence exacte de la lumière à toute heure du jour. S'il avait pris la peine de déplacer le mobilier, de mettre aux murs ses propres cartes et gravures, de nettoyer les vitres et de frotter les planchers, de se fabriquer des rayonnages (tous ses livres restaient dans les deux caisses qu'il avait emportées), il aurait peut-être réussi à effacer ces présences étrangères par la pure vertu de l'affirmation de soi, tout comme on masque les mauvaises odeurs sous l'encens ou le parfum des fleurs. Mais c'eût été reconnaître sa défaite. Il eût ainsi montré à quel point il était inférieur à sa thèse.

A titre de compromis, il se mit à passer les après-midi dans un café proche, en bas de sa rue. Il y restait à la table la plus voisine de la devanture, contemplant les spirales de vapeur qui s'échappaient de la petite corolle de son verre de thé. Au fond de la salle toute en longueur, sous l'urne à thé en cuivre terni, deux vieillards jouaient régulièrement au jacquet. Les autres clients demeuraient isolés, sans manifester en rien que leurs pensées fussent le moins du monde différentes des siennes. Même si personne ne fumait, l'air se chargeait de l'âcreté des braises des narguilés. Les conversations étaient rares. Les narguilés gargouillaient, les dés minuscules sonnaient dans le cornet de cuir, on entendait un froissement de journal, un tintement de verre contre une soucoupe.

Il posait sur la table, à sa portée, son carnet rouge et son stylo à bille. Une fois qu'ils étaient disposés ainsi, il n'y touchait plus jusqu'au moment de partir.

Bien qu'il se livrât de moins en moins à l'analyse de ses sensations et de ses motivations, il se rendait compte que ce café avait l'avantage spécial de lui servir de bastion – le plus sûr à sa connaissance – contre l'influence maintenant omniprésente de l'arbitraire. S'il y restait paisiblement en respectant les exigences du rituel, un protocole aussi élémentaire que les règles du jacquet, les éléments de l'espace environnant devenaient peu à peu cohérents. Les objets s'inscrivaient sans problèmes dans leurs propres contours. En prenant comme centre le verre en forme de fleur, ses perceptions s'étaient lentement dans la salle comme des ondes concentriques à la surface d'un bassin ornemental, en embrassant finalement tous les objets dans une

étrainte ferme et nouménale. Rien de plus. Cette salle était seulement ce qu'elle devait être. Elle le contenait lui-même.

Il ne fit pas attention au premier tapement à la vitre du café, bien qu'ayant conscience, de par une faible et froide contraction de sa pensée, d'une violation des règles. La seconde fois, il leva la tête.

Ils étaient tous deux ensemble. Le femme et l'enfant.

Il les avait revus l'un et l'autre à diverses reprises depuis son voyage à Usküdar qui remontait à trois semaines. Une fois le garçonnet sur le trottoir défoncé devant le Consulat, et une autre fois assis sur le garde-fou du pont de Karaköy. Un jour où il se rendait en dolmuş à Taksim, il était passé à quelques pas à peine de la femme et ils avaient échangé es regards prouvant qu'ils se reconnaissaient sans nul doute. Mais jamais encore il ne les avait vus ensemble.

Cependant, pouvait-il à présent avoir la certitude que c'étaient bien les deux mêmes ? Il voyait une femme et un enfant, et la première tapait à la vitre, d'une main osseuse, pour faire signe à quelqu'un. A lui ? S'il avait pu distinguer son visage...

Il regarda les autres occupants du café. Les joueurs de jacquet. Un gros homme mal rasé qui lisait le journal. Un homme à la peau foncée, avec des lunettes et une moustache fournie. Les deux vieillards qui, de part et d'autre de la pièce, tiraient sur des narguilés. Personne ne paraissait remarquer la femme derrière la vitre.

Il fixa résolument les yeux sur son verre de thé, qui n'était plus le paradigme de sa propre utilité, qui était devenu un objet étranger, un produit ramassé dans les décombres d'une ville enterrée, un fragment.

La femme continuait à taper à la vitre. Le propriétaire du café finit par sortir et lui lança quelques sèches paroles. Elle s'en alla sans répondre.

Il s'attarda encore un quart d'heure devant son thé refroidi. Puis il gagna la rue. Ils n'étaient nulle part en vue. Il parcourut les cent, mètres qui le séparaient de son appartement avec tout le calme qu'il put. Une fois à l'intérieur, il mit la chaîne à la porte. Jamais il ne retourna dans ce café.

Quand la femme vint frapper pour la première fois à sa porte ce soir-là, il n'en fut pas surpris.

Et tous les soirs elle revenait, à neuf heures, à dix au plus tard.

Yavuz ! Yavuz ! Elle l'appelait.

Il s'hypnotisait sur les eaux noires, sur les lumières de la côte opposée. Il se demandait souvent quand il céderait, quand il ouvrirait la porte.

Mais c'était sûrement une erreur. Quelque *ressemblance* fortuite. Il n'était pas Yavuz.

Il s'appelait John Benedict Harris et il était Américain.

Avait-il même jamais existé un Yavuz ?

Était-ce l'homme qui avait épinglé les photos de filles au mur ?

Deux femmes – qui auraient pu être jumelles – les yeux lourdement fardés, avec des porte-jarretelles, montées sur un seul cheval blanc. Avec des sourires lubriques.

Une autre à la coiffure bouffante, aux lèvres gonflées. Les seins tombants aux gros tétons bruns. Sur un divan.

Une baigneuse. La peau foncée. Rieuse. Le sable. La mer d'un bleu peu naturel.

Des instantanés.

Étaient-ce là des manifestations de *son* goût ? Sinon, pourquoi ne parvenait-il pas à se décider à les arracher du mur ? Il possédait des gravures de Piranèse. Un agrandissement de la Famille Sagrada à Barcelone. Le dessin de Tchernikov. Il avait de quoi garnir les murs.

Il se surprit à tenter d'imaginer quelque chose de ce Yavuz... de déterminer à quoi il devait ressembler. ...

Trois jours après Noël, il reçut de sa femme une carte timbrée du Nevada. Il savait que Janice était opposée aux échanges de cartes de Noël. Celle-là montrait une immense étendue de désert blanc – un lac de sel, se dit-il – avec des montagnes violettes au lointain, et par-dessus les monts un coucher de soleil grossièrement retouché. En rose. Il n’y avait dans ce paysage ni silhouettes ni le moindre signe de végétation. A l’intérieur sa femme avait écrit :

« Joyeux Noël ! Janice. »

Le même jour, il reçut une enveloppe en papier bulle renfermant un exemplaire du magazine *Art News*. Une brève note de son ami Raymond était épinglée à la couverture : « *J’ai pensé que cela pourrait t’intéresser. R.* »

Dans les dernières pages, il trouva une longue critique – dénuée de toute sympathie – de son livre, par F.R. Robertson. Robertson avait la réputation d’être une autorité quant à l’esthétique de Hegel. Il soutenait que *Homo Arbitrans* n’était qu’un assemblage de truismes et – sans paraître y voir une contradiction – un démarquage désespérément embrouillé de Hegel.

Des années auparavant, il avait cessé de suivre le cours enseigné par Robertson après avoir assisté aux deux premières classes. Il se demandait si Robertson ne s’en était pas souvenu.

L’article comportait plusieurs erreurs manifestes, ainsi qu’une citation erronée, et omettait de mentionner l’argument central qui, il fallait l’admettre, n’avait rien de dialectique. Il décida d’envoyer une réfutation et posa le magazine près de sa machine à écrire pour ne pas l’oublier. Le soir même, il répandit dessus presque toute une bouteille de vin.

Il déchira l’article et jeta le magazine aux ordures en même temps que la carte de sa femme.

Le besoin de voir un film l’avait poussé dans la rue, et il y resta, errant aux devantures des salles, longtemps après que le crachin de l’après-midi se fut épaissi en pluie battante. A New York, quand cette humeur le prenait, il s’offrait en succession deux films de science-

fiction ou deux westerns dans la 42^e Rue, mais ici, bien qu'il y eût abondance de cinémas en l'absence de télévision, seule la crème du kitsch hollywoodien était donnée en version originale. Les films de catégorie B étaient invariablement doublés en turc.

Son besoin l'obsédait au point qu'il faillit passer sans remarquer l'homme déguisé en squelette. L'homme allait et venait sur le trottoir, évadé trempé d'une danse macabre, suivi par une petite troupe d'enfants surexcités. La pluie avait roulé les angles de son affiche (qui lui servait maintenant de parapluie) et l'encre avait coulé. John parvint à déchiffrer :

KIL G
STA LDA

Immédiatement après Atatürk, « Kiling » dans son costume de squelette était le personnage principal du nouveau folklore turc. Tous les kiosques regorgeaient de magazines et de bandes dessinées contant ses aventures, et il était là en personne – ou du moins sous l'une de ses apparences – faisant de la publicité pour son dernier film. Oui, et là, dans la petite rue latérale, se trouvait la salle où on le projetait. Le titre était KILING ISTANBULDA. Soit : *Kiling à Istanbul*. Sous les caractères énormes, un Kiling à la tête de mort menaçait de ses baisers une adorable blonde, visiblement peu tentée, tandis que sur l'affiche plus grande de l'autre côté de la rue, il abattait au pistolet deux hommes bien vêtus. Impossible de trancher, sur la foi de tels tableaux, si Kiling était essentiellement bon, comme Batman, ou mauvais, comme Fantomas. Alors...

Il prit un billet. Il verrait bien. C'était le nom qui l'intriguait. Ce nom distinctement anglais.

Il prit place au quatrième rang de l'avant, juste au moment où commençait le grand film, et se plongea avec reconnaissance dans l'imagerie familière de la ville. Réduites au blanc et noir et encadrées de ténèbres, les vues accoutumées d'Istanbul se chargeaient d'une réalité plus affirmée. Des voitures américaines récentes roulaient dans les rues étroites à des vitesses dangereuses. Un agresseur demeurant invisible étranglait un vieux médecin. Puis, durant un certain temps, il ne se passa rien d'intéressant. De fastidieuses amours s'établissaient entre une chanteuse blonde et un jeune architecte, tandis qu'une quantité de gangsters (ou de diplomates) s'efforçaient de s'emparer de la sacoche noire du médecin. Après une séquence confuse où quatre de ces hommes mouraient dans une explosion, la sacoche tombait aux mains de Kiling. Mais elle se révélait vide.

La police pourchassait Kiling sur les toits de tuiles. Mais cela ne démontrait que son agilité, non sa culpabilité : la police se trompe

souvent en ces affaires. Kiling entraît par la fenêtre dans la chambre de la chanteuse blonde et la réveillait. Contrairement à la vision offerte par les affiches du dehors, il ne cherchait nullement à l'embrasser. Il s'adressait à elle, d'une voix basse et caverneuse. Le découpage paraissait suggérer que Kiling était en réalité le jeune architecte qu'aimait la chanteuse, mais comme il n'ôtait jamais son masque ce point restait également douteux.

Il sentit une main se poser sur son épaule.

Il avait la certitude que c'était la femme et ne voulait pas se retourner. L'avait-elle suivi au cinéma ? S'il se levait pour partir, allait-elle faire une scène ? Il s'efforçait d'oublier la pression de cette main, en se concentrant sur l'écran où le jeune architecte venait de recevoir un mystérieux télégramme. Il crispait les mains sur ses cuisses. Ses mains : les mains de John Benedict Harris.

« Mr. Harris, bonjour ! »

Une voix d'homme. Il se retourna. C'était Altin.

« Altin. »

Celui-ci sourit. Son visage apparut brièvement. « Oui. Pensiez-vous que c'était quelqu'un ? »

— Quelqu'un d'autre ?

— Oui.

— Non.

— Vous regardez ce film ?

— Oui.

— Il n'est pas en anglais. Il est en turc.

— Je sais. »

Plusieurs personnes des rangs voisins faisaient *chut !* pour leur imposer silence : La chanteuse blonde était descendue dans une des grandes citernes de la ville. Binbirdireck. Il s'y était rendu lui-même. Le cadrage donnait l'illusion qu'elle était plus vaste qu'en réalité.

« Nous venons près de vous », murmura Altin.

Il fit un signe d'acquiescement.

Altin s'assit à sa droite et l'ami d'Altin prit le siège libre à sa gauche. Altin présenta son ami, dans un murmure. Il s'appelait Yavuz. Il ne parlait pas l'anglais.

A regret, il serra la main de Yavuz.

Il lui devint ensuite difficile d'accorder toute son attention au film. Il ne cessait de lancer des coups d'œil en coin à Yavuz. Celui-ci était à peu près de la même taille et du même âge que lui, mais cela semblait également vrai de la moitié des hommes d'Istanbul. Un visage ordinaire, des yeux luisants et humides dans la demi-clarté reflétée par l'écran.

Kiling escaladait les poutres d'une bâtisse en construction sur une colline. Au loin le Bosphore sinuait entre des hauteurs embrumées.

Il y avait un aspect déplaisant dans presque tous les visages de Turcs. Il n'avait jamais pu définir quoi : quelque faiblesse de la structure osseuse ; l'étroitesse des pommettes ; les lignes verticales fortement marquées qui descendaient de l'orbite au coin des lèvres ; la bouche même, mince, plate, inflexible. Ou quelque désaccord plus subtil entre tous ces éléments ?

Yavuz. Un nom courant, lui avait dit l'employé du Consulat.

Durant les dernières minutes du film se déroula un combat entre deux silhouettes déguisées en squelettes, un vrai Kiling et un faux. L'un d'eux mourut, projeté du haut des poutrelles métalliques d'un bâtiment inachevé. C'était certainement le méchant – mais était-ce le vrai ou le faux Kiling qui avait trouvé la mort ? Et en y réfléchissant, lequel des deux avait effrayé la chanteuse dans sa chambre, étranglé le vieux médecin, volé la sacoche ?

« Cela vous a plu ? demanda Altin quand ils se dirigèrent dans la foule vers la sortie.

— Oui.

— Et comprenez-vous ce que disent les personnages ?

— En partie : Suffisamment. »

Altin parla un moment à Yavuz qui se tourna alors pour adresser à son nouvel ami d'Amérique un flot de paroles en turc.

Il secoua la tête pour s'excuser. Altin et Yavuz éclatèrent de rire.

« Il vous disait que vous portez tous deux le même complet.

— Oui, je l'avais remarqué dès qu'on a rallumé la salle.

— Où allez-vous maintenant, Mr. Harris ?

— Quelle heure est-il ? »

Ils étaient sortis de la salle. La pluie s'était calmée. Ce n'était plus qu'un simple crachin. Altin consulta sa montre. « Sept heures et demie.

— Alors il faut que je rentre.

— Nous allons vous accompagner et acheter une bouteille de vin, oui ?

Il lança un regard mal assuré à Yavuz, qui sourit.

Et quand la femme viendrait ce soir frapper à sa porte en appelant Yavuz ?

« Pas ce soir, Altin.

— Non ?

— Je suis un peu mal fichu.

— Ah ?

— Malade. J'ai la fièvre. Mal à la tête. » Il porta la main à son front, et quand il fit ce geste, il *sentit* la fièvre ainsi que le mal de tête. « Une autre fois, peut-être. Je suis navré. »

Altin eut un haussement d'épaules sceptique.

Il serra la main d'Altin, puis celle de Yavuz. Visiblement, ils étaient

l'un et l'autre un peu vexés.

Pour rentrer chez lui, il adopta un itinéraire indirect qui lui permettait d'éviter les ruelles sombres. La tonalité du film persistait en lui, comme le goût d'une liqueur, pour aviver le rythme des voitures et de la foule, assombrir le clair-obscur des phares et des vitrines. Un jour, en sortant d'un cinéma de la 48^e Rue où il venait de voir *Jules et Jim*, il avait observé que toutes les enseignes des rues du Village se trouvaient traduites en français ; à présent, la même loi magique lui permettait de croire qu'il comprenait les fragments de conversation des passants. Le sens d'une phrase isolée s'enregistrait instantanément comme un « fait » évident qui ne nécessitait aucune interprétation. Tout simplement. Chacun des nœuds de la trame du langage glissait à sa place, sans aucun besoin d'explication. Toutes les nuances d'un regard, d'une inflexion, s'adaptaient comme un vêtement sur mesure aux contours de cet instant, de cette rue, de la lumière, de son esprit conscient.

Enivré par cette empathie imaginaire, il finit par tourner dans sa rue sombre et faillit passer devant la femme – qui, comme tous les autres éléments de la scène, s'adaptait parfaitement au coin où elle s'était postée – sans la remarquer.

« Vous ! » fit-il en s'immobilisant.

Ils se tenaient à deux mètres de distance, s'examinant avec attention. Peut-être était-elle aussi peu préparée à cette confrontation que lui-même.

Ses cheveux épais, rejetés en vagues figées en arrière d'un front bas, retombaient en de massives parenthèses de part et d'autre de son visage mince. La peau marquée de variole, la chair fripée autour des lèvres petites et pâles. Et des larmes – oui, des larmes – qui perlaient au coin de ses yeux fixes. Elle portait d'une main un petit paquet de papier-journal ficelé ; de l'autre, elle ramassait ses jupes épaisses et mêlées. Elle avait enfilé plusieurs couches de vêtements contre le froid, plutôt qu'un manteau.

Un début d'érection se mouvait et s'accrochait dans la fente de son caleçon de coton. Il rougit. Une fois, alors qu'il lisait Krafft-Ebing dans une édition bon marché, ce même incident embarrassant s'était déjà produit, à l'occasion de la description d'un cas de nécrophilie.

Dieu ! songea-t-il. Si elle s'en aperçoit !

Elle lui chuchotait des mots, les yeux baissés, à lui, à Yavuz.

Qu'il vienne avec elle à la maison... Pourquoi avait-il... ? Yavuz, Yavuz, Yavuz... Elle avait besoin... et son fils...

« Je ne vous *comprends* pas, répétait-il. Vos paroles n'ont aucun sens pour moi. Je suis Américain. Mon nom est John Benedict Harris, et

non Yavuz. Vous vous trompez... vous ne le voyez pas ? »

Elle hocha la tête. « Yavuz.

— *Pas Yavuz ! Yok ! Yok ! Yok !* »

Et puis un mot qui signifiait « amour » mais pas exactement. La main de la femme se resserra sur les plis de ses multiples jupes, les soulevant pour révéler ses chevilles fines dans des bas noirs.

« Non ! »

Elle gémit.

... Femme... son foyer... Yalova... sa vie à lui.

« Fichez-moi le camp, bon Dieu ! »

Elle lâcha ses jupes et lui mit vivement la main sur l'épaule, enfonçant les ongles dans le médiocre tissu. De l'autre main, elle lui tendait son paquet. Il la repoussa, mais elle se cramponnait farouchement en hurlant son nom : *Yavuz !* Il la frappa au visage.

Elle tomba sur le pavé humide. Il recula. Il avait le paquet graisseux dans la main gauche. Elle se remit péniblement debout. Les larmes coulaient dans les plis verticaux qui joignaient ses yeux à sa bouche. Une face turque. Le sang coulait lentement d'une de ses narines. Elle se mit à marcher en direction de Taksim.

« Et ne revenez plus, compris ? Ne m'approchez plus ! » Sa voix se brisa.

Quand elle fut hors de vue, il regarda le paquet. Il savait qu'il ne devait pas l'ouvrir, que la solution la plus sage consistait à le jeter dans la première poubelle venue. Mais tout en se prodiguant les avertissements, il avait rompu la ficelle entre ses doigts.

Une grosse masse de borek pâteux et tiède. Et une orange. A l'odeur âcre du fromage, il eut l'eau à la bouche.

Non !

Il n'avait pas dîné. Il avait faim. Il mangea. Et même l'orange.

Au cours du mois de janvier, il ne se servit que deux fois de son carnet. La première inscription, non datée, était un long extrait du livre de A.H. Lybyer sur les janissaires, ce corps d'esclaves des sultans, intitulé *Le Gouvernement de l'Empire ottoman à l'époque de Soliman le Magnifique* :

« Peut-être n'a-t-on jamais tenté une expérience plus audacieuse à aussi grande échelle sur la face de la Terre que celle qu'englobait l'institution gouvernementale ottomane. Son analogue idéal le plus proche se trouve dans la République de Platon, son parallèle le plus voisin étant l'organisation des Mameluks en Égypte ; mais elle ne souffrait pas des restrictions aristocratiques grecques du premier cas, et elle a dominé les Mameluks et leur a survécu. Aux États-Unis

d'Amérique, des hommes se sont élevés du travail le plus rude à la présidence, mais ceci grâce à leurs efforts personnels et non selon les étapes d'un système soigneusement conçu pour les pousser de l'avant. L'Église catholique et romaine est encore capable d'instruire un paysan pour en faire un pape, mais elle n'a jamais commencé par choisir ses candidats presque exclusivement dans des familles qui professaient une religion hostile. Le système ottoman prenait délibérément des esclaves pour en faire des ministres d'État. Il choisissait de jeunes bergers et de jeunes laboureurs qui devenaient des courtisans et les époux des princesses ; il choisissait de jeunes hommes dont les ancêtres portaient le nom de chrétiens depuis des siècles et en faisait des chefs dans le plus grand des États musulmans, ainsi que des soldats et des généraux dans des armées invincibles, dont la plus grande joie était de rabaisser la Croix pour exalter le Croissant. Jamais il ne demandait à ses novices « Qui était ton père ? »-ou « Que sais-tu ? » ou même « Parles-tu notre langue ? », mais il étudiait leurs visages et leurs corps et déclarait : « *Tu seras soldat et, si tu t'en montres digne, général* », ou « *Tu seras savant et gentilhomme et, si tu en as les capacités, gouverneur et premier ministre.* » Négligent avec hauteur le tissu de coutumes fondamentales qu'on appelle la « nature humaine », ainsi que ces préjugés religieux et sociaux que l'on croit presque aussi fondés que la vie même, le système ottoman enlevait à jamais des enfants à leurs parents, décourageait tout souci familial chez ses membres pendant leurs années les plus actives, ne leur permettait pas de possessions sûres, ne leur promettait pas que leurs fils et filles bénéficieraient certainement de leur succès et de leur sacrifice, les élevait et les abaissait sans tenir compte de la lignée ou des distinctions antérieures, leur enseignait un droit, une morale et une religion étrangères, et leur gardait constamment à l'esprit l'idée de l'épée suspendue au-dessus de leurs têtes, qui pouvait à tout instant trancher une brillante carrière au long d'une route inégalee de gloire humaine. »

La seconde note, plus courte, était datée du 23 janvier :

« Hier, fortes pluies. Je suis resté à la maison et j'ai bu. Elle est venue à l'heure habituelle. Ce matin, quand j'ai mis mes chaussures brunes pour aller faire les courses, elles étaient *détrempées*. Deux heures pour les sécher sur le calorifère. Hier, je n'ai porté que mes pantoufles en peau de mouton... *Je ne suis pas du tout sorti de l'immeuble.* »

Un visage humain est une construction, une fabrication. La bouche est une petite porte, les yeux sont des fenêtres ouvertes sur la rue, et tout le reste, la chair, les os qu'elle recouvre, constitue un mur sur lequel on a la liberté de disposer des ornements variés, les fantaisies du style ou de la période qu'on affectionne... guirlandes accrochées sous les joues et le menton, lignes accusées ou effacées, récession soulignée, un peu de végétation çà et là. Toute addition ou soustraction, si peu importante soit-elle, affectera l'ensemble de la composition. Ainsi ses cheveux qu'il s'est fait couper un peu plus courts sur les tempes restituent leur hégémonie aux éléments verticaux de son visage devenu remarquablement *plus étroit*. Ou n'est-ce qu'affaire de proportions ? Car il a en outre perdu du poids (on ne saurait cesser de manger régulièrement sans subir quelque amaigrissement), et cette perte est visible. Une ombre nouvelle définit plus nettement les amorces de poches qu'il a toujours eues sous les yeux, une ombre à laquelle répond le creux récent de ses joues.

Mais l'agent essentiel de la métamorphose, c'est la moustache, qui a poussé suffisamment pour dissimuler le modelé de sa lèvre supérieure. Les pointes qui avaient d'abord tendance à tomber ont acquis, du fait qu'il a pris le tic de les tortiller entre ses doigts, la courbe ascendante et élargie d'un cimenterre (ou *pala*, qui a donné son nom à ce genre de moustache en Turquie, *pala biyik*). C'est cette moustache baroque et non plus son visage qu'il voit en se regardant dans le miroir.

Ensuite vient la grande question de l'« expression » : sa vivacité, sa permanence, le jeu de l'intelligence, la « tonalité » caractéristique et les centaines de gradations possibles dans la gamme de cette tonalité, les yeux habituellement ironiques ou candides, la tension ou la mollesse traîtresse d'une lèvre. Cependant il est à peine nécessaire de réfléchir à ce point, car son visage, quand il le voit, ou quand un autre le voit, ne saurait être qualifié d'expressif. Et, après tout, qu'avait-il à exprimer ?

Le flou des contours, les journées entières perdues, les longues heures au lit sans sommeil, les livres éparpillés dans la pièce comme de petits cadavres d'animaux à ronger quand il était affamé, les tasses de thé sans fin, les cigarettes sans saveur. Au moins le vin agissait-il

comme il le devait : il soulageait la morsure qui l'aiguillonnait. Non qu'en ces jours il sentît la douleur avec acuité. Mais peut-être que sans le vin il l'eût éprouvée.

Il entassait dans la baignoire les bouteilles non reprises, mettant en œuvre par cet acte (même si c'était le seul) la vieille discrimination, le « tact compulsif » dont il avait fait tant de cas dans son livre.

Les tentures restaient toujours closes. Les lumières brûlaient à toute heure, même pendant son sommeil, même quand il sortait, trois ampoules de soixante watts dans un lustre de métal accroché un rien de travers.

Les voix de la rue empiétaient sur son espace. Le matin, les marchands ambulants et les gosses aux cris métalliques. Le soir, la radio dans l'appartement du dessus, les discussions d'ivrognes. Des éparpillements de mots, telles les enseignes lumineuses qu'on aperçoit en roulant vite, la nuit, sur une autoroute.

Deux bouteilles de vin ne suffisaient pas s'il commençait au début de l'après-midi, mais trois risquaient de le rendre malade.

Et malgré les heures qui se traînaient, tels des insectes blessés, si lentement sur le plancher, les journées s'écoulaient à torrents. La lumière du soleil franchissait si vite le Bosphore qu'il avait à peine le temps de se lever pour la voir.

Un matin, à son réveil, il vit un ballon au bout d'un bâton planté dans le vase poussiéreux sur sa table de toilette. Une tête de Mickey Mouse était grossièrement tracée au pochoir sur la baudruche d'un rouge éclatant. Il le laissa là, à se dandiner dans le vase, et le regarda diminuer jour après jour, avec la tête qui rapetissait, noircissait, se ridait.

Une autre fois, ce furent des billets – deux billets usagés – du bac de Kabatas-Usküdar.

Jusqu'à cet instant, il s'était dit qu'il fallait simplement tenir jusqu'au printemps. Il s'était préparé à un siège, dans la croyance qu'un assaut était impossible. Maintenant il se rendait compte qu'il devrait en fait exécuter une sortie et aller au-dehors livrer combat.

Bien que ce fût la mi-février, le temps s'accordait à sa résolution tardive avec une succession de jours bleus et ensoleillés, une chaleur totalement hors de saison qui trompait même quelques arbres innocents en suscitant chez eux des bourgeons prématurés. Il visita une nouvelle fois Topkapi, s'intéressant avec respect, avec curiosité aussi, aux poteries vertes, aux tabatières dorées, aux coussins brodés de perles, aux miniatures représentant les sultans, à l'empreinte fossilisée du pied du Prophète, aux carreaux d'Iznik, à tout. Là sous ses yeux, en tas et en masses, s'étalait partout la « beauté ». Comme un

vendeur qui colle des prix aux divers articles de sa boutique, il attachait provisoirement cette épithète à ces divers bibelots, puis reculait d'un ou deux pas pour voir si cela « cadrait ». *Ceci* était-il beau ? Et *cela* ?

Chose stupéfiante, rien n'était beau. Les bijoux sans prix restaient simplement posés sur leurs étagères, derrière les vitrines épaisses, aussi peu reluisants que le triste mobilier de son propre appartement.

Il essaya les mosquées : Sultan Ahmet, Beyazit, Séhazade, Yeni Camii, Laleli Camii. L'ancienne formule magique, la trinité de Vitruve, « pratique, solide et agréable », ne lui avait jamais encore failli dans des proportions aussi énormes. Même le choc de la grandeur, le respect bouche bée du paysan devant l'épaisseur des piliers et la hauteur des dômes, lui faisait maintenant défaut. N'importe où qu'il fût dans la ville, il restait prisonnier de sa chambre.

Puis ce furent les murailles, où quelques mois auparavant il avait eu l'impression de se frotter aux lambeaux mêmes du passé. Il se plaça au même endroit que la première fois, là où Mehmet le Conquérant avait ouvert une brèche dans les murs. Des boulets de canon en granit, disposés en quinconce, ornaient les pelouses ; ils lui rappelèrent le ballon rouge.

En dernier ressort, il retourna à Eyup. Le faux printemps avait atteint son apogée précaire et la lumière de février se réfléchissait avec un éclat fallacieux sur les mille facettes de pierre blanche recouvrant la colline abrupte. Par petits groupes de trois ou quatre, des moutons brouaient entre les tombes. Les colonnes de marbre enturbannées pointaient dans toutes les directions sauf à la verticale (qu'il appartenait aux cyprès de définir) ou gisaient en désordre les unes sur les autres. Pas de murs, pas de plafonds, à peine un sentier parmi les décombres : c'était la suprême abstraction de l'architecture. Il lui semblait qu'on l'eût entassé là au cours des siècles rien que pour justifier la thèse de son livre.

Et cela réussissait. Cela réussissait magnifiquement. Son esprit et son œil reprenaient vie. Les idées et les images se concrétisaient. L'angle oblique de la lumière de fin d'après-midi caressait le marbre éparpillé d'une main froide et légère, telle une esthéticienne mettant les dernières touches à quelque coiffure compliquée. La beauté ? Elle était là ! En abondance !

Il revint le lendemain avec son appareil photo enfin repris chez le réparateur où il languissait depuis deux mois. Pour plus de sûreté, il avait prié l'homme de le lui charger. Il composait chaque image avec une minutie mathématique, calculant la profondeur de champ, s'accroupissant ou escaladant les tombes pour trouver l'angle le meilleur, vérifiant les indications du paramètre avant de déclencher l'obturateur, évitant volontairement le pittoresque et les effets faciles.

Même en se donnant toute cette peine, il s'aperçut qu'il avait pris les vingt clichés en moins de deux heures.

Il se rendit au petit café en haut de la colline. Son Hachette annonçait en termes respectueux que le grand Pierre Loti avait coutume de venir en ce lieu, par les soirs d'été, boire un verre de thé en contemplant les pentes sculptées, et, entre les colonnes des cyprès, les Eaux Fraîches de l'Europe et la Corne d'Or. Le café perpétuait par des images et des souvenirs la mémoire de cette gloire passée. Loti, coiffé d'un fez rouge, la moustache farouche, lançait de chaque mur des regards sévères sur les nouveaux clients. Pendant la Grande Guerre, Loti était à Istanbul, prenant parti pour le sultan turc, son ami, contre sa France natale.

Il commanda un verre de thé à une serveuse qui avait été destinée au harem. A part elle, le café était à lui seul. Il occupait le tabouret préféré de Loti. C'était délicieux. Il se sentait absolument chez lui.

Il ouvrit son carnet et se mit à écrire.

Comme chez un malade qui fait sa première promenade dehors après une longue convalescence, son énergie retrouvée ne lui apportait pas seulement l'euphorie prévisible et bénie de la résurrection, mais aussi un étourdissement intellectuel prononcé, comme si le simple fait de se mettre sur pieds l'eût projeté à une hauteur vraiment dangereuse. Ce trouble atteignit son apogée lorsque, s'efforçant de rédiger une réponse à l'article de Robertson, il fut obligé de se référer à des passages de son propre livre. Le plus souvent, ce qu'il y découvrait lui paraissait incompréhensible. Des chapitres entiers auraient bien pu être écrits en idéogrammes ou en runes, pour ce qu'il y entendait à présent. Mais, de temps à autre, aiguillonné par quelque observation si étrangère à tout problème immédiat qu'il devait l'insérer dans une parenthèse embarrassée, il aboutissait aux conclusions les plus imprévues – et les moins souhaitables. Ou plutôt, chacune de ces tangentes menait en asymptote à une conclusion unique : à savoir que son livre, ou tout autre qu'il pourrait concevoir, était sans, valeur, non que sa thèse fût erronée, mais précisément parce qu'elle était peut-être justifiée.

Il y avait le domaine du jugement et le domaine des faits. Son livre, en tant que livre précisément, s'inscrivait dans les limites du premier. Il y avait aussi le fait banal de la matérialité de ce livre, mais, en ce cas comme en d'autres, il négligeait ce point. C'était un ouvrage de critique, un jugement systématisé, et dans la mesure où son système était complet, cet appareil critique devait être capable d'établir ses propres échelles de comparaison et de juger de l'exactitude de ses propres affirmations. Mais était-ce possible ? Son « système » n'était-il

pas une construction tout aussi arbitraire que n'importe quelle stupide pyramide ? Qu'était-ce en définitive ? Une succession de mots, aux sons plus ou moins agréables, que l'on présumait poliment correspondre à certains objets, à certaines catégories d'objets, à des actions et à des groupes d'actions, dans le domaine des faits. Et au moyen de quelle subtile magie vérifiait-on l'exactitude de cette correspondance ? Mais tout simplement en affirmant qu'il en était bien ainsi !

De toute évidence, la chose manquait de clarté. Cela lui était venu à l'esprit, en masse et d'un seul coup, et c'était plus que teinté de mauvais vin rouge. Pour fixer ses idées un peu plus solidement dans son cerveau, il s'efforça de les noter dans sa lettre à *Art News* :

« Messieurs,

Je vous écris au sujet de l'article de F.R. Robertson sur mon livre, bien que les quelques mots que j'ai à dire aient peu de rapport avec les oracles de Mr. Robertson, peut-être aussi peu que ceux-ci en ont avec *Homo Arbitrans*.

Seulement ceci : de même que Gödel l'a démontré pour les mathématiques, Wittgenstein pour la philosophie et Duchamp, Cage et Ashberry pour leurs domaines respectifs, l'exposé final de tout système constitue une autodénonciation, la démonstration de la manière dont opèrent les tours de passe-passe impliqués... non par magie (comme l'ont toujours su les magiciens), mais par la complaisance de l'assistance à se laisser tromper, cette bonne volonté constituant le ciment même du contrat social.

Tout système, y compris le mien et celui de Mr. Robertson, est un tissu de mensonges plus ou moins intéressants, et si l'on commence à mettre ces mensonges en question, on devrait en vérité s'attaquer d'abord au premier. C'est-à-dire à la prémisse très douteuse au titre : *Homo Arbitrans* par John Benedict Harris.

Je vous demande donc, Mr. Robertson, ce qui pourrait bien être plus improbable que ce titre ? Plus incertain ? Plus arbitraire ? »

Il expédia la lettre sans la signer.

On lui avait promis ses photos pour le lundi, aussi dès le matin, avant que le gel eût fondu sur la glace de la vitrine, pénétra-t-il dans la boutique. Il éprouvait la même immodeste impatience de voir ses images d'Eyup qu'il avait ressentie en un temps de voir imprimé un essai ou un article. On eût dit que ces objets, ces images, avaient pour un temps le pouvoir de reculer son bannissement au royaume du jugement, comme si elles devaient lui déclarer : « Oui, regarde, nous voici dans ta main. Nous sommes réelles, donc tu dois l'être aussi. » Le vieil Allemand derrière le comptoir lui lança un regard désolé et gargouilla tristement : « Ach, Mr. Harris ! Vos photos ne sont pas encore prêtes. Revenez à midi. »

Il se promena dans les rues où la neige fondait et qui avaient l'air, de ce côté de la Corne d'Or, d'un recueil parodique d'exemples de l'éclectisme. Pais de courrier au Consulat, comme il le prévoyait. Dix heures et demie.

Un pudding dans une pâtisserie. Deux livres turques. Une cigarette. Quelques plaisanteries éclectiques de plus : une caryatide débraillée, un tombeau égyptien transformé en boucherie par quelque baguette de Circé. Onze heures.

Il feuilleta à la librairie le choix de livres usagés qu'il avait déjà regardés si souvent. Onze heures et demie. Les photos étaient sûrement prêtes à présent.

« Vous voici, Mr. Harris. Parfait. »

Avec un sourire de plaisir anticipé, il ouvrit l'enveloppe, y prit le mince paquet d'épreuves gondolées.

Non.

« Je crains bien que ce ne soient pas les miennes. » Il les tendait à l'homme. Il ne voulait plus les sentir dans sa main.

« Comment ? »

— Ce ne sont pas mes photos. Il y a erreur. »

Le vieillard chassa des lunettes sales et parcourut du regard les épreuves. Il étudia le nom porté sur l'enveloppe.

« Vous êtes bien Mr. Harris ? »

— Oui, c'est en effet mon nom sur l'enveloppe. L'enveloppe est pour moi, mais pas les photos.

— Il n'y a pourtant pas d'erreur.

— Ce sont les photos de *quelqu'un d'autre*. C'est un pique-nique familial. Vous le voyez bien.

— J'ai retiré moi-même le film de votre appareil, Mr. Harris, vous vous rappelez ? »

Il émit un rire embarrassé. Il avait horreur des querelles. Il envisagea de sortir de la boutique, en laissant les photos. « Oui, je me rappelle. Mais je crains que vous n'ayez confondu mon rouleau avec un autre. *Ce n'est pas moi* qui ai pris ces photos. Les miennes ont été faites dans le cimetière d'Eyup. Ça ne vous dit rien ? »

Pareil à un serveur de restaurant dont on met en doute l'honnêteté et qui refait l'addition avec un soin exagéré, le vieil homme fronçait les sourcils et étudiait photo après photo. Avec une petite toux de triomphe, il posa un des instantanés sur le comptoir. « Qui voyez-vous là, Mr. Harris ? »

C'était l'enfant.

« Qui ! Je... je ne sais même pas son nom. »

Le vieil Allemand eut un rire théâtral, levant les yeux pour prendre le ciel à témoin. « C'est vous, Mr. Harris ! C'est bien vous ! »

Il se pencha sur le comptoir. Ses doigts se refusaient encore à toucher l'épreuve. Le petit garçon était dans les bras de l'homme qui inclinait la tête en avant comme pour chercher des poux dans la petite tête aux cheveux courts. Les détails étaient flous, l'objectif ayant été réglé par erreur sur l'infini.

Était-ce bien son visage ? La moustache ressemblait à sa moustache, ainsi que les poches sous les yeux, les cheveux retombant en avant...

Mais l'angle de la tête, le manque de netteté... il y avait place pour un doute.

« Ce sera vingt-quatre livres, s'il vous plaît, Mr. Harris.

— Oui, bien sûr. » Il tira de son porte-billets une coupure de cinquante livres. Le vieillard fouilla dans un porte-monnaie de femme, en plastique, pour faire la monnaie.

« Je vous remercie, Mr. Harris.

— Oui. Je... je suis désolé. »

Le vieux rangea les photos dans l'enveloppe et la lui rendit par-dessus le comptoir.

Il la glissa dans la poche de sa veste. « C'était moi qui me trompais.

— Au revoir.

— Oui, au revoir. »

Il resta debout dans la rue, au soleil, à découvert. D'un instant à l'autre, l'un d'eux pouvait venir à lui, lui poser la main sur l'épaule, le tirailler par la jambe de son pantalon. Il ne pouvait pas examiner les photos en cet endroit. Il retourna à la pâtisserie et les étala en quatre rangées, sur une table au dessus de marbre.

Vingt photographies. Une promenade aussi banale que possible.

Sur les vingt, trois étaient surexposées et pratiquement invisibles ; elles ne méritaient pas d'avoir été tirées. Trois autres révélait ce qui semblait être des îles ; ou des sections différentes d'une côte très irrégulière. Elles étaient cadrées sans imagination, avec de vastes espaces de ciel blanc et a eau miroitante. Coincé entre les deux, la terre n'était que de longues taches sombres piquetées des minuscules rectangles blancs des bâtiments. Il y avait aussi une vue d'une rue montante bordée de maisons de bois et de jardins dénudés par l'hiver.

Les treize autres photos représentaient diverses personnes et des groupes qui regardaient droit dans l'appareil. Une femme au corps lourd, en noir, avec des dents noires, qui clignait les paupières au soleil – debout près d'un pin sur une épreuve, mal assise sur une tête de roche sur une autre. Un vieil homme à la peau foncée, au crâne chauve, à la moustache triomphante, avec une barbe de plusieurs jours. Puis les deux ensemble... un cliché très flou. Trois fillettes debout devant une femme d'âge moyen qui les regardait avec fierté, comme son bien. Les trois mêmes fillettes rassemblées autour du vieux qui paraissait ne leur prêter aucune attention. Et un groupe de cinq hommes : l'ombre aux jambes écartées de celui qui prenait la photo se détachait nettement sur le premier plan de galets.

Et la femme. Seule. Sa peau jaunâtre et ridée lissée en un masque d'un blanc uni par la lumière crue de midi.

Puis le petit garçon se blottissant contre elle sur une couverture. Non loin, des vaguelettes léchaient une pierre étroite.

Puis encore eux deux avec la vieille femme et les trois fillettes. Le rapprochement des deux visages de femmes suggérait une parenté.

La silhouette identifiable à lui-même n'apparaissait que sur trois photos : l'une avec l'enfant dans ses bras ; la deuxième avec son bras passé sur les épaules de la femme tandis que l'enfant se tenait devant eux, les sourcils froncés ; la troisième dans un groupe de treize personnes, dont toutes figuraient sur l'un ou l'autre des clichés précédents. Seule la dernière de ces trois photos était au point. Il constituait l'une des silhouettes les moins remarquables de ce groupe, mais il était indéniable que le visage moustachu qui souriait gauchement à l'appareil était bien le sien.

Jamais auparavant il n'avait vu ces gens, sauf, bien entendu, la femme et l'enfant. Bien qu'il eût aperçu à des centaines de reprises des gens tout à fait semblables dans les rues d'Istanbul. Il ne reconnaissait pas non plus les espaces herbeux, les bouquets de pins, les rochers, la plage de galets, bien qu'une fois encore ils fussent tous d'un type si général qu'il avait pu passer des centaines de fois devant ces endroits sans y faire attention. Le monde des faits était-il vraiment à ce point dénué de caractère ? Car il ne douta pas un instant que *ce fût bien* le

monde des faits.

Et qu'avait-il à mettre en regard de ces preuves dans l'autre plateau de la balance ? Un nom ? Un visage ?

Il chercha un miroir sur les murs de la pâtisserie. Il n'y en avait pas. Il souleva de son verre de thé la cuiller dégoulinante pour y contempler le reflet de sa figure, trouble et inversé sur la surface concave. Quand il rapprocha la cuiller, l'image devint moins distincte, puis exécuta une rotation de 180 degrés pour lui offrir à l'endroit la vision de son œil fixe et dilaté.

Il resta sur le pont supérieur, en plein air, tandis que le bac faisait tourbillonner les eaux et hurler sa sirène en quittant l'appontement. Comme un homme qui sort par mauvais temps, le bac contourna la pointe de la vieille ville, abandonnant la Corne aux eaux calmes pour attaquer les flots houleux de la mer de Marmara que blanchissait le vent. Une froide brise du sud tendait le pavillon écarlate marqué de l'étoile et du croissant au mât arrière.

De ce point surélevé, la cité révélait son aspect le plus noble : d'abord la grande masse horizontale et grise des murs de Topkapi, puis le bombement délicat du dôme de Sainte-Irène, construit (comme on choisit un ami avec soin pour mettre en valeur par contraste ses propres avantages) simplement pour faire ressortir l'incongruité ostentatoire de la Divine Sagesse voisine, produit sans grâce et abstrait de l'union commémorée sur chacun des chapiteaux intérieurs par les initiales entrelacées de l'empereur-démon Justinien et de la putain Théodora, sa concubine ; puis, pour mettre fin à cette suite de topographie et d'histoire, la fière affirmation de la Mosquée Bleue.

Le bac commença à rouler sur les eaux plus agitées du large. Les nuages passaient en bande plus pressée devant le soleil pour s'amasser au nom au-dessus de la ville qui s'éloignait. Il était quatre heures et demie. A cinq heures, il atteindrait Heybeli, l'île qu'Altin et l'employé du Consulat avaient reconnue comme étant le cadre des photographies.

Il avait dans la poche son billet d'avion pour New York. Ses bagages, sauf la valise qu'il garderait avec lui à bord, avaient été bouclés et expédiés en un après-midi et une matinée de frayeur et d'ivresse incontrôlables. Maintenant, il était en sûreté. La certitude qu'il serait le lendemain à des milliers de kilomètres avait étayé les murs croulants de son assurance comme la promesse d'un prophète qui ne saurait se tromper, d'un Tirésias en un bon jour. Certes, c'était la sécurité honteuse d'une déroute si totale que l'ennemi avait failli s'emparer de son train d'équipage – mais c'était quand même la sécurité, aussi certaine que le lendemain. A la vérité, ce lendemain

était plus net, plus présent à sa pensée et à ses sens que les limbes des Heures qui y conduiraient – de même qu'enfant il supportait le terrible ennui de la veillée de Noël en se projetant dans le matin qui allait forcément suivre et qui, une fois venu, n'était jamais de moitié aussi réel que ses anticipations.

Parce qu'il se sentait à ce point protégé, il osait aujourd'hui faire face à l'ennemi (si l'ennemi voulait bien *lui* faire face) avec hardiesse. Il n'avait rien à risquer et il n'avait pas idée de ce qu'il attendait. Mais si c'était le *frisson* qu'il recherchait, il eût alors dû rester sur place et aller au fond des choses. Non, cette dernière excursion était plus un geste qu'un acte, une bravade plutôt que de la bravoure. La fausse assurance même qui l'avait incité à sortir paraissait garantir que rien n'arriverait de vraiment désastreux. Leur stratégie n'avait-elle pas toujours consisté à le surprendre ?

Au bout du compte, il était naturellement incapable de s'expliquer pourquoi il était allé au lac, avait pris son billet et s'était embarqué, sauf que chacune de ces actions successives paraissait rehausser le sentiment délicieux qu'il avait de sa progression inexorable, une impression où se mêlaient une tension insupportable et une lassitude presque onirique. Il aurait été tout aussi incapable de retourner sur ses pas une fois mis en route que de refuser d'écouter jusqu'au bout une symphonie, après la coda. De la beauté ? Oh ! oui, à un degré intolérable ! *Jamais* il n'avait rien connu d'aussi beau.

Le bac apponta à Kinali Ada, la première des îles. Des gens descendirent, d'autres montèrent. Puis le bac repartit droit dans le vent en direction de Burgaz. Derrière eux, la côte européenne disparaissait dans la brume.

Le bac avait quitté le quai de Burgaz et contournait l'îlot de Kasik. Il observait avec fascination les sombres collines de Kasik, Burgaz et Kinàli qui adoptaient lentement l'alignement exact qu'elles présentaient sur la photo. Il croyait presque entendre le déclic de l'obturateur.

Et les autres rapports entre ces plans élémentaires de mer et de terre qui glissaient les uns derrière les autres... N'y avait-il pas quelque chose de presque aussi *familier* dans chaque déplacement infinitésimal de la perspective ? Quand il contemplait ces îles, les yeux mi-clos, sans concentrer son attention, il aurait presque pu...

Mais chaque fois qu'il tentait de saisir sa pensée, avec précaution, entre les pointes d'aiguilles du compas analytique, elle croulait en poussière.

Il commençait à neiger quand le bac approcha d'Heybeli. Il prit pied à l'extrémité de l'appontement. Le bac s'éloignait à l'est, dans la

blancheur de l'air, vers Buyuk Ada.

Il regardait une rue montante bordée de maisons de bois et de jardins dénudés par l'hiver. Des flocons de neige tombaient sur les pavés humides et fondaient. A intervalles irréguliers des réverbères brillaient en jaune dans le crépuscule, mais les maisons restaient sombres. Heybeli était une station estivale. Peu de gens y vivaient durant les mois d'hiver. Il gravit la moitié de la pente, puis tourna à droite. Certains éléments de bois découpé, les proportions d'une fenêtre, la pente d'un toit, attiraient un instant son attention, comme un battement d'ailes dans le feuillage à vingt, cinquante, cent mètres de distance.

Les maisons devenaient plus rares, plus espacées. Dans les jardins, la neige recouvrait les feuilles de choux. Le chemin sinuait au flanc de la colline vers une bâtisse en pierre. Le pavillon qui flottait se distinguait à peine sur le ciel gris. Il vira dans un sentier qui contournait la base de la colline, menant parmi les pins. La couche épaisse d'aiguilles tombées était plus glissante que de la glace. Il appuya la joue contre l'écorce d'un arbre et perçut de nouveau le dé clic de l'appareil photo, systole et diastole de son cœur.

Il entendit avant de la voir la mer qui léchait la rive. Il s'arrêta. Il accommoda sa vue. Il reconnut la roche. Il marcha vers elle. Sa notion de ce paysage était si enveloppante, si totale, qu'il sentait les empreintes laissées par lui dans la neige, qu'il sentait la neige les recouvrir au fur et à mesure. Il s'immobilisa.

C'était ici qu'il s'était tenu avec le garçonnet dans ses bras. La femme avait porté l'appareil à hauteur de son œil avec une gaucherie respectueuse. Il avait incliné la tête en avant pour éviter de regarder droit dans l'éclat du soleil couchant. Le cuir chevelu de l'enfant était couvert de croûtes à cause des morsures d'insectes.

Il était prêt à reconnaître que tout cela était arrivé, tous ces événements impossibles. Il l'admit. Il releva fièrement la tête, en souriant, comme pour dire : *Très bien... et alors ? Peu importe ce que vous ferez, je suis en sécurité ! Car en réalité je ne suis pas du tout ici. Je suis déjà à New York.*

En un geste de défi, il posa les mains sur la tête de roche devant lui. Ses doigts effleurèrent la lanière souple de la sandale. Sous la couche de neige, le petit ovale de plastique avait d'abord échappé à son attention.

Il pivota vers la forêt, puis revint à la contemplation de la sandale. Il tendit le bras dans l'intention de la jeter à l'eau, puis retira la main.

Il se tourna à nouveau vers la forêt. Un homme se tenait juste à la lisière des arbres, sur le sentier. Il faisait trop sombre pour distinguer

de ses traits autre chose qu'une moustache.

A sa gauche, la plage couverte de neige s'achevait contre un mur de grès. A sa droite le sentier repartait vers la forêt, et derrière lui la mer roulait les galets.

« Oui ? »

L'homme baissa la tête, l'air attentif, sans parler.

« Eh bien, oui ? Dites-le ! »

L'homme rentra dans la forêt.

Le bac arrivait quand il parvint en trébuchant sur le quai. Il courut à bord sans s'arrêter au guichet pour prendre son billet. A l'intérieur, à la lumière électrique, il remarqua la déchirure de son pantalon, la coupure à sa paume droite. Il était tombé de nombreuses fois sur les aiguilles de pin, sur les pierres éparses dans les champs labourés, sur les pavés ronds.

Il s'assit près du poêle à charbon. Quand il eut repris haleine, il s'aperçut qu'il tremblait violemment. Un garçon vint avec un plateau de thé. Il s'en offrit un verre pour une livre. Il demanda l'heure au garçon, en turc. Il était dix heures.

Le bac accosta. Le panneau au-dessus du guichet annonçait BUYUK ADA. Puis le bac s'éloigna du quai.

Le receveur vint lui réclamer son billet. Il tendit une coupure de dix livres en disant : « Istanbul. »

Le receveur hochla la tête, ce qui signifiait non.

« Yok.

— Non ? Alors, combien ? *Kaç para ?*

— *Yok Istanbul... Yalova.* »

L'employé prit l'argent et rendit en échange huit livres et un billet pour Yalova, sur la côte asiatique.

Il avait embarqué sur un bac qui allait dans la direction opposée. Il ne rentrait pas à Istanbul, il allait à Yalova.

Il expliqua, d'abord dans un anglais lent et précis, puis en un turc désespérément haché, qu'il ne pouvait pas se rendre à Yalova, que c'était impossible. Il montra son billet d'avion, soulignant l'heure de départ, huit heures, mais il ne put se rappeler le mot turc pour dire « demain ». Même dans son désespoir il avait conscience de la futilité de ses efforts : de Buyuk Ada à Yalova, il n'y avait plus d'arrêt, et il n'y aurait plus de bacs pour regagner Istanbul cette même nuit. Une fois à Yalova, il Fui faudrait quitter le bateau.

Une femme et un garçonnet se tenaient au bout de l'appontement de bois, au pied d'un cône de lumière neigeuse. Les ampoules étaient

éteintes sur le pont moyen du bac. L'homme qui était resté si longtemps appuyé au bastingage descendit d'un pas raide sur le quai. Il alla droit vers la femme et l'enfant. Des morceaux de papier tourbillonnaient autour de ses pieds, puis, saisis par une violente rafale, ils s'envolèrent au-dessus des eaux sombres.

L'homme adressa un signe de tête boudeur à la femme qui marmonna quelques mots rapides en turc. Alors ils se mirent en route, comme ils l'avaient si souvent fait auparavant, vers leur foyer, l'homme marchant devant, suivi à quelques pas par sa femme et son fils, en empruntant le chemin qui longeait la côte.

Traduit par Bruno Martin.
The Asian Shore.

© Thomas M. Disch, 1970.

© Casterman, 1973, pour la traduction. Extrait de *Espaces inhabitables*, tome 2.

AUX BONS SOINS DE M. MAKEPEACE

par Peter Phillips

Un schizophrène est quelqu'un dont l'esprit est coupé en plusieurs morceaux tout à fait séparés au regard de sa conscience. Il vit dans l'angoisse de ne pas réussir à les faire communiquer. Son désir le plus puissant est d'y parvenir. Ce message qu'il ne parvient pas à faire passer à l'intérieur de son esprit, peut-être pourrait-il se le transmettre dans la réalité.

Au risque de le voir intercepter.

REGARDEZ les banlieusards de Londres. Puis renoncez à la tentative d'une classification cristalline. L'étiquette de banlieusard est la seule chose qu'ils aient en commun.

Certains commutent. D'autres cultivent leur jardin. Les boîtes en briques des employés de la Cité côtoient les demeures de quinze pièces des agents de change. Le mur mitoyen d'une villa jumelle est une barrière entre des univers : dans cette moitié, vit un épicier retraité, doucement respectable ; dans l'autre au second étage, un homme encore actif avec une grosse femme toujours souffrante et une fille nymphomane.

Quelquefois il existe un sens de la communauté. Mais le plus souvent, les voisins restent des étrangers pendant toute leur vie.

Par exemple, personne ne connaissait Tristram Makepeace, cinquante ans. Pas même lui-même.

La réserve britannique peut être une chose odieusement effrayante.

Un matin, dans la longue avenue sinueuse, bordée d'arbres, de cette banlieue si banlieusarde, dans laquelle il vivait...

« Hé ! »

Le facteur se retourna près du portail. Tristram Makepeace descendit en courant le sentier de son jardin bien tenu, bordé de buissons, en laissant ouverte la porte de la villa.

« Ce n'est pas ici », dit-il, et il tendit une enveloppe. Le facteur la prit et lut l'adresse tapée à la machine :

E. Grabcheek Esq.
aux bons soins de Tristram Makepeace(12)
36, avenue des Acacias

Avec un air ahuri, le facteur dévisagea ce célibataire mince et grand aux joues creuses.

« Mais c'est vous, monsieur, non ? Et c'est bien votre adresse ? »

Makepeace resserra sa robe de chambre autour de lui pour se protéger de l'air froid du matin. Sa voix était haute, avec un éventail d'inflexions restreint.

« Mais je ne connais personne du nom de Grabcheek. Il n'y a certainement personne qui vit avec moi. C'est une chance que j'aie été levé pour la tournée, ce matin. D'habitude, vous savez, je ne le suis pas... »

Mais le facteur retourna la lettre avec fermeté.

« Je ne peux pas la reprendre. Désolé. Ils ne feraient que la renvoyer par la prochaine tournée. Vous êtes sûr que vous ne connaissez personne appelé Grabcheek ?

— Mais bien sûr que oui ! J'en suis certain ! Je ne peux pas accepter cette lettre. »

Le facteur hésita et finit par admettre avec lenteur :

« Ça ne me regarde pas, dit-il. D'habitude, je regarde simplement l'adresse. Mais comme je sais que vous vivez seul... eh bien ! ça a attiré mon attention. Parce que, vous savez, l'autre jour encore, vous en avez accepté la distribution. Le nom m'est resté en mémoire : Grabcheek. Et il y en a eu une autre avant... »

Makepeace, troublé, cligna des yeux pâles.

« Mais je n'ai pas... je n'ai pas vu quelque chose comme ça avant... »

Il agita l'enveloppe.

« Ben, je les ai passées sous la porte. En ce qui me concerne, l'adresse est exacte. Maintenant, il faut que je m'en aille. Je suis déjà en retard.

— Mais c'est ridicule ! Dites donc, mon bonhomme... »

Le facteur, préoccupé avec détermination, tenu par son service, claqua le portail derrière lui.

« Regardez sous votre paillason... », dit-il, sans lever les yeux du paquet de lettres qu'il tenait à la main. Et il continua sa tournée, laissant l'ex-capi-taine Makepeace très seul au monde.

En rentrant chez lui, Makepeace regarda sous le tapis-brosse devant sa porte d'entrée. Poussière. Damnée poussière partout dans cet endroit. Mais pas de lettres. De toute façon, en tombant de la boîte aux lettres dans la porte, elles n'auraient pas pu glisser sous le paillason. Le facteur était idiot, ou il se trompait.

Mais... Grabcheek n'était pas le genre de nom qu'on oubliait. Il examina l'enveloppe. Une oblitération locale. Il l'éleva vers la lumière contre la porte vitrée. Rien n'apparut. L'enveloppe était trop épaisse.

Pas un seul instant, Tristram Makepeace n'eut l'idée de l'ouvrir. Il n'était pas le genre d'homme à ouvrir les lettres d'une autre personne. Ce qui devrait donner une indication sur, précisément, le genre d'homme qu'il était.

Après un petit déjeuner insuffisant de thé et de toast, il remit la lettre dans une plus grande enveloppe et l'adressa à la poste de la Grande-Rue, avec une note concise tapée sur sa vieille portable : « Personne de ce nom ici. T. Makepeace. »

Puis il donna quelques coups de torchon inefficaces à la poussière. Quelquefois, il aurait souhaité emprunter l'aspirateur de la bonne femme d'à côté : c'était un peu comme les tanks, la manière dont ces engins nettoyaient l'opposition poussiéreuse. Mais la voisine se contentait de le regarder avec un bonjour poli. Et il n'osait pas le lui demander. Il alla encaisser le chèque de sa pension et, chemin faisant, remit la double lettre à la poste.

Il ne fallait pas qu'il se tourmente au sujet de cette lettre. C'était la meilleure manière de ramener son ancien malaise. Se faire du souci... et pour rien du tout !

Il ne fallait pas se faire de souci. Il avait sa maison, sa pension, son jardin, ses livres, et ses connaissances à l'auberge locale. Il s'y rendit en rentrant et dépensa sa pension plus libéralement que d'habitude.

Il parla de son mystère aux habitués.

« Aurait fallu ouvrir le truc, grogna le patron, irrité par le fait que l'honnêteté puisse perpétuer un tel mystère.

— Drôle d'idée de nous le dire, renchérit une veuve qui buvait du gin sec, ennuyée elle aussi. Maintenant, on ne va peut-être jamais savoir...»

Du regard, Makepeace fit le tour du bar.

« Il n'y a personne ici qui s'appelle Grabcheek, je suppose ? »

Les têtes firent un signe négatif.

Quand il rentra chez lui, un peu ivre, cet après-midi-là, il y avait eu une seconde distribution.

E. Grabcheek Esq.

aux bons soins de Tristram Makepeace

36, avenue des Acacias

Il fourra la lettre dans la poche de sa vieille veste de tweed et monta se coucher sur le lit qu'il avait oublié de refaire le matin.

Il se réveilla, la bouche sèche, au début de la soirée, les souvenirs de la journée très flous. Il mit la main dans la poche de sa veste. Il n'y

avait pas de lettre. Il haussa les épaules.

Tu perds la tête, Tristram. Tu ne te souviens pas ? Tu l'as renvoyée à la poste ? Ou est-ce que c'en était une autre ? Aucune importance ! Ne t'en fais pas !

Deux jours plus tard, après une nuit troublée par des rêves de fleurs flottant au-dessus d'un désert, Tristram Makepeace, une fois encore, s'était levé à temps pour entendre les deux coups du facteur.

Deux lettres étaient couchées sur le paillason poussiéreux. L'une était pour :

E. Grabcheek Esq.

aux bons soins de Tristram Makepeace

36, avenue des Acacias

L'autre, qui portait un timbre officiel, lui était destinée. Elle contenait la première lettre pour Grabcheek et une note du bureau de poste local : «... devons vous informer que cette lettre a été distribuée réglementairement, et que nous n'avons pas l'autorité pour...»

Makepeace n'ouvrit aucune des lettres pour Grabcheek qu'il tenait entre ses mains tremblantes, dans ce vestibule poussiéreux. Ne le blâmez pas. Ne le louez pas. Il était le produit de ce que d'autres avaient fait de lui et au tréfonds de lui, feu son père lui disait : « Ça ne se fait absolument pas, mon vieux, d'ouvrir les lettres des autres gens. »

Il envoya les deux lettres non ouvertes à l'inspecteur général des Postes pour la Grande-Bretagne et l'Irlande. Une semaine plus tard, par une étrange matinée ensoleillée, il les reçut en retour, non ouvertes, avec des regrets, de la secrétaire du secrétaire de l'inspecteur général des Postes. Une note de politesse hautaine suggérait qu'en tant qu'occupant de la villa, il pouvait avoir le *droit* de les ouvrir. Très bien.

Il allait le faire. Au diable son père !

Oh ! non, non ! Il n'avait pas voulu dire ça, vrai de vrai, ce n'est pas ça qu'il avait l'intention de dire, de toute façon, quelle chose stupide de dire ça, et il ne l'avait pas dite vraiment, c'était quelque chose d'extérieur à lui, quelque chose dont il n'était pas responsable, alors, touche le mur trois fois et tout rentrera dans l'ordre. Ne t'en fais pas. Il ne faut pas t'en faire.

Makepeace jeta l'une des lettres pour Grabcheek sur la petite table dans l'entrée. Un peu de poussière s'envola et rendit visible un rai de soleil.

Il entra dans la salle à manger avec l'autre lettre et s'assit devant les restes de son petit déjeuner.

Il ne devait pas y avoir d'inconvénient à l'ouvrir. Tout ce qu'il avait à faire était de regarder l'adresse de l'expéditeur et ensuite, de la

renvoyer avec la mention : INCONNU. Il l'ouvrit. A l'intérieur, le papier était vierge. Makepeace se rappela un peu de son langage à l'armée. Pendant trente secondes, il jura de sa voix haute et plate, puis il déchira l'enveloppe et la feuille blanche en petits morceaux.

« Sale farce stupide ! » dit-il finalement, et il se sentit soulagé.

Il se dirigea vers l'entrée pour en faire autant avec l'autre lettre. Elle avait disparu de la table.

Alors M. Makepeace, se sentant tout vide, avec le temps au point mort dans son esprit froid et ahuri, tomba à genoux et tapota le tapis poussiéreux. Il respira de la poussière. Il se releva. « Elle était là, annonça-t-il. Elle était là. Je le sais. Je l'ai jetée là et je l'ai vue posée là. »

Il se frotta les yeux et toucha le mur trois fois.

« Cher papa. Je t'aime. Faut pas s'en faire. »

Bien sûr. Il n'avait pas jeté la lettre là. Il l'avait emportée dans la salle à manger avec l'autre et il avait déchiré les deux en petits morceaux et les avait mises sur la grande assiette avec le décor de saule.

Il retourna dans la salle à manger en retenant sa respiration. Il n'y avait rien sur l'assiette, ni sur la table. Pas un seul morceau de papier.

La maison était très silencieuse.

Bien sûr, ce matin-là, le facteur n'était pas passé du tout. C'était ça. Toute cette histoire était un damné demi-rêve, un de ces rêves en partie contrôlables, et depuis quelque temps, le matin, il se sentait constamment endormi. Mais enfin... le sentiment de picotement en déchirant le papier... Il se tint tout raide pendant un moment, refusant de penser, forçant son esprit à un rare silence. Puis, méthodiquement, sans hâte, il regarda sous la table de la salle à manger. Il regarda les fenêtres fermées donnant sur l'avenue des Acacias. Il fouilla toute la maison, dans les armoires, sous les lits, en haut, en bas. Il se retrouva dans la cave à charbon, retournant des morceaux de charbon de mauvaise qualité, regardant des surfaces noires, lisses et brillantes, reflétant la lumière de la petite fenêtre. Il avait oublié ce qu'il était en train de chercher.

Presque machinalement, l'entraînement de l'armée s'étant superposé à une enfance maussade et ordonnée, il fit son lit – il avait oublié de le faire, un jour de l'autre semaine, et cela lui avait terriblement torturé l'esprit – puis il se rendit à l'auberge et but pas mal de whisky. Il regarda par la fenêtre du bar et ne parla à personne. Dans son esprit, il y avait...

Clum, clum, nick nack. Non. Hibbledy Hobbledy hock. Le Christ sur un arbre d'épines. Non. Prends une paire d'yeux brillants et vois cet arbre.

MORT DE MON PÈRE. Pardonnez-moi, celui qui écoute. Je ne suis pas responsable de quiconque me met des choses pareilles dans la tête. Clum, clum, bibble-dy-bo, le salaud qui m'inflige ce genre de choses. Non, Dieu, je n'ai pas dit ça ! Il y a un couperet tout froid, tout propre, tout doux, qui vient pour ma tête, par ici le Rhin, par là la maison. Rune, rune, ruine la rune, si je pouvais maîtriser la contrainte, le couperet viendrait plus vite, disent-ils, ou ils le diraient s'ils savaient quelque chose, alors il n'y a qu'à laisser aller... Je ne veux pas penser, mes mains ne sont pas sales, je l'ai frappé avec ma main droite quand il était ivre, parce qu'il avait frappé ma mère, mais je me suis excusé et j'ai expliqué. ARRETE DE PENSER. Ou pense à n'importe quoi. Aux seins flasques de la barmaid... Maman... NON... le cendrier... dur.

Le cendrier en verre sur la table, en face de M. Makepeace, glissa sur la surface humide de bière et se cassa en mille morceaux sur le sol en comblanchien. Il se sentit un peu mieux, invita l'aubergiste à prendre un verre, et rentra vers sa villa, le long de l'avenue bordée d'arbres, vers un déjeuner de saucisses et d'épinards de son jardin négligé, mangés par les vers.

Après le déjeuner, il prit sa serviette pour trouver la lettre d'accompagnement de la secrétaire du secrétaire de l'inspecteur général des Postes. Il ne trouva rien que le reste de sa pension en billets froissés.

Il s'adressa au mur : « Je ne suis pas en train de devenir fou, dit-il sans emphase, je ne suis pas en train de devenir fou. » Cela, c'était une des choses qu'il s'était dites quand une bombe allemande inattendue, tombant d'un ciel paisible, avait éclaté à côté de lui.

Lorsqu'il avait senti la douleur dans l'épine dorsale et la tête, une douleur imméritée, déloyale, il avait essayé de se remettre sur ses pieds à côté du poste de signalisation démolí. Il avait vu, dans le ciel, le grand visage dur et ridé de son père, et en retombant sur la terre brune bouleversée, il avait dit sans remuer ses lèvres paralysées : « Ça, papa, ça a été un sale tour. Tu n'aurais pas dû faire ça. Tu n'aurais pas dû frapper ma mère, le ciel... Mais je ne suis pas en train de devenir fou, je ne suis pas en train de devenir fou. »

A l'hôpital de campagne, en s'asseyant pendant qu'une infirmière le lavait, il avait vu distinctement l'arrière de son propre cou. Et cette nuit-là, il s'était perché au bout de son lit et s'était regardé dormir.

De longs couloirs couleur citron, avec des portes noires, avaient présagé son congé définitif du Service de Sa Majesté. Derrière une certaine porte, un neurologue, ou un psychiatre, ou tout au moins un psychologue de la mécanique humaine lui avait déclaré : « Nous allons vous recommander pour une pension à quarante pour cent. Si vous avez d'autres de ces... expériences... hum... subjectives, entre vos examens semestriels, veuillez en aviser le ministère des Pensions. »

Un millier de formulaires flottant dans l'air bleu : formulaire AH 5647 (Officier, RAV, Med. inf. 34), S.O. (Din. 01/16/7896) Hos.X. (F.P./2333). S.O.

Et maintenant...

Tout était subjectif, bien sûr. Les lettres Grabcheek. Les lettres Grabcheek en leur accordant une importance imméritée. Comme un livre qu'il avait lu jadis... Qu'est-ce que c'était ? Aucune importance. Quand sa tête serait redevenue claire, il relirait tout son rayon de belles-lettres... Agneau. L'agneau de qui ? Conduit à un massacre inexpliqué ?

Un jour, se dit M. Makepeace, avec le peu qui lui restait de son esprit conscient, il faudra que je repeigne les murs de cette pièce.

En attendant, il devait obéir aux ordres.

Écrire au ministère. Demander un examen. Écrire maintenant. Ou attendre à demain, après avoir vérifié avec le facteur s'il était passé ce matin.

Maintenant, c'était la fin de l'après-midi et un vieux soleil jaune posait un or bon marché sur les toits des maisons d'en face. Maintenant, de toute façon, il était trop tard pour écrire, car le dernier courrier était parti. Demain cela suffirait. Demain suffirait toujours.

Maintenant, il était temps de descendre à l'auberge et de raconter quelques histoires complètement fausses de ses jours de combattant, après que le whisky lui eut enlevé l'arête de sa réserve.

C'est vraiment un caractère quand il a bu un coup ou deux... Il vit tout seul dans l'avenue des Acacias... Pourquoi il se marie pas ?... Demandez-lui... Toujours prêt pour un gin, n'importe... Drôle de vieil oiseau.

M. Makepeace pénétra dans son entrée et se regarda dans la glace.

Vieux ? A cinquante ans ?

Oui. Et fatigué.

Il monta se coucher.

Le lendemain matin, il attendit à la fenêtre de la salle à manger, surveillant la lente avance du facteur qui semblait pratiquement s'arrêter à chaque maison de son côté de l'avenue. Il attendit que le facteur soit sur le point d'ouvrir le portail du jardin et se dépêcha d'aller à sa rencontre.

E. Grabcheek Esq.

aux bons soins de Tristram Makepeace

36, avenue des Acacias

Makepeace était conscient de la fraîcheur de l'air matinal, du gravier sous ses pieds, d'un merle chantant dans les lauriers, de

bouteilles de lait s'entrechoquant quelque part tout près, du visage stupide et mal rasé du facteur, et faiblement, venant d'une maison voisine : « Ici le B.B.C. Home service. Voici les nouvelles de huit heures.

— Alors ? demanda le facteur. Vous avez trouvé qui c'était ?

— Non ! »

Le long du sentier, Tristram Makepeace revint vers la maison. Elle l'attendait. La porte de l'entrée éternellement poussiéreuse était ouverte. C'était la bouche de la maison et elle était ouverte. Dans le soleil du matin, les yeux de la maison, des fenêtres asymétriques, brillaient, jaunes et affamées.

Il eut envie de courir après le facteur et de bavarder avec lui. Ou de remonter la rue jusqu'au laitier et de lui demander des nouvelles de sa femme et de ses enfants, pour parler et parler, afin de réaffirmer cette vie et sa vie à lui.

Mais ils penseraient qu'il était fou. Et il n'était pas fou. Le froid commença à le gagner à travers ses minces pantoufles et sa robe de chambre légère. Il remonta lentement le chemin sarclé vers la bouche de la maison et ferma la porte derrière lui. Il ouvrit l'enveloppe, sortit la page blanche et la déchira. Les deux moitiés égales tombèrent sur le sol. Il essaya de garder son esprit aussi vide que la feuille de papier. Ce serait bien, pensa-t-il soudain, s'il avait pu sortir son cerveau et le laver sous l'eau claire du robinet, jusqu'à ce qu'il soit blanc et propre.

Une sombre et désagréable pourriture, composée d'un million d'images non sollicitées, était en train de se forcer un chemin dans son esprit... Frappe ton dieu, ton père, regarde-le debout, surpris, avec les marques rouges de tes doigts sur sa joue... et ta ravissante mère vierge !

NON.

Il hurla la négation, força les images à reculer et resta tremblant de l'effort.

Trois fois trois sur ce mur, trois fois trois sur ce mur-là. Force-le à reculer. Force-toi. Et si tu ne peux parvenir au vide, pense à l'aveuglette... Si cette barrière cède, je suis fichu... J'ai besoin d'aide...

M. Makepeace s'habilla et s'assit devant sa vieille machine à écrire pour composer une lettre suavement pédante au ministère des Pensions, demandant une entrevue avec un psychiatre.

Il écrivit en particulier : « Je ne peux douter de la réalité objective de ces lettres stupides, car le facteur peut confirmer que je les ai reçues. Mais je crains que leur apparente disparition subséquente soit le résultat de courtes périodes d'amnésie, aidées par de faux souvenirs, au cours desquelles je les détruis secrètement. Je vous prie de considérer cette affaire comme urgente. »

« Apparente disparition subséquente » murmura un employé du ministère. « Oh ! Dieu ! » Il apposa un cachet : « Ne concerne pas ce service. A passer au ministère de la Santé » et mit la lettre dans un panier pour le ramassage routinier, le jour suivant, par un messenger interdépartemental.

Le second jour d'attente, la tête de M. Makepeace était engourdie par l'effort de ne pas penser.

Sa lettre fut transmise au ministère de la Santé avec la mention « A l'attention du Service médical, District E ».

Le quatrième jour d'attente, pendant que M. Makepeace était assis, la tête entre les mains, à sa table de petit déjeuner, le journal du matin, qu'il n'avait pas pris la peine de ramasser sur le paillason, de la porte d'entrée, tomba du plafond et répandit une tasse de thé froid. Il se mit à rire.

Maintenant, il n'osait plus quitter sa maison poussiéreuse, car cela équivaldrait à une fuite. Et il pourrait rencontrer une connaissance de hasard qui aurait pitié de lui.

Il regarda par-dessus son épaule et se remit à rire, un drôle de petit gloussement haut perché. Il avait des larmes dans les yeux.

La secrétaire du Conseil médical, District E, écrivit sur le formulaire EOH/563 à la Commission médicale de l'Armée, demandant, pour l'histoire du cas, les papiers concernant l'ex-capitaine Tristram Makepeace.

Le cinquième jour d'attente, le mince, le fier, le stupide M. Makepeace, qui n'avait pas d'ami intime, pas de proches parents, pas d'ancre dans la fuyante réalité, et pas d'imagination, passa sa journée à tourner en rond dans sa maison, s'adressant à chaque face de chaque mur intérieur, trois fois chaque fois, avec une nouvelle incantation destinée à nettoyer les parois intérieures de son cerveau d'une accumulation de poussière.

Le matin du septième jour, la bonne femme d'à côté téléphona d'urgence pour une ambulance.

M. Makepeace, ses yeux pâles complètement vides dans son visage tendu, était penché à la fenêtre de sa chambre à coucher et poussait des hurlements.

Elle put saisir quelques mots : « La barrière a cédé... Je ne peux pas le supporter... »

« Il a dû combattre ce cycle de complexe d'Œdipe depuis des années, dit pensivement le superintendant. Et puis, pfuit ! une simple tension le plonge dans la psychose. » Il regarda de nouveau l'encéphalogramme. « En une nuit, schizophrénie classique... »

— Au diable ! dit le jeune assistant. Aucun schizo ordinaire ne

montre une dualité aussi clairement définie et aussi contrastée.

— Qui est-il ce matin ? demanda le superintendant.

— Grabcheek, en train de s'écrire une autre lettre aux bons soins de Tristram Makepeace. L'écriture est tout à fait reconnaissable. Incidemment, la police a vérifié les enveloppes Grabcheek que nous avons trouvées dans ses poches. Sans aucun doute possible, elles ont toutes été tapées sur sa propre machine.

— Mais en fin de compte, on n'a pas trouvé de lettres. Rien que des pages blanches. Alors qu'est-ce qu'il est en train d'écrire maintenant ? »

Le jeune assistant regardait par la fenêtre du bureau :

« Ton père, cita-t-il, t'envoie ses meilleurs vœux et espère te voir bientôt.

— Pauvre diable ! dit le superintendant. Au moins il ne peut pas se les envoyer lui-même maintenant. »

L'assistant tira une enveloppe cachetée de sa poche.

« Voilà ce qu'il y avait au courrier, ce matin. Il nous a fallu payer une surtaxe, car elle n'était pas timbrée :

E. Grabcheek Esq.

aux bons soins de Tristram Makepeace

Seaton Mental Hospital

Essex.

Le superintendant bondit sur sa chaise.

« Mais comment, au nom du Ciel ? Il est isolé depuis toute la semaine dernière !

— Un homme hanté par lui-même n'est pas lié aux limitations tridimensionnelles de sa personnalité dominante. Lisez quelques histoires de cas de phénomènes de poltergeist et vous verrez ce que je veux dire. Le poltergeist n'est pas un fantôme. C'est un faisceau de répressions qui se projettent. Ça, c'est une citation d'un livre que vous avez refusé de lire. Vous vous rappelez ?

— Idiotie ! murmura le superintendant. Une personnalité dissociée ne peut pas avoir une existence objective séparée.

— Si l'on en croit cet ouvrage, elle peut, persista l'autre. Vous devriez faire un essai : *Personnes hantées*, par Hereward Carrington et Nandor Fodor. Fodor a même rencontré des dissociations semblables dans sa pratique psychiatrique.

— Non... Non ! dit nettement le superintendant. Quelqu'un a sorti cette lettre en fraude et l'a mise à la poste.

— Sans timbre ? » ricana l'assistant. Puis le ricanement s'effaça.

« C'est une théorie détestable, admit-il. L'autre personnalité est presque invariablement mauvaise. Au Tibet, les adeptes purgent

délibérément leur esprit de ce que nous pourrions appeler le symbolisme neurotique, en projetant des « thanaï », des pensées qui fusionnent avec des esprits mauvais, qui sont ensuite dissipés. Ou pas...

— Et ainsi, dit le superintendant, l'Abominable Homme des Neiges ? »

Il se mit à rire.

Ce matin-là, dans une maison vide d'une banlieue si banlieusarde, le facteur distribua une dernière lettre. Elle tomba sur le paillasson. Elle était adressé, et cette fois sans la concession du « aux bons soins de... » à

Ezreel Grabcheek Esq.
36, avenue des Acacias

Pendant que s'éloignaient les pas du facteur préoccupé, tenu par son service, la lettre s'éleva du paillasson en zigzaguant et resta suspendue en l'air.

Quelque chose se mit à rire.

Traduit par Dorothee Tiocca.
c/o Mr. Makepeace.

© Mercury Press, 1954.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

LES VENTS DE MARS

par Fritz Leiber

Lorsque la perte, celle par exemple d'un objet aimé, est trop intense pour être supportée par le psychisme, celui-ci reconstruit parfois l'objet sous forme d'hallucination. L'objet, par exemple une femme aimée et perdue, ou la planète natale lointaine et détruite, se présente à la conscience avec la même force qu'un objet réel. Le désert est propice à cette expérience. Mais dans le désert martien, qui dira s'il s'agit d'une illusion ou d'un message ?

J'ÉTAIS à mi-chemin entre Arcadia et Utopia, à bord d'un long patrouilleur archéologique, à la recherche de ruches de coléoptères, de cités lépidoptéroïdes et des villas en ruines des Anciens.

Sur Mars, on s'en est tenu aux noms fantaisistes dont les rêves des vieux astronomes avaient doté les cartes. On a un Elysium et aussi un Ophir.

J'estimais que je me trouvais quelque part près de la mer Acide, qui, par une coïncidence extraordinaire, se transforme vraiment en un marécage peu profond et empoisonné, riche en ions d'hydrogène, quand la calotte glaciaire du nord vient à fondre.

Mais je n'en voyais aucun signe en dessous de moi, et il n'y avait non plus aucun trait archéologique. Rien que la plaine infinie d'un rose terne, la plaine de poussière de felsite et d'oxyde de fer que je voyais filer régulièrement à l'est sous mon engin, avec ça et là un canyon peu profond ou une faible colline.

Le soleil était derrière moi, ses rayons bas inondaient la cabine. De rares étoiles brillaient dans le ciel d'un bleu sombre. Je reconnus les constellations du Sagittaire et du Scorpion, et Antarès comme un point rouge.

J'avais ma combinaison spatiale de pilote de couleur rouge. Il y a assez d'air sur Mars pour voler, mais pas assez pour respirer même si on se maintient à quelques centaines de mètres au-dessus de la surface.

A côté de moi, se trouvait, en position assise, la combinaison

spatiale verte de mon copilote, qui aurait eu quelqu'un à l'intérieur si j'étais seulement plus sociable ou simplement si je me souciais un peu plus des règles de vol. De temps à autre, elle se balançait ou tressautait un peu.

Les choses semblaient étranges, et ce n'est pas ainsi que quelqu'un qui aime la solitude autant que moi, ou qui prétend l'aimer, devrait les ressentir. Mais le paysage martien est encore plus spectral que ceux d'Arabie ou d'Amérique du sud-ouest – solitaire et magnifique et en proie à l'obsession de la mort et de l'immensité, au point que c'en est parfois impressionnant.

Les mots d'un vieux poème me vinrent à l'esprit. « *Et d'étranges pensées viennent chanter dans mes oreilles, elles parlent de cette existence que j'ai vécue avant de vivre cette vie-là.* »

Je dus faire un effort pour ne pas me pencher et regarder la vitre du casque surmontant la combinaison verte, pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un à l'intérieur. Un homme très mince, ou une femme très grande et très mince. Ou un coléoptéroïde martien semblable à un crabe noir et qui n'a pas plus besoin d'une combinaison qu'une combinaison n'a besoin de lui... Ou... qui sait ?

Tout était parfaitement calme dans la cabine, on entendait presque le silence. J'avais écouté la station de Deimos, mais, maintenant, la petite lune avait disparu à l'horizon au sud. On avait radiodiffusé un programme de suggestions concernant Mercure. Il s'agissait d'éloigner la planète du Soleil pour en faire la lune de Vénus – en donnant également aux deux planètes une rotation – afin d'alléger l'étouffante atmosphère de fournaise de Vénus et de la rendre habitable.

J'avais alors pensé :

« Il vaudrait mieux finir d'aménager Mars. »

Mais presque immédiatement, une autre pensée avait chevauché celle-ci.

« Non, je veux que Mars demeure solitaire. C'est pour cela que je suis venu ici. La Terre était trop peuplée, et vois un peu ce qui s'est passé. »

Cependant, il y a des moments sur Mars où ce serait agréable, même pour un vieux solitaire comme moi, d'avoir un compagnon.

Une fois de plus j'eus envie de scruter la vitre de la combinaison verte.

Au lieu de quoi je regardai autour de moi. Il y avait toujours et seulement ce désert de poussière filant vers le soleil couchant ; il n'avait presque pas de relief et il était d'un rose sombre comme une pêche très mûre. « *Pêches d'un rose sans défaut... pêches à la douce surface marbrée... pêches fraîches comme le vin qu'on vient de tirer...* » Mais quel était donc ce poème qui ne cessait de me poursuivre ?

Sur le siège à côté de moi, presque sous la cuisse de la combinaison

verte, se trouvait un enregistrement des *Églises et Cathédrales terriennes d'autrefois*. Les vieilles constructions m'ont toujours beaucoup intéressé, et puis il y a des collines ou des ruches de coléoptères noirs qui, de façon remarquable, suggèrent à l'esprit les tours et les clochers de la Terre, jusque dans les moindres détails comme les fenêtres en ogive et les arcs-boutants, à tel point qu'on en est venu à penser qu'il y a peut-être un élément d'imitation, télépathique ou autre, dans l'architecture de ces êtres étranges qui, malgré leur intelligence humanoïde, ressemblent beaucoup aux insectes sociaux.

J'avais fait passer l'enregistrement à mon dernier arrêt, étudiant les ressemblances des tumulus des coléoptères, mais alors l'intérieur d'une cathédrale m'avait rappelé la chapelle Rockefeller à l'Université de Chicago et j'avais sorti la bande du projecteur. Cette chapelle, c'était là que se trouvait Monica par un brillant matin de juin, pour obtenir son diplôme de physique, le jour où le souffle de la Bombe avait atteint l'extrémité sud du lac Michigan, mais je ne veux pas penser à Monica. Ou plutôt, je voulais trop y penser.

« Ce qui est fait est fait, et elle est morte, morte il y a longtemps. »

Maintenant, je reconnaissais le poème, c'était un poème de Browning où l'évêque exige que sa tombe soit érigée en l'église de Sainte-Praxède. C'était comme l'écho d'un cri éloigné. Y avait-il eu une vue de Sainte-Praxède sur l'enregistrement ? Le XVI^e siècle... et l'évêque mourant suppliant ses fils de faire dresser pour sa dépouille un tombeau ridiculement ostentatoire – une frise de satyres, de nymphes, avec le Sauveur, Moïse, et des lynx – et lui pendant ce temps pense à leur mère, sa maîtresse...

« Votre mère, longue et pâle, avec ses yeux qui vous parlaient...

« Le vieux Gandolf m'enviait tant elle était belle. »

Robert Browning et Elizabeth Barrett et leur grand amour...

Monica et moi et notre amour qui n'avait jamais vu le jour.

Les yeux de Monica parlaient. Elle était longue et mince avec un port altier.

Peut-être, si j'avais plus de caractère, ou seulement de l'énergie, trouverai-je quelqu'un d'autre à aimer – une autre planète, une autre jeune fille ! Je ne resterais pas ainsi inutilement fidèle à cette romance passée. Je ne continuerais pas à faire ma cour à la solitude, enveloppé dans un rêve de vie et de mort sur Mars...

« Des heures et des heures, si longues au cœur de la nuit, et je me demande : Suis-je donc vivant, ou suis-je mort ? »

Mais pour moi la perte de Monica est liée, en nœuds si serrés que je ne puis les dénouer, liée à mon horreur de ce que la Terre s'est fait à elle-même dans son amour de l'argent, son orgueil, sa soif de

puissance et de gloire, liée à cette guerre atomique inutile qui éclata juste au moment où on pensait que le monde était en sécurité et qu'il n'y avait plus de problème. Cette dernière guerre n'avait pas détruit la Terre entière. Oh ! non, seulement le tiers, mais elle avait détruit ma foi en la nature humaine, et divine également, et elle avait détruit Monica...

*« Et puisqu'elle est morte, il nous faut mourir aussi,
« Et le monde n'est qu'un rêve... »*

Un rêve ? Peut-être aurions-nous besoin, d'un Browning pour donner de la réalité à ces moments de l'histoire moderne engloutis dans le passé, pour les retrouver, goutte d'eau dans la mer, atome dans un tourbillon, et les graver parfaitement : une étoile filante, une arrivée sur une planète neuve, tout cela gravé comme il l'avait fait pour ces inoubliables moments de la Renaissance.

Pourtant, le monde (Mars ! la Terre ?) ne serait qu'un rêve ? Peut-être, après tout. Un mauvais rêve parfois, c'est certain ! C'est ce que je me disais en ramenant brutalement mes pensées à mon engin et au désert d'un rose inchangé sous le petit soleil.

Apparemment, je n'avais rien manqué. Une partie de mon esprit avait fidèlement surveillé les instruments et s'en était occupé tandis que l'autre partie errait dans des mondes imaginaires et se complaisait dans les souvenirs.

Mais les choses donnaient l'impression d'être plus étranges encore. Le silence résonnait de tintements métalliques, comme si un grand carillon de cloches venait de sonner ou allait sonner. Une menace pesait maintenant et elle venait du petit soleil qui commençait à se coucher derrière moi, apportant la nuit martienne où couvent tant de choses ignorées. La plaine rose avait pris un aspect sinistre. Et, pendant quelques instants, je fus certain que, si je regardais dans la combinaison spatiale verte, je verrais un fantôme noir, plus minuscule que le plus petit des coléoptères, ou alors un visage de squelette grimaçant – le Prince de la Peur.

*« Et passent nos années plus rapides que la navette du tisserand :
« Et l'homme va vers la tombe... »*

Vous savez, le monde de l'étrange et du surnaturel ne s'est pas évaporé, quand la Terre a été surpeuplée et que la technique s'est développée. Non, les esprits sont allés ailleurs, sur la Lune, sur Mars, ou sur les satellites de Jupiter, et dans les noires forêts de l'espace et aux frontières des astres, et aux hublots des étoiles à des distances inimaginables. Ils sont allés aux royaumes de l'inconnu, là où tout

peut arriver à n'importe quel moment, là où l'impossible se manifeste tous les jours...

Et juste à ce moment, je vis l'impossible, dressé dans le désert en face de moi, cent vingt mètres de haut et tout revêtu de dentelle grise.

Et tandis qu'une partie de mon esprit restait glacée pendant des secondes qui s'étiraient jusqu'à devenir des minutes, et que ma vision centrale restait vide d'expression, fixée sur cette masse incroyable qui bifurquait vers le haut, avec ses touches d'arc-en-ciel à peine esquissées pris dans la dentelle grise, une autre partie de mon esprit et ma vision périphérique faisaient descendre l'engin en un atterrissage rapide et doux comme un songe, un glissement sur ses longs skis dans la poussière rose. J'effleurai un bouton et les murs de la cabine s'abaissèrent silencieusement de chaque côté du siège du pilote, et je descendis sur le sol couleur de pêche bien mûre et doux comme un édredon de plume, le sol de Mars où la gravité rend chaque mouvement facile comme en rêve, et je restai là immobile à contempler le miracle, et l'autre partie de mon esprit commença enfin à s'éveiller.

Il n'y avait aucun doute sur ce que je voyais, car j'en avais regardé une vue enregistrée, moins de cinq heures plus tôt : c'était la façade ouest de la cathédrale de Chartres, ce chef-d'œuvre gothique, avec son clocher du XII^e siècle tout simple, appelé le Clocher Neuf, au nord. Entre les deux, la grande rosace de quinze mètres de diamètre et, au-dessous, l'arche triple du porche de l'ouest où les statues se touchent toutes.

Rapidement, une partie de mon esprit passait en revue les théories pour expliquer ce miracle grotesque et rebondissait de l'une à l'autre presque aussi rapidement que si elles avaient été des pôles magnétiques.

J'avais des hallucinations provoquées par les images du film. Oui, le monde était peut-être un rêve. C'est – toujours une théorie et elle n'est jamais utile.

Un transparent de Chartres avait été collé contre la vitre de mon casque. Je le secouai. Non.

Je voyais un mirage qui avait voyagé à travers quatre-vingts millions de kilomètres a espace... et quelques années de temps aussi, car Chartres avait été volatilisée avec la Bombe de Paris qui avait manqué de peu la capitale en tombant du côté du Mans, exactement comme la chapelle Rockefeller avait disparu avec la Bombe de Michigan et Sainte-Praxède avec celle de Rome.

Le bâtiment était une imitation construite par les coléoptéroïdes selon un plan relevé par télépathie sur une image-souvenir de Chartres, prise dans l'esprit d'un humain. Mais la plupart des images-souvenirs n'ont pas une telle précision, loin de là, et je n'ai jamais

entendu parler de coléoptères imitant des vitraux, quoiqu'ils aillent bien jusqu'à construire des nids surmontés de clochers de cent cinquante mètres de haut.

C'était un de ces grands pièges hypnotiques que les coléoptères nous tendent, il y en a qui le prétendent toujours, mais ils sont plutôt chauvins. Oui, c'était cela et tout l'univers avait été construit par des démons dans le seul but de me berner, moi, comme Descartes en fit autrefois l'hypothèse. Assez.

On avait transporté Hollywood sur Mars, tout comme çn l'avait transporté au Mexique, en Espagne, en Égypte et au Congo, pour éviter des dépenses, et on venait de terminer une épopée du Moyen Age – *« Le Bossu de Notre-Dame »* – oui, c'était cela, et quelque producteur pas très malin avait mis Notre-Dame de Chartres à la place de Notre-Dame de Paris, parce que sa maîtresse la préférait, et que, de toute façon, le public n'y verrait pas de différence. Oui, et ils avaient probablement loué des hordes de coléoptères noirs pour presque rien, pour jouer les moines avec des robes et des masques humanoïdes. Et pourquoi pas un coléoptère pour jouer Quasimodo ? Ça améliorerait les relations entre les deux races. *Ne cherche pas de théâtre dans ce qui dépasse ta compréhension.*

Ou on avait offert une excursion sur Mars au dernier président fou de la Belle France pour lui calmer les nerfs et on avait monté de toutes pièces une cathédrale de Chartres en carton pâte, juste la façade ouest, pour le satisfaire, tout comme les Russes avaient installé des villages de carton pour impressionner l'Allemande qu'avait épousée Pierre III. La IV^e République sur la quatrième planète ! Non, tu deviens hystérique. Cet édifice est vraiment là.

Ou peut-être – et là mon esprit conscient s'attarda – le passé et le futur existent-ils quelque part (l'esprit de Dieu ? la quatrième dimension ?) dans une sorte d'animation suspendue, avec de petites rides pour parcourir ce sommeil, de petites rides représentant les changements provoqués dans le futur par nos actions présentes, et peut-être aussi, qui sait, d'autres petites rides parcourant le passé ? – car il y a peut-être des professionnels du voyage dans le temps. Et peut-être qu'une fois sur un million de millénaires, un amateur accidentellement trouve une Porte.

Une Porte menant à Chartres. Mais quand ?

Comme je me complaisais dans ces pensées, sans quitter des yeux le prodige gris – « suis-je vivant ? suis-je mort ? » – il y eut derrière moi un gémissement, un bruissement, et je me retournai pour voir la combinaison verte sortir de l'engin et venir vers moi, mais la tête était rentrée dans les épaules, si bien que je ne pouvais pas voir derrière la

vitre. J'étais paralysé comme dans un cauchemar. Mais avant que la combinaison fût près de moi, je vis qu'il y avait avec elle, peut-être la poussant, un vent qui secouait l'engin et faisait voler la poussière rose en soulevant des vagues et de hauts panaches. Et puis le vent me renversa – on n'a pas beaucoup de prise avec cette gravité de Mars – et je fus entraîné loin de l'engin avec les flots de poussière, et la combinaison verte m'accompagnait, sautillant plus vite et plus haut que moi comme si elle avait été vide, mais il est vrai que les fantômes sont bien légers.

Le vent était plus fort que ne devrait être le vent sur Mars, certainement plus fort qu'aucune bourrasque, et alors que je roulais comme dans un cauchemar, les chocs étant amortis par mon costume et la faible gravité, m'accrochant sans beaucoup de résultats aux petites crêtes rocheuses, je me mis à penser avec la sérénité de la fièvre que ce vent ne soufflait pas seulement à travers l'espace de Mars, mais aussi à travers le temps.

C'était un mélange de vent de l'espace et de vent du temps. Quelle énigme pour le physicien et le dessinateur de vecteurs ! Ce n'était pas juste, pensais-je, tombant toujours, pas plus juste que de donner à un psychiatre un patient dont la psychose est dominée par l'alcoolisme. Mais la réalité n'est jamais simple, et je savais par expérience que l'esprit le plus normal se mettrait immédiatement à délirer – mais est-ce bien du délire après tout ? – si l'individu est enfermé ne serait-ce que quelques minutes dans une pièce sans écho et sans pesanteur.

Un petit rocher prit, pendant quelques instants, la forme toute tordue de Brush, le chien de Monica, tel qu'il était au moment de sa mort. Il n'avait pas péri dans l'explosion avec elle, mais des suites des retombées radioactives, trois semaines plus tard, sans poil, tout gonflé et tout suintant. Je grimaçai de dégoût en y pensant.

Puis le vent mourut et je vis que la façade ouest de la cathédrale de Chartres se dressait verticale juste devant moi, et je vis que j'étais accroupi sur les marches de la baie du sud. Il y avait la grande sculpture de la Vierge au-dessus du grand porche qui posait un regard sévère sur le désert martien, et les statues des quatre arts libéraux au-dessous d'elle – la Grammaire, la Rhétorique, la Musique, la Dialectique – et il y avait aussi Aristote, le front soucieux, en train de tremper une plume de pierre dans de l'encre de pierre.

La statue de la Musique frappant ses petites cloches de pierre me fit penser à Monica et à ses soirées où elle étudiait son piano, ce qui faisait aboyer Brush. Ensuite, je me souvins que l'enregistrement m'avait appris que, selon la légende, Chartres était le lieu de résidence de Sainte-Modesta, une ravissante jeune fille que son père Quirinus avait torturée à mort à cause de sa foi chrétienne, au temps de Dioclétien. Modesta-Musique-Monica.

La porte à deux battants était entrouverte et la combinaison verte était là, couchée sur le ventre, casque levé, comme pour regarder à l'intérieur au niveau du sol.

Je me levai et me mis à marcher, *emporté par le temps* ? Grotesque. Je montai les marches roses. *Poussière. Étais-je moi-même plus que de la poussière ? Suis-je vivant ? Suis-je mort ?*

J'allais de plus en plus vite, mes pieds faisant voler la poussière rose en grands tourbillons couleur de pêche, et je faillis me jeter sur la combinaison verte pour la retourner et regarder par la vitre. Mais avant de réaliser mon geste, j'avais jeté un coup d'œil par la porte et ce que je vis m'arrêta. Lentement, je me relevai et dépassai la forme allongée, d'un pas, puis de deux.

Au lieu de la grande nef gothique de Chartres aussi longue qu'un terrain de football, aussi haute qu'un séquoia, animée des flamboyantes couleurs es vitraux, il y avait un intérieur plus petit, plus sombre, où régnait une atmosphère d'église, un intérieur roman, latin même avec ses grosses colonnes de granit et ses escaliers de marbre rouge qui donnaient une impression de richesse, et l'autel où des mosaïques brillaient dans la pénombre. Un mince rai de lumière, comme un éclairage de théâtre, vint frapper le mur qui me faisait face, révélant une tombe somptueusement ornée où se trouvait un gisant : on voyait que c'était un évêque d'après sa mitre et sa crosse ; en dessous de lui, se trouvait une frise de bronze où se bousculaient de multiples personnages plaqués sur une dalle de jaspe verte ; l'évêque avait un globe terrestre en lapis-lazuli entre ses genoux de pierre, et neuf colonnes de marbre rose soutenaient un dais.

Mais bien sûr ! C'était la tombe de l'évêque dont parlait le poème de Browning. C'était l'église de Sainte-Praxède, soufflée par la Bombe de Rome, l'église consacrée à la martyre Praxède, fille de Puaens, pupille de Saint-Pierre, dont la mort prend place en des temps encore plus reculés que le martyre de Sainte-Modesta de Chartres. Napoléon avait conçu le projet d'enlever ces marches de marbre pour les acheminer vers Paris. Mais l'évocation de ce souvenir en fit surgir immédiatement un autre. Si l'église de Sainte-Praxède avait bien existé, la tombe de l'évêque de Browning, elle, n'avait jamais existé que dans l'imagination du poète et celle de ses lecteurs.

Se pourrait-il, pensai-je, que non seulement le passé et le futur existent pour toujours, mais aussi toutes les possibilités qui aient jamais été réalisées et le seront jamais... d'une certaine manière, en un certain lieu (la cinquième dimension ? l'imagination de Dieu ?) comme si tout cela se passait dans un rêve à l'intérieur d'un rêve, en proie à de multiples changements selon les pensées des artistes, ou de n'importe qui. Vent qui tourne au gré du temps. Vents de l'espace et vents du temps étroitement mêlés.

A ce moment, je m'aperçus qu'il y avait deux silhouettes vêtues de noir dans l'aile, en train d'examiner la tombe – un homme pâle dont la barbe noire recouvrait les joues et une femme pâle dont les longs cheveux noirs et raides masquaient une partie du visage comme un voile. Quelque chose bougea à leurs pieds et un animal gras et sans poil évoquant une grosse limace s'éloigna d'eux en se traînant et disparut dans l'ombre.

Cela ne me plaisait pas. Cet animal ne me plaisait pas et il ne me plaisait pas non plus qu'il eût disparu. Pour la première fois, j'eus vraiment peur.

Et puis la femme se déplaça aussi, si bien que sa large jupe sombre se balançait, frôlant le sol ; puis, d'une voix très britannique, elle appela : « Flush, Flush, ici tout de suite ! » et je me souvins alors que c'était le nom du chien qu'Elizabeth Barrett avait emmené avec elle quand elle s'était enfuie de Wimpole Street avec Browning.

Puis la voix appela de nouveau, anxieusement, mais l'accent britannique n'y était plus, en fait c'était une voix que je connaissais, une voix qui me glaça le sang dans les veines ; et le nom du chien avait changé aussi, ce n'était plus Flush, mais Brush ; je levai la tête et vis que la tombe somptueuse n'était plus là, et les murs étaient devenus gris et s'étaient reculés, mais pas si loin que ceux de Chartres, seulement comme ceux de la chapelle Rockefeller. Et elle venait vers moi, descendant la nef centrale, grande et mince dans sa robe noire de l'université qu'ornaient les trois galons de velours des docteurs et la bordure brune de la science. Elle venait vers moi : Monica.

Je crois qu'elle m'a vu, je crois qu'elle m'a reconnu à travers la vitre de mon casque, je crois qu'elle m'a adressé un sourire où se lisaient la terreur et un étonnement profond.

Puis il y eut derrière elle un chatoiement rose, qui nimba ses cheveux de lumière comme l'auréole un saint. Mais la lumière devint trop intense, intolérable, et quelque chose vint me frapper et m'entraîna dehors, me roulant de tourbillons en tourbillons si bien que je ne voyais plus qu'un nuage de poussière rose et le ciel piqueté d'étoiles.

Je crois que ce qui m'a frappé était le fantôme du souffle d'une explosion atomique.

Et il y avait une pensée qui ne me quittait pas l'esprit : Sainte-Praxède, Sainte-Modesta, et Monica, la sainte athée martyre de la Bombe.

Puis il n'y eut plus de vent et je me relevai dans la poussière près de l'engin.

Je regardai autour de moi, la poussière rose se soulevait à peine maintenant et la cathédrale n'était plus là. Ni colline ni construction d'aucune sorte ne coupait la monotonie de l'horizon martien.

Appuyée à la coque, comme poussée là par le vent, mais cependant debout, se trouvait la combinaison verte, le dos tourné, la tête et les épaules affaissés dans l'attitude du plus profond désespoir.

Je me dirigeai rapidement vers elle, me disant qu'elle avait peut-être fait le voyage avec moi pour ramener quelqu'un.

Il me sembla qu'elle avait eu un mouvement de recul quand je la retournai. La vitre du casque était vide. A l'intérieur, à travers la transparence, déformé par l'angle de vision, se trouvait le petit tableau de bord avec ses cadrans et ses boutons, mais il n'y avait pas de visage au-dessus.

Je soulevai la combinaison spatiale verte très doucement dans mes bras et la portai jusqu'à la cabine comme s'il se fût agi d'une personne.

C'est dans ce que nous avons perdu que nous existons le plus pleinement.

Le soleil eut un faible éclat au moment où ses derniers feux disparaissaient à l'horizon.

Et toutes les étoiles se montrèrent.

Et parmi elles, toute verte et la plus brillante de toutes, très basse dans le ciel, là où s'était couché le soleil, apparut l'Étoile du Soir, la Terre.

Traduit par CHRISTINE RENARD.

Now is forever.

Tous droits réservés.

© Éditions Opta, pour la traduction.

JE VOIS UN HOMME ASSIS DANS UN FAUTEUIL ET LE FAUTEUIL LUI MORD LA JAMBE

par Robert Sheckley et Harlan Ellison

L'énergie psychique – la libido des psychanalystes – se déploie à l'inférieur des limites du psychisme. Elle n'exerce pas d'effet direct – croit-on – sur la réalité, si ce n'est au travers de nos actes. Lorsqu'elle se répand sur l'extérieur et que nous prêtons à un aspect du réel, à une autre personne par exemple, nos propres désirs, on parle de projection. Ainsi lorsque nous prêtons à l'univers inanimé des intentions – amour, hostilité – qui répondent à nos sentiments inconscients. Et si une certaine maladie poussait cette énergie, la libido, à se répandre réellement au-dehors et à animer l'inanimé ?

DERRIÈRE lui, les Açores grisâtres, et derrière encore, les Portes d'Hercule ; au-dessus le ciel, et au-dessous la vase.

« Foutue vase ! Foutue vase ! » hurlait Pareti à l'adresse du soleil déclinant. Les mots sortaient mal, autour du gros mégot de son cigare, et la vigueur que Pareti mettait d'habitude à les énoncer s'atténuait d'autant, car c'était bientôt la fin du jour de travail et il était épuisé. La première fois qu'il avait clamé cette imprécation remontait à trois ans, après qu'il eut signé son contrat de moissonneur dans les champs de vase. Il avait lancé cette invective en voyant pour la première fois la mutation, de plancton, gluante et grise, qui parsemait cette région de l'Atlantique. Telle une lèpre sur le corps frais et bleu de l'océan.

« Foutue vase », avait-il murmuré. Et c'était devenu un rite. Cela lui tenait compagnie à bord de son bachot. Rien que lui, tout seul : Joe Pareti et sa voix mourante. Et la vase d'un blanc-gris fantomal.

Il perçut du coin de l'œil le reflet gris mouvant, lueur réfléchie sur ses lunettes à fente. Il fit pivoter en expert le bateau plat. La vase recommençait à se propager. Un tentacule grisâtre, pâle, s'élevait au-dessus de la surface des eaux ; on eût dit une trompe d'éléphant. Tout en poussant de sa perche dans cette direction, Pareti évalua en automate la distance : un mètre cinquante. Son bras droit tendu projeta le filet – cet étrange filet sur sa perche, pareil à ceux qu'emploient les Indiens de Patzcuaro pour les papillons – et d'un mouvement de lanceur de balle il la cueillit, toute grouillante.

La vase grouillait et se tortillait, battait les mailles, suçait sans dents le manche d'aluminium et y grimpait. Pareti estima le morceau à cinq livres, à instant où il le lâchait dans le bac. C'était lourd pour un si petit fragment.

Quand la vase tomba vers le bac, celui-ci se dilata et l'air comprimé referma le couvercle sur le tentacule dans un bruit de succion. Puis le diaphragme se referma par-dessus le couvercle.

La vase avait touché le gant de Pareti, mais il décida que c'était trop d'embarras de le désinfecter immédiatement. Il repoussa d'un geste distrait des cheveux clairsemés, blanchis de soleil, qui lui tombaient devant les yeux et fit de nouveau pivoter l'embarcation. Il était à deux milles environ de la Tour du Texas.

Il était à cinquante milles au large, dans l'Atlantique.

Il était au large de la côte de Hatteras, sur les Hauts-Fonds du Diamant.

Il était par 35° de latitude nord et 75° de longitude ouest.

Il était en plein cœur des champs de vase.

Il était épuisé. A la fin de son tour de service.

Foutue vase.

Il entreprit le retour.

La mer était plate et une onde longue et régulière roulait vers la Tour du Texas. Il n'y avait pas de vent, le soleil brillait avec la dureté du diamant, comme toujours depuis la Troisième Guerre mondiale, plus éclatant qu'il ne l'avait jamais été auparavant. C'était le temps presque parfait pour la récolte, à cinq cent trente dollars la tournée.

Sur sa gauche, une pellicule de vase de dix mètres carrés gisait telle une délicate dentelle grise, presque invisible sur l'océan. Il modifia sa route et la cueillit avec adresse. Trop étalée, trop mince, elle ne lutta pas le moins du monde.

Il continua en direction de la Tour du Texas, recueillant de la vase sur son chemin. Il rencontrait rarement deux fois la même forme. Le plus gros morceau qu'il ramassa était déguisé en souche de cyprès. (*Stupide vase ! songeait-il. Qui a jamais vu pousser un cyprès à cinquante milles en mer ?*) Le plus petit était l'image d'un bébé phoque, d'une pâleur cadavérique et dépourvu d'yeux. Pareti récoltait tous les morceaux rapidement, sans hésitation ; il avait un don surnaturel pour reconnaître la vase sous toutes ses formes et une technique sans défaut, infiniment plus efficace que celles des ramasseurs entraînés par la compagnie. Il était le danseur pour qui le rythme est inné, le peintre qui n'a jamais pris de leçons, le traqueur-né. Un élan vital l'avait conduit aux champs de vase, une fois obtenus ses diplômes avec la plus haute distinction à la Multiversité, plutôt que dans l'industrie ou dans l'une des usines mécanisées de production du bétail. Tout ce qu'il avait appris, toute son instruction, quelle pouvait en être l'utilité dans un monde surpeuplé de vingt-sept milliards d'habitants, entassés les uns sur les autres et luttant entre eux pour les emplois les plus avilissants ? N'importe qui pouvait acquérir de l'instruction ; moins nombreux étaient ceux qui obtenaient des diplômes ; encore moins ceux qui gagnaient le timbre d'or ; et une poignée seulement – Joe Pareti en faisait partie – sortait à l'autre bout de la filière de la Multiversité avec un certificat, un doctorat, le timbre d'or et la note « deux A ». Et *rien* de tout cela ne valait son instinct naturel de ramasseur de vase.

La vitesse avec laquelle il la recueillait lui permettait de gagner plus qu'un ingénieur chevronné.

Après douze heures de service, sur la mer éblouissante à l'éclat

froid, *même* cette satisfaction s'émoussait sous l'effet de la fatigue. Il ne lui restait que l'envie de se jeter sur sa couchette, dans sa cabine. Et de dormir, de dormir. Il jeta son mégot humide dans l'eau.

Devant lui se dressait l'édifice appelé par tradition Tour du Texas, bien qu'il n'eût pas la moindre ressemblance avec les structures de forage marin des origines, dans l'Amérique d'avant la Troisième Guerre mondiale. Il avait plutôt l'air d'un récif de corail articulé ou de squelette de quelque impensable baleine en aluminium.

La Tour du Texas posait des difficultés de définition. Elle pouvait se déplacer, donc c'était un *navire* ; elle pouvait être à jamais fixée au fond de l'océan, donc c'était une *île*. Au-dessus de la surface il y avait un réseau de tubes entrecroisés, des tuyaux dans lesquels les ramasseurs déversaient la vase (comme Pareti déchargeait en ce moment sa cargaison, adaptant la collerette du tube de son bac à la buse d'alimentation de la Tour, sentant battre sous ses doigts le tuyau sous l'effet de la succion pneumatique qui aspirait la vase contenue dans les réservoirs du bachot), d'autres tubes pour amarrer les bateaux plats, d'autres encore pour porter le mât-radar.

Il y avait deux orifices cylindriques qui bâillaient comme des gueules d'obusiers : les sas d'entrée. Sous la ligne de flottaison, tel un iceberg, la Tour du Texas s'étalait et s'étendait, avec des parties mobiles qui pouvaient se dilater ou se replier selon les exigences de la profondeur ou la nécessité. Là, sur les Hauts-Fonds du Diamant, plusieurs douzaines des niveaux inférieurs avaient été repliés sur eux-mêmes parce qu'inopérants.

L'engin était informe, laid, lent à se déplacer, plus lourd qu'un galion. En tant que navire, c'était sans conteste le plus affreux de toute l'histoire de la navigation, mais comme usine, c'était une merveille.

Pareti escalada son appontement, porteur de sa perche à filet, et pénétra dans le sas le plus proche. Il passa par les compartiments de décontamination et de magasinage, puis fut soufflé à l'intérieur de la Tour proprement dite. En dévalant la spirale de l'escalier d'aluminium, il entendit s'élever des voix. C'étaient Mercier, sur le point de prendre son service, et Peggy Flinn que ses règles avaient indisposée depuis trois jours. Tous deux discutaient.

« Ils la distribuent après traitement à cinquante-six dollars la tonne », disait Peggy dont le ton montait. Ils discutaient des primes de récolte.

« Avant ou *après* la fragmentation ? demanda Mercier.

— Voyons, tu sais bien que c'est le poids *après*, répliqua-t-elle. Ce qui veut dire que toute tonne que nous ramassons ici est mise en réservoir et donne quelque chose comme quarante tonnes après irradiation. Mais nous touchons la prime pour le poids à la tour, et non pour le poids fragmenté ! »

Pareti avait entendu ce débat un million de fois depuis trois ans qu'il travaillait aux champs de vase. La matière gluante était envoyée aux usines de fractionnement et d'irradiation lorsque les réservoirs étaient remplis. Soumise aux divers procédés brevetés des principales compagnies de traitement, la vase se multipliait molécule par molécule, se développait, s'étendait, s'enflait et livrait enfin quarante fois son poids initial. On « tuait » alors la vase amplifiée et on lui faisait subir un nouveau traitement d'où sortait l'aliment artificiel, base du régime de la population, qui ne connaissait plus de longue date les biftecks, les œufs, les carottes ou le café. La Troisième Guerre mondiale avait été une tragédie épouvantable en ce sens qu'elle avait détruit des quantités fantastiques de tout sauf d'êtres humains.

La vase était broyée, malaxée, purifiée, bourrée de vitamines, colorée, parfumée, épicée et présentée sous divers emballages et sous une quantité de marques déposées – Saveur, Vitagram, Délice, Gratiplat, Régat, Nutritout, Familigoût – puis lancée sur un marché constitué par vingt-sept milliards de bouches béantes et impatientes. Ajoutez-y tout simplement de l'eau trois fois distillée et servez.

C'étaient les ramasseurs qui, littéralement, maintenaient le monde en vie.

Et même à cinq cent trente dollars par jour, certains d'entre eux avaient l'impression qu'on ne les payait pas assez.

Les pas de Pareti martelèrent les dernières marches et ses deux collègues en discussion levèrent les yeux. « Salut, Joe », ait Mercier, Peggy lui sourit.

« C'était long ? demanda-t-elle, espiègle.

— Plutôt. Je suis crevé. »

Elle se redressa un peu. « Complètement ? »

Pareti se frotta les yeux. Il sentait des granulations sous ses doigts. Il avait pris plus de poussière qu'à l'ordinaire. « Je croyais que c'était le mauvais moment du mois, chez toi ?

— Fini ! » fit-elle en souriant, les mains ouvertes comme une petite fille guérie de la rougeole.

— Ouais, ce serait bon, dit Pareti, acceptant l'offre. A condition que tu me frottes le dos par-dessus le marché.

— Je vais te briser l'échine ! »

Mercier gloussa et se dirigea vers l'escalier. « A la revoyure ! » lança-t-il par-dessus son épaule.

Pareti et Peggy Flinn descendirent à travers plusieurs sections jusqu'à la cabine de Joe. Vivant en vase clos plus de six mois consécutifs, les ramasseurs avaient organisé leurs propres activités sociales. Les femmes bégueules en matière sexuelle ne restaient pas longtemps dans les Tours du Texas. Il était rare que les ramasseurs aient la permission de se rendre à terre, aussi la compagnie leur

fournissait-elle toutes facilités. Cinéma, cuisiniers d'élite, sports récréatifs, bibliothèque bien nantie et toujours renouvelée... et aussi leurs collègues du sexe féminin. Cela avait commencé lorsque certaines femmes avaient accepté des hommes des « petits cadeaux » en échange de leurs faveurs, mais le procédé était trop contraire à la morale ; alors à présent, en plus du salaire journalier de base et des primes, les femmes recevaient une indemnité de sexe pour les activités en dehors des heures de service. Il n'était pas rare qu'une femme assez jolie et apte au ramassage rentre après un stage de huit ou neuf mois dans une Tour avec cinquante mille dollars à son compte en banque.

Dans la cabine, ils se déshabillèrent.

« Seigneur ! s'étonna Peggy. Qu'est-ce qui arrive à tes poils ?

— Je deviens chauve, je pense », fit-il en haussant les épaules avec indifférence. Il s'essuya tout le corps avec un chiffon humide pris au distributeur et le jeta par le diaphragme de l'incinérateur.

« *De partout ?* s'enquit-elle avec incrédulité.

— Voyons, Peg, ait-il, ennuyé. Je suis resté dehors douze heures. Je suis sur les genoux et j'ai envie de dormir. Alors, on y va ou on n'y va pas ? »

Elle lui sourit. « Tu es mignon, Joe.

— Je suis une poire, voilà ce que je suis », rétorqua-t-il en s'affalant sur la confortable couche. Elle le rejoignit et ils prirent leur plaisir.

Ensuite il s'endormit.

Cinquante ans plus tôt, la Troisième Guerre mondiale avait enfin éclaté. Elle suivait trente ans de phase 2 de la Guerre Froide. La phase 1 s'était terminée en 1970 lorsqu'il était devenu clair que la guerre était inévitable. La phase 2 avait été celle des mesures défensives prises contre une tuerie trop vaste. On avait enterré les villes sous terre, les « villes en boîte » comme les appelaient ceux qui en établissaient les plans. On ne les affublait pas d'un nom aussi peu reluisant en public. Les communiqués de presse leur donnaient des noms séduisants. Cité de Jade, Cité des Profondeurs, Grotte Dorée, Diamant du Nord et du Sud, Onyxville, Est-Pyrites. Et dans les Monts Smoky on avait enfoncé, à trois kilomètres de profondeur, le gigantesque ensemble de défenses anti-fusées du continent nord-américain, dénommé Mur de Fer.

La reproduction avait prospéré déjà longtemps avant la Phase 1, donnant raison à Malthus. Sous l'aiguillon de la peur les peuples se multipliaient comme jamais encore. Et dans les villes en boîte telles que Hong-Kong-le-Bas, Labyrinthe (au-des-sous de Boston) et New-Cuernavacà, la monotonie de la vie circonscrite ne laissait aux habitants que peu de plaisirs. Donc on se multipliait. Et on

recommençait. On perçait de nouveaux tunnels, on prolongeait les tubes et les branchements, et sous la croûte de la terre pullulaient les habitants braillards, grouillants et affamés des pays de la peur. Seules les élites militaires et scientifiques choisissaient, par nécessité, de vivre en surface.

Puis vint la guerre.

Elle vint, atomique, bactériologique, grossie du laser et de la radioactivité.

Ce fut déjà assez désastreux sur le continent nord-américain : Los Angeles fut réduite en scories. Mur de Fer et la moitié des Monts Smoky disparurent et le complexe de défense anti-fusées fut enterré à jamais sous les montagnes devenues des masses ondulantes aux contours adoucis. Oak Ridge s'évanouit dans un éclair intense. Louisville retourna en poussière. Detroit et Birmingham cessèrent d'exister, leur place marquée par des surfaces lisses et réfléchissantes, à peu près aussi unies que des plaques de chrome oxydé.

New York et Chicago avaient été mieux protégées. Elles avaient perdu leurs faubourgs mais pas leurs villes souterraines. Et le cœur des métropoles subsistait. Endommagé mais en état de fonctionnement.

La situation avait été aussi grave, pire même, sur les autres continents.

Mais durant les deux phases de la Guerre Froide, on avait eu le temps de mettre au point des sérums, des remèdes, des antidotes, des thérapeutiques. Des millions de personnes avaient été sauvées.

Pourtant... on ne fait pas une piqûre à un épi de blé. On ne peut pas vacciner tous les chats, les chiens, les sangliers, les antilopes, les lamas et les ours. Pas plus qu'on ne peut ensemençer les océans et sauver les poissons. L'écologie était devenue insensée. Des espèces avaient survécu, d'autres s'étaient éteintes sans espoir.

Commencèrent alors les Grèves de la Famine et les Émeutes Alimentaires.

Qui prirent vite fin. Des gens trop affaiblis par la disette ne peuvent pas combattre. Alors vint le temps des cannibales. Et les gouvernements, atterrés par le mal qu'ils avaient semé, se regroupèrent enfin. Les Nations Unies avaient été rétablies et avaient chargé les compagnies industrielles de résoudre les problèmes de l'alimentation synthétique. Mais le processus était lent.

Ce dont elles ne se doutaient pas, c'est que les vents d'ouest, vecteurs de toutes les matières radioactives et de tous les résidus de la folie bactériologique, avaient balayé l'Amérique du Nord, recueillant au passage des charges supplémentaires dans les Monts Smoky, à Louisville, à Détroit, à New York, et avaient transporté leur cargaison de pollution mortelle par-delà le continent, à travers l'Atlantique, pour aller la dissiper finalement en gerbe sur l'Asie. Mais non sans que des

retombées massives au large des Carolines se fussent combinées avec le soleil et la pluie pour amener une étrange mutation dans les eaux riches de plancton des Hauts-Fonds du Diamant.

Dix ans après la fin de la Troisième Guerre mondiale, le plancton était devenu autre chose. Les pêcheurs des bancs du grand large l'appelaient « la vase ».

Les Hauts-Fonds du Diamant étaient à présent le creuset de la création.

La vase se répandait. Elle s'adaptait. Elle se métamorphosait. Et causait la panique. Des poissons difformes, à exosquelette, nageaient dans les eaux peu profondes ; on découvrit quatre nouvelles espèces de requins (dont une forme s'adaptant avec succès) ; une pieuvre à cent tentacules prospéra plusieurs années durant, pour disparaître sans qu'on sût comment.

La vase ne disparut pas.

Des expériences suivirent et, par miracle, ce qui avait paru une menace sans parade pour la vie sur les mers comme sans doute pour toute la planète, se révéla une merveille. Le monde fut sauvé. La vase, une fois « tuée », pouvait se transformer en aliment de synthèse. Elle contenait une gamme étendue de protéines, de vitamines, d'acides aminés, d'hydrates de carbone. Déshydratée et emballée, elle était d'un bon rapport économique. Diluée, on pouvait la cuire, la bouillir, la passer à la poêle, la rôtir, la pocher, la sauter, la farcir ou l'utiliser comme farce. Jamais on n'avait découvert une substance qui s'approchât à ce point de l'aliment parfait. Sa saveur variait à l'infini, selon le procédé de traitement breveté qui lui était appliqué. Elle avait des goûts nombreux mais pas de goût caractéristique.

Vivante, elle subsistait à un niveau quasi végétatif. Agglomérat instable de protoplasme, elle était apparemment inintelligente, bien qu'elle eût une tendance incontestable à constituer des formes. Elle s'élaborait sans cesse en des silhouettes rudimentaires de plantes et d'animaux, dont aucune n'était durable. On eût dit que la vase désirait *devenir* quelque chose. Dans les laboratoires, on espérait bien qu'elle ne découvrirait jamais ce qu'elle souhaitait devenir.

« Tuée », c'était un mets de choix.

Chacune des compagnies avait construit des usines de récolte – les Tours du Texas – et entraîné des « moissonneurs ». Ils touchaient la plus haute paie de tous les non-techniciens du monde. Ce n'était pas en raison des longues journées ni du labeur épuisant. En réalité leur salaire s'appelait en langage juridique « indemnité de haut danger ».

Joe Pareti avait exécuté jusqu'au bout la pavane des études universitaires et jugé que la musique n'en était pas assez alerte pour lui. Il s'était fait ramasseur de vase. Il n'avait jamais compris pourquoi toutes les sommes déposées à son compte étaient qualifiées

d'« indemnité de haut danger ».

Il était sur le point de le découvrir.

Ce fut comme une chanson se terminant par un cri aigu. Il s'éveilla. La nuit de sommeil n'avait pas été reposante. Onze heures sur le dos, onze heures pareilles à une corvée, et enfin l'évasion, le retour absurde à un état de conscience épuisé. Il resta allongé un moment, incapable de bouger.

Puis, une fois debout, il s'aperçut qu'il avait du mal à garder l'équilibre. Le sommeil n'avait pas été tendre pour lui.

Le sommeil lui avait frotté la peau à la toile-émeri.

Le sommeil lui avait poli les doigts à la poussière de diamant.

Le sommeil lui avait mis le cuir chevelu à vif.

Le sommeil lui avait passé les yeux au jet de sable.

Oh ! mon Dieu, songea-t-il, conscient de la douleur par toutes ses terminaisons nerveuses. Il alla en titubant dans le cabinet de toilette et fit jaillir sur sa nuque les fines aiguilles de la douche, en un bref jet. Ensuite, devant le miroir, il prit machinalement son rasoir dans le réceptacle branché sur le courant. Alors il se regarda dans la glace et s'immobilisa.

Le sommeil lui avait frotté la peau à la toile-émeri, poli les doigts à la poussière de diamant, mis le cuir chevelu à vif, passé les yeux au jet de sable.

Ce n'était pas qu'une façon un peu imagée d'exposer le fait. C'était presque au pied de la lettre ce qui lui était arrivé pendant son sommeil.

Il se regardait dans le miroir et la vision l'horrifiait. *Si c'est ce qu'on gagne à faire l'amour avec cette foutue Flinn, alors je me voue à l'abstinence.*

Il était totalement chauve.

Les mèches de cheveux que la veille encore il écartait de ses yeux au cours de son service avaient disparu. Il avait le crâne lisse et pâle comme la boule de cristal d'une voyante. Il n'avait plus de cils. Il n'avait plus de sourcils.

Sa poitrine était douce comme celle d'une femme. Ses ongles étaient presque transparents, comme si on eût pelé les couches supérieures cornées.

Il examina le miroir. Il se vit... plus ou moins. Pas *beaucoup*, moins

en fait ; il n'avait guère perdu plus d'une livre. Mais c'était une livre qui comptait.

Il avait perdu son système pileux. Perdu son assortiment de verrues, de grains de beauté, de cicatrices et de cals. Plus de poils protecteurs dans ses narines. Ses genoux, ses coudes et ses talons étaient poncés jusqu'à la roseur.

S'apercevant qu'il tenait toujours son rasoir, Joe Pareti le remit en place. Et il se contempla, fasciné d'horreur, pendant un temps indéfini. Il avait l'impression fugace de comprendre ce qui lui arrivait. *Je suis dans un beau pétrin*, songea-t-il.

Il partit à la recherche du médecin de la Tour, qu'il trouva au laboratoire de pharmacologie. Le médecin n'eut pas besoin de le regarder par deux fois ; il le précéda à l'infirmerie où il confirma les appréhensions de Pareti.

Le médecin était un homme tranquille, posé. Très grand, très mince, avec un irrésistible penchant au sadisme professionnel. Il était à l'ordinaire plutôt morose, mais tout en examinant le glabre Pareti, il devenait visiblement jovial.

Pareti se sentait dépersonnalisé. Quand il avait suivi Bail à l'infirmerie, il était un homme ; maintenant, il se voyait transformé en objet de curiosité, en culture microbienne à scruter au microscope.

« Ah ! oui, dit le docteur. Intéressant. Voudriez-vous s'il vous plaît tourner la tête ? Bon... bon... parfait. A présent, clignez les paupières. »

Pareti faisait ce qu'on lui demandait. Bail prenait des notes, déclenchait des appareils photo et chantonait tout en disposant des instruments étincelants sur un plateau.

« Vous l'avez attrapé, naturellement, dit-il, comme en arrière-pensée.

— Attrapé quoi ? s'enquit Pareti, espérant obtenir une réponse différente.

— Le mal d'Ashton. L'infection par la vase, à laquelle nous donnons le nom d'Ashton, qui a été le premier cas réellement étudié. » Il eut un petit rire. « J'imagine que vous n'avez pas cru qu'il s'agissait d'une simple dermatite ? »

Pareti avait l'impression d'entendre une musique étrange, un orgue, un clavecin.

Bail poursuivit : « Votre cas est atypique, exactement comme tous les autres ; ce qui en fait le rend typique. Cela porte aussi un assez vilain nom latin, mais Ashton fera l'affaire.

— La barbe avec tout ça ! fit Pareti, irrité. Vous en êtes certain ?

— Pourquoi pensez-vous qu'on vous verse une indemnité de haut danger ? Pourquoi pensez-vous qu'on me maintienne à bord ? Je ne pratique pas la médecine générale. Je suis un spécialiste. Bien sûr que

je suis certain de ce que j'avance. Vous êtes le sixième cas connu. Le *Journal de l'Association médicale américaine* va s'y intéresser. Il se pourrait même que, sous une présentation acceptable, le *Scientific American* accepte de publier un article.

— Que pouvez-vous faire pour moi ? trancha Pareti.

— Cessez de me débiter des foutaises. Je ne trouve pas qu'il y ait de quoi rigoler. N'y a-t-il rien d'autre ? Puisque vous êtes spécialiste ! »

Bail parut enfin s'apercevoir que son humour noir ne trouvait pas un accueil enthousiaste. « Mr. Pareti, la médecine ne reconnaît pas d'impossibilités. Pas même l'inversion du phénomène de mort biologique. Mais ce n'est là qu'une déclaration de principe. Nous pourrions essayer des tas de choses. On pourrait vous hospitaliser, vous bourrer de drogues, vous irradier la peau, vous enduire de lotion de calamine, même tenter l'homéopathie, l'acupuncture et la moxibustion. Mais tout cela n'aurait pratiquement d'autre effet que de vous mettre très mal à l'aise. Dans l'état actuel de nos connaissances, le mal d'Ashton est irréversible et... euh... fatal. »

— Je peux vous offrir un verre d'excellent whisky d'avant-guerre, répondit le docteur Bail. Ce n'est pas spécifique de votre mal, mais c'est bon pour le corps, si j'ose dire.

Pareti avala sa salive en entendant ce dernier mot.

Étrange, mais Bail sourit en ajoutant : « Aussi, reposez-vous et amusez-vous bien. »

Pareti, en colère, fit un pas vers lui. « Vous êtes un salaud morbide !

— Je vous prie d'excuser ma légèreté, déclara vivement le médecin. Je sais que mon sens de l'humour est idiot. Je ne me réjouis pas de votre sort... C'est vrai... Je m'ennuie à bord de cette tour de la désolation... je suis heureux quand j'ai du vrai travail à faire. Mais je vois que vous ne savez pas grand-chose du mal d'Ashton... Il ne doit pas être trop difficile d'apprendre à vivre avec cette maladie.

— Vous venez pourtant de me dire qu'elle est fatale ?

— Exact. Mais *tout* est fatal, même la santé, même la vie. La question est de savoir dans combien de temps, de quelle manière.

— Parlez, parlez, bon Dieu ! coupa Pareti avec un faible geste de la main.

— Bon, allons-y, dit Bail en entamant avec enthousiasme un discours. Je crois vous avoir dit que l'aspect le plus typique de la maladie, c'est qu'elle est atypique. Considérons donc les cas de vos illustres prédécesseurs.

« Le cas numéro un est mort une semaine après avoir contracté la maladie, d'une complication pulmonaire, semble-t-il... »

Pareti verdissait. « Magnifique, émit-il.

— N'est-ce pas ? Mais le cas numéro deux, chanta presque Bail, le

numéro deux, c'était Ash-ton, qui a donné son nom au mal. *Lui*, il est devenu volubile, presque écholalique. Un jour, devant une foule importante, il s'est levité à six mètres de haut. Il est resté en l'air, sans support visible, à haranguer l'assistance dans une langue hermétique de son invention. Puis il s'est dissipé dans l'air et on n'en a jamais entendu parler. De là l'appellation de mal d'Ashton. Le cas numéro trois...

— Mais qu'est-il donc arrivé à Ashton ? » s'enquit Pareti, la voix étranglée de panique.

Bail ouvrit les paumes, sans répondre.

Pareti détourna les yeux.

« Le cas numéro trois s'est aperçu qu'il pouvait vivre dans l'eau et non plus dans l'air. Il a coulé deux années heureuses sur les récifs de corail au large de Marathon, en Floride.

— Et *lui*, qu'est-il devenu ?

— Un troupeau de dauphins l'a tué. C'était le premier cas connu d'une attaque de dauphins contre un homme. Nous nous sommes souvent demandé ce qu'il avait pu leur dire.

— Et les autres ?

— Le numéro quatre vit actuellement dans la communauté d'Ausable Chasm. Il s'y occupe de champignons. Il est très riche. Nous ne découvrons chez lui aucun effet de la maladie que la perte des poils et des peaux mortes. Sur ce point, vos cas sont similaires, mais cela pourrait n'être qu'une coïncidence. Bien sûr, il a une façon tout à fait unique de cultiver les champignons.

— Cela me paraît réconfortant, intervint Pareti, ragaillardi.

— Peut-être. Mais le numéro cinq est un cas malheureux. Une dégénérescence des organes tout à fait sidérante, accompagnée d'une croissance simultanée desdits organes vers l'extérieur. Ce qui lui a conféré une apparence tout à fait surréaliste : le cœur suspendu sous l'aisselle gauche, les intestins enroulés autour de la taille, et ainsi de suite. Puis il a commencé à acquérir un exosquelette chitineux, des antennes, des écailles, des plumes – son corps n'arrivait pas à se décider pour une forme d'évolution. Il a finalement choisi l'état de ver de terre, une espèce anaérobie des plus rares. La dernière fois qu'on l'a vu, il s'enfonçait dans les sables, près de Point Judith. On l'a suivi plusieurs mois au sonar, jusque dans le centre de la Pennsylvanie. »

Pareti frissonna. « Est-il mort ? »

Bail ouvrit de nouveau les mains sans répondre.

« Nous n'en savons rien. Il est peut-être dans son trou, tranquille, parthénogène, en train de couvrir les œufs d'une nouvelle espèce inimaginable. Ou il a pu évoluer vers la forme squelettique ultime... le roc sans vie mais indestructible. »

Pareti joignit ses mains sans poils et trembla comme un enfant.

« Seigneur Jésus ! murmura-t-il. Quelle belle perspective. Voilà un avenir qui me donne de l'espoir !

— Dans votre cas personnel, la forme adoptée *pourrait* être agréable », avança le médecin.

Pareti leva sur lui un regard méchant. « Vous êtes un beau salaud, quand même ! Vous êtes là sur votre tour flottante à vous tourner les pouces pendant que la vase grignote de pauvres types que vous n'aviez jamais rencontrés. A quoi diable vous amusez-vous ? A griller des cancrelats pour les écouter hurler ?

— Ne rejetez pas la faute sur moi, Mr. Pareti, répliqua le médecin sans élever le ton. C'est *vous* qui avez choisi votre occupation, pas moi. On vous a averti des risques...

— On m'a affirmé que presque personne n'attrapait le mal de la vase ; c'était imprimé en petits caractères sur le contrat ! s'emporta Pareti.

— ... Mais vous étiez quand même informé du danger, insista Bail. Et en conséquence vous touchez une prime. Vous ne vous êtes jamais plaint depuis trois ans que l'argent est versé à votre compte. Vous ne devriez pas le faire à présent. C'est plutôt immoral. Après tout, vous gagnez à peu près huit fois autant que moi. Cela devrait vous permettre pas mal d'adoucissements à l'existence.

— Ouais, j'ai touché les primes, gronda Joe. Mais maintenant je paie les pots cassés. La compagnie...

— La compagnie, articula Bail, est dégagée de toute responsabilité. Vous auriez dû lire tous les petits caractères. De toute façon, vous étiez payé pour vous exposer à une maladie rare. Vous vous étiez fait le pari – avec l'argent de la compagnie – que vous n'attraperiez pas le mal d'Ashton. Vous avez joué, et par malheur vous avez perdu.

— Je ne vous demande pas votre sympathie, dit Pareti, distant. Je vous demande seulement votre avis professionnel, que vous êtes payé – et à mon sens, *trop payé* – pour donner. Je veux savoir ce que je dois faire... et à quoi je peux m'attendre. »

Bail haussa les épaules. « Attendez-vous à l'inattendu, bien sûr. Vous n'êtes que le sixième, vous savez. Il n'apparaît pas encore de cycle bien établi.

La maladie est aussi instable que sa mère : la vase. Le seul cycle – et j'hésite même à avancer que c'en soit un...

— Cessez de tourner autour du pot, bon Dieu ! »

Bail pinça les lèvres. « Le cycle, donc, faute d'un autre terme, semble être celui-ci : il se produit une modification fondamentale des rapports entre la victime et le monde extérieur. Il peut s'agir de modifications visibles, comme la croissance d'Organes externes et d'ouïes en état de fonctionner, ou de transformations invisibles, comme chez le malade qui pratiquait la lévitation involontaire.

— Et le quatrième cas, celui qui est toujours en vie et normal ?

— Il n'est pas *normal* au sens exact du terme, reprit le médecin, les sourcils froncés. Ses rapports avec des champignons sont une sorte de perversion de l'amour, qui d'ailleurs est payée de retour. Quelques chercheurs le soupçonnent d'être lui-même devenu une sorte de champignon intelligent. »

Pareti se mordillait l'ongle du pouce. Ses yeux reflétaient son affolement. « Il n'y a aucun traitement ? *Rien à faire ?* »

Bail paraissait considérer Pareti avec un dégoût à peine voilé.

« Vous lamenter ne vous avance à rien. Peut-être que rien n'y fera. Je crois savoir que le numéro cinq a tenté de retarder les effets le plus possible, par la puissance de sa volonté, ou par sa concentration... ou tout autre moyen aussi ridicule.

— Cela a-t-il marché ?

— Un temps, sans doute. Personne n'a pu s'en assurer. De toute façon, la maladie a finalement pris la dessus.

— *Mais c'est possible ?* »

Bail renifla avec mépris. « Oui, Mr. Pareti, ce doit être possible. Rappelez-vous qu'aucun des cas ne ressemblait à un autre. Je ne sais pas quelles joies vous pouvez envisager, mais en tout cas elles seront sûrement inusitées. »

Pareti se leva. « *Je lutterai.* Cela ne m'envahira pas comme les autres. »

Cette fois l'écoeurement de Bail était patent. « J'en doute, Pareti. Je n'ai jamais connu les autres, mais d'après ce que j'en ai lu, c'étaient des hommes beaucoup plus forts que vous n'en avez l'air.

— Pourquoi ? Rien que parce que cela m'a secoué ?

— Non. Parce que vous êtes un pleurnicheur.

— Vous êtes la pire brute que j'aie jamais rencontrée !

— Je ne peux pas feindre la compassion parce que vous avez attrapé le mal d'Ashton. Vous avez joué et perdu, je vous l'ai dit. Cessez de gémir.

— C'est tout ? »

Bail acquiesça du menton, avec son sourire insipide de vampire médical. Il l'avait toujours aux lèvres quand Pareti lui décocha son poing juste au-dessus du cœur. Les yeux de Bail parurent se désorbiter et son visage blêmit. Pareti lui maintint le menton de la main gauche et lui colla un direct du droit sur le nez.

Bail partit à la renverse en battant des bras, heurta la vitrine aux instruments et brisa le verre à grand fracas. Il s'assit sur le plancher, sans perdre connaissance. Il regardait Pareti quand celui-ci se dirigea vers la sortie. Pareti se retourna avec le sourire, le premier depuis son entrée à l'infirmerie.

« Vous en avez de vilaines manières avec la clientèle, docteur. »

Et il s'en alla.

Il devait quitter la Tour du Texas dans l'heure, selon la loi. Il reçut un dernier bulletin de paie pour les neuf mois qu'il venait de passer à travailler. Il toucha en outre une importante indemnité de licenciement. Bien que tout le monde sût que le mal d'Ashton n'était pas contagieux, quand il passa devant Peggy en gagnant le sas de sortie, elle lui adressa un sourire triste et lui dit adieu mais elle refusa de l'embrasser. Elle avait l'air confus. « Putain », murmura Pareti, mais elle l'avait entendu.

On avait envoyé un transport aérien de la compagnie pour le prendre. Un grand appareil à quinze places avec deux hôteses, un salon, un cinéma et des billards miniatures. Avant qu'il embarque, le directeur de la Tour vint lui parler.

« Ce n'est pas la typhoïde. Vous ne pouvez la communiquer à personne. C'est seulement désagréable et imprévisible dans ses manifestations. Du moins c'est ce qu'on m'a expliqué. En théorie, pas de quarantaine, vous pouvez aller où bon vous semble. Mais en réalité, vous êtes en mesure de comprendre que votre présence serait mal vue dans les villes de surface. Non que vous y perdiez grand-chose. Tout le plaisir est sous terre. »

Pareti hochait la tête en silence. Il avait bien surmonté ses réactions initiales. Il était à présent décidé à lutter contre le mal avec toutes les ressources de sa volonté.

« C'est tout ? » demanda-t-il au directeur.

Celui-ci fit un signe affirmatif et tendit la main.

Pareti hésita, puis la prit.

Alors qu'il était engagé sur la rampe d'embarquement, le directeur le rappela : « Hé ! Pareti. »

Joe se retourna.

« Merci d'avoir tabassé ce salaud de Bail. Il y avait six ans que j'en avais envie », lança le directeur, souriant.

Pareti lui retourna un sourire embarrassé mais courageux, tandis qu'il disait adieu à ce qu'il avait été et prenait passage vers le monde réel.

Il avait droit au voyage gratuit pour la destination de son choix. Il s'était décidé pour Est-Pyrites. S'il devait se bâtir une vie nouvelle avec ses économies de trois ans de labeur dans les champs de vase, du moins ne s'en occuperait-il qu'après une bombe royale sur la terre ferme. Neuf mois qu'il n'avait pas connu de plaisir enthousiasmant – il était impossible de trouver Peggy Flinn enthousiasmante, avec sa poitrine plate – et il avait tout son temps pour se distraire avant de s'installer.

Une des hôtesse, au pull largement échancré et en jupe « kiki », s'arrêta près de lui en souriant. « Je vous sers à boire ? »

Pareti pensait à tout autre chose qu'à boire. C'était une fille aux seins hauts, aux jambes longues, aux cheveux turquoise pâle. Mais il savait qu'elle était au courant de sa maladie et qu'elle aurait la même réaction que Peggy Flinn.

Il lui sourit à son tour, imaginant ce qu'il aimerait faire avec elle si elle était consentante. Elle lui prit la main et l'entraîna dans une des salles d'eau. Elle le fit entrer à l'intérieur, verrouilla la porte et se dévêtit. Pareti était si ahuri qu'il se laissa déshabiller par elle. La minuscule salle de bain ne laissait guère de liberté de mouvement, mais l'hôtesse avait l'esprit étonnamment inventif, sans parler de sa souplesse.

Quand elle en eut fini avec lui, le visage rouge, les yeux enfiévrés, le cou marqué de petites morsures violettes, elle marmonna qu'elle n'avait pas pu lui résister, ramassa ses vêtements sans même s'en couvrir et, prise d'une confusion extrême, quitta les lieux.

Pareti se contempla dans le miroir. Il lui semblait ce jour-là n'avoir rien fait d'autre que se regarder dans les glaces. Il ne vit que son image : Pareti le glabre, Pareti le chauve. Il eut soudain l'impression plaisante que sa maladie aurait peut-être pour conséquence de le rendre irrésistible pour les femmes. D'un seul coup, il se surprit à ne plus formuler de pensées trop méchantes envers la vase.

Il rêva avec euphorie aux délices qui l'attendaient si la vase, par exemple, exaltait sa virilité, ou si elle rehaussait encore l'attraction qu'il exerçait sur le sexe féminin, ou si elle...

Il se domina.

Hein ? Non, merci ! C'était justement ce qui était arrivé aux cinq autres. Ils avaient été *envahis* par la vase. Elle avait fait d'eux ce qu'elle avait voulu. Eh bien, il la combattrait, il l'empêcherait de s'emparer de lui, du sommet de son crâne déplumé à la plante de ses pieds sans durillon.

Il se rhabilla.

Non, certes non. Il ne s'adonnerait plus à ce genre d'orgie. Il lui apparaissait clairement que la vase, outre qu'elle avait accentué son magnétisme personnel, avait également haussé le seuil de ses perceptions. C'était le plus grand plaisir qu'il eût jamais éprouvé.

Il prendrait un peu d'amusement à Est-Pyrites, puis il achèterait un lopin de terre en surface, trouverait une femme, se mettrait au travail et obtiendrait un bon poste dans une des compagnies.

Il regagna la cabine du transport. La seconde hôtesse était de service. Elle ne dit rien, mais celle qui avait emmené Pareti dans la salle d'eau ne réapparut pas de tout le vol, et sa remplaçante ne cessa de dévorer Joe des yeux, comme si elle eût éprouvé le désir de le grignoter de ses petites dents.

Est-Pyrites, dans le Nevada, se situait à cent trente kilomètres au sud de la ville fantôme radioactive qui avait eu nom Las Vegas. Elle était aussi à cinq kilomètres plus bas. On la considérait sans exagérer comme une des merveilles du monde. Sa consécration au vice était obsédante, placée sous le signe d'une tendance maniaque et presque puritaine à la jouissance. C'est à est-pyrites qu'était né le dicton : LE PLAISIR EST UN DEVOIR SÉVÈRE QUE NOUS IMPOSE LE MONDE.

A Est-Pyrites, les rites de fertilité de l'Antiquité avaient été remis en vigueur avec un sérieux fastidieux. Pareti s'aperçut de cet état de choses dès qu'il déboucha de la manche de descente au soixantième sous-sol. Une célébration collective du rite était en cours au milieu du carrefour de Dude Avenue et de Gold Dust Boulevard, entre cinquante membres mâles du Culte d'Ishtar et dix jolies filles qui avaient signé de leur sang leur adhésion aux Suivantes de Cybèle.

Il évita avec soin les grappes de corps agglutinés. Cela lui paraissait amusant, mais il n'allait pas aider et favoriser l'emprise de la vase sur lui.

Il fit signe à un taxi et contempla le paysage. Le Temple des Étrangers était desservi par les filles vierges des notables de la ville ; les exécutions pour impiété avaient lieu en public devant le Tribunal du Soleil ; le Christianisme était en régression. Il n'avait rien d'amusant.

Les antiques coutumes du jeu au Nevada étaient encore respectées, mais elles avaient été amplifiées, diversifiées, développées.

L'expression « jouer sa vie » avait pris là une signification littérale et sinistre.

Nombre des usages à Est-Pyrites étaient anticonstitutionnels ; d'autres étaient improbables ; certains absolument inconcevables.

Pareti aima d'emblée la ville.

Il choisit l'Hôtel du Tour du Monde, voisin du Hall des Perversions, face aux verdoyantes étendues du Jardin des Supplices de l'autre côté de la rue. Dans sa chambre, il prit une douche, se changea et réfléchit à ce qu'il allait faire en-premier lieu. Dîner à l'Abattoir, bien sûr. Et ensuite peut-être un peu d'exercice dans les fraîches ténèbres du Club des Bains de Boue. Après...

Il se rendit soudain compte qu'il n'était pas seul. Quelqu'un ou quelque chose était avec lui dans la pièce.

Il jeta un coup d'œil circulaire. Rien d'anormal en apparence, sauf qu'il aurait juré avoir posé sa veste sur un fauteuil. Maintenant elle était près de lui sur le lit.

Un instant d'hésitation, puis il tendit le bras pour la prendre. La veste glissa hors de portée. « Essaie de m'attraper ! » dit-elle d'une voix insipide et effarouchée. Pareti se précipita, mais le vêtement s'éloigna en dansant.

Pareti la regardait. Des fils ? Des aimants ? Une blague de la direction de l'hôtel ? Il savait d'instinct qu'il ne trouverait pas d'explication rationnelle à ces mouvements, à ces paroles de sa veste. Il serra les dents et se mit à la poursuivre.

La veste s'écarta en riant, piquant comme une chauve-souris. Pareti réussit à la coincer derrière l'appareil de massage de la chambre et à la saisir par une manche. Une pensée inepte lui traversa esprit. *Il faut que j'envoie cette saleté au nettoyage et qu'on la brûle.*

La veste resta molle un moment, puis elle se leva sur elle-même et lui chatouilla le creux de la main.

Pareti laissa échapper un gloussement involontaire, puis jeta la veste loin de lui et quitta précipitamment la chambre.

En descendant par le conduit de chute vers la rue, il eut la conviction que c'était là le véritable symptôme de la maladie. Elle avait modifié les relations entre lui-même et un article d'habillement. Un objet inanimé. La vase prenait de l'audace.

Qu'allait-elle entreprendre ensuite ?

Il était dans un endroit suave appelé l'Endroit Suave. C'était un tripot dont l'innovation consistait en un jeu compliqué appelé Fourrela. Pour jouer, on s'asseyait devant un long comptoir avec des trous dans la paroi frontale en polyéthylène, où l'on introduisait une certaine partie de son anatomie. C'était un jeu réservé aux hommes, naturellement.

On déposait le montant du pari sur un des voyants lumineux

clignotants qui parsemaient le dessus du comptoir. Ces lumières changeaient au hasard selon les indications d'une ordinatrice-programmatrice, et, au gré des variations des montants et des chances, il arrivait derrière les panneaux frontaux des choses diverses à quiconque s'était inséré dans le trou de jeu. Certaines de ces choses étaient exquises. D'autres ne l'étaient pas.

Dix sièges à sa droite, Pareti entendit un homme hurler, sur le mode aigu et strident, comme une femme. Un employé en blanc vint avec un drap et une civière pneumatique et emporta le joueur. L'homme assis à la gauche de Pareti se tenait penché en avant et se pressait contre le panneau en gémissant de plaisir. Son voyant GAGNANT clignotait.

Une grande femme élégante aux cheveux d'un noir d'encre s'approcha du siège de Pareti. « Mon chou, tu ne devrais pas gaspiller une aussi jolie marchandise que toi ici. Pourquoi ne pas descendre chez moi pour se distraire un peu ? »

Pareti, pris de panique, devina que la vase s'était remise à l'œuvre. Il se retira du panneau à l'instant même où s'éclairait devant lui le voyant PERDANT, et de l'autre côté lui parvint le bruit reconnaissable de lames de rasoir qui tourbillonnaient. Il vit son enjeu aspiré par le comptoir et il se détourna sans regarder la femme, sachant bien qu'elle serait à ses yeux la créature la plus irrésistible qu'il eût jamais rencontrée. Et il n'avait pas besoin de ça pour l'exaspérer en plus de tout le reste.

Il quitta en courant l'Endroit Suave. La vase et le mal d'Ashton lui gâchaient ses vacances. Mais il n'allait pas se laisser démonter, *certes pas*. Derrière lui, la femme pleurait.

Il se hâtait mais il ignorait où il allait. La peur l'enveloppait comme une seconde peau. La chose qu'il fuyait était en lui, elle battait et grandissait en lui, elle courait avec lui, peut-être même prenait-elle de l'avance sur lui. Mais le rite inepte de la fuite le calmait, lui permettant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Il s'assit sur un banc de parc, sous un lampadaire violet de forme obscène. Les enseignes au néon étaient suggestives à vous couper le souffle. Il était dans le Square de la Gueule-de-Bois, de renommée mondiale. Le coin était tranquille. Il n'entendait que les gémissements étouffés d'un touriste en train expirer dans les buissons.

Que pouvait-il faire ? Il pouvait résister, il pouvait contenir les effets du mal d'Ashton par la concentration mentale...

Un journal voltigea à travers la rue et vint se coller autour de sa cheville. Pareti donna un coup de pied pour s'en débarrasser. Le papier resta fixé et il l'entendit murmurer : « S'il vous plaît, oh ! s'il

vous plaît ! Ne me repoussez pas.

— Fous-moi le camp ! » murmura Pareti. Il était terrifié, tout d'un coup ; il vit le journal se froisser pour tenter de lui défaire ses chaussures.

« Je voudrais t'embrasser les pieds, supplia le journal. Est-ce si affreux ? Est-ce mal ? Suis-je si laide ? »

— Lâche-moi ! » rugit Pareti en tirant sur le papier qui avait assumé l'apparence d'une paire de géantes lèvres blanches.

Un homme passa, s'arrêta, le regarda et dit : « Mon gars, c'est encore ce que j'ai vu de plus soufflant. C'est pour un numéro de variétés ou juste pour le plaisir ? »

— Voyeur ! siffla le journal, qui s'éloigna en voletant dans la rue.

— Comment le manipulez-vous ? s'enquit l'homme. Des commandes spéciales dans votre poche ou quoi ? »

Pareti hocha la tête, abruti. Il se sentait brusquement très las. « Vous l'avez bien vu m'embrasser le pied ? demanda-t-il.

— Vous parlez que je l'ai vu !

— J'espérais que ce n'était qu'une hallucination », reprit Pareti. Il se leva du banc et partit d'un pas incertain. Il ne se pressait pas.

Il n'avait nulle impatience d'expérimenter la prochaine manifestation du mal d'Ashton.

Dans un bar sombre, il avala six consommations et on dut l'emporter au Séchoir public du coin. Il maudit les employés qui l'avaient ranimé. Du moins, quand il était ivre, n'avait-il pas à combattre le monde qui l'entourait pour conserver sa raison.

Au Taj Mahal, il joua les filles, visant mal volontairement en envoyant les dagues et les poignards sur les putains qui tournoyaient à toute vitesse sur la roue gigantesque. Il coupa l'oreille d'une blonde, planta une lame sans faire de dégât entre les jambes d'une brune et manqua tous ses autres essais, il lui en coûta cents dollars. Il hurla « au voleur » et fut jeté dehors.

Un changeur de tête l'accosta dans la rue pour lui offrir les délices ineffables d'une opération illégale de changement de tête pratiquée par un médecin « propre et très convenable ». Il cria « aux flics » et le petit rat d'égout se perdit dans la foule.

Un chauffeur de taxi lui proposa la Vallée des Larmes et, bien que ce ne fût guère tentant, il acquiesça. En pénétrant sur les lieux – au quatre-vingt-unième niveau, une zone de taudis malodorants et de réverbères en veilleuse – il reconnut aussitôt ce qu'était cette curiosité. Une boîte à nécrophiles. L'odeur des cadavres récemment entassés lui monta au nez et l'étouffa.

Il n'y resta qu'une heure.

Il y eut des boîtes à bayadères, et des bouis-bouis à putes immondes, et des bars hallucinogènes, et beaucoup de mains qui le

touchaient, le touchaient, le touchaient.

Enfin, longtemps après, il se retrouva dans le parc où le journal l'avait poursuivi. Il ne savait pas comment c'était arrivé, mais il avait sur la poitrine un tatouage représentant une vieille naine toute nue.

Il traversa le parc mais il s'aperçut qu'il avait pris une route peu prometteuse. Des cornouillers gémissaient sur son passage et lui caressaient les épaules ; de longues mousses chantaient un fandango ; un saule amoureux l'inonda de ses pleurs. Il prit sa course pour chercher à s'arracher aux agaceries des cerisiers, au bavardage inepte des herbes, aux langueurs d'un peuplier. Par son intermédiaire, sa maladie influait sur le milieu. Elle infectait le monde à travers lequel il passait. Non, il n'était pas contagieux pour les humains ; foutre non ! c'était bien pire. Il était porteur de peste pour le *monde inanimé*. Et ce monde modifié l'aimait, s'efforçait de le gagner à soi. Pareil à un dieu sans mouvement, incapable de diriger ses propres créations, il luttait contre la panique et cherchait à échapper aux passions d'un univers contorsionné de désir.

Il rencontra une bande errante d'adolescents qui lui proposèrent de le battre comme plâtre contre argent comptant, mais il refusa et poursuivit sa route en trébuchant.

Il aboutit au boulevard Sade, mais là encore, pas de soulagement. Il entendait les petits pavés murmurer autour de lui :

« Dis, ce qu'il est *mignon* !

— Tu perds ton temps. Il ne te regardera même pas.

— Sale garce !

— Je te le répète qu'il ne te regardera pas !

— Et moi je te dis le contraire. Hé ! Joe...

— Tu vois ? Il ne t'a même pas regardée !

— Mais il le faut ! Joe, Joe, c'est moi, par ici... »

Pareti pivota et hurla : « Pour moi, un pavé ressemble à n'importe quel autre pavé. Quand on en a vu un, on les a tous vus. »

Cela les fit taire, bon Dieu ! Mais qu'était-ce encore ?

Très haut, l'enseigne au néon au-dessus de la Cité de la Sexualité à prix réduit commençait à étinceler avec furie. Les caractères se tordirent, exprimèrent un message nouveau : JE SUIS UNE ENSEIGNE AU NÉON ET J'ADORE JOE PARETI !

La foule s'était amassée pour observer le phénomène. « Que diable peut bien être un Joe Pareti ? s'enquit une femme.

— Une victime de l'amour, lui répondit Pareti. Prononcez son nom à voix basse, le prochain cadavre que vous verrez pourrait être le vôtre.

— Vous êtes un détraqué, déclara la femme.

— Je crains que non, répliqua poliment Pareti, avec une ombre de folie. La folie est mon ambition, c'est vrai. Mais je n'ose espérer y

parvenir. »

Elle le regarda fixement tandis qu'il ouvrait la porte pour pénétrer dans la Cité de la Sexualité. Mais elle n'en crut pas ses yeux quand la poignée du battant lui donna une tape amicale sur les fesses.

« Le processus est le suivant, expliqua le vendeur. La satisfaction ne pose pas de problème ; le plus difficile, c'est le désir, vous comprenez ? Le désir meurt sous l'effet de la satisfaction et il faut le remplacer par des désirs neufs, différents. Un tas de gens veulent avoir des désirs pervers, mais ils n'y arrivent pas parce qu'ils ont passé leur vie dans le droit chemin. Mais nous, ici, au Centre d'implantation des Impulsions, nous pouvons vous conditionner à aimer tout ce que vous aimeriez aimer. »

Il avait saisi la manche de Pareti avec un attrape-touriste, une pince garnie de caoutchouc au bout d'une perche télescopique ; cela servait à épingler les visiteurs qui passaient par la Baraque des Services Inaccoutumés et à les attirer plus près des installations spéciales.

« Je vous remercie. J'y réfléchirai, dit Pareti en s'efforçant sans grand succès de se débarrasser de l'attrape-touriste.

— Attendez, écoutez ! Nous avons l'occasion qu'il vous faut, tout ce qu'il y a de bon marché. Valable seulement pour l'heure qui vient ! Si on vous implantait la pédophilie, un désir de grande classe qui n'a pas encore été trop exploité ? Ou prenez la bestialité... Ou les *deux à la fois* pour un prix qui est un véritable cadeau...»

Pareti parvint à tirer sa manche de la pince et se hâta de passer son chemin sans jeter un coup d'œil en arrière. Il savait qu'on ne devait jamais se laisser implanter à la légère des impulsions par les charlatans de foire. Un de ses amis avait commis cette erreur lors d'une permission à terre et s'était retrouvé affligé d'une véritable passion pour le gravier. Il en était mort, après – il faut l'avouer – trois heures d'inexprimables délices.

Le parc d'attractions était bondé. Les cris et les rires des débauchés et des encanaillés montaient vers le dôme aux couleurs changeantes, parmi les jets d'herbe qui émettaient leurs filets de fumée bleue de marijuana. Mais il voulait le calme et la solitude.

Il se glissa dans un Box à Fantôme. Les rapports sexuels avec les fantômes étaient interdits dans certains États, mais la plupart des médecins convenaient qu'ils étaient sans danger, à condition de bien se débarrasser du résidu ectoplasmique après l'étreinte en le lavant avec une solution à trente pour cent d'alcool. Naturellement, c'est plus risqué pour les femmes (il vit de l'autre côté de l'allée une station de Repos avec bidets à jets rotatifs et admira un instant la conscience professionnelle du Bureau de Tourisme d'Est-Pyrites, qui pensait à

toutes les nécessités).

Il s'allongea dans le noir, entendit le début d'une plainte ténue, surnaturelle.

Puis la porte du cabinet s'ouvrit. Une employée en uniforme s'informa : « Mr. Pareti ? »

— Oui. Qu'y a-t-il ?

— Désolée de vous déranger, monsieur. On vous demande. » Elle tendit un appareil téléphonique, lui caressa la cuisse et partit en refermant la porte. Pareti prit le combiné. Un bourdonnement. Il porta l'écouteur à son oreille. « Allô ? »

— Salut !

— Qui est à l'appareil ?

— C'est ton téléphone, idiot ! Qui croyais-tu que c'était ?

— J'en ai assez de tout ça ! Cessez de parler !

— Ce n'est pas de parler qui est difficile, dit le téléphone. Le plus dur, c'est de trouver quelque chose à dire.

— Eh bien, qu'avez-vous à dire ?

— Pas grand-chose. Je voulais seulement que tu saches que quelque part, en quelque sorte, l'oiseau vit.

— L'Oiseau ? L'Oiseau comment ? De quoi diable parlez-vous ? »

Il n'y eut pas de réponse. Le téléphone avait raccroché.

Il posa l'appareil sur la tablette et se rallongea, en souhaitant qu'on le laisse en paix. Le téléphone sonna de nouveau, presque aussitôt. Il ne le prit pas et la sonnerie devint une vibration. Il porta de nouveau le combiné à son oreille.

« Allô ? »

— Salut, fit une voix suave.

— Qui est-ce *encore* ?

— C'est ton téléphone, mon bébé Joe. Je t'ai déjà parlé. Je pensais que cette voix-ci te plairait davantage.

— Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ? sanglota Joe.

— Comment le pourrais-je, Joe ? répondit le téléphone. Je t'aime ! Oh ! Joe, Joe, je me suis donné tant de mal pour te plaire. Mais tu es si maussade, mon petit, que je n'arrive pas à comprendre. J'étais pourtant un très *joli* cornouiller, et tu m'as à peine regardée ! Je me suis transformée en journal et tu n'as même pas lu ce que j'avais *écrit* à ton sujet, ingrat !

— Vous êtes ma maladie, fit Pareti, la voix tremblante. Fichez-moi la paix !

— Moi ? Une *maladie* ? répéta le téléphone avec une trace de chagrin dans sa voix soyeuse. Oh ! Joe chéri, comment peux-tu me qualifier ainsi ? Comment peux-tu feindre l'indifférence après tout ce que nous avons été l'un pour l'autre ?

— J'ignore de quoi vous parlez ! s'emporta Pareti.

— Pourtant tu le sais ! Tu venais me voir tous les jours, Joe, sur la mer chaude. J'étais un peu jeune et sotte à l'époque ; je ne comprenais pas ; je tâchais de me dissimuler à ta vue. Mais tu m'as sortie de l'eau ; tu m'as rapprochée de toi ; tu as été patient et bon, et peu à peu j'ai mûri. Parfois j'essayais même de me hisser sur la perche de ton filet pour t'embrasser les mains...

— Assez ! » Paretj sentait son esprit sombrer, c'était la folie, tout devenait autre chose, le monde et le cabinet tournoyaient. « Vous vous trompez complètement...

— Pas du tout ! lança le téléphone, indigné. Tu me donnais des noms gentils, j'étais ta foutue vase ! Je t'avoue que j'avais essayé d'autres hommes avant toi, Joe. Mais de ton côté tu avais eu aussi des femmes avant qu'on se rencontre, alors nous n'allons pas nous jeter nos passés à la figure. Mais même avec les cinq autres que j'ai essayés, je n'ai jamais réussi à devenir ce que je désirais. Peux-tu comprendre combien c'était décevant pour moi, Joe ? Le peux-tu ? J'avais toute ma vie devant moi et je ne savais qu'en faire. La forme qu'on prend, c'est la carrière qu'on suit, tu sais, et j'étais plongée dans la confusion, avant de te rencontrer... Excuse mon bavardage, chéri, mais c'est la première occasion que nous ayons de converser longuement. »

A travers toute cette folie balbutiante, Paretj voyait clair à présent et comprenait. On avait sous-estimé la vase. C'était un jeune organisme, muet mais non dépourvu d'intelligence, façonné par les puissants désirs qui l'agitaient, comme toute autre créature vivante. Prendre *forme*. Elle évoluait... vers quoi ?

« Joe, à quoi penses-tu ? Qu'aimerais-tu que je devienne ?

— Pourrais-tu devenir fille ? demanda Paretj avec crainte.

— J'ai peur que non, dit le téléphone. J'ai essayé à plusieurs reprises, et j'ai tenté d'être un beau chien aussi, et un cheval. Mais c'était du travail plutôt cochonné, et il y avait toujours quelque chose qui ne marchait pas. Je veux dire que ce n'était pas *moi*. Mais demande n'importe qui d'autre !

— Non ! » rugit Paretj. Un instant il avait suivi le mouvement. La folie était contagieuse.

« Je pourrais devenir un tapis sous tes pieds ou, à condition que cela ne te paraisse pas trop osé, je pourrais être un de tes sous-vêtements...

— Mais bon Dieu, je ne vous aime pas ! s'étrangla Paretj. Vous n'êtes rien d'autre qu'une affreuse vase grise ! Je vous ai en horreur ! Vous êtes une maladie... pourquoi n'allez-vous pas aimer quelque chose de votre espèce ?

— Il n'y a de mon espèce que *moi*, sanglota le téléphone. De plus, c'est *toi* que j'aime.

— Eh bien, je me fiche pas mal de vous !

— Tu es cruel !

— Vous sentez mauvais, vous êtes répugnante, je ne vous aime pas, je ne vous ai *jamais* aimée !

— Ne dis pas cela, Joe, l'avertit le téléphone.

— Si, je le dis ! Je ne vous ai jamais aimée, je me suis seulement *servi de vous* ! Je ne veux pas de votre amour, votre amour me donne la nausée, vous comprenez ? »

Il attendait une réponse, mais il n'y eut plus soudain qu'un silence morne, menaçant, dans l'écouteur. Puis il perçut la tonalité. Le téléphone avait raccroché.

Maintenant Pareti est rentré à l'hôtel. Il est assis dans un fauteuil au milieu de sa chambre décorée, astucieusement agencée pour les équivalents mécaniques de l'amour. Sans aucun doute il inspire l'amour mais il n'éprouve aucun amour. C'est évident en ce qui concerne le fauteuil, le lit, le plafonnier fantaisie. Même la commode qui n'est pas d'habitude observatrice se rend compte que Pareti est sans amour.

C'est plus que triste ; c'est contrariant. Cela dépasse la simple contrariété ; c'est enrageant. Aimer est une obligation, ne pas être aimé est intolérable. Cela peut-il être vrai ? Oui, c'est possible. Joe Pareti n'aime pas son amante privée d'amour.

Joe Pareti est un homme. Il est le sixième homme à dédaigner l'amour aimant de l'amoureuse amante. L'Homme n'aime donc pas : peut-on réfuter le syllogisme ? Peut-on s'attendre à ce que la passion déçue retarde plus longtemps son jugement ?

Pareti lève les yeux et voit le miroir doré sur le mur qui lui fait face. Il se rappelle que c'est un miroir qui a conduit Alice au Pays des Merveilles et Orphée aux Enfers ; et que Cocteau appelait les miroirs les portes de l'enfer.

Il se demande ce qu'est un miroir. Il se répond qu'un miroir est un œil qui attend qu'on regarde à travers lui.

Il regarde dans le miroir et s'aperçoit qu'il se regarde *par* le miroir.

Joe Pareti a cinq nouveaux yeux. Deux sur le mur de la chambre, un au plafond, un dans la salle de bain, un dans le vestibule. Il regarde par ses yeux nouveaux. Et il voit des choses nouvelles. Il y a le divan, pauvre créature sevrée d'amour. A demi visible, la lampe à pied, dont le col incurvé trahit la fureur. Là-bas, c'est là porte du placard, le dos raide, muette de rage.

L'amour comporte toujours un risque ; mais la haine est un danger mortel.

Joe Pareti regarde par les miroirs et il se dit : je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe.

Traduit par BRUNO MARTIN.

I See a Man Sitting on a Chair and the Chair is Biting his Leg.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency,
Londres.

© Éditions Opta, pour la traduction.

CHRYSLITHE ENTIÈRE ET PARFAITE

par R.A. Lafferty

Lorsqu'une illusion perceptive définie et consistante est partagée par plusieurs personnes, on parle d'hallucination collective. C'est une façon commode de se débarrasser d'une expérience apparemment irrationnelle rapportée par plusieurs témoins, et la plupart des psychiatres, confiants dans la séparation des psychismes individuels, ne croient pas à l'existence de l'hallucination collective.

Mais d'un autre côté, notre image de la réalité est largement une création collective : les choses nous apparaissent comme nous avons appris à les voir, au travers de leurs noms.

Et si plusieurs personnes se mettaient d'accord pour voir la réalité autrement, changerait-elle au gré de leurs caprices ?

« Étant parvenus à la perfection, nous éprouvons un léger malaise. De notre hauteur, nous nous sentons astreints à baisser les yeux. Nous creusons notre trou et il n'y a rien au-dessous de nous ; mais dans notre imagination, au-dessous de nous il y a des profondeurs et des animaux. Baisser les yeux amène à la cultivation.

Il y a les cultes des pays lointains et des peuples lointains. Les Irlandais, les Américains et les Africains sont des partis philosophiques et industriels respectables, mais la cultivation va au-delà. Toute addition au monde défigurerait le monde parfait qui est la parfaite pensée du Créateur. S'il y avait réellement une Afrique, s'il y avait une Irlande, une Amérique ou une Atlantide, s'il y avait des Indes, alors nous serions différents de ce que nous sommes. L'unité tripartite qu'est l'œcumène serait rompue ; l'île-monde habitable, l'œil unique dans la tête qu'est le globe mondial, seraient frappés de nullité.

D'aucuns prétendent que notre monde rationnel et parfait devrait se plonger dans cette immense géographie inconsciente du sous-esprit, dans la faune excentrique et les incroyables continents de

l'imagination torturée et des légendes noires. Selon eux, nous y gagnerions en profondeur.

Nous n'avons pas besoin de profondeur. Nous avons besoin d'élévation. Bannissons les choses sous-jacentes de notre inconscient et élevons-nous ! C'est ainsi que notre malaise passera. »

Audifax O'Hanlon
« Philosophie de l'élévation ».

LE *Fidèle Prosélyte* faisait voile vers le large en direction de l'est, à la latitude de quinze degrés nord et à la longitude de vingt-quatre degrés est. Au nord du caboteur se trouvait la magnifique Côte de Cannelle de la Libye, avec ses plages merveilleuses et ses remarquables hôtels, dorés dans le lointain. A l'est, au sud et à l'ouest, il n'y avait que les vagues couronnées de blanc, toujours recommencées. Le *Fidèle Prosélyte* faisait voile le long de la rive la plus au sud de l'œcumène, le monde habitable et habité.

August Shackleton buvait de la Bombe Romaine à même une bouteille ventrue et poussait des jappements de joie en tenant la barre du *Fidèle Prosélyte*.

« C'est un jeu d'enfant, aboya-t-il, mais jamais on n'avait vu des eaux aussi belles. Nous essayons d'évoquer des esprits extérieurs. Nous essayons d'invoquer des esprits et des contrées intérieurs. C'est un enfantillage grotesque. Pourquoi faisons-nous cela, Boyle, sinon pour nous amuser ?

— Devrait-il y avoir une autre raison, Shackleton ? Enfin, il y en a bien une, mais nous ne l'envisageons qu'avec maladresse et sans savoir ce que nous faisons. Ce qu'il y a avec les humains – et que personne apparemment n'a envie de remarquer – c'est que nous appartenons à une espèce qui n'a jamais disposé d'une culture adulte. Et nous ressentons de plus en plus ce manque, au fur et à mesure que nous devenons adultes par d'autres côtés. Il devient fastidieux de prolonger éternellement son enfance. Les plaisirs faciles, la rationalité aisée, les sciences et le gouvernement simples, sont vraiment des enfantillages. Nous les maîtrisons alors que nous sommes encore enfants puis nous regardons au-delà. Il n'y a rien au-delà de la puérilité, Shackleton. Il faut que nous trouvions quelque part une perspective plus profonde. Et nous sommes ici en train de chercher cette chose plus profonde.

— Comment ? En entreprenant une équipée qui semble puérile aux enfants eux-mêmes, Boyle ? J'ai eu honte devant mes fils lorsque j'ai avoué à quelles sortes de distractions je me livrais. Il y a d'abord eu les séances de spiritisme auxquelles nous nous adonnions. Si nous y avons jamais évoqué des esprits, c'en était sûrement de bien puérils. Et

nous voilà maintenant en voyage sur le *Fidèle Prosélyte*. Nous sommes à la recherche de la localisation géographique de certaines images de l'inconscient collectif ! Comment les enfants ne nous conspueraient-ils pas ? Enfin, n'ayons pas trop honte. C'est un amusement pittoresque et stimulant, mais certainement pas adulte. »

Les quatre autres membres de l'expédition, Sebastian Linter, et leurs trois femmes, Justina Shackleton, Luna Boyle, et Mintgreen Linter, nageaient dans les flots bleus de l'océan. Le *Fidèle Prosélyte* avançait très lentement le long de la côte et les quatre nageurs étaient attachés à des cordes de halage fixées aux espars en saillie.

« Il y a quelque chose qui ne va pas dans l'eau ! s'écria tout d'un coup Justina Shackleton à l'attention de son mari. Il y a de mauvaises herbes dedans alors qu'il ne devrait pas y en avoir. Il y a aussi des roseaux et des herbes des marais. Il y a de la boue. Et de la vase verte !

— Tu es en train de perdre ta jolie tête, ma chérie, lui répondit Shackleton. Il n'y a que de l'eau bleue au large d'une côte sablonneuse. Je vois les poissons à vingt mètres de profondeur. Elle est parfaitement claire.

— Je te dis qu'elle est pleine de vase verte ! cria Justina. Et elle est tellement épaisse et lourde que c'est tout juste si elle ne m'arrache pas au filin. Et les insectes sont tellement acharnés que je suis obligée de rester sous l'eau.

Mais ils étaient au large de la Côte de Cannelle de la Libye. Ils pouvaient sentir le sable chaud et les jardins humides sur le rivage. Il n'y avait jamais eu de boue, ni de vase ni d'insectes au large de la Côte de Cannelle. Tout était aussi clair et lumineux que du verre vivant et fluide.

Sebastian Linter, qui nageait du côté du bateau tourné vers le large, grimpait maintenant à la corde pour remonter sur le pont découvert du bateau ; il saignait.

« Elle est *vraiment* boueuse, Shackleton, fit-il en haletant. C'est plein d'écueils, et très dangereux. Et cette sale bête à crocs aurait pu me tuer. Sortons les autres de l'eau !

— Linter, tu peux voir par toi-même que l'eau est transparente tout autour. Transparente, d'une profondeur suffisante, et sereine.

— Bien sûr, Shackleton, je vois bien. Seulement ce n'est pas vrai. Ce que nous cherchons a déjà commencé. L'illusion a déjà atteint tous les sens, à l'exception de la vue. Grouille-toi, Shackleton ! Sors-les de l'eau ! Les serpents et les crocos vont les avoir ! Les animaux qui fouaillent la boue vont les dévorer ; et s'ils essaient de monter sur la rive, les bestioles qui s'y trouvent vont les mettre en pièces et les réduire en charpie.

— Linter, nous sommes à deux milles au large et tout est limpide.

Mais tu es troublé. Je le suis aussi. Le vaisseau vient de s'échouer alors qu'il y a cinquante mètres de fond par ici. Très bien, vous tous ! J'ordonne à tout le monde sauf à ma femme de sortir de l'eau ! A elle, je demande de sortir. Je suis incapable de lui ordonner quoi que ce soit. »

Les deux autres femmes, Luna Boyle et Mintgreen Linter, sortirent de l'eau. Mais Justina Shackleton n'en fit rien.

« Tout de suite, August, je viens tout de suite, fit Justina en direction du bateau. Je suis ici au milieu d'une énigme troublante et je veux l'étudier encore un peu. August, est-ce qu'on peut être coupé en deux par une hallucination ? On dirait qu'elle fait tout ce qu'il faut pour ça.

— Je n'en sais rien, trésor », répondit August Shackleton d'un air dubitatif.

Luna Boyle et Mintgreen Linter étaient sorties de l'océan en grimpant aux cordes. Luna était couverte de vase verte et de blessures sanguinolentes.

Mintgreen était pleine d'herbes et de boue, elle avait les pieds et les mains déchirés et elle marchait en boitant tellement elle avait mal.

« Tu as le pied cassé, mon cœur ? lui demanda Sebastian Linter, comme s'il était affecté. Mais ce n'est évidemment qu'une illusion.

— J'ai l'illusion d'avoir le pied cassé, geignit Mintgreen, et j'ai l'illusion d'avoir horriblement mal. Pleurnicharde babillarde, je voudrais bien que ce soit vrai ! Ça ne pourrait pas faire aussi mal en réalité.

— Élocubrations d'éléphant ! rugit Boyle. Ces illusions sont absurdes. Il ne peut y avoir autour de nous une telle reptation ambiante. Nous ne ressentons rien.

— Mais si, Boyle, répondit Shackleton avec nervosité. Et ton expression est plutôt étrange étant donné les circonstances. Car l'éléphant était historique en Inde, c'est-à-dire qu'il était fantastique dans l'Inde lointaine qui est fantastique, et il est encore plus imaginaire dans son éventualité africaine. D'ici un instant, nous tenterons d'évoquer l'éléphant d'Afrique qui est deux fois plus gros que l'éléphant indien historique. Le bateau laboure maintenant sérieusement le fond et il pourrait se briser si cela devait continuer, mais il n'y a aucune évidence de contact physique. Très bien, nous cinq qui sommes sur le pont allons nous concerter et nous creuser la tête à cette fin. Prête-nous aussi ta tête, Justina !

— Prends ma tête ! Prends-la ! N'importe comment, je vais laisser mon corps à cette sale bête à la gueule pleine de dents. August, tout cela est réel ! Ne me dis pas que j'imagine cette odeur !

— Nous allons tous essayer d'imaginer l'odeur et d'autres choses encore », déclara August Shackleton en débouchant une nouvelle

bouteille de Bombe Romaine. Dans le monde visible se trouvaient toujours la Côte de Cannelle de la Libye et les océans bleus à perte de vue. Mais dans un autre monde visible, sans aucun rapport avec le premier et occupant un espace totalement différent (tous deux occupant cependant la totalité de l'espace), il y avait les marécages verts de l'Afrique, les rives couvertes de joncs qui devenaient parfois des forêts de la pluie et parfois des savanes, les Montagnes de la Lune qui s'élevaient à l'arrière, l'air parfois chargé d'humidité et parfois plein d'une lumière éclatante, les cinquante niveaux de bruits, les cent niveaux de couleurs.

« L'ambiance se forme parfaitement, alors même que nous n'avons pas encore commencé », ronronna Shackleton. Certains d'entre eux buvaient de la Bombe Romaine et certains autres du Canari Vert tandis qu'ils se préparaient à l'aventure psychique.

« Nous commençons la conjuration, fit Shackleton, et la conjuration débute par des paroles. Notre petit groupe s'est déjà livré à plusieurs sortes d'investigations, certaines peut-être insensées, afin de découvrir s'il y avait (ou plus important, pour s'assurer qu'il n'y avait pas) des zones physiques et des créatures au-delà de celles incluses dans l'œcumène fermé. Nous avons fait tourner des tables, nous avons participé à des séances de spiritisme. Les séances, en particulier, étaient grotesques, et je crois que nous nous sentons tous gênés et coupables en y pensant. Notre Foi nous interdit d'évoquer les esprits. Mais où nous est-il interdit d'évoquer la géographie ?

— Laisse un peu tomber l'évocation ! fit Justina dans un cri aigu. Cette sale bête vient de m'amputer de la cheville gauche. Je prie pour qu'elle ne me trouve pas à son goût !

— Il est un mystère qui subsiste depuis des siècles, poursuivit August (quelque peu dérangé par l'interruption vulgaire de sa femme, depuis l'océan), c'est que puissent sourdre de l'inconscient populaire des idées de continents qui ne se trouvent pas dans le monde, de continents peuplés d'une flore et d'une faune hautement imaginaires, des continents hantés par des gens parfaitement fictifs. Il est un autre mystère, et c'est que ces continents et ces îles psychiques soient reconnus et que des personnes apparemment saines aient déclaré les avoir visités. Le plus grand des mystères est l'Afrique. L'Afrique était, du temps des Romains, une parcelle de la Mauritanie, laquelle était une fraction de la Libye, l'une des trois parties du monde. Il y a pourtant trois mille ans que l'on trace des cartes correctes de la côte entière de la Libye, or il n'y a pas d'Afrique au-delà, ni rattachée, ni séparée. Nous prouvons l'absurdité de tout cela en faisant voile au beau milieu de l'océan, juste à l'emplacement de ce prétendu continent.

— Nous en prouvons encore bien davantage l'absurdité en

embourbant notre bateau dans un marécage situé en plein dans ce continent imaginaire et en voyant le continent en question commencer à se former autour de lui », fit Boyle. Et il lui semblait que son Canari Vert avait un drôle de goût. L'air avait comme une saveur discordante et il y avait dans sa boisson quelque chose d'effroyablement étrange.

« On dirait un truc de Carlo Forte, fit Linter avec un rire incertain.

— L'ambiance continentale se forme autour de nous, dit Shackleton. Nous allons maintenant évoquer les créatures. Conjurons d'abord les grands animaux, le rhinocéros, le lion, le léopard, l'éléphant, qui ont tous leur équivalent asiatique ; mais ceux de l'Afrique aléatoire doivent être une fois et demie ou deux fois plus gros, et incomparablement féroces.

— Nous les conjurons, nous les conjurons, psalmodièrent-ils tous, et les créatures conjurées apparurent comme dans un brouillard.

— Nous conjurons l'hippopotame, ce monstre aquatique, avec sa grosse masse comique, son museau semblable à la pelle d'une excavatrice et ses yeux pareils à de grosses boules...

— Arrête ça, August ! hurla depuis l'eau Justina Shackleton. Je ne sais pas si monsieur l'hippopotame est d'humeur folâtre ou non, mais il va me réduire en compote d'ici une minute.

— Sors de l'eau, Justina ! lui ordonna sévèrement August.

— Certainement pas. Il n'y a plus de bateau sur lequel grimper. Vous êtes tous assis sur un énorme arbre abattu et tout glissant, en équilibre au-dessus de l'eau, et les crocodiles et les boas passent tout près de vos jambes et de vos coudes.

— Oui, c'est ce que je suppose d'une certaine façon, fit August. Maintenant, que tout le monde conjure les animaux qui ont été conçus en proie à un humour macabre, la girafe dont le cou est à lui seul plus grand qu'un cheval, et le zèbre, ce cheval en costume de clown.

— Nous les conjurons, nous les conjurons, psalmodièrent-ils tous.

— Le zèbre n'est pas aussi drôle que je croyais, se plaignit Boyle. Rien n'est aussi drôle que je croyais.

— Conjurons le grand serpent mille fois plus lourd que tous les autres serpents et qui peut avaler un âne sauvage. » C'était Shackleton qui menait le mouvement.

« Nous le conjurons, nous le conjurons, psalmodiaient-ils tous ensemble.

— August, il est juste au-dessus de ta tête, il pend du mimosa géant ! hurla Justina depuis le marécage. Il y en a dix mètres, et il est en train de descendre vers toi.

— Conjurons le crocodile, entonna Shackleton. Pas le petit crocodile du fleuve d'Égypte mais le grand crocodile de la plus profonde Afrique, celui qui peut avaler une vache.

— Nous le conjurons, nous l'imaginons, nous l'évoquons, et avec lui

les marécages et les estuaires dans lesquels il vit, psalmodièrent-ils tous.

— Doucement avec celui-là ! fit Justina d'un ton aigu. Il me grignotait déjà par petits bouts, voilà maintenant qu'il me dévore à pleines bouchées !

— Conjurons l'autruche, entonna Shackleton. L'oiseau mille fois plus lourd que les autres oiseaux, qui mesure un mètre de plus que l'homme et rue comme une mule, l'oiseau qui est trop lourd pour voler. Je me demande d'ailleurs quel délire a pu concevoir une telle vie sauvage en Afrique.

— Nous la conjurons, nous la conjurons, psalmodiaient-ils.

— Conjurons le grand singe qui marche, celui qui est trois fois plus lourd que l'homme, entonna August. Conjurons-en un légèrement plus petit, des deux tiers de la taille de l'homme, qui grimace et baragouine et comprend le langage, et pourrait parler s'il le voulait.

— Nous les conjurons, nous les conjurons.

— Conjurons le troisième des grands singes, celui qui a un nez de chien et le derrière violet.

— Nous le conjurons, nous le conjurons, mais il s'est échappé d'une bande dessinée.

— Conjurons l'okapi, ce gentil monstre fait des morceaux de l'antilope, du chameau et de la girafe aléatoire et qui porte en outre un costume de clown à rayures.

— Nous le conjurons, nous le conjurons.

— Conjurons la multitude des antilopes, le nyala, le koudou, le bubale, l'oryx, le bongo, l'oréotrague sauteur et le chamois du Cap, tous si peu à leur place dans un pays chaud tant ils ne sont que de grotesques caricatures de la petite antilope des Alpes.

— Nous les conjurons, nous les conjurons.

— Conjurons le buffle qui est plus grand que les autres buffles et que tous les autres bestiaux et qui a des cornes aussi larges qu'un bouclier. Conjurons le couagga, dont j'ai oublié l'apparence supposée, mais qui ne peut pas être ordinaire.

— Nous les conjurons, nous les conjurons.

— Nous arrivons au plus fort ! Conjurons le groupe le plus anthropomorphique de tout l'inconscient : des hommes, en vérité, aussi noirs que la mi-nuit dans un bosquet de noisetiers, à la cheville, au métatarse et aux membres inférieurs longs, pour pouvoir courir et bondir remarquablement ; aux cheveux frisés et aux traits massifs. Conjurons-en une autre variété, seulement à moitié aussi haute que l'homme. Conjurons-en une troisième sorte, courte de stature et aux hanches prodigieuses.

— Nous les conjurons, nous les conjurons, psalmodièrent-ils tous. Ce sont les caricatures du commencement.

— Mais tous ces animaux peuvent-ils apparaître en même temps ? protesta Boyle. N'y aurait-il pas des variations climatiques et des différences dans la forme des terres ? Tout ne se retrouverait pas ensemble.

— C'est une rhapsodie, c'est un panorama, c'est l'Afrique », fit Luna Boyle.

Et ils se retrouvèrent au milieu de l'Afrique, sur le tronc glissant d'un arbre abattu en équilibre au-dessus d'un marécage vert. Et les animaux étaient autour d'eux dans les forêts de la pluie et les savanes, sur la rive et dans le marais tout vert. Et il y avait aussi un homme noir comme la nuit, le visage altéré par l'émotion.

Justina Shackleton poussa un hurlement horrible lorsque le crocodile la coupa en deux. Elle hurlait encore à l'intérieur de la bête qui l'avalait, un peu comme on crierait sous l'eau.

L'Œcumène, l'île qui est le monde, a la forme d'un œuf qui s'étendrait sur 110° d'est en ouest et sur 45° du nord au sud. Il est partagé en trois parties : l'Europe, l'Asie et la Libye, délimitées par des incursions de la mer : l'Europe est séparée de l'Asie par les mers Hyrcanienne et du Pontus, l'Asie de la Libye par la mer de Perse, et la Libye de l'Europe par les mers Tyrrhénienne et Ionienne (le complexe méditerranéen). L'endroit le plus occidental du monde est Coruna, en Ibérie ou Espagne, le plus septentrional est Kharkovsk, en Scythie ou Russie ; le plus oriental est Sining, en Han ou Chine ; et celui qui est situé le plus au sud est la Côte de Cannelle de la Libye.

La première carte du monde, celle d'Éra-thosthène, était telle et elle était parfaite. Qu'il l'ait conçue par suite d'une révélation primitive ou d'une exploration précoce, elle était correcte à quelques minimes détails près. Le fait que la Grande Bretagne semble avoir été portée sur la carte comme une île et non comme une péninsule est peut-être le fruit de l'erreur d'un copiste primitif. Une Grande Bretagne détachée du Continent se ratatinerait, comme se racornit et meurt la branche coupée de l'arbre. Il n'y a pas d'îles viables.

Toutes les îles se fanent, s'en vont à la dérive et disparaissent. Elles réapparaissent parfois brièvement, mais il n'y a aucune vie en elles. Le suc de la vie ne circule que dans les continents. C'est la TERRE UNIQUE, LA TERRE VIVANTE ET SAINTE, LE JOYAU ENTIER ET PARFAIT.

C'est ainsi que l'on aperçoit de temps en temps l'Irlande, le Haut-Brésil ou les Terres Rocheuses d'Amérique ; mais on ne les voit pas toujours au même endroit, et elles n'ont pas toujours le même aspect. Elles n'ont ni vie, ni réalité.

La géographie et l'histoire secrètes de l'American Society, de

l'Atlantis Society et de leurs semblables, sont des notions ésotériques, symboliques et ténébreuses, destinées aux membres de loges ; ce ne sont que des conventions pour les initiés. Elles renferment des analogies, non des réalités.

Il faut évidemment que l'œcumène se développe, mais il se développe intérieurement, en intensité et en signification ; sa forme ne peut pas changer. La forme est déterminée depuis le commencement, de la même façon exactement que la forme d'un homme est déterminée avant sa naissance. Un homme ne croît pas en augmentant le nombre de ses membres ou de ses têtes. L'idée de l'œcumène développant des appendices serait aussi grotesque que l'idée d'un homme se laissant pousser une queue.

Diogène Pontifex.

« *Le Monde en tant que Perfection* ».

August Shackleton éclata d'un gros rire nerveux lorsque sa femme fut coupée en deux et que le crocodile en avala la moitié ; sa main qui tenait la Bombe Romaine se mit à trembler. Il y avait vraiment quelque chose de déconcertant dans tout ça. Le cri déchirant qu'avait poussé Justina Shackleton était à la fois atterrant et exécrable.

Justina était déjà devenue hystérique un jour, lors d'une séance de spiritisme au cours de laquelle les fantômes et les apparitions avaient été plus ou moins classiques ; mais August n'était jamais certain de la sincérité de son hystérie. Une autre fois, lors d'une séance, elle avait disparu d'une pièce fermée à clef et était revenue après plusieurs jours avec une histoire friponne selon laquelle elle aurait été au pays des elfes. C'était un véritable clown, toujours sous pression et avec ça dotée du génie du scandale ; et cette dernière invention de se faire bouffer par un crocodile était bien dans son style.

Et brusquement ils se révélèrent tous d'une créativité explosive, les archétypes subjectifs de chacun s'entremêlant avec ceux des autres pour enfanter un chaos mugissant. Ce qui avait été le *Fidèle Prosélyte* et était maintenant un tronc d'arbre glissant surplombant un marécage, s'était dangereusement rapproché de celui-ci. Ils voulurent tous y regarder de plus près.

Il y avait des hurlements et des barrissements, il y avait la couleur et la puanteur, et une masse fouaillante. Le crocodile beugla comme un taureau, et pas du tout comme Shackleton pensait qu'un crocodile devait crier. Mais l'un d'entre eux avait eu l'idée qu'un crocodile devait faire ce bruit-là et il avait imposé son imagination aux autres. Des créatures qui n'avaient rien de chevalin hennissaient et des animaux fringants sanglotaient et gargouillaient.

« Remontez ! Remontez ! » geignait l'homme noir. Vous allez tous

vous faire tuer, ici. » Son visage ressemblait exactement à l'un de ces masques de Noirs que l'on porte dans les pantomimes, à Noël. L'un des membres du groupe avait une imagination puissante et pleine de clichés. Mais ce qu'il avait de plus incongru, c'est qu'il baragouinait en français, en mauvais français comme si c'était sa seconde langue qu'il ne maîtrisait pas parfaitement. Lequel d'entre eux était suffisamment linguiste pour improviser sur le coup un Français aussi noir ? Luna Boyle, bien sûr, mais pourquoi avait-elle mis ce français grotesque dans la bouche d'un Noir en pleine Afrique aléatoire ?

« Remontez ! Remontez ! » hurlait l'homme noir. Il avait un vieux fusil du siècle dernier avec lequel il tirait sur le crocodile.

« Hé ! il est aussi en train de tirer sur Justina, gloussa un peu trop gaiement Mintgreen. Il y en a la moitié dans cette espèce de dragon. Oh, elle en aura des trucs à nous raconter ! De nous tous, c'est elle qui a la meilleure imagination.

— Sortons-la de là et remettons-la ensemble », suggéra Linter. Ils criaient tous beaucoup trop fort et avec trop d'excitation. « Elle va rater le meilleur.

— Holà, holà ; homme noir, appela Shackleton. Pouvez-vous sortir la moitié de ma femme de cette chose et la remettre ensemble ?

— Oh ! hommes blancs, hommes blancs, ceci est la réalité, et ceci est la mort, se lamenta l'homme au comble de la détresse. Vous êtes dans une zone sauvage fermée. Vous ne devriez pas être là du tout. Quelle que soit la façon dont vous êtes venus, quelle que soit la forme réelle de ce madrier ou de cet arbre sur lequel vous vous tenez si périlleusement, sortez d'ici si vous le pouvez. Vous ne savez pas vivre ici. Partez, hommes blancs ! Ce sont vos vies qui sont en jeu !

— On peut donner des ordres à un fantasme, fit August Shackleton. Fantasme d'homme noir, je te commande de sortir la moitié de ma femme de cette créature mourante et de la remettre ensemble.

— Oh ! hommes blancs drogués, je ne peux pas faire cela, gémit l'homme noir. Elle est morte et vous plaisantez, et vous buvez de l'Oiseau Vert et de la Bombe et vous mugissez comme des enfants fous dans un rêve.

— Nous sommes dans un rêve et vous faites partie de ce rêve, dit calmement Shackleton. Et nous pouvons faire des expériences avec les créatures de notre rêve. C'est le but de notre présence en ces lieux. Tenez, attrapez cette bouteille de Bombe Romaine ! » Et il la jeta au Noir qui l'attrapa. « Buvez. Il m'intéresse de voir si une créature de rêve peut faire incursion dans le domaine des substances physiques.

— Oh ! hommes blancs drogués, gémit l'homme noir, cet endroit où les bêtes viennent boire n'est pas un endroit pour vous. Vous excitez les animaux et alors ils tuent. Lorsqu'ils sont excités, ils représentent aussi un danger pour moi qui me déplace ordinairement

sans difficulté au milieu d'eux. J'ai été obligé de tuer le crocodile qui était mon ami. Je ne veux pas en tuer d'autres. Je ne veux pas que d'autres parmi vous se fassent tuer. »

L'homme noir était vêtu et botté comme s'il sortait d'un magasin d'articles de chasse, peut-être grâce à l'imagination attentive de Boyle qui adorait les accoutrements de chasse. Le masque de Noir échappé d'une pantomime était déformé par la détresse et l'angoisse, mais l'homme buvait fébrilement la Bombe Romaine tout en les suppliant de quitter cet endroit.

« Remarquez que la forme du crâne est absolument humaine et la stature parfaitement droite, fit Linter. Constatez également qu'il est moins velu que nous et qu'il est lippu, tandis que le grand singe à gauche est plus poilu mais a les lèvres minces. Je les avais envisagés comme étant deux versions différentes de la même créature.

— Non, tu les imagines comme ils apparaissent, fit Shackleton. C'est ta conception de ces deux créatures que nous observons tous.

— Mais remarque la conformation du temporal et de la mandibule, protesta Linter. Je ne m'attendais pas à cela.

— Tu es seul parmi nous à connaître quoi que ce soit à la forme du temporal et de la mandibule, répondit Shackleton. Je te dis que c'est ta propre symbolique. C'est toi qui lui fournis sa charpente, il porte le masque noir traditionnel que nous lui donnons tous, il est habillé par Boyle et parle le langage que Luna Boyle lui met dans la bouche. Il est le produit de nos efforts combinés. Ouvrez l'œil, tous ! La situation devient dangereuse, maintenant, et même explosive ! Mon vieux, je deviens aussi hystérique que ma femme ! Ce rêve est tellement vivant qu'il ne me lâche plus ! Ah, c'est une gigantesque entreprise investigatrice, mais je me demande si j'aurai jamais envie de refaire cette expérience particulière. Damnation verte ! Mais c'est que ça devient dangereux ! Attention, tout le monde ! »

Ah ! c'était vraiment devenu sauvage : un asile africain ululant, hurlant et beuglant, un éblouissement vert et doré de couleurs animées d'un mouvement rapide, la mordante puanteur animale de l'effroi et du meurtre, l'odeur âcre de la peur humaine.

Un lion souilla l'abreuvoir, terrassant une antilope à cornes en enfouissant profondément son mufle dans le sang à la chaude couleur. Un hippopotame, monstre des profondeurs, jaillit de l'eau. Des girafes s'élevèrent comme des derricks aux articulations extravagantes et entreprirent un galop incertain à travers le bocage.

« En voilà assez ! » Terrorisée, Mintgreen Linter prit l'initiative et se mit à réciter l'incantation : « Que se dissipent le cauchemar de l'heure de midi, le crocodile-dragon et le monstre !

— Nous les abjurons, nous les abjurons ! psalmodièrent-ils tous en un concert de voix variées.

— Que se dissipent l'homme noir et le singe noir, et toutes les choses noires du pays vert et noir.

— Nous les abjurons, nous les abjurons », psalmodièrent-ils. Mais l'homme noir était déjà allongé sous les sabots et les cornes d'une créature bovine ; il était mort et l'écho de son dernier coup de fusil résonnait encore. Il avait essayé d'empêcher le buffle de renverser le tronc d'arbre en équilibre instable et de précipiter tous les hommes blancs dans le marécage meurtrier. Le grand singe noir était parti, lui aussi, terrifié, et il était retourné vers sa savane aux hautes herbes. La plupart des autres créatures avaient disparu ou s'estompaient, et il y avait de nouveau dans l'air la saveur de l'eau salée et des lointaines plages de sable chaud.

« Que s'en aille le lion qui rugit, le jour, reprit Luna Boyle, et le léopard qui est la panthère, le tout-animal de la mythologie macabre. Que s'en aillent le serpent écraseur, et l'autruche géante, et le cheval en costume de clown.

— Nous les abjurons, nous les abjurons, psalmodièrent-ils tous.

— Que le *Fidèle Prosélyte* se forme à nouveau sous nos pieds, dans la structure que nous pouvons voir et appréhender, récita August Shackleton.

— Nous le conjurons, nous le conjurons », entonnèrent-ils. Et le *Fidèle Prosélyte* s'éleva à nouveau, juste au-dessus du seuil de leurs consciences.

« Que disparaissent les continents illicites, et avec eux toutes les funestes îles de nos sous-esprits fertiles ! lança Boyle, en proie à une sorte de trépidation.

— Nous les abjurons, nous les abjurons », psalmodièrent-ils tous avec contrition. Et l'Afrique illicite était maintenant devenue très précaire tandis que la Côte de Cannelle de la Libye commençait à prendre forme comme derrière un verre teinté.

« Finissons-en ! Ça persiste d'une manière malsaine ! fit Shackleton d'une voix sonore et avec détermination. Laissons tomber nos restrictions mentales ! Ne nous mêlons plus de cette illicéité en particulier et ne désirons plus ardemment d'étranges géographies qui ne sont pas notre monde authentique ! Verrouillons à l'intérieur de nous-mêmes ces choses troublantes !

— Nous les verrouillons, nous les verrouillons ! » entonnaient-ils.

Et tout fut terminé.

Ils étaient sur le *Fidèle Prosélyte* qui faisait voile vers l'est, au large de la Côte de Cannelle de la Libye. La côte se trouvait au nord, avec ses plages merveilleuses et ses remarquables hôtels. Au sud, à l'est et à l'ouest, il n'y avait que les vagues couronnées de blanc, toujours recommencées.

Tout était fini, mais l'incantation les avait ébranlés par son seul

pouvoir psychique.

« Justina n'est pas avec nous, fit timidement Luna Boyle. Elle n'est nulle part à bord du *Fidèle Prosélyte*. Vous croyez qu'il lui est arrivé quelque chose ? Est-ce qu'elle va revenir ?

— Bien sûr, qu'elle va revenir, ronronna August Shackleton. Une fois, après une séance de spiritisme, elle a fait l'école buissonnière pendant deux jours. Oh ! elle va nous en raconter de bien bonnes quand elle va rentrer. Et je crois que je vais apprécier les vacances que ça va me faire. Je l'adore, mais l'époux d'une femme excentrique a parfois besoin d'un peu de repos.

— Mais regardez ça, regardez ! hurla Luna Boyle. Oh ! elle est impossible ! Elle pousse toujours la plaisanterie trop loin. Ça, c'est vraiment de mauvais goût ! »

La moitié inférieure du corps de Justina Shackleton flottait le long du *Fidèle Prosélyte*, dans l'eau bleue et transparente. C'était vraiment épouvantable : elle était couverte de sang et les poissons mordaient dedans à pleines dents.

« Oh ! Justina, ça suffit ! s'écria August Shackleton d'un ton furieux. Quelle femme ! Ah ! je la vois, maintenant ! Nous approchons de la côte ! »

C'était l'entrée du port de plaisance, le chenal d'accès qui menait, à travers les hauts fonds qui bordaient la plage, vers le joli port situé derrière. Ils virèrent de bord, louvoyèrent et se dirigèrent vers la Côte de Cannelle de la Libye.

Le monde était de nouveau intact, joyau entier et parfait qui reposait, magnifique, vers le nord. Et au sud, il n'y avait que le vaste océan, l'immense équateur et les zones désertes du sous-esprit. Le *Fidèle Prosélyte* arriva à l'entrée du passage qui menait au port, et sur toutes choses régnait la parfaite lumière de midi.

Traduit par DOMINIQUE ABONYI.
Entire and Perfect Chrysolite.

© Damon Knight, 1970.

© R.A. Lafferty, 1972.

© Librairie Generale Française, 1984, pour la traduction.

DANS L'IMAGICON

par George H. Smith

Différentes techniques nous ont dotés de prodigieuses machines à produire et à partager de l'illusion. D'abord les livres – comme celui-ci – et ensuite la peinture, le cinéma, la télévision. Mais si forte que soit l'illusion, notre crédulité n'est que volontairement et temporairement suspendue. Nous continuons à savoir – souvent contre notre désir – que nous éprouvons une illusion, un mirage. La machine ultime à illusions permettrait de ne plus faire la différence entre le réel et l'illusoire.

Pour fuir quoi ?

L'horreur du quotidien ou sa perfection insupportable ?

DANDOR se renfonça dans la soie tiède du divan et s'étira voluptueusement. Il laissa son regard courir sur le haut plafond de son palais avant de revenir vers la blonde qui était agenouillée à ses pieds. Elle finissait de polir les ongles de ses doigts de pieds, tandis que la brune voluptueuse aux hanches frétilantes et à la bouche rouge et sensuelle se penchait vers lui pour lui fourrer un grain de raisin muscat dans la bouche.

Il étudia soigneusement la blonde, qui s'appelait Cécile, et pensa à l'autre service qu'elle lui avait rendu la nuit dernière. Cela avait été réussi... très réussi. Mais aujourd'hui, elle l'ennuyait, de même que la brunette dont il ne pouvait pas se rappeler le nom, de même que les deux jumelles rousses et caressantes, de même que...

Dandor bâilla. Pourquoi diable étaient-elles toutes si dévouées, pleines d'adoration, prêtes à n'importe quoi pour lui plaire ?

On aurait presque pu croire – pensa-t-il avec un sourire las – qu'elles étaient le produit de son imagination, ou plutôt – il faillit éclater de rire – le produit de la plus grande invention de l'homme, l'Imagicon.

« Voilà, ça y est. Ce qu'ils sont mignons... », dit Cécile en se rasseyant pour mieux admirer le fruit de son travail de pédicure.

Dandor baissa les yeux vers les dix objets brillants qui provoquaient

l'admiration de Cécile et fit la grimace. Il se sentait un peu ridicule.

Cécile le fit se sentir encore bien plus ridicule lorsqu'elle se baissa jusqu'à terre pour embrasser avec passion son pied droit de ses lèvres vermeilles. « Oh ! Dandor ! Dandor ! Je vous aime tant », murmura-t-elle.

Dandor eut du mal à résister à l'envie d'utiliser un de ses pieds fraîchement bichonnés pour lui donner un coup bien asséné sur son petit derrière tout rond. Il ne le fit pas parce qu'il s'efforçait d'être aussi gentil que possible avec ses femmes, même lorsque, comme en ce moment, sa vie avec elles commençait à lui paraître irréaliste. Il faisait tout son possible pour être gentil, même quand leur adulation menaçait de le faire périr d'ennui.

Alors, au lieu de donner à Cécile un coup de pied au derrière, il se contenta de bâiller.

L'effet fut presque identique. Ses magnifiques yeux bleus s'agrandirent de peur et la brune leva des yeux exorbités du grain de raisin dont elle était en train d'ôter la peau ; il remarqua que ses lèvres tremblaient.

« Tu... tu vas nous quitter, n'est-ce pas ? » balbutia Cécile.

Il bâilla de nouveau et lui caressa la tête sans conviction.

« Juste pour un petit moment. Ça ne sera pas long, chérie.

— Oh ! Dandor ! gémit la brunette. Tu ne nous aimes donc pas ?

— Mais si, mais si, seulement...

— S'il te plaît, Dandor, ne t'en va pas, supplia Cécile. Nous ferons tout pour te rendre heureux !

— Je sais », dit-il. Il se leva et s'étira. « Vous êtes tout à fait adorables, mais je me sens irrésistiblement attiré...

— Reste je t'en supplie, dit la brunette en se laissant tomber à ses pieds. On organisera une champagne-partie. On fera tout ce que tu désireras. On ira chercher les autres filles... Je danserai pour toi...

— Je suis désolé, Daphné, dit-il, se souvenant enfin de son nom, mais vous commencez à me sembler irréelles. Et quand les choses en sont là, je sais qu'il est temps de partir.

— Mais... (Cécile pleurait si fort qu'elle avait du mal à sortir les mots) quand tu nous quittes... c'est presque comme... si on nous... éteignait. »

Ce qu'elle disait le rendit un peu triste, car dans un sens c'était bien vrai. Lorsqu'il les quittait, c'était presque comme s'il tournait l'interrupteur. En tout cas, vrai ou pas, il ne pouvait rien y faire, car il se sentait irrésistiblement attiré vers cet autre monde.

Il jeta pour la dernière fois un regard circulaire sur le luxe insensé de son grandiose palais, sur la beauté de ses femmes et sur le chaud soleil dont la clarté entraînait à flots par les hautes fenêtres, puis disparut.

La première chose qu'il entendit en sortant de l'Imagicon fut le hurlement du vent, et la première chose qu'il sentit fut la morsure du froid.

Tout de suite après, ses oreilles furent assaillies par la voix grinçante de sa femme « Alors, t'as fini par en sortir, hein ? hurlait Nona. Il était temps, espèce de sale bon-à-rien ! »

Eh oui, il était vraiment de retour sur Nidrond, l'enfer colonial le plus glacial de tout l'univers, il s'était souvent dit qu'il ne reviendrait plus jamais... mais, une fois de plus, il se retrouvait sur Nidrond, avec sa femme Nona.

« T'es resté un bon bout de temps », dit Nona. C'était une grande femme efflanquée, avec des cheveux noirs et raides et un visage large et plat aux lèvres minces qui découvriraient des dents jaunâtres et irrégulières.

Dieu, qu'elle était laide, pensa-t-il en la regardant. A côté d'elle, Cécile et les autres sont de vraies déesses.

« Il était temps que tu reviennes, parce que les loups des glaces sont de sortie et qu'il me faut de la tourbe congelée pour le feu et... »

Dandor écouta sans un mot et sans un geste la longue liste des tâches qui l'attendaient. Il se demanda pourquoi elle ne s'arrangeait pas pour les faire accomplir par un de ses « amis » des mines. Il savait, sans qu'on ait besoin de lui dire, que ses amants étaient venus la voir lors de son « absence ». Nona était aussi infidèle qu'elle était laide. Comme il y avait vingt hommes pour une femme sur la planète, elle n'avait que l'embarras du choix.

«... et il faut réparer le toit de l'étable, » dit-elle pour finir. Comme il ne lui répondait pas immédiatement, elle approcha son visage tout près du sien. « Tu m'entends ? Je t'ai dit qu'il y avait du travail sur la planche !

— Mais oui, je t'entends, dit-il.

— Alors, ne reste pas planté là comme un nigaud. Assieds-toi et mange ton petit déjeuner, puis au travail, et en vitesse ! »

Le petit déjeuner consistait en un morceau de porc gras et rance et un bol de gruau d'avoine tiède. Dandor faillit avoir la nausée, mais se força à avaler ce qui était devant lui. Ensuite, il mit sa combinaison isotherme et sa fourrure et se dirigea vers la porte.

« Minute, espèce d'idiot ! lui cria Nona en lui jetant un masque facial qu'elle venait de prendre sur la table encombrée d'objets divers. T'as envie de te faire geler le nez ? »

Il fixa vite son masque pour qu'elle ne voie pas sa colère, puis ouvrit la porte et plongea dehors. Le vent le frappa violemment, soufflant des cristaux de glace contre son masque, Nidrond ! Mon Dieu, pourquoi Nidrond ? En regardant le paysage désolé, il pensa avec regret à la relative douceur de la cabine, et à la boîte noire de

l'Imagicon. Elle se trouvait dans le seul coin libre et elle était le seul moyen de retrouver...

Non, il ne pouvait pas déjà y retourner. Il y avait trop de choses à faire ici. Alors, la hache sur l'épaule, il s'enfonça dans le désert de glace, vers la tourbière qui leur fournissait leur unique combustible.

Toute la matinée durant, il tailla et empila de la tourbe gelée. Le vent soufflait avec rage autour de lui, et le froid était tel que chaque inspiration lui ravageait les poumons. A un moment donné, un soleil pâle et jaune se montra à travers les nuages, et il vit qu'il était presque au zénith. Il fit un gros ballot avec une partie des briques de tourbe qu'il venait de tailler, le hissa sur ses épaules et se remit en marche vers les misérables huttes de Nidron.

Nona posa un bol de soupe maigre et un morceau de pain rassis devant lui. C'est ce qu'elle appelait le « déjeuner ». Il mangea en silence puis sortit derrière la cabine pour creuser une nouvelle fosse d'aisance. Il y passa tout l'après-midi. A côté de cela, son travail du matin faisait figure de cure de repos. Le sol de la planète n'avait pas dégelé depuis qu'elle avait commencé à tourner autour de son soleil insuffisant. Le soir venu, il avait affreusement mal au dos, aux cuisses et aux jambes. Comme il ne pouvait pas continuer dans la nuit, il dut abandonner : il n'avait pourtant creusé que trente centimètres ! Il retourna vers la cabine du pas d'un homme ivre, et avec une seule pensée dans son esprit : dormir...

Le hurlement qui le tira de son premier sommeil peuplé de cauchemars semblait provenir du fin fond des enfers.

« Quoi ? Qu'est-ce que c'est encore ? »

— Les loups des glaces, espèce d'idiot ! siffla sa femme entre ses dents, ils en veulent au bétail ! Dépêche-toi ! Va vite à l'étable ! »

Dandor se leva en titubant et chercha à tâtons ses vêtements tandis qu'un nouveau hurlement déchirait la nuit. Il empoigna son fusil laser et alla vers la porte, accompagné par les vociférations de Nona : « Vite ! Ces bêtes-là peuvent éventrer une étable comme si c'était un vieux cageot ! »

Lorsqu'il sortit, sa torche électrique dans une main et son laser dans l'autre, il les vit tout de suite. Il y en avait deux, de ces terreurs à six pattes. L'un d'eux était dressé sur ses quatre pattes de derrière et broyait une poutre de l'étable entre ses puissantes mâchoires, tandis que les mugissements terrifiés du bétail se faisaient entendre dans la nuit.

Dandor avança péniblement vers la créature, dans la neige épaisse. Elle l'entendit et tourna vers lui des yeux rouges et ardents. Elle continua pendant quelques secondes à taillader la poutre de ses dents,

puis se précipita sur lui en bondissant.

Surpris, il n'eut pas le temps de lâcher sa torche et d'épauler. Il dut tirer sans viser et le rayon atteignit le monstre à l'épaule.

Ce n'était pas suffisant. Il dut faire un brusque écart pour éviter le corps massif qui fonçait sur lui, puis le décapita net d'un rayon de son laser. Il faillit mourir lorsque la chose sans tête glissa à travers la neige en faisant gicler du sang partout. Il faillit mourir parce que, l'espace d'une seconde, il avait oublié son compagnon.

Il ne s'en souvint qu'au moment où la créature l'attaqua par derrière et l'envoya s'étaler sur le sol gelé. Avant qu'il ait pu faire un geste, la bête était sur lui. Il hurla en sentant ses griffes arracher des lambeaux de chair sur sa cuisse, puis il vit la gueule monstrueuse qui cherchait son cou.

Sa torche lui avait été arrachée, mais heureusement il avait toujours son laser. Il trouva la détente et fit feu à la puissance maximum. Le rayon découpa une patte et la moitié de l'arrière-train du loup des neiges. Il fit feu de nouveau. Il vit la bête s'effondrer, puis sombra lui-même dans les ténèbres.

Lorsqu'il revint à lui, il était dans la cabine, allongé sur la table. Nona et un homme qu'il ne connaissait pas étaient penchés au-dessus de lui.

« Eh ben, tu t'es mis dans de jolis draps cette fois-ci ! lui dit Nona lorsqu'il ouvrit les yeux.

— Il va falloir couper cette jambe, dit l'étranger.

— Vous êtes docteur ? parvint à articuler Dandor.

— Seulement de ce côté-ci d'Alpha du Centaure, dit l'homme.

— J'ai mal... Vous ne pouvez pas me donner quelque chose pour que ça fasse moins mal ?

— Je vous ai donné ce qui me restait de morphine. Sur Terre, on aurait peut-être pu sauver cette jambe, mais ici...»

Sa jambe lacérée semblait être entourée de tisons ardents. Dandor grimaça de douleur, puis il vit un léger sourire sur les lèvres de Nona tandis qu'elle disait :

« Sans morphine ou quelque chose de ce genre, ça va lui faire terriblement mal quand vous lui couperez la jambe, s'pas, docteur ?

— J'ai du whisky dans la voiture, dit le docteur. Je vais aller le chercher. »

Tandis que le docteur partait en boitillant, Nona se pencha au-dessus de Dandor et le regarda dans les yeux. « Ça va faire mal pour de bon, chéri. Ça va te faire mal comme ça me fait mal chaque fois que tu t'en vas et me laisses toute seule. Tu sais, quand tu t'en vas dans la boîte noire.

— Non, Nona, non ! Ça ne te faisait pas mal. Tu n'es pas...» Il allait lui dire qu'elle était incapable d'avoir mal, mais il s'interrompit parce qu'il n'était pas tout à fait sûr que ce fût vrai.

« Avec une seule jambe, tu ne pourras pas entrer dans ce sale truc tout seul, lui dit-elle. Tu devras rester ici et être bien gentil avec moi.

— Non, Nona ! Tu ne me comprends pas ! » Il allait essayer de lui expliquer, mais le docteur revenait, avec sa sacoche noire et un flacon de whisky.

« Tenez, buvez vite cela », lui dit-il en lui tendant la bouteille.

Il but goulûment, vidant presque la bouteille, mais cela n'y fit pas grand-chose.

Tandis que le docteur coupait et sciait, Dandor hurlait tellement qu'il pensait que sa cervelle allait éclater. Parfois, il se demandait pourquoi ses jurons ne suffisaient pas à faire céder les courroies qui le maintenaient, ou à repousser ses deux bourreaux.

« Bon, je crois que ça y est, disait le docteur lorsque la douleur le tira de nouveau de son inconscience. Il va falloir cautériser ce moignon pour qu'il ne saigne pas à mort. Et j'ai rien de spécial pour ça. Venez m'aider, femme, il va falloir faire rougir le tisonnier. »

Dandor ne se réveilla complètement que lorsqu'il vit le regard que Nona lui jeta par-dessus l'épaule après avoir désigné l'Imagicon d'un air significatif. C'était tout comme si elle lui avait dit à voix haute : « Tu es à moi maintenant, rien qu'à moi. Fini, ces « promenades » maintenant ! »

Elle ne pouvait pas lui faire cela ! Pourquoi ? A travers les brumes de la morphine, de l'alcool et de la douleur, Dandor essaya de comprendre pourquoi... pourquoi le traitait-elle de cette façon ? Cela lui paraissait totalement incompréhensible.

Tandis qu'ils se hâtaient pour préparer le tisonnier destiné à cautériser son moignon sanglant, la forme noire de l'Imagicon, semblable à un cercueil, emplît ses yeux et son esprit.

Si la douleur n'avait pas déjà dépassé tout ce que sa raison pouvait supporter, il n'aurait jamais eu le courage de se laisser rouler à terre et de ramper vers la grande boîte noire, laissant une traînée sanglante derrière lui. La boîte noire. Quelque chose en lui savait qu'elle représentait la fin de la douleur, qu'elle était une promesse de sécurité durable et absolue.

Il l'atteignit sans que les autres se soient rendu compte de ses actions et, dans un suprême effort, il se souleva suffisamment pour placer la paume de sa main contre le senseur qui l'identifia instantanément – ce geste seul, d'un bout à l'autre de l'univers, pouvait l'ouvrir.

Plus mort que vif, il s'effondra dans l'Imagicon qui se referma silencieusement sur lui.

Un monde clair et chaleureux l'entourait, et des visages clairs et jeunes se penchèrent sur lui.

« Oh ! Dandor chéri ! Chéri, s'exclama Cécile en l'entourant de ses bras doux et parfumés.

— Tu es revenu, mon trésor ! murmura Daphné.

— Nous sommes si heureuses de te revoir, dit Terri la rousse.

— Si heureuses de te revoir ! répéta Jerri, sa jumelle.

— Je suis bien le plus heureux de tous, surenchérit Dandor en regardant sa jambe... sa jambe intacte, parfaite, qui ne lui causait plus aucune douleur. Dieu merci ! Dieu merci, me revoilà parmi vous ! »

L'Imagicon avait fonctionné ! Une fois de plus, il avait fonctionné ! Il l'avait conduit dans le monde imaginaire, puis il l'avait ramené à la réalité... à la merveilleuse, à la magnifique réalité !

Dandor s'assit et contempla le mode luxueux et pacifique qui était le sien. C'était la Terre en l'an 22 300, cent ans après le Mal... le Mal qui s'attaquait aux gènes masculins et avait réduit la population mâle de la Terre à quelques milliers d'hommes, dont chacun était devenu le centre d'un harem où il était choyé et adoré comme un dieu.

Un grand nombre des survivants n'y avait pas résisté longtemps. Être adulé comme un Dieu vivant, obtenir immédiatement tout ce que l'on désire, avoir toutes les femmes que l'on veut... au bout de quelques années, ils n'en pouvaient plus.

Alors, on avait inventé l'Imagicon, qui transformait en réalité tout ce qu'un homme pouvait imaginer. Certains l'avaient utilisé pour créer des mondes encore plus merveilleux et plus exotiques que le leur, mais l'abus des bonnes choses nuit, et ils se retrouvaient plus insatisfaits que jamais.

Dandor, lui, avait été plus avisé. Avec l'aide de l'Imagicon, il avait créé quelque chose d'entièrement différent... un monde froid et terrifiant qu'il avait baptisé Nidrond. Un monde invivable. Dandor avait découvert une grande vérité.

A quoi bon le Paradis si on ne peut le comparer à rien ? Comment un homme pourrait-il apprécier le Ciel à sa juste valeur s'il ne goûtait pas de temps à autre à l'Enfer ?

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

In the imagicon.

Publié avec l'autorisation de l'auteur.

© Éditions Opta, pour la traduction.

L'AVOCAT CAMÉ

par H.H. Hollis

L'inconscient est le théâtre des véritables luttes que se livrent les êtres humains. Comment parvenir à la révélation la plus complète de la sincérité que demande la Justice, sinon en pénétrant dans le territoire de l'inconscient où le mensonge n'est pas possible, grâce à l'usage de drogues.

CORKY CRAVEN eut son sifflement joyeux coupé net en plein glissando quand il franchit l'entrée du rez-de-chaussée du vieux tribunal du comté de harris. Une porte de verre se referma sur lui dans une aspiration pneumatique et l'air trop utilisé de l'intérieur le prit à la gorge. Quand la puanteur des drogues, des sueurs d'angoisse et de la misère humaine l'enveloppait, le premier réflexe de Craven était toujours la nausée. Son costume fraîchement repassé se mettait à fondre. Sa peau bien astiquée le démangeait de saleté. La magnifique matinée de printemps qu'il venait de quitter aurait tout aussi bien pu ne pas être.

Ce n'était pas la première fois que l'homme de loi marmonnait pour lui seul : « Il y a sûrement des façons plus faciles de gagner sa vie. » Avec une grimace, il tâta dans sa poche intérieure son étui de secours, puis, par excès de précaution, le tira et l'ouvrit pour s'assurer qu'il était bien bourré d'hallucinogènes. Deux semaines avant, il s'était trouvé à court de scopolamine et avait dû recourir à l'étui de son adversaire, pour une dose. Ce souvenir lui ébranlait encore la tête. « Le salaud avait dû truquer sa scopo avec du L.S.D., j'en suis certain. » Craven resta parfaitement immobile dans la minuscule antichambre du tribunal, le temps de respirer profondément à six reprises. Mieux valait s'immerger tout de suite dans l'atmosphère de ce vieux mausolée de brique et de granit. Sinon, les relents de drogue et de déchets corporels pouvaient amener de vraies nausées et rien ne manquait autant de dignité qu'un avocat en train de vomir.

Dans un étroit corridor du premier étage, Corky trouva un vieil huissier, dans une cabine d'écoute et de vision, la tête penchée,

comme un chat dans une jatte de crème. Il secoua l'homme par le coude. « Allons, voyeur, cette boîte n'est pas destinée aux audiences publiques. »

D'une voix de pie, le curieux répondit : « Ils n'en ont pas terminé avec le divorce Dingle, hier. Jetez un coup d'œil. Cette Judy Halfchick, elle fait passer des rêves dans les couilles des deux avocats du vieux Dingle ! »

En secouant le bras du délinquant sénile, Craven referma la porte, mais pas avant d'avoir aperçu les trois corps frissonnants et traversés de spasmes, et d'avoir reniflé brièvement le mélange du jugement. Son nez lui disait que l'on avait recouru au penthotal de sodium pour prise rapide, à un des champignons pour l'exposé des faits, et... quelque chose – il renifla de nouveau, son intérêt professionnel éveillé –, à l'un des excitants pour les maintenir alertes.

« Hlavcek, rectifia-t-il. Elle s'appelle Judith Hlavcek. Maître Hlavcek. Et sortez d'ici ! Trop d'air et de bruit, et ils reprennent conscience, et alors le cinquième étage leur accordera le vice de forme et vous en prendrez vous-même pour votre grade ! » Souriant, il reprit sa marche dans l'étroit couloir. Il entendit une porte s'ouvrir derrière lui, puis le claquement rapide des talons de Judith Hlavcek. Sans cesser de sourire, il songeait au procès. Comme il savait bien ce qu'ils faisaient ! Avec trois points de jonction dans l'appareil fixé à chaque poignet gauche – c'était l'insigne de l'avocat au barreau, aussi clairement que la perruque l'avait été dans le passé – ils échangeaient entre eux assez de sang pour garantir la simultanéité et l'homogénéité de leurs perceptions modifiées, tandis que par le triple projecteur sensoriel ils étudiaient les versions différentes de la même histoire que chacun avait puisée dans le cerveau de son client.

Corky secoua la tête au bruit des talons de maître Hlavcek. Vice de forme, certainement. Elle aurait de la veine de s'en tirer avec une simple réprimande du Comité des Torts, pour avoir interrompu l'audience ! Toutes les complications d'une nouvelle entrevue avec le client. Les profanes ne tenaient pas le coup sous les drogues comme savait le faire un avocat endurci, et si le client perdait le fil de son récit ou l'embellissait de trop d'émotion, la dernière ressource était l'ingestion directe des faits. On avait vu des clients refuser d'abandonner les quelques cellules corticales qui, une fois centrifugées et cultivées, seraient avalées par l'avocat ; alors intervenait l'Article 212b. Le client qui refusait à son avocat la préparation physique au témoignage tombait sous le coup de tous les commandements de rigueur du Tribunal, jusqu'à l'interdiction de présenter simplement sa propre cause. Craven avait de la peine pour maître Hlavcek. Rien de pire que d'être lié par fil avec un avocat dans le cortex auquel tous les faits se gravaient alors que l'on n'avait plus d'autre ressource que de le

combattre sur des points de forme.

Les bras de Judith Hlavcek l'enlacèrent par-derrrière. Il s'immobilisa. Elle pressait son doux visage contre le dos du veston de Craven. Il fit un pas, elle enroula la jambe autour de la sienne. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et comprit en voyant son visage baigné de larmes qu'il ne pouvait pas l'abandonner. Au diable la probation de l'affaire Hazlitt ! songea-t-il. Il tendit la main pour ouvrir la porte d'une des cabines d'écoute et pressa le bouton du battant qui éclairerait sur le panneau l'indication Conférence en cours. Elle lui serra l'épaule. « Pas dans cette pièce », fit-elle d'une voix de gorge.

Hansl Pahlevski, son adversaire dans l'affaire Hazlitt, lui pinça à son tour l'épaule. Judith Hlavcek disparut en secouant la tête par la porte sombre de la cabine qu'il avait mise en service. Craven déglutit. « C'est vrai. Notre affaire passe à trois heures aujourd'hui, hein ? J'avais oublié.

— Pas la peine de me jouer le cinéma du « j'avais oublié ». Vous n'avez même pas encore oublié votre premier « cafard » à l'école de droit. »

Craven rit. « C'est vrai... nous fumions en effet cette saloperie d'excitant pendant les études de bibliographie juridique. N'était le temps qui s'étirait ainsi, croyez-vous que nous serions allés jusqu'au bout de l'index tri-dimensionnel du Corpus Juris Tertium ?

— Foutre non, et je n'y suis jamais arrivé. Je me suis fait coller tout ça dans le crâne par Pi-Ching le Suédois à l'aide d'un paquet de graines de gloire du matin. »

Ils entrèrent dans la cabine qui leur était affectée pour l'affaire Hazlitt. « Pourquoi l'appelait-on le Suédois ? Je n'ai jamais réussi à piger.

— Il prétendait avoir ingurgité tout le cours de Droit de Propriété I et II en fumant une pipe d'épluchures de pommes de terre irlandaises. Une sacrée pipe, hein ?

— Ouais. Et qu'est devenu le Suédois ?

— Il est avec notre ambassade à Pékin... pour s'efforcer de lancer les néo-maoïstes sur l'opium rectifié. Mais jusqu'à présent, pas de fumée ! De toute façon, les gens qu'on lui permet de rencontrer sont très conservateurs. Ils se donnent leurs sensations avec le tabac et le thé. »

Craven tira de sa poche son étui et l'ouvrit sur la petite table fournie aux avocats. « Prêt ? »

Pahlevski mit sa chaise en équilibre sur les deux pieds de derrière. « Il doit bien exister un moyen plus satisfaisant que ça pour concilier les points de vue.

— Oui, on pourrait convenir d'essayer avec des témoins vivants, comme on le faisait aux âges d'obscurantisme. »

Pahlevski éclata de rire avec lui. « Bien sûr. Ou en combat singulier. Je vous prendrais bien... au sabre de cavalerie.

— Oui, probablement ; mais que penseriez-vous de se mettre au démerol ?

— Oh ! Non, protesta l'autre. On s'endort trop vite.

— Très bien. Nous devons nous procurer quelques faits par hallucination. Allons-y. Quel est votre poison préféré ?

— Laissons la Cour en décider. »

Ils manipulèrent le petit pupitre de commande de la table et obtinrent le coup de marteau d'un juge de service. En prenant grand soin d'agir simultanément, chacun d'eux pressa le bouton de la drogue procédurale de son choix, et aussitôt l'ordre écrit leur parvint : L.S.D. 3.

— Merde ! fit Craven. La deuxième fois de la semaine. Je vais bientôt devenir un mordu psychologique de cette eau de vaisselle. On échange les aiguilles, Polly ?

— Foutre pas ! répondit Pahlevski. Les flacons, oui ! »

Ils échangèrent en silence leurs fioles et chacun d'eux emplit une petite seringue. Ils se piquèrent au même instant, puis s'occupèrent de leurs capuchons à l'intérieur desquels seraient projetés leurs rêves. Quand les parois de la pièce commencèrent à onduler, chacun d'eux ouvrit l'appareil de son poignet pour y fixer le tube du mélangeur de sang. En poussant un soupir, Craven s'étendit sur la couchette pour être plus à l'aise.

Aussitôt, une procession de beautés voluptueuses commença à défiler à l'avant-scène de son cerveau. « Comment Hansl peut-il bien s'y prendre ? songeait-il. Il doit bien y avoir autre chose dans sa vie hors le tribunal que ces filles. Toujours des filles, avec lui. » Comme sa légère désapprobation donnait un aspect boueux aux couleurs des filles, la réaction de Pahlevski les fit plus douces, plus rondes, plus tentantes. Craven entreprit de projeter à son adversaire des filles maigres, et en un instant les filles de Pahlevski étaient devenues si grasses et celles de Craven si maigres qu'elles se transformèrent en rangées de chiffres binaires. Puis Corky se rendit compte qu'elles répétaient en morse : « Tapettetapettetapettetapette... »

Il renifla. Cette contraction musculaire en profondeur se traduisit par la fragmentation des silhouettes de chiffres, et l'hémisphère de projection devint sombre. Il le resta longtemps, en pulsations de noir sur noir, sans connaissance, sans réaction.

Craven sommeillait tout en retournant au fond de sa tête la matrice industrielle du litige. L'effluent empoisonné d'une usine automatisée s'infiltrait dans un cours d'eau. Le cours d'eau était vaseux, rempli d'algues. Une contraction de son cortex, et l'eau devint claire et étincelante. Des poissons sautaient au-dessus de la surface et le

courant était plus rapide sur les pierres propres du fond.

Au moment où l'image se fixait à la surface interne du projecteur, un gros nuage bouillonnant d'eau sale le recouvrit et il comprit avec un choc violent qu'il était maintenant entouré par la vision qu'avait Hansl Pahlevski du même cours d'eau. Puant, foutu, mort, l'eau stagnante épaisse comme de l'huile lui pénétrait dans les oreilles et la bouche. De même qu'elle lui montait aux narines. Craven rechercha clans son esprit la jolie petite rivière qu'il avait rêvée ; mais elle refusait de reprendre vie. Dans un haussement mental d'épaules il abandonna le domaine idyllique pour modifier l'image conformément à la réalité. Au moins le soleil pourrait briller. Au moins l'eau ne serait pas forcément puante. Elle faisait vivre quelques carpes et des tortues, et là ! Oui, un poisson-chat. Une tortue plus âgée apparut, se chauffant au soleil sur une roche. Bon, pas une roche. Un baril à pétrole ; mais la tortue avait au minimum vingt ans. L'eau n'était pas morte.

Un poisson aiguille enflé descendait le courant, le ventre en l'air, avec une pénible lenteur. Corky accéléra le courant et par un terrible effort de volonté, le tout simultanément, retourna l'aiguille qui repartit en nageant vivement, et suscita un jeune garçon souriant en jean déchiqueté, qui lança des pierres à l'aiguille tant qu'elle resta en vue.

L'instant suivant, l'enfant était devenu le crétin-type. Plus de mâchoire inférieure. La salive lui dégoulinait de la lèvre supérieure. Il ouvrit sa braguette et urina maladroitement dans l'eau malodorante.

Craven laissa l'enfant qui ressemblait de plus en plus à un singe à chaque fraction de seconde et élargit le champ de son rêve. Quand tout le paysage fut en place, l'origine de la pourriture de l'eau apparut au premier plan. Un flot bondissant et exubérant de phénol coupé d'un ruban d'acide sulfurique usé s'échappait d'une buse qui sortait tout droit d'une boîte sinistre en béton. Pas de raison sociale sur la façade, mais juste au-dessus de la buse, une enseigne au néon annonçait : « Fairlawn Chemicals, Inc. »

Craven sentait que Pahlevski frémissait physiquement tant il objectait à cette image. Les pierres se mirent à fondre et la buse rapetissa. En se servant d'un judo mental qui lui acquérait rapidement une solide réputation dans la communauté juridique, Corky laissa la buse tomber aux dimensions d'un tuyau d'arrosage de jardin, qu'il multiplia dans le temps de décharge d'un neurone. Il y eut dix tuyaux à déverser du phénol dans le cours d'eau ; puis il y en eut vingt. Quand ils furent cent à vider des souillures dans l'eau désespérée, il cligna les paupières et s'adressa à Judith Hlavcek. « Plus qu'une minute. Maintenant, je l'ai mis en fuite. »

Par malheur, elle apparut presque immédiatement à l'avant-plan du projecteur, jetant dans le cours d'eau des boîtes à bière et les reliefs

d'un pique-nique.

Craven se sentit sursauter et faire des bonds de carpe sur sa couchette. « Bon Dieu de bon Dieu, songeait-il, on ne peut pas se détendre un seul instant. » Il s'assit à demi, sentit les doigts frais de Judith qui le repoussaient à plat, la vit lui envoyer un baiser dans le projecteur et disparaître à l'angle de l'usine, talons claquant et cheveux au vent. Il se concentra sur des tronçons du ruisseau tel qu'il avait été, avec des oiseaux voletant, des abeilles bourdonnant, pour revenir à l'immense buse bouillonnante de phénol rouge raisin et au cours d'eau tel que l'avaient fait les clients de Pahlevski, une laide et purulente maladie qui se répandait dans le sol, où les seuls bourdonnements n'étaient plus que ceux des mouches et de quelques moustiques téméraires.

Bien que l'image eût des ondulations et des secousses, elle tenait bon, elle tenait, elle tenait.

Craven se mit à exulter et, en cet instant de décontraction, une vilaine horde de petits êtres apparut, qui jetaient des excréments et des ordures dans l'eau. Il resta un moment médusé, mais ne put réprimer un rire. Intéressantes, diaboliquement drôles, les attitudes et les petites manières des clients de Craven, mais Pahlevski les avait réduits à une taille qui exprimait son opinion de leurs dimensions morales et les avait multipliés en une folle bande de souriceaux qui déchiquetaient des journaux et les jetaient dans l'eau, si bien que la mare au bord de laquelle ils couraient s'était transformée en un marécage vaseux, pulpeux. Plus haut, la buse déversait une eau aussi claire que du gin, étincelante, qui rejaillissait sur la fosse d'impuretés créée par les clients de Craven.

Toutefois l'image avait toute la fragilité de la satire. Elle se mit à onduler de plus belle et se fracassa tandis que les deux avocats s'esclaffaient. Les gloussements de Craven continuèrent même à déformer la projection alors qu'il la remplaçait selon sa position déclarée. Il posa rêveusement la couleur de l'effluent tout en solidifiant l'usine de Pahlevski et sa buse fétide. Un instant, il élargit le champ pour montrer le cours d'eau sur quinze cents à deux mille mètres, parce qu'il éprouvait un indéfinissable sentiment d'erreur, juste au-delà de son champ visuel.

Et bien sûr, quand Craven revint à un foyer normal, il fut évident que Pahlevski avait travaillé sur les aspects périphériques du paysage. L'eau n'était plus en mouvement et, d'après la pente du sol, il était évident qu'il ne s'était jamais agi d'un ruisseau en course libre. L'eau stagnait et l'effluent de l'usine disparaissait en silence dans un cours déjà mort, qui ne bougeait pour ainsi dire pas. Plus bas, la nature réellement nocive de cet égout à ciel ouvert se renforçait encore d'une rangée de cabinets d'aisance suspendus de façon insensée au-dessus de

l'eau. Le client principal de Craven, le visage visiblement satisfait, sortait d'une de ces cabanes en remontant la fermeture de son pantalon.

Corky passa à la vue de la pente de la colline qui montrait bien que la perspective plate sous laquelle Pahlevski bouclait le ruisseau n'était qu'une illusion et qu'il y avait une dénivellation suffisante pour que le cours d'eau coule lentement. Quand la crête de la hauteur apparut, le domicile du client de Craven devint visible. C'était une villa magnifique dans le style château de béton, préféré des architectes de Houston ; elle avait de toute évidence coûté dans les cent cinquante mille dollars. Comme cette projection était la reproduction par Craven d'une photo parue dans un journal, la maison présentait la trame de la photogravure ; toutefois, ses dimensions et son luxe ostentatoire démentaient les cabinets d'aisance rustiques, en faisant une tromperie, qui disparut avec les autres.

Tout cela fut remplacé par un plan souillé de réseau d'égouts. Pahlevski fit apparaître le numéro d'identité de l'ingénieur dans le coin inférieur droit et Corky comprit qu'ils regardaient vraiment le relevé des égouts au voisinage du ruisseau pollué. Des flèches lumineuses se mirent en mouvement sur le diagramme, signalant les fuites, les trous en surface, l'insuffisance des installations d'évacuation, et d'autres points d'où les produits polluants s'écoulaient dans le ruisseau.

Malgré tous les efforts de Craven, sa propre carte du même secteur des égouts de la ville s'imposa immédiatement sur celle de Pahlevski. Les deux coïncidaient à quatre-vingt-dix pour cent et l'écran prit une teinte dorée quand un transparent émanant de l'ordinateur qui dirigeait le débat se superposa avec l'inscription : « Stipulé ». C'était la première interruption de l'assaut de prétentions et d'affirmations, et ce serait dorénavant une ferme bouée autour de laquelle les rêves des avocats, malgré leurs tourbillons, devraient obligatoirement couler.

Le dos de Craven s'arqua en un réflexe incontrôlable quand il lutta pour revenir à la projection de l'usine de produits chimiques. Il se mit sur le flanc, ramena les genoux au ventre et les entoura de ses bras, prenant la position qui, depuis l'enfance, lui avait donné dans la vie réelle les rêves les plus précis. Dégoulinant de sueur, il sentait ses yeux rouler d'un angle à l'autre et comprenait que son cerveau se préparait à une puissante poussée dans le conflit juridique.

Une minute encore s'écoula avant que son coup d'œil rapide ait pu produire son effet, et alors il arracha irrésistiblement le mur de pierre de l'usine, réalisant par la force de son imagination ce qui lui avait été refusé lors de l'enquête préliminaire, avoir une vue réelle des installations intérieures. La décision du juge auxiliaire en service avant que la motion ait été entendue avait considéré que l'usine

renfermait des secrets commerciaux, non soumis à brevets, mais de haute valeur, et qu'il n'était pas possible de les révéler au cours d'une inspection des lieux sans causer à la société de chimie un tort bien supérieur à la gêne ressentie par Craven pendant la préparation du procès.

Une fois la motion acquise, Craven avait réussi à découvrir un opérateur d'alambic congédié depuis deux ans par la corporation, de Pahlevski, qui lui avait fourni volontiers une quantité de renseignements. Toutefois, comme l'homme n'était pas partie au jugement, Corky avait dû tout apprendre verbalement. Aucun témoin ne pouvait être placé sous l'influence des drogues sans son consentement, et, de plus, l'opérateur était Témoin de Jéhovah, avec tous les préjugés indéracinables de cette secte contre les drogues et les modifications de l'esprit.

En conséquence la projection donnée par Craven de la structure intérieure de l'usine était grise, noire sur les points pour lesquels il manquait d'informations, déformée, et traversée par les lueurs incertaines de l'inachevé. Il était cependant en mesure de se fixer sur l'échangeur massif qui procédait à la fonction principale de l'usine en relâchant du phénol comme sous-produit. De l'endroit où cela se passait, Corky projeta une simple buse démunie même d'un regard pour les travaux éventuels et d'un coffre de recueil des déchets solides. En outre, la buse débouchait droit au-dessus de la surface du ruisseau. A ce moment, les renseignements sûrs entrèrent en jeu et la netteté tranchante de l'image donna à penser à Craven qu'il pouvait tenter d'extraire des informations supplémentaires du cerveau de Pahlevski. Les yeux roulant sous ses paupières, Craven immobilisa l'image de la sortie de la buse et exerça la contraction corticale qui faisait sortir l'image correspondante du cerveau de Pahlevski. Alors même que la pellicule dorée disparaissait, laissant visible l'inscription « Stipulé », Craven se convulsait, sentant tout son système nerveux se contracter sur la succion mentale qui lui permettait d'atteindre l'image qu'avait Pahlevski de l'intérieur de l'usine. Avec une soudaineté brutale, elle se transmet à l'écran.

L'avocat se rendit compte que les proportions qu'il avait projetées étaient erronées, parce que son informateur avait omis de lui parler d'un grand et massif ensemble d'appareils et de tuyauteries qui occupait un bon tiers de l'espace au sol. Il se tordit en une onde sinueuse qui s'acheva par un craquement effrayant au joint lombosacré de sa colonne vertébrale, absorbant la multiplicité des serpentins et des tuyauteries pour donner toute sa signification à l'image, et en fut récompensé par un éclair doré et l'apparition des caractères de stipulation, ce qui l'autorisait maintenant à tenter d'arracher à Pahlevski des précisions sur la nature de l'opération.

Les tensions et les contusions cérébrales causées par la mise en conformité des trois images forcèrent les deux avocats à rester inertes sur leurs couchettes, en masses de chair flasque, pendant que leurs cerveaux puisaient dans le réseau nerveux et son enveloppe charnue l'énergie nécessaire pour continuer. Dans le projecteur, Pahlevski apparut à genoux, se cachant les yeux des deux mains. C'était la seule échappatoire aux rêves de la drogue : le refus de voir.

Pendant un court moment, le projecteur fit passer des teintes neutres, des nuages et des éclairs indéterminés émanant de l'énergie de hasard accumulée dans les deux systèmes nerveux. En une répétition lente et rythmée d'éclairs d'énergie, le visage de Judith Hlavcek prit forme, la bouche en cœur, les yeux grands ouverts, exactement son expression avant un baiser.

Craven sentit une de ses mains sur sa poitrine, tandis que de l'autre elle soulevait partiellement le capuchon. Elle se pencha doucement sur lui. « Polly est sur le cul. Laissez-le ronfler une minute. Vous avez besoin de souffler, vous aussi. »

Elle s'accroupit près de la couche, pour lui masser les joues. Elles étaient colorées de sang comme chaque fois que le cerveau absorbait toutes les ressources du corps pour le combat des rêves. « Écoutez, c'est dimanche que je déménage, vous vous rappelez ? Pouvez-vous emprunter cette camionnette et arriver à sept heures ? Je vous offrirai le petit déjeuner. »

Un œil toujours sous le capuchon, il s'imagina en train de se glisser d'un grand lit dans une chambre confortable où Judy, en déshabillé diaphane, debout sur le seuil, l'invitait du doigt en lui montrant une poêle contenant deux œufs frits à la perfection. « D'accord. Je ne peux pas parler en ce moment. Nous en sommes au nœud de l'audience.

C'est au prochain rêve que je perds ou que je gagne. »

Souriant, il se remit en position sous le casque et entreprit de modifier les éclairs neuroniques en un « V » de l'alphabet morse... « Victoire, Victoire, Victoire », émettait-il, et soudain, il se projeta lui-même, la main droite levée, deux doigts écartés pour former le signe de la victoire. Il obtint pour réponse une représentation en couleurs vives de l'usine de produits chimiques qui avait en quelque sorte le visage et l'attitude corporelle de Hansl Pahlevski. De tous les orifices du Pahlevski-Usine émanait de l'encens et l'avocat ouvrit la fermeture de son blouson, révélant du même coup une tour de précipitation en acier inoxydable et un cercle de réservoirs inoxydables. Il devenait clair que la tour s'intégrait au processus de fabrication et que les réservoirs emmagasinaient un effluent qui avait permis des bénéfices marginaux en augmentant le volume des opérations. Un schéma se surimposa et il fut évident que l'eau utilisée dans le circuit était en majeure partie recyclée. Le peu de déchet restant s'évacuait par une

petite buse qui fut agrandie pour que Craven puisse distinguer les jauges de surveillance de la teneur. L'eau n'avait certes pas la clarté du cristal, mais elle ne dégageait pas de fumée ni de vapeurs comme l'égout de Saruman.

Corky projeta une autre surimposition : « Quand ? »

Il entendit soudain la musique que Pahlevski flûtait tranquillement en arrière de cette vision idyllique. C'était la vieille chanson prophétique « En l'année 2525 ». La répugnance de Craven devant ce rejet aux calendes grecques de l'équipement antipollution était si profonde qu'il parla réellement, s'attirant ainsi une réprimande du juge de l'étage, dont le projecteur dessina progressivement la silhouette. « *Merde alors !* ne constitue pas une objection recevable. Les objections doivent être projetées, non pas formulées en paroles. »

Il faillit s'asseoir, mais une nouvelle violation patente de l'étiquette du tribunal risquait de causer un tort irrémédiable à son client. Dans un effort, il s'allongea tout raide sur sa couche et projeta l'hymne de l'année en cours : « Maintenant ! Ohé ! Le Monde, c'est Maintenant même ! » Corky n'adoptait pas l'idée religieuse qu'impliquait la chanson, mais les paroles s'adaptaient bien à sa position juridique.

Il entendait Pahlevski s'agiter sur l'autre couche et sur la surface concave de l'écran jaillit soudain un montage insensé des grandes et des demi-grandes figures de l'histoire industrielle de l'Amérique. Leurs bottes écrasaient des forêts, leurs bouches avalaient des fleuves, leurs narines aspiraient l'air en tornades ; mais sur leurs dos et leurs épaules s'entassait une pyramide croissante à donner le vertige de consommateurs dont les gorges vomissaient un ample chœur de louanges. A toutes les secondes il y avait un vote sur la vie d'une vallée, la coloration d'une rivière ou l'odeur de l'air pour certains, et c'était toujours la production qui gagnait. Et d'une façon ou d'une autre, malgré les changements apportés à la face du monde, les hordes sans cesse accrues qui suivaient les pas des industriels trouvaient à se loger. L'éclat dont tout cela s'entourait s'intensifiait, et à l'avant marchait l'Oncle Sam, barbe blanche au vent, une expression de bon sens et de charité chrétienne illuminant ses joues en pomme et ses yeux pétillants.

Craven se contenta d'un unique commentaire. Dans le coin supérieur gauche de l'image, il fit apparaître le président Pao, qui ne parvenait pas à dissimuler entièrement son sourire en contemplant l'Amérique qui s'ensevelissait elle-même dans ses propres ordures. D'une convulsion de son réseau nerveux, Corky effaça l'image de l'écran auquel il conféra un ton gris neutre. Avec soin mais aussi avec puissance, il rappela les conformités déjà enregistrées. Il dut bien reconnaître l'existence de fuites du réseau public d'égouts, mais c'était minime en regard de la buse sans filtres ni systèmes de dépôt qui

emportait l'effluent de l'ensemble des serpentins et tours de raffinage dont Craven avait dû arracher l'image du cerveau de Pahlevski. Il insistait impitoyablement sur cette vue d'ensemble, en évoquant des parties différentes pour souligner son point de vue, et finalement Pahlevski, résigné, se mit à surimposer : « Et alors ? Et alors ? Et alors ? Et alors ? »

Craven laissa dégouliner le phénol sur l'écran et commença à rassembler les éléments d'une image montrant un ruisseau non pollué, ni empoisonné ni échauffé au-delà du point de tolérance du poisson, mais il vit alors que Pahlevski projetait de son côté une usine améliorée par l'adjonction d'une mare de dépôt juxtaposée. L'effluent se perdait dans la fosse de décantation et l'eau qui se répandait ensuite dans le cours d'eau par un petit déversoir était presque claire. Des points d'interrogation défilèrent alors en ruban par-dessus l'image.

Craven fit brusquement basculer un enfant dans la mare de décantation. Alors même que le petit finissait son hurlement de terreur dans un gargouillis, une haute palissade de planches s'éleva, peinte de façon à en faire une œuvre d'art. Sans hésiter, Craven expédia des gosses résolus du voisinage qui escaladèrent en essaim la clôture pour se précipiter dans la fosse. Certains en ressortirent en titubant, aveugles, d'autres flottaient en silence à la surface, d'autres encore n'étaient que blessés et effrayés, mais aucun ne put franchir de nouveau la palissade sans laisser derrière lui une partie de son être. Avec une rapidité à soulever le cœur, l'avocat fit alors passer l'enregistrement d'un fait divers réel de l'année antérieure où un enfant avait glissé dans l'eau à quelques mètres en aval de la buse meurtrière. Le visage accusateur de la fillette emplît l'écran, les ordures dégoulinant de ses cheveux, un œil tout blanc, privé de vue à jamais.

Pahlevski ne parvint pas à effacer cette image malgré les piles de dollars qu'il amassa pour montrer combien la société avait payé, car Craven élargit le champ assez rapidement pour démontrer qu'il n'avait été ordonné de payer cette somme qu'après un âpre procès... et une demande adressée à l'ordinateur d'en haut signala que l'affaire de l'enfant borgne était toujours en appel.

Maintenant l'avocat rassemblait ses forces pour un heurt important. Au fond de son système nerveux central, des réactions primitives commençaient à bouillonner. A titre de diversion, il projeta sur l'écran la dernière réunion annuelle du Sierra Club à Houston, auquel un conservateur vénérable aux cheveux blancs parlait avec affection de la partie du Grand Fourré que l'on avait sauvée de la destruction. A ce point de son discours, le vieil homme abaissa un écran et, se retournant vers la salle, demanda : « Première diapositive, s'il vous plaît. »

En pleine concentration, Craven projeta un rapport dont il connaissait l'existence, mais auquel il n'avait pu obtenir accès. C'était l'exposé sur une page d'un plan de commercialisation à faible bénéfice de l'effluent liquide de l'usine. Le nœud de l'affaire, il savait que c'était une usine de matières plastiques sise à quelques pâtés de maisons de distance, en mesure d'utiliser presque sans manipulation les déchets et réjections des clients de Pahlevski. Pour transporter le plus économiquement ces matières, il faudrait construire un pipeline et installer un système de filtrage avant que l'effluent passe dans la conduite. Les lignes dactylographiées coulaient et sautaient dans cette projection faite de devinettes pour une moitié.

Pahlevski résistait avec une obstination désespérée. Sans cesse un grand manteau gris venait brouiller le rapport, y inscrivant en caractères maigres les mots cabalistiques : « Décision de la Direction. » Parfois remplacés par : « Responsabilité de la Direction. »

Craven saisissait bien la manœuvre. Ajouter un cycle automatique de déversement à un plan de production ne signifie nullement que ce soit à la fois économique et profitable. Il faut quelqu'un qui s'en occupe, quelqu'un qui mette le produit sur le marché, quelqu'un pour recueillir le prix des ventes, et quelqu'un pour expliquer aux actionnaires pourquoi cela ne s'inscrit pas dans le graphique d'ensemble des bénéfices de leur société. Toutefois, les frais d'une œuvre utilitaire ne constituent jamais une défense juridique en fonction de sa nécessité, à moins que lesdits frais soient destructeurs sur le plan économique... et même pas alors, si la société veut que ce soit fait. Craven maintint fermement sa prise et en fut récompensé par l'image du rapport authentique qu'il extrayait molécule après molécule des réserves d'acide désoxyribonucléique du cerveau de Pahlevski.

Il y eut un éclair blanc, aveuglant, et quand Craven fut en mesure de voir de nouveau, Pahlevski gisait devant lui, nu, jambes écartées, testicules offerts à un coup de pied. L'avocat chancela ; il se trouvait face à la position classique de l'adversaire sans défense. Tout comme le loup vaincu tend la gorge au loup plus fort pour le coup de grâce, Pahlevski s'exposait au choc le plus douloureux que l'homme puisse subir. Il avait ainsi dépouillé du procès la dernière trace de réalité purement objective pour projeter sur l'écran le point crucial psychologique où étaient parvenus les deux avocats. Craven, en sa qualité d'homme, ne pouvait pas décocher le coup de pied... en toute connaissance de cause ; mais un professionnel doit faire de ces choses qui sont interdites aux profanes. Il cligna les paupières et donna une secousse à ses deux hémisphères cérébraux. Quand il regarda de nouveau, au lieu de Pahlevski, c'était Judith Hlavcek qu'il voyait dans la même posture. Mais de sa part à elle, ce n'était pas une invite au

coup de pied.

Tout en trébuchant de hâte, Craven se débarrassa de son caleçon et se jeta sur la femme. Il en fut récompensé par un cri d'agonie poussé par Pahlevski et par un grand éclair doré qui surimposa au rapport, en lettres d'or : « Le défendeur installera des filtres et organisera le transport de l'effluent, en passant le contrat le plus favorable possible avec es Nallard Plastics ou tout autre acheteur éventuel. A compter de ce jour, la buse ne pourra plus servir à l'évacuation de déchets quelconques dont la pollution serait supérieure à celle de l'eau de pluie. Les avocats présenteront l'injonction rédigée en conséquence. »

Craven arracha le capuchon de sa tête et s'assit. Les mains tremblantes, il détacha le tube d'amenée de sang de son bracelet. Encore chancelant de ses efforts, il s'approcha de la toilette et du lavabo dans le coin de la pièce. Après s'être soulagé, il s'aspergea d'eau le visage. Comme toujours, il avait expédié ses deux chaussures pendant l'audience. Ses vêtements étaient littéralement trempés d'une sueur acide. La dernière personne devant laquelle il eût voulu se trouver était bien Judith Hlavcek, quand elle franchit la porte. « Non, non, protesta-t-il quand elle lui glissa les bras autour au corps. Vous ne savez pas. » Il se souvint brusquement de son épouvantable manœuvre à la fin du procès, et il se raidit.

« Je sais, je sais. Quoi que ce soit, je le sais. Ne vous en faites pas, drôle de garçon. » Elle l'embrassa sur l'oreille et s'esquiva par la porte tandis que Pahlevski se relevait péniblement de sa couchette, la main sur la bouche.

Quand il eut vomi, Pahlevski accepta la serviette que lui tendait Craven et lui dit : « C'est *vous* qui avez gagné. C'est *vous* qui avez obtenu l'injonction. » Il se dressa difficilement et prit son porte-documents sur la petite table. « La semaine prochaine, nous nous retrouvons dans ce tournoi triangulaire avec Charley Kroger. On se tient les coudes ?

— Et comment ! Vous le tiendrez solidement pendant que je cognerai !

— On lui cassera les bras. Au revoir. » Pahlevski réussit à nouer à peu près sa cravate et sortit par la porte de la cabine d'audience.

L'avocat vainqueur s'attarda un moment, fouillant dans son esprit avec un mélange de honte et de plaisir, pour retrouver le souvenir de Judith Hlavcek offerte sur le sol. Il eut un sursaut en s'apercevant que c'était sur un lit d'écailles d'huîtres que Pahlevski s'était jeté. Il frissonna en songeant aux bords aigus qui auraient pu s'enfoncer dans le dos de Judith, mit son chapeau sur sa tête et se rendit dans le couloir.

Judith Hlavcek passait justement. Elle lui adressa un sourire dont elle réussissait à faire à la fois une invite et un défi. « Alors, comment

va, maître ? Qui avez-vous déchiqueté ? demanda-t-il.

— Oh ! simplement le bassin de sang habituel, pour aujourd'hui. Et vous ? » Elle tripotait ses perles.

« On s'est battu, Hansl Pahlevski et moi. Un rude lutteur, dans ses rêves, celui-là.

— Vous avez gagné. Je le vois. Vous avez toujours des paroles aimables pour les avocats que vous mettez en déroute. »

Il resta parfaitement immobile. Elle l'avait observé assez attentivement pour déchiffrer la vérité absolue derrière l'écran de fumée des mots ! « Ah !... Ah ! oui. La Justice a triomphé. »

Ils sourirent tous les deux de l'expression plus que consacrée. Il fit une grimace d'effort, avala sa salive et déclara : « Vous me plaisez beaucoup, ainsi vêtue.

— Trop aimable. »

Elle le regardait fixement. De toute évidence, c'était à l'idée qu'elle réagissait, plutôt qu'aux paroles, car son vêtement n'était qu'un de ceux qu'elle portait tous les jours pour le travail. Le pratique plutôt que l'élégant, voilà ce qui convient aux avocats de la défense. « On se revoit demain, ou prenez-vous un jour de congé ?

— Oh ! pas de repos pour les épuisés. Je serai, ici... on s'y retrouvera.

— Au revoir. »

Il prit l'ascenseur jusqu'au bureau des greffiers pour dicter l'injonction dans l'affaire Hazlitt. Quand Craven sortit par la porte du vieux tribunal, après avoir passé devant la bible ouverte sur sa stèle à toit de verre, il la vit debout à l'angle du bâtiment, sous les grands chênes. Prudente, comme il sied à une femme de loi, elle tenait au-dessus de sa tête un journal replié pour éviter les présents des pigeons qui venaient percher sur les branches. Dans la tendre clarté de l'après-midi, sa croupe ondulait et saillait sous la colonne luisante de son dos.

Soudain décidé, Corky cria : « Hé ! Jude. Attendez ! » Le chapeau posé bien droit sur la tête, les chaussures à la main gauche, les vêtements drapés sur le bras droit, il se mit à courir pour la rejoindre.

Traduit par BRUNO MARTIN.
Stoned Counsel.

© H.H. Hollis, 1972.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

SOUVENIRS GARANTIS, PRIX RAISONNABLES

par Philip K. Dick

Être un héros, ou du moins l'avoir été et s'en souvenir, c'est le rêve que nous portons tous, plus ou moins consciemment, peut-être parce que nous conservons la trace d'avoir été, enfants, ce héros affronté à un monde inconnu, étrange, magnifique et effrayant.

Et donc, se faire implanter de faux souvenirs, quelle revanche sur une vie quotidienne médiocre et sur les ternes souvenirs qu'elle laisse. Mais qu'est-ce qui prouve que cette morne mémoire est la bonne ?

Il se réveilla et eut envie de Mars. Les vallées, songea-t-il ; quel effet cela lui ferait-il d'en fouler le sol ? Ce devait être merveilleux. Et ce qui l'était plus encore c'était que le rêve se développait au fur et à mesure qu'il reprenait conscience. Le rêve et le désir ardent. Il pouvait presque sentir la présence enveloppante de l'autre monde que seuls les représentants du gouvernement et les personnages officiels avaient pu voir. Un petit fonctionnaire comme lui ? Il y avait peu de chance.

« Tu te lèves, oui ou non ? demanda Kirsten, sa femme, d'une voix ensommeillée où pointait sa virulente et coutumière mauvaise humeur. Quand tu seras debout, appuie sur le bouton *café chaud* de cette fichue cuisinière.

— Okay », répondit Douglas Quail, et, pieds nus, il se rendit de la chambre à coucher de leur conapt à la cuisine. Là, après s'être exécuté en appuyant sur le bouton *café chaud*, il s'assit à la table de cuisine et en sortit une petite boîte jaune d'excellent tabac à priser Dean Swift. Il renifla énergiquement et le mélange Beau Nash lui picota le nez et lui embrasa le palais. Il renifla quand même, ça le réveillait et cela permettait à ses rêves, à ses désirs nocturnes, à ses souhaits fortuits de se cristalliser en un semblant de cohérence.

« *J'irai*, se dit-il. *Je verrai Mars avant de mourir.* »

C'était impossible, bien sûr, et il le savait pertinemment alors même qu'il rêvait. Pourtant, la lumière du jour, le bruit si banal de sa femme qui à présent se brossait les cheveux devant le miroir de a

chambre à coucher... tout conspirait à lui rappeler ce qu'il était. « *Un minable petit congés payés* », se dit-il amèrement. Kirsten le lui rappelait au moins une fois par jour et il ne lui en voulait pas ; c'était le rôle d'une femme que de remettre les pieds sur terre à son mari. « *Les pieds sur terre* », pensa-t-il et il se mit à rire. L'expression, en l'occurrence, était parfaitement appropriée.

« Qu'est-ce qui te fait ricaner ? demanda sa femme en pénétrant dans la cuisine, son long peignoir rose baiser balayant le sol derrière elle. Un rêve, je parie ; tu en as toujours la tête farcie.

— Oui », admit-il, et il porta son regard par la fenêtre de la cuisine sur les hovercars, les couloirs de circulation, et toutes ces petites personnes pleines d'entrain qui se pressaient vers leur travail. Bientôt il serait parmi eux, comme toujours.

« Je parie qu'il s'agit d'une femme, lança Kirsten avec mépris.

— Non, répliqua-t-il, d'un dieu. Le dieu de la guerre. Il a des cratères magnifiques dans le fond desquels poussent toutes sortes de végétaux.

— Écoute-moi. » Kirsten s'accroupit à côté de lui et lui parla sérieusement, sa voix perdant momentanément son ton revêche. « Le fond de l'océan – *notre* océan – est beaucoup plus, infiniment plus beau. Tu le sais bien, tout le monde sait cela. Tu n'as qu'à louer des équipements de branchies artificielles pour nous deux, prendre une semaine de congé et nous pourrons aller vivre là en bas dans une de ces stations subaquatiques ouvertes toute l'année. Et en plus... » Elle s'interrompit. « Tu ne m'écoutes pas. Tu devrais pourtant ! Je te parle de quelque chose qui vaut mille fois mieux que cette idée fixe, cette obsession que tu as pour Mars, et tu n'écoutes même pas ! » Sa voix se fit perçante. « Bonté divine ! tu files un mauvais coton, Doug ! Que va-t-il t'arriver ?

— Je vais aller travailler, répondit-il en se levant, voilà ce qui va m'arriver. »

Elle le dévisagea. « Tu empires ; chaque jour tu es un peu plus détraqué. Où cela va-t-il donc mener ?

— Sur Mars », déclara-t-il, puis il ouvrit la porte du placard afin d'y prendre une chemise pour aller travailler.

Une fois descendu du taxi, Douglas Quail traversa sans se presser trois couloirs piétonniers surchargés pour arriver devant l'entrée, moderne et élégante. Là, il fit une halte, entravant la circulation du milieu de matinée, et lut attentivement l'enseigne changeante au néon de couleur. Dans le passé il avait déjà aperçu cette enseigne... mais jamais il ne s'en était approché. Mais cela n'avait rien à voir ; ce qu'il faisait aujourd'hui c'était autre chose. Quelque chose qui tôt ou tard

devait arriver.

REKAL, INCORPORATED

Était-ce là la réponse ? Après tout, une illusion aussi convaincante qu'elle fût n'en demeurerait pas moins une illusion. Du moins objectivement. Mais subjectivement – c'était tout à fait l'inverse.

De toute façon il avait rendez-vous, dans les cinq minutes qui venaient.

Inspirant à pleins poumons l'air légèrement pollué de Chicago, il pénétra dans l'éblouissant chatolement polychrome du hall et se dirigea vers le comptoir de la réception.

La blonde du comptoir, agréablement proportionnée, la poitrine nue et bien soignée de sa personne, lui dit simplement : « Bonjour, Mr. Quail.

— Oui, fit-il. Je viens pour un traitement Rekal ; je pense que vous êtes au courant ?

— Pas Rekal mais recall(13) », corrigea la réceptionniste. Elle décrocha le combiné du vidphone placé près de son coude lisse et annonça dans l'appareil : « Mr. Douglas Quail est là, Mr. McClane, peut-il entrer tout de suite ou est-ce trop tôt ?

— Ou oué ouet ouet tsuit tsuit, marmonna l'appareil.

— Oui, Mr. Quail, dit-elle. Vous pouvez entrer ; Mr. McClane vous attend. » Alors qu'il se mettait en marche, un peu hésitant, elle lui lança : « Bureau D, Mr. Quail, à votre droite. »

Après un désagréable mais bref instant de désorientation, il trouva le bureau qu'il cherchait. La porte en était grande ouverte et à l'intérieur, un homme entre deux âges, à l'air jovial, vêtu d'un costume gris dernier cri en peau de grenouille de Mars, était assis à un grand bureau en noyer véritable. Rien qu'à voir sa tenue, Quail aurait deviné qu'il se trouvait en présence de la bonne personne.

« Asseyez-vous, Douglas, enjoignit McClane, agitant sa main potelée en direction d'une chaise qui faisait face à son bureau. Donc vous voulez être allé sur Mars. Parfait. »

Quail s'assit, un peu tendu. « Je ne suis pas très sûr que cela vaille le prix demandé, déclara-t-il Ça coûte très cher et autant que je sache, je ne reçois rien du tout en échange. »

Ça coûte presque autant que d'y aller pour de vrai, songea-t-il.

« Vous recevez des preuves tangibles de votre voyage, protesta énergiquement McClane. Toutes les preuves qu'il vous faudra. Tenez, je vais vous faire voir. » Il fouilla dans un tiroir de son impressionnant bureau. « Le talon du billet. » Ouvrant une chemise de papier bulle, il en sortit un petit carré de carton gravé en relief. « Ceci prouve que vous y êtes allé – et que vous êtes revenu. Des cartes postales. » Il

éta la méticuleusement sur son bureau quatre cartes affranchies, illustrées en couleurs et en trois dimensions pour les montrer à Quail. « Un film avec des prises de vues de curiosités locales que vous avez réalisé avec une caméra louée sur Mars. » Il fit voir tout cela également à Quail. « Plus les noms des gens que vous avez rencontrés, deux cents poscreds de souvenirs, qui arriveront – de Mars – dans le courant du mois suivant. Et le passeport, les certificats établissant les vaccinations qu'on vous a faites, et plus encore. » Relevant la tête, il jeta à Quail un regard pénétrant. « Vous saurez que vous y êtes allé, ne vous en faites pas, assura-t-il. Vous ne vous souviendrez pas de nous ni de moi, ni d'être jamais venu ici. Cela restera un vrai voyage dans votre mémoire ; nous vous le garantissons. Deux semaines complètes de souvenir, dans le moindre détail. Rappelez-vous ceci : si jamais vous doutiez d'avoir vraiment effectué un périple sur Mars, vous revenez et vous serez intégralement remboursé. Vous voyez !

— Mais je n'y suis pas allé, insista Quail. Je n'y serai pas allé quelles que soient les preuves que vous me fournissiez. » Il inspira profondément et irrégulièrement. « Et je n'ai jamais été agent secret d'Interplan. » Il lui paraissait impossible que l'implantation de souvenirs extra-factuels de Rekal Inc. puisse marcher, quoi qu'il eût entendu dire autour de lui.

« Mr. Quail, reprit patiemment McClane. Comme vous nous l'avez expliqué dans votre lettre, vous n'avez aucune chance, pas la moindre petite chance d'aller vraiment un jour sur Mars ; vous n'en avez pas les moyens et, ce qui est beaucoup plus important, vous ne serez jamais sélectionné pour être agent secret d'Interplan ou de qui que ce soit. C'est là pour vous la seule manière de réaliser le, hum, rêve de votre vie. Est-ce que je me trompe, monsieur ? Vous ne pouvez pas l'être, et vous ne pouvez réellement le faire. » Il laissa échapper un petit rire. « Mais vous pouvez *avoir été* et *avoir fait*. Nous nous en chargeons. Et notre tarif est raisonnable, sans mauvaises surprises. » Il eut un sourire encourageant.

« Le souvenir extra-factuel est-il à ce point convaincant ? interrogea Quail.

— Plus qu'un vrai, monsieur. Si vous étiez vraiment allé sur Mars comme agent d'Interplan, à l'heure actuelle vous en auriez oublié une grande partie ; nos analyses du fonctionnement des vrais souvenirs – les souvenirs authentiques des grands événements de la vie de quelqu'un – démontrent qu'une grande variété de détails échappe très rapidement à la personne. Définitivement. Un des avantages du voyage que nous vous proposons est que l'implantation du souvenir est si profonde que vous n'oubliez rien. Le sachet qu'on vous fait absorber pendant votre coma artificiel est la création d'experts entraînés, d'hommes ayant passé des années sur Mars ; dans tous les

cas, nous vérifions les détails jusqu'à la moindre virgule. De plus, vous avez choisi une combinaison extra-factuelle relativement facile ; si vous aviez choisi Pluton, ou si vous aviez voulu, être empereur de l'Alliance des Planètes Intérieures, nous aurions eu beaucoup plus de mal... et le coût aurait été nettement plus élevé. »

Plongeant la main dans sa veste pour y prendre son portefeuille, Quail concéda : « D'accord cela a toujours été ma grande ambition et je vois bien que je ne la réaliserai jamais vraiment. Aussi, je crois qu'il faudra que je me contente de ça.

— Ne voyez pas les choses sous cet angle, protesta sévèrement McClane. Ce n'est pas un pis-aller que vous choisissiez là. Le vrai souvenir et tout ce qu'il comporte d'imprécisions, d'omissions et d'ellipses pour ne pas dire de déformations – voilà le pis-aller. » Il prit l'argent et appuya sur un bouton de son bureau. « Très bien, Mr. Quail, dit-il alors que s'ouvrait la porte de son bureau et que deux solides gaillards entraient prestement, vous voilà parti pour Mars en tant qu'agent secret. » Il se leva, fit le tour de son bureau pour serrer la main moite et nerveuse de Quail. « Ou plutôt vous avez été parti. Cet après-midi à quatre heures et demie, vous, hum, arriverez ici sur Terra ; un taxi vous déposera à votre conapt, et comme je vous l'ai dit, vous ne vous souviendrez plus jamais de m'avoir vu ni d'être venu ici. En fait, vous ne vous rappellerez même pas avoir entendu parler de notre existence. »

La bouche sèche d'appréhension, Quail sortit du bureau à la suite des deux techniciens ; ce qui viendrait ensuite dépendait d'eux.

Croirai-je vraiment que je suis allé sur Mars ? se demanda-t-il. *Et que j'ai réussi à satisfaire ma plus chère ambition ?* Une intuition bizarre et persistante lui disait que quelque chose tournerait de travers.

Mais quoi au juste ? Il ne le savait pas.

Il lui faudrait attendre pour le savoir.

L'intercom sur le bureau de McClane, qui le reliait directement à la salle de travail de la société, bourdonna et une voix annonça : « Mr. Quail est maintenant en sédation, monsieur. Voulez-vous le surveiller ou bien devons-nous continuer ?

— Pure routine, fit observer McClane. Vous pouvez continuer, Lowe ; je pense qu'il n'y a aucun risque. » La programmation de souvenirs artificiels d'un voyage sur une autre planète – avec ou sans le piquant supplémentaire qu'ajoutait le rôle d'agent secret – réapparaissait avec une régularité monotone sur l'agenda de la société. *En un mois, calcula-t-il en faisant la grimace, nous devons bien en programmer vingt de la sorte... Le voyage interplanétaire bidon est devenu notre plat de résistance.*

« Comme vous voudrez, Mr. McClane, fit la voix de Lowe, et sur ce l'intercom se tut.

Se rendant dans la chambre forte de la pièce située derrière son bureau. McClane se mit en quête d'une pochette numéro trois – Voyage sur Mars – et d'une pochette soixante-deux : Agent secret d'Interplan. Ayant trouvé les deux pochettes il s'en retourna dans son bureau, s'installa confortablement et les vida de leur contenu – des articles qui seraient dissimulés dans le conapt de Quail pendant que les techniciens du laboratoire s'occupaient de lui implanter le faux souvenir.

Une dague électronique, à un poscred, songea McClane, c'est l'article le plus volumineux. *Celui qui nous revient le plus cher*. Puis un émetteur de la taille d'une pilule qui pouvait être avalé si l'agent était capturé. Un livre de code ressemblant étonnamment à un vrai... Les accessoires de la société étaient des reproductions très fidèles, copiées autant que possible sur d'authentiques modèles réglementaires de l'armée américaine. Des morceaux épars qui n'avaient pas de sens intrinsèque mais qui trouveraient leur place dans les dédales du voyage imaginaire de Quail et qui coïncideraient avec ses souvenirs. La moitié d'une ancienne pièce de cinquante *cents*, plusieurs citations incorrectes de sermons de John Donne écrites séparément sur des morceaux de papier de soie, plusieurs pochettes d'allumettes provenant de bars de Mars ; une cuiller en acier inoxydable où était gravée l'inscription : PROPRIÉTÉ DU KIBBOUTZ NATIONAL DE DOMEMARS, une bobine de dérivation qui...

L'intercom bourdonna. « Mr. McClane, je suis désolé de vous déranger mais il se passe quelque chose d'assez inquiétant. Il vaudrait peut-être mieux que vous soyez là malgré tout. Quail est déjà en sédation, il a bien réagi à la narkidrine, il est totalement inconscient et réceptif. Mais...

— J'arrive tout de suite » Pressentant des ennuis, McClane quitta son bureau ; un instant plus tard il réapparaissait dans la salle de travail.

Allongé sur une table d'auscultation, Douglas Quail respirait lentement et régulièrement, les yeux pratiquement clos. Il semblait vaguement, mais très vaguement, conscient des deux techniciens et à présent de McClane.

« Il n'y a pas de créneau où introduire les faux souvenirs ? » McClane se montrait agacé. « Vous n'avez qu'à faire sauter deux semaines de travail, il est fonctionnaire à l'Office d'Émigration de la Côte Ouest, c'est une agence gouvernementale ; il a donc eu forcément deux semaines de vacances dans le courant de l'année dernière. Ça devrait faire l'affaire. » Les petits détails l'énervaient et l'énerveraient toujours.

« Notre problème, rétorqua Lowe d'un ton sec, est d'un tout autre ordre. » Il se pencha sur le lit et glissa à Quail : « Répétez à Mr. McClane ce que vous nous avez dit. » Il recommanda à McClane :

« Écoutez bien ! »

Les yeux gris-vert de l'homme étendu sur le lit étaient braqués sur le visage de McClane. Avec appréhension, il remarqua que ces yeux étaient devenus durs ; ils avaient l'aspect glacé et inorganique des pierres semi-précieuses polies. Ce qu'il y voyait ne lui disait rien de bon ; ils brillaient d'un éclat trop froid. « Qu'est-ce que vous voulez maintenant ? fit Quail d'une voix rauque. Vous avez foutu ma couverture en l'air. Tirez-vous, avant que je vous démolisse tous. » Il observait McClane. « Vous spécialement, poursuivit-il ; c'est vous le chef de cette contre-opération. »

Lowe interrogea : « Combien de temps êtes-vous resté sur Mars ?

— Un mois, grinça Quail.

— Et le but de votre séjour là-bas ? » demanda Lowe.

Les lèvres minces se tordirent ; Quail le fixa et ne dit rien. Finalement, faisant traîner les mots, il laissa tomber hostilement : « Agent d'Interplan, comme je vous l'ai déjà dit. Vous n'enregistrez donc pas tout ce qui se dit ? Repassez donc votre bande vid-aud à votre patron et foutez-moi la paix. » Et il ferma les yeux ; l'éclat dur cessa. McClane sentit aussitôt une vague de soulagement déferler en lui.

Lowe commenta calmement : « C'est un rude gaillard, Mr. McClane.

— Il ne le sera plus, assura McClane, aussitôt que nous lui aurons fait reperdre le fil de ses souvenirs. Il sera aussi doux qu'avant. » Puis il s'adressa à Quail : « Voilà donc pourquoi vous mouriez tellement d'envie d'aller sur Mars. »

Sans ouvrir les yeux, Quail affirma : « Je n'ai jamais eu envie d'aller sur Mars. On m'a donné cette mission – ils me l'ont collée dans les pattes et voilà : j'étais coincé. Je reconnais que j'étais curieux d'y aller mais qui ne le serait pas ? » Il ouvrit de nouveau les yeux et promena son regard sur eux trois, en particulier sur McClane. « C'est un fameux sérum de vérité que vous avez là ; cela m'a fait revenir en mémoire des choses dont je n'avais absolument aucun souvenir. » Il resta songeur. « Je me demande pour Kirsten, dit-il à moitié pour lui-même. Serait-elle dans le coup ? Comme relais d'Interplan chargé de m'avoir à l'œil... pour être bien sûr que je ne recouvre pas la mémoire ? Ce n'est pas étonnant qu'elle se soit tant fichue de mon envie d'aller là-bas. » Un pâle sourire lui vint aux lèvres – un sourire de compréhension – qui s'envola presque aussitôt.

McClane reprit : « Croyez-moi, Mr. Quail ; nous sommes tombés là-dessus tout à fait accidentellement. Dans le travail que nous faisons...

— Je vous crois », admit Quail. Il paraissait fatigué maintenant. La

drogue continuait à le faire descendre de plus en plus profond. « Où est-ce que j'ai dit que j'avais été ? murmura-t-il. Mars ? Difficile de se rappeler... Je sais que j'aimerais bien y aller ; comme tout le monde. Mais moi... » Sa voix s'effilochait. « N'suis rien qu'un employé, un petit employé de rien du tout. »

Se redressant, Lowe déclara à son supérieur : « Il veut qu'on lui plante un faux souvenir qui corresponde à un voyage qu'il a effectivement fait. Et un faux motif qui *est* le vrai motif. Il dit vrai ; il est profondément sous l'action de la narkidrine. Le voyage est très net dans sa mémoire... du moins sous sédatifs. Mais apparemment il ne s'en souvient pas autrement. Quelqu'un, dans un laboratoire militaire probablement, a dû effacer ses souvenirs conscients ; tout ce qu'il savait, c'était que d'aller sur Mars représentait quelque chose d'important pour lui, tout comme d'être agent secret. Ils n'ont pu effacer cela ; ce n'est pas un souvenir mais un désir, sans doute le même qui à l'origine l'a poussé à se porter volontaire pour cette mission. »

L'autre technicien, Keeler, demanda à McClane : « Que faisons-nous ? Greffer un faux modèle de souvenir sur le souvenir véritable ? On ne peut pas savoir ce qui en résulterait ; il se pourrait qu'il se rappelle partiellement son vrai voyage, et la confusion risquerait de provoquer un accident psychotique. Il se retrouverait avec deux données différentes dans sa mémoire : qu'il est allé sur Mars et qu'il n'y est pas allé ; qu'il est vraiment agent d'Interplan et qu'il ne l'est pas, que c'est un leurre. Je pense que nous devrions le ranimer sans lui implanter de faux souvenir et nous en débarrasser ; cette histoire sent mauvais.

— D'accord », fit McClane. Une idée lui vint à l'esprit.

« Pouvez-vous prévoir ce dont il se souviendra quand il se réveillera ?

— Impossible à dire, répondit Lowe, il est probable qu'il aura désormais un vague souvenir très confus de son vrai voyage. Et il doutera très fort, vraisemblablement, de son authenticité ; il conclura probablement que notre programmation a foiré quelque part. Et il se rappellera être venu ici car cela ne sera pas effacé à moins que vous ne vouliez qu'on l'efface.

— Moins nous ferons joujou avec ce bonhomme, fit McClane, mieux je me porterai. Nous n'allons pas faire joujou avec cette histoire ; nous avons déjà été bien assez stupides – ou assez malchanceux – pour découvrir un authentique espion d'Interplan qui a une couverture si parfaite que jusqu'à aujourd'hui, même lui ne savait pas ce qu'il était – ou plutôt ce qu'il est. »

Plus vite ils se laveraient les mains de l'homme qui se faisait appeler Douglas Quail, mieux cela vaudrait.

« Est-ce que vous allez installer les pochettes trois et soixante-deux dans son conapt ? demanda Lowe.

— Non, fit McClane. Et nous allons lui rembourser la moitié du tarif.

— La moitié ! Pourquoi la moitié ?

— Cela me paraît être un bon compromis », expliqua McClane sans grande conviction.

Dans le taxi qui le ramenait à son conapt des faubourgs résidentiels de Chicago, Douglas Quail se disait : *C'est vraiment bon d'être de retour sur Terra.*

Déjà, la période d'un mois passée sur Mars avait commencé à s'estomper dans sa mémoire ; il conservait seulement l'image de profonds cratères béants, d'une érosion générale des collines, de la vie, du mouvement lui-même. Un monde de poussière où presque rien ne se passait, où une bonne partie de la journée était consacrée à contrôler et à recontrôler sa réserve portative d'oxygène. Et puis les formes de vie : les humbles cactées et les ascarides.

Justement il avait ramené plusieurs exemplaires moribonds de la faune martienne ; il les avait passés en fraude à la douane. Après tout ils ne représentaient aucun danger, ne pouvant survivre dans la pesante atmosphère terrestre.

Fouillant dans la poche de sa veste, il chercha la boîte d'ascarides martiens.

Et à la place il trouva une enveloppe.

L'extirpant de sa poche, il découvrit à sa grande perplexité qu'elle contenait cinq cent soixante-dix poscreds en petites coupures.

D'où cela me vient-il ? se demanda-t-il. *N'ai-je pas dépensé tous les creds que j'avais au cours de ce voyage ?*

Accompagnant l'argent, il y avait un feuille de papier portant les mots suivants : Remboursement de la moitié du tarif, de la part de McClane. Et puis une date ; la date d'aujourd'hui.

« Recall, dit-il tout haut.

— Souvenir de quoi, monsieur ou madame ? s'enquit respectueusement le robot-chauffeur.

— Avez-vous un annuaire ? demanda Quail.

— Certainement, monsieur ou madame. » Une fente s'ouvrit d'où tomba un annuaire microfilmé du comté de Cook.

« Ça s'écrit bizarrement », fit Quail en feuilletant les pages jaunes. Il sentait la peur le gagner ; une peur tenace.

« Là, voilà ! s'exclama-t-il. Amenez-moi là-bas, à Rekal Inc. ; j'ai changé d'avis, je ne veux plus aller chez moi.

— Bien, monsieur ou madame selon le cas », acquiesça le

chauffeur. Un instant plus tard, le taxi filait dans la direction opposée.

« Est-ce que je peux me servir de votre téléphone ? demanda-t-il.

— Je vous en prie », répondit le robot-chauffeur. Et il lui présenta un vidphone *emperor* trois dimensions et couleur, flambant neuf.

Il composa le numéro de son conapt et au bout d'un court instant il se trouva confronté à l'image miniature, mais d'un réalisme qui le glaça, de Kirsten sur le minuscule écran.

« Je suis allé sur Mars, expliqua-t-il.

— Tu es soûl, firent ses lèvres méprisantes. Ou pire.

— C'est la vérité ; j'te l'jure.

— Quand ça ? questionna-t-elle.

— Je ne sais pas. » Il se sentait l'esprit confus. « Un voyage simulé, je crois. Par une des boîtes de souvenirs artificiels ou extra-factuels ou je ne sais quoi. Ça n'a pas marché. »

Kirsten reprit dédaigneusement : « Tu es *vraiment* soûl. » Et elle interrompit la communication. Il raccrocha alors, sentant le rouge lui monter au visage. *Toujours le même ton*, se dit-il échauffé. *Toujours le dernier mot, comme si elle savait tout et moi rien. Quel mariage, Seigneur !* pensa-t-il, tristement.

Un instant plus tard, le taxi s'arrêta le long du trottoir face à un petit immeuble moderne, rose et très élégant, au-dessus duquel une enseigne changeante au néon polychrome indiquait : REKAL, INCORPORATED.

La réceptionniste, très chic et nue jusqu'à la taille, sursauta d'étonnement puis reprit magistralement le contrôle d'elle-même. « Oh ! bonjour Mr. Quail, dit-elle nerveusement. Co... comment allez-vous ? Vous avez oublié quelque chose ?

— Le reste de mon paiement », rétorqua-t-il.

S'étant complètement ressaisie, la réceptionniste s'étonna : « Paiement ? Vous devez faire erreur, Mr. Quail. Vous êtes venu ici discuter de la possibilité de faire un voyage extra-factuel mais... » Elle haussa ses lisses et blanches épaules. « Si je comprends bien aucun voyage n'a été effectué. »

Quail explosa : « Je me souviens de tout, mademoiselle. Ma lettre à Rekal Inc. qui a mis toute cette affaire en branle. Je me souviens de mon arrivée ici, de mon entretien avec Mr. McClane, et des deux techniciens qui m'ont embarqué et administré une drogue pour me mettre K.O. » Ce n'était pas étonnant que la société lui ait remboursé la moitié du paiement. Le faux souvenir de son voyage sur Mars n'avait pas pris – du moins pas entièrement comme on le lui avait assuré.

« Monsieur Quail, glissa la jeune femme, bien que vous soyez un employé subalterne, vous êtes bel homme et cela nuit à votre visage que de vous mettre en colère. Si ça devait vous être agréable je

pourrais, hum, vous proposer de sortir avec moi...»

La rage l'envahit alors : « Je vous reconnais, rugit-il furieusement. Par exemple le fait que vos seins soient peints en bleu ; ça m'est resté dans la tête. Et je me souviens de la promesse que m'a faite Mr. McClane comme quoi, si je me rappelais être venu à Rekal Inc., je serais intégralement remboursé. Où est Mr. McClane ? »

Après un moment d'attente – qu'ils firent sans doute durer autant que possible – il se trouva une nouvelle fois assis en face de l'imposant bureau en noyer, exactement comme une heure auparavant.

« Une méthode à vous ! » lança Quail d'un ton sardonique. Sa déception – et sa rancœur – avaient pris des proportions énormes. « Mon soi-disant souvenir d'un voyage sur Mars en tant qu'agent secret d'Interplan est flou, vague et criblé de contradictions. Et je me rappelle parfaitement mes tractations avec vous autres. Je devrais porter cette affaire devant l'Office de Protection du Consommateur ! » Il fulminait à présent ; le sentiment d'avoir été floué le submergeait complètement, réduisant en miettes son aversion habituelle à s'engager dans une querelle publique.

L'air morose et prudent à la fois, McClane déclara : « Nous capitulons, Quail. Nous allons vous rembourser en totalité. Je reconnais pleinement que nous n'avons absolument rien fait pour vous. » Sa voix était résignée.

Quail accusa : « Vous ne m'avez même pas fourni les divers simulacres qui d'après vous devaient me prouver que je suis bien allé sur Mars. Tout ce baratin que vous m'avez tenu... ça n'a donné que du vent, pas même un talon de billet. Ni carte postale, ni passeport, ni certificat de vaccination, ni...

— Écoutez, Quail, trancha McClane. Supposez que je vous dise... (il s'arrêta)... Non, rien. » Il appuya sur un bouton de l'intercom : « Shirley, veuillez faire établir par la caisse un nouveau chèque de cinq cent soixante-dix creds au nom de Douglas Quail je vous prie, merci. » Il relâcha le bouton et fixa Quail d'un air maussade.

Bientôt le chèque apparut, la réceptionniste le posa devant McClane et s'éclipsa à nouveau, laissant les deux hommes seuls toujours face à face par-dessus la surface du bureau massif en noyer.

« Je voudrais vous donner un petit conseil, fit McClane en signant le chèque et le lui glissant. Ne racontez votre, hum, récent voyage sur Mars à personne.

— Quel voyage ?

— Euh, c'est justement le problème, poursuivit McClane obstinément. Le voyage dont vous vous souvenez partiellement. Faites comme si vous ne vous rappeliez plus de rien, comme s'il n'avait jamais eu lieu. Ne me demandez pas pourquoi ; suivez mon conseil, croyez-moi : cela vaudra mieux pour tout le monde. » Il s'était mis à

transpirer abondamment. « Maintenant, Mr. Quail, j'ai d'autres affaires en cours, d'autres clients à voir. » Il se leva et accompagna Quail à la porte.

En ouvrant la porte, Quail déclara : « Une maison qui travaille aussi mal que cela ne devrait pas avoir de clients du tout. » Et il ferma la porte derrière lui.

Dans le taxi qui le ramenait chez lui, Quail rédigea mentalement la lettre de protestation qu'il adresserait à l'Office de Protection du Consommateur, section Terra. Dès qu'il aurait sa machine à écrire sous la main, il s'y mettrait ; c'était clairement son devoir que d'alerter les gens afin qu'ils évitent Rekal Inc.

Arrivé à son conapt, il s'assit devant son Hermes Rocket portative, ouvrit les tiroirs et chercha du papier carbone... et remarqua une petite boîte qui lui était familière. Une boîte qu'il avait soigneusement remplie sur Mars de spécimens de la faune martienne et que plus tard il avait passée en fraude à la douane.

Ouvrant la boîte il découvrit, incrédule, six ascarides morts et plusieurs variétés des formes de vie unicellulaire dont se nourrissaient les vers martiens. Les protozoaires étaient desséchés, poussiéreux mais il les reconnut ; il lui avait fallu une journée entière de fouille parmi les énormes blocs de rochers sombres et inquiétants pour les trouver. Une merveilleuse excursion remplie de découvertes exaltantes.

Mais je ne suis pas allé sur Mars, se dit-il.

Pourtant d'un autre côté...

Kirsten apparut dans l'entrée de la pièce, serrant contre elle un sac en papier brun clair plein d'articles d'épicerie. « Qu'est-ce que tu fais à la maison au beau milieu de la journée ? » Avec une sempiternelle monotonie, le ton était accusateur.

« *Suis-je allé sur Mars ?* lui demanda-t-il. Toi, tu le sais bien.

— Évidemment que non, tu n'es pas allé sur Mars ; tu devrais le savoir, *toi*, j'imagine. N'es-tu pas tout le temps en train de pleurnicher que tu veux y aller ? » Il reprit : « Bon Dieu, je crois que j'y suis allé. » Puis au bout d'un moment il ajouta : « Et en même temps je pense que je n'y suis pas allé.

— Décide-toi.

— Comment le pourrais-je ? » Il gesticula : « J'ai les deux souvenirs greffés dans la tête ; l'un est vrai et l'autre ne l'est pas et je n'arrive pas à décider lequel est le bon et lequel est le faux. Pourquoi ne puis-je pas me fier à toi ? Toi, ils ne t'ont pas trafiquée. » Elle pouvait bien faire ça pour lui, même si elle n'avait jamais rien fait d'autre.

Kirsten annonça d'une voix égale et posée : « Doug, si tu ne te reprends pas en main, c'est fini entre nous. Je vais te quitter.

— Je suis dans le pétrin. » Sa voix était rauque et altérée, et tremblante. « Je suis probablement en train de plonger dans un

épisode psychotique ; j'espère que non, mais c'est peut-être bien ça. Ça expliquerait tout, en tout cas. »

Posant son sac de provisions, Kirsten se dirigea à grandes enjambées vers le placard. « Je ne plaisantais pas », lui dit-elle calmement. Elle sortit un manteau, l'enfila et retourna à la porte du conapt. « Je t'appellerai un de ces prochains jours, annonça-t-elle d'une voix sans timbre. Je te dis adieu, Doug. J'espère que tu finiras par t'en sortir. Je le souhaite de tout cœur ; pour ton bien.

— Attends, implora-t-il désespérément. Dis-moi seulement une chose et que ce soit catégorique ; j'y suis allé ou je n'y suis pas allé ? Dis-moi. » *Mais peut-être ont-ils modifié tes souvenirs aussi*, songea-t-il.

La porte se referma. Sa, femme était partie. Enfin !

Une voix dans son dos lança : « Bon, ça va ; maintenant mettez les mains en l'air, Quail. Et puis tournez-vous par ici, s'il vous plaît. »

L'homme qu'il avait en face de lui portait l'uniforme couleur prune de l'Agence de Police d'Interplan et son pistolet semblait être du modèle réglementaire de l'O.N.U. Et pour quelque étrange raison, il lui paraissait familier ; familier mais d'une façon trouble et déformée qu'il n'arrivait pas à définir. Aussi il leva les mains hâtivement.

« Vous vous rappelez, dit le policier, votre voyage sur Mars. Nous savons tout ce que vous avez fait aujourd'hui et tout ce que vous avez pensé... en particulier les pensées très importantes qui vous sont venues pendant le trajet de chez Rekal Inc. à chez vous. » Il expliqua : « Nous avons branché un télépémetteur dans votre cerveau et il nous renseigne en permanence. ».

Un émetteur télépathique ! Utilisant un protoplasme découvert sur Luna. Il frissonna de dégoût envers lui-même. La chose vivait en lui, à l'intérieur de son propre cerveau, se nourrissait, écoutait, se nourrissait. Mais la police d'Interplan s'en servait ; on en avait même parlé dans les homéo-journaux. C'était donc sans doute vrai, aussi sinistre que ce fût.

« Pourquoi moi ? » protesta Quail d'une voix blanche. Qu'avait-il fait... ou pensé ? Et qu'est-ce que cela avait à voir avec Rekal Inc. ?

« Dans le fond, répondit le flic d'Interplan, cela n'a rien à voir avec Rekal ; c'est entre vous et nous. » Il tapota son oreille droite. « Je capte toujours votre processus mental au moyen de votre émetteur cérébral. » Dans l'oreille de l'homme, Quail aperçut un petit bouchon de plastique blanc. « Donc, je dois vous prévenir : tout ce que vous pensez peut être retenu contre vous. » Il sourit. « Non pas que ce soit important actuellement ; vos paroles et vos pensées prouvent que vous êtes retombé dans l'oubli. Ce qui est gênant, c'est le fait que sous l'effet de la narkidrine chez Rekal Inc. vous avez parlé, aux techniciens et au patron, McClane, de votre voyage – où vous êtes allé, pour qui, et en partie ce que vous y avez fait. Ils ont très peur. Ils préféreraient

ne jamais vous avoir rencontré. » Il ajouta d'un air réfléchi : « Et ils n'ont pas tort. »

Quail assura : « Je n'ai jamais fait de voyage du tout, ce sont les techniciens de McClane qui m'ont mal implanté un faux souvenir. » Il songea alors à la boîte dans le tiroir de son bureau qui contenait les formes de vie martiennes, et au mal qu'il avait eu à les ramasser. Le souvenir avait l'air vrai. La boîte qui contenait les formes de vie, cela, c'était bien vrai. A moins que ce ne fût McClane qui l'ait dissimulée chez lui. Peut-être s'agissait-il des fameuses preuves dont McClane lui avait rebattu les oreilles.

Le souvenir de mon voyage sur Mars, songea-t-il, ne me convainc pas... mais malheureusement l'Agence de Police d'Interplan, elle, en est convaincu. Ils pensent que je suis vraiment allé sur Mars et que je m'en rends compte, du moins partiellement.

« Non seulement nous savons que vous êtes allé sur Mars, confirma le flic d'Interplan, répondant à ses pensées, mais nous savons que vous vous rappelez désormais assez de choses pour nous poser un problème. Et cela ne servirait à rien d'effacer tout cela de votre mémoire consciente, car si nous le faisons vous retourneriez tout simplement chez Rekal Inc., et recommenceriez à zéro. Et nous ne pouvons rien faire contre McClane et son opération, parce que notre juridiction ne s'étend qu'à nos propres hommes et à personne d'autre. De toute façon, McClane n'a commis aucun délit. » Il regarda Quail. « Vous non plus, juridiquement parlant. Vous n'êtes pas allé chez Rekal Inc. dans le but de recouvrer la mémoire ; il apparaît que vous y êtes allé pour la raison habituelle qui pousse les gens là-bas... l'attrait de l'aventure qu'éprouvent les gens ordinaires et effacés. » Il ajouta : « Malheureusement vous n'êtes ni ordinaire ni effacé et vous avez déjà connu bien trop de sensations fortes ; un traitement Rekal était bien la dernière chose au monde dont vous aviez besoin. Rien n'aurait pu être plus fatal pour vous ou pour nous. Et en l'occurrence, pour McClane. »

Quail demanda : « En quoi le fait de me souvenir de mon voyage – de mon soi-disant voyage – et de ce que j'ai fait là-bas, peut-il vous poser un problème ?

— Parce que ce que vous avez fait, expliqua le molosse d'Interplan, ne correspond pas à notre image de marque du père irréprochable défenseur de la veuve et de l'orphelin. Vous avez accompli pour nous ce que nous ne faisons jamais ; comme vous allez bientôt vous en souvenir – grâce à la narkidrine. Cela fait six mois que cette boîte de vers morts et d'algues traîne dans votre tiroir de bureau, et ce depuis que vous êtes revenu. A aucun moment, vous n'avez manifesté la moindre curiosité à son endroit. Nous ne savions même pas que vous l'aviez avant que vous ne vous en souveniez en rentrant de chez Rekal ; nous sommes alors venus ici en quatrième vitesse la

chercher. » Il ajouta bien inutilement : « Sans aucune chance de réussir ; nous n'avions pas le temps. »

Un deuxième flic d'Interplan vint rejoindre le premier et ils se consultèrent brièvement. Pendant ce temps, Quail pensait à toute allure. Il se rappelait mieux maintenant ; le flic avait raison pour la narkidrine. Ils – l'Interplan – s'en servaient probablement eux-mêmes. Probablement ? Il savait fichtrement bien qu'ils s'en servaient ; il les avait vus l'utiliser sur un prisonnier. Où donc était-ce que ça s'était passé ? Quelque part sur Terra ? Plus vraisemblablement sur Luna, estima-t-il, observant la scène qui émergeait de sa mémoire grandement déficiente mais qui lui revenait de plus en plus vite.

Et il se souvint d'autre chose. La raison pour laquelle ils l'avaient envoyé sur Mars, la mission qu'il avait accomplie.

Rien de surprenant à ce qu'ils eussent effacé sa mémoire.

« Oh ! bon Dieu ! » s'écria le premier des deux flics d'Interplan, interrompant sa conversation avec son compagnon. De toute évidence il avait capté les pensées de Quail. « Aïe, les choses se gâtent, c'est même ce qui pouvait arriver de pire ! » Il s'approcha de Quail, braquant à nouveau son pistolet sur lui. « Nous devons vous tuer, annonça-t-il. Et immédiatement. »

Effrayé, son collègue intervint : « Pourquoi immédiatement ? Pourquoi ne pas le transporter tout simplement à l'Interplan de New York et les laisser... »

— *Il sait pourquoi il faut que ce soit immédiatement* », répliqua le premier flic ; lui aussi paraissait inquiet à présent, mais Quail se rendit compte que c'était pour une tout autre raison. Sa mémoire était maintenant presque entièrement revenue et il comprenait parfaitement l'angoisse de l'agent.

« Sur Mars, s'exclama Quail d'une voix rauque, j'ai tué un homme. Après avoir effacé quinze gardes du corps. Certains avaient des pistolets électroniques tout comme vous. » Interplan l'avait entraîné cinq ans durant pour en faire un assassin, un tueur professionnel. Il connaissait des coups pour mettre hors de combat des adversaires armés... comme ces deux agents, et celui à l'écouteur le savait aussi.

S'il agissait assez rapidement...

Le coup de feu partit. Mais il avait déjà un bond de côté et simultanément il avait asséné un coup du tranchant de la main à l'agent qui tenait le pistolet. En un instant il était en possession du pistolet et tenait en respect l'autre agent, hébété.

« L'a capté mes pensées, fit Quail en reprenant son souffle. Il savait que j'allais le faire mais je l'ai fait quand même. »

Essayant de se relever, l'agent blessé grinça : « Il ne se servira pas de ce pistolet sur toi, Sam ; je capte ça aussi. Il sait qu'il est foutu, et il sait aussi que nous le savons. Allons, Quail. » Laborieusement et

grognant de douleur il se remit debout en vacillant. Il tendit la main. « Le pistolet, intima-t-il à Quail. Vous ne pouvez pas vous en servir, et si vous le rendez je vous promets de ne pas vous tuer ; vous serez jugé et quelqu'un de plus haut placé dans Interplan statuera, pas moi. Peut-être pourront-ils effacer une nouvelle fois votre mémoire ; je ne sais pas. Mais vous savez pourquoi j'allais vous tuer ; je ne pouvais pas vous empêcher de vous en souvenir. Alors en un sens la raison que j'avais de vouloir vous tuer est dépassée maintenant. »

Quail empoignant le pistolet bondit hors du conapt et fonça vers l'ascenseur. *Si vous me suivez*, pensa-t-il, *je vous tue, alors n'essayez pas*. Il écrasa le bouton d'appel de l'ascenseur et au bout d'un moment les portes coulissantes s'ouvrirent.

Les policiers ne l'avaient pas suivi. Ils avaient dû capter ses pensées bien arrêtées et avaient décidé de ne pas courir le risque.

L'ascenseur descendait, l'emmenant dans ses flancs. Il leur avait échappé – pour le moment – mais ensuite ? Où pouvait-il aller ?

L'ascenseur arriva au rez-de-chaussée ; un instant plus tard Quail s'était fondu dans la foule des piétons qui se pressaient dans les couloirs de circulation. Sa tête lui faisait mal et il avait envie de vomir. Mais au moins il avait échappé à la mort ; ils avaient bien failli l'abattre sur place, dans son propre conapt.

Et ils recommenceront probablement, se dit-il, *quand ils me retrouveront. Et avec cet émetteur branché dans ma tête, ça ne prendra pas longtemps.*

Ironiquement, il avait obtenu exactement ce qu'il avait demandé à Rekal Inc. : l'aventure, le risque, la Police d'Interplan en action, un voyage secret et dangereux sur Mars dans lequel sa vie était en jeu – tout ce qu'il avait souhaité avoir comme faux souvenir.

Les avantages que cela comportait – de n'être qu'un souvenir et rien de plus – lui apparaissaient clairement maintenant.

Seul, sur le banc d'un parc, il observait, maussade, un groupe de guillerets : un semi-oiseau importé des deux lunes de Mars, capable de vol plané en dépit de l'énorme pesanteur terrestre.

Je pourrais peut-être me débrouiller pour retourner sur Mars, pensa-t-il. Et après ? Ce serait encore pire sur Mars ; l'organisation politique dont il avait assassiné le leader le repérerait dès sa descente de vaisseau ; il aurait Interplan et eux à ses trousses, là-bas.

Vous m'entendez penser ? se demanda-t-il. C'était la porte ouverte à la paranoïa que d'être assis là tout seul à les sentir chercher sa fréquence, le contrôler, l'enregistrer, discuter... Il frémit puis se mit debout et erra sans but, les mains profondément enfoncées dans ses poches. *Où que j'aille*, constata-t-il, *vous serez toujours là avec moi. Tant que j'aurai ce machin dans la tête.*

Je vais vous faire une proposition, se dit-il – et leur dit-il. *Ne pourriez-*

vous pas m'imprimer une nouvelle matrice de souvenirs fictifs, comme vous l'avez déjà fait, qui me fasse vivre une vie moyenne et tranquille et n'être jamais allé sur Mars ? N'avoir jamais vu de près un uniforme d'interplan et ne m'être jamais servi d'un pistolet ?

Une voix répondit dans son cerveau : « Comme on vous l'a clairement expliqué : cela ne serait pas suffisant. »

Stupéfait, il s'arrêta.

« Nous avons déjà communiqué avec vous de cette manière, poursuivit la voix. Quand vous opériez sur le terrain, sur Mars. Cela fait des mois que nous ne l'avons plus fait et d'ailleurs nous étions persuadés que nous n'en aurions plus jamais besoin. Où êtes-vous ?

— Je marche, répondit Quail, vers ma mort. *Exécuté par vos agents*, ajouta-t-il, épiloguant mentalement. Comment pouvez-vous être sûr que cela ne sera pas suffisant ? demanda-t-il. Le procédé Rekal ne marche-t-il pas ?

— Comme nous vous l'avons dit, quand on vous dote d'un jeu de souvenirs ordinaires et moyens, cela vous rend... agité. Vous retourneriez inmanquablement chez Rekal ou chez un de ses concurrents. Nous ne tenons pas à ce que cela se reproduise.

— Supposez, avança Quail, qu'après avoir effacé mes vrais souvenirs, on m'implante quelque chose de plus important que des souvenirs ordinaires. Quelque chose qui répondrait à mes désirs profonds. Cela a été démontré ; c'est sans doute pourquoi vous m'avez engagé initialement. Mais vous devriez pouvoir trouver autre chose... quelque chose d'équivalent. Que j'étais l'homme le plus riche de Terra mais qu'en fin de compte j'ai fait don de toute ma fortune à des fondations pour l'éducation. Ou bien que j'étais un célèbre explorateur de l'espace lointain. Quelque chose de ce genre ; est-ce que cela ne ferait pas l'affaire ?

— (Silence.)

— Essayez, dit-il désespérément. Réunissez la crème de vos psychiatres militaires et explorez mon esprit. Percez à jour mon rêve le plus cher. » Il réfléchit. « Des femmes, suggéra-t-il, des milliers de femmes, comme Don Juan. Play-boy interplanétaire... une maîtresse dans chaque ville de la Terre, de Luna et de Mars. Seulement, j'aurais laissé tomber pour cause d'épuisement. Je vous en prie, supplia-t-il. Essayez !

— Vous vous rendriez de vous-même, alors ? demanda la voix dans sa tête. Si nous acceptions de chercher un tel moyen ? si cela est possible ? »

Après un temps d'hésitation il répondit : « Oui. » *Je prends le risque, pensa-t-il, de me faire tuer tout bonnement.*

— A vous de faire le premier pas, reprit la voix. Venez vous rendre et nous étudierons les possibilités qui existent. Cependant si nous

échouons, si vos vrais souvenirs se mettent à réapparaître comme cette fois-ci, alors...» Il y eut un silence puis la voix acheva : « Nous devons vous anéantir. Comme vous devez le comprendre. Alors, Quail, vous voulez toujours essayer ?

— Oui », répondit-il. Parce que l'alternative était la mort immédiate et certaine. Au moins de cette façon, il avait une chance, si mince qu'elle fût.

« Présentez-vous à notre caserne principale à New York, indiqua la voix du flic d'Interplan. Au 580 de la 5^e Avenue, douzième étage. Une fois que vous vous serez rendu, nos psychiatres se mettront au travail sur vous ; nous vous ferons passer des tests pour obtenir un profil de personnalité. Nous tenterons de découvrir votre fantasme fondamental et déterminant ; ensuite nous vous ramènerons ici, chez Rekal Inc. ; nous les mettrons dans le coup afin qu'ils réalisent ce fantasme par substitution rétroactive. Et... bonne chance. Nous vous devons bien cela ; vous avez été un précieux auxiliaire pour nous. »

Il n'y avait aucune malveillance dans la voix ; ils – l'organisation – avaient plutôt de la sympathie pour lui.

« Merci, » dit Quail. Et il se mit à la recherche d'un robot-taxi.

« Mr. Quail, expliqua le psychiatre d'Interplan – un homme d'un certain âge au visage grave –, la nature de votre désir-fantasme de base est des plus intéressante. Et elle n'a probablement rien à voir avec ce que consciemment vous pouvez imaginer ou supposer. C'est généralement le cas et j'espère que cela ne vous troublera pas trop de l'entendre. »

Le haut gradé d'Interplan qui était présent commenta sèchement : « Il n'a pas intérêt à être trop troublé s'il ne veut pas y passer.

— Contrairement au fantasme consistant à vouloir être un agent secret d'Interplan, continua le psychiatre, assez plausible dans la mesure toute relative où il était le produit d'une certaine maturité, le cas présent fait état d'un rêve saugrenu de votre enfance ; rien d'étonnant à ce que vous n'en ayez plus souvenir. Votre fantasme, donc, est le suivant : vous avez neuf ans et vous marchez tout seul sur un chemin de campagne. Un groupe de vaisseaux spatiaux d'un genre inconnu, venu d'une autre galaxie, atterrit juste devant vous. Personne sur terre, à part vous, Mr. Quail, ne les voit. Les créatures qu'ils renferment sont minuscules et inoffensives, un peu comme des mulots, bien qu'ils soient en train d'essayer d'envahir la terre. Des dizaines de milliers de vaisseaux identiques arriveront bientôt, quand cette équipe de reconnaissance leur aura donné le feu vert.

— Et j'imagine que je les arrête, intervint Quail, ressentant un mélange d'amusement et de dégoût. A moi seul, je les élimine. En les

écrasant du pied probablement.

— Non, poursuit patiemment le psychiatre. Vous empêchez l'invasion, mais non pas en les détruisant. Au lieu de cela, vous faites preuve de bonté et de générosité à leur égard, tout en sachant par télépathie – leur mode de communication – pourquoi ils sont venus. Ils n'ont jamais rencontré un être pensant manifester une telle humanité à leur égard, et pour vous prouver leur gratitude, ils font un pacte avec vous. »

Quail compléta : « Ils n'envahiront pas la Terre tant que je serai vivant.

— Exactement. » Le psychiatre s'adressa à l'officier d'Interplan : « Vous voyez, cela correspond à sa personnalité, malgré son mépris affecté.

— Donc, par le simple fait d'exister, dit Quail qui sentait monter en lui un plaisir grandissant, par le simple fait de vivre, j'empêche la Terre de tomber sous un joug étranger. Dans ce cas, je suis effectivement la personne la plus importante de Terra. Sans lever le petit doigt.

— C'est tout à fait ça, monsieur, acquiesça le psychiatre, et c'est là le pivot même de votre psyché ; c'est un fantasme d'enfance qui vous a marqué pour la vie et qui, sans thérapie des profondeurs et utilisation de drogues, ne vous serait jamais remonté à la mémoire. Pourtant il a toujours existé en vous ; il était enfoui mais n'a jamais cessé d'être. »

Le haut gradé de la police demanda à McClane qui écoutait attentivement, assis à côté : « Pouvez-vous lui implanter un modèle de souvenir extrafactuel aussi poussé ?

— On nous présente tous les genres possibles et imaginables de fantasmes, répondit McClane, et franchement j'ai déjà entendu bien pire. C'est tout à fait dans nos possibilités. D'ici vingt-quatre heures, il ne se contentera pas seulement de *souhaiter* avoir sauvé la Terre ; mais il croira dur comme fer qu'il l'a fait. »

L'officier supérieur de la police déclara : « Bon, vous pouvez vous y mettre. En prévision, nous avons déjà effacé une nouvelle fois le souvenir de son voyage sur Mars. »

Quail intervint : « Quel voyage sur Mars ? »

Personne ne répondit et il rengaina sa question à contrecœur. De toute façon, une voiture de la police venait d'apparaître ; lui, McClane et l'officier supérieur y prirent place, et bientôt, ils roulaient vers Chicago et ReKal Inc.

« Vous feriez bien de ne pas commettre d'erreur cette fois, conseilla l'officier de police au gros McClane qui semblait inquiet.

— Je ne vois pas ce qui pourrait clocher, marmonna ce dernier en transpirant. Cela n'a rien à voir avec Mars ou Interplan cette fois.

Empêcher à lui seul l'invasion de la Terre par une autre galaxie...» Il secoua la tête à ces mots. « Oh ! là ! là ! jusqu'où les rêves d'un gosse vont se nicher ! Et par pieuse vertu, par-dessus le marché, et non pas par la force. C'est un rien tordu. » Il tamponna son front avec un grand mouchoir d'étoffe.

Personne ne dit rien.

« Dans le fond, ajouta-t-il, c'est touchant.

— Mais présomptueux, rectifia roidement le policier. Dans la mesure où l'invasion reprendra quand il mourra. Ce n'est pas surprenant qu'il ne s'en souvienne pas ; c'est le fantasme le plus extravagant que j'aie jamais rencontré. » Il jeta un regard désapprobateur à Quail. « Et quand je pense que ce type-là émerge à notre budget. »

Arrivés à Rekal Inc., la réceptionniste, Shirley, les accueillit fiévreusement dans le hall. « Bienvenue chez nous, Mr. Quail, gazouilla-t-elle, ses seins en forme de melons – peints aujourd'hui d'orange lumineux – tressautant d'émoi. Je suis navrée que tout se soit si mal passé la dernière fois ; je suis sûre que cela ira bien mieux cette fois-ci. »

Tamponnant toujours machinalement son front luisant avec son mouchoir en lin d'Irlande soigneusement plié, McClane ajouta : « Cela vaudrait mieux. » Lestement il récupéra Lowe et Keeler et les escorta avec Douglas Quail jusqu'à la salle de travail, puis il retourna avec Shirley et l'officier supérieur dans son bureau familial pour attendre.

« Avons-nous une pochette correspondant à cela, Mr. McClane ? demanda Shirley, le heurtant dans son agitation et rougissant pudiquement.

— Oui, je crois. » Il essaya de se rappeler puis abandonna et consulta le tableau de références. « Une combinaison, décida-t-il à haute voix, des pochettes quatre-vingt-un, vingt et six. » Il retira de la chambre forte située derrière son bureau les pochettes appropriées et les apporta sur son bureau pour les vérifier. « Dans la quatre-vingt-un, expliqua-t-il, une baguette magique de guérison lui ayant été offerte – au client en question, en l'occurrence Mr. Quail – par des êtres d'une autre galaxie en témoignage de leur gratitude.

— Est-ce qu'elle marche ? demanda l'officier de police avec curiosité.

— Elle a marché, expliqua McClane. Mais il l'a épuisée il y a bien longtemps en s'en servant pour guérir ici et là. Il la garde cependant en souvenir. Mais il se rappelle qu'elle fonctionnait remarquablement. »

Il gloussa, puis ouvrit la pochette numéro vingt. « Un papier du secrétaire général de l'O.N.U. le remerciant d'avoir sauvé la Terre ; ceci ne concorde pas exactement car le fantasme de Quail tient en

partie au fait que personne n'est au courant de l'invasion à part lui, mais pour faire vraisemblable nous le mettrons avec. » Il examina ensuite la pochette numéro six. Qu'y avait-il donc là-dedans ? Il ne se souvenait plus, et fronçant les sourcils il plongea la main dans le sachet de plastique sous l'œil attentif de Shirley et du policier d'Interplan.

« Des inscriptions, dit Shirley, dans une drôle de langue.

— Ceci explique qui ils étaient, déclara McClane, et d'où ils étaient venus. Y compris une carte céleste détaillée qui retrace leur vol pour arriver ici et leur système d'origine. C'est écrit naturellement dans leur langue, donc il ne peut le lire. Mais il se souvient qu'ils le lui ont lu dans sa langue. » Il rassembla les trois simulacres au centre de son bureau. « Il faut que ces objets soient apportés dans le conapt de Quail, dit-il au policier. Afin qu'il les trouve en rentrant chez lui. Ils le confirmeront dans son fantasme. P.O.S. – Procédure Opérationnelle Standard. » Il eut un petit rire nerveux, se demandant comment les choses se passaient du côté de Lowe et de Keeler.

L'intercom bourdonna. « Mr. McClane, je suis désolé de vous déranger. » C'était la voix de Lowe ; il se figea sur place en la reconnaissant, il se figea et resta sans voix. « Mais il se passe quelque chose. Il vaudrait peut-être mieux que vous veniez ici jeter un coup d'œil. Comme la dernière fois, Quail a bien réagi à la narkidrine ; il est inconscient, détendu, réceptif, mais... »

McClane s'élança vers la salle de travail.

Allongé sur une table d'auscultation, Douglas Quail respirait lentement et régulièrement, les yeux à demi fermés, vaguement conscient de ceux qui l'entouraient.

« Nous avons commencé à l'interroger, dit Lowe, tout pâle, pour savoir où placer exactement son souvenir-fantasme d'avoir sauvé la Terre à lui tout seul. Et assez curieusement...

— Ils m'ont dit de ne rien dire, marmonna Douglas Quail d'une voix que la drogue rendait pâteuse. C'était ça notre accord. Je n'avais même pas le droit de m'en souvenir. Mais comment aurais-je pu oublier un événement pareil ? »

J'imagine que ça ne doit pas être facile, se dit McClane. Mais vous avez pu – jusqu'à aujourd'hui.

« Ils m'ont même donné un parchemin de reconnaissance, murmura Quail. Il est caché dans mon conapt ; je vous le montrerai. »

S'adressant à l'officier d'Interplan qui l'avait suivi, McClane déclara : « Eh bien, si je puis me permettre une suggestion, il vaudrait mieux ne pas le tuer. Sinon ils reviendront.

— Ils m'ont aussi donné une baguette magique à anéantir invisible, marmonna Quail dont les yeux étaient maintenant tout à fait clos. C'est avec ça que j'ai tué ce gars sur Mars que vous m'aviez envoyé

descendre. Elle est dans mon tiroir avec la boîte d'ascarides martiens et les plantes séchées. »

Sans mot dire, l'officier d'Interplan tourna les talons et s'éloigna à grands pas de la salle de travail.

Je ferais aussi bien de ranger ces pochettes de preuves simulacres, se dit McClane résigné. A pas comptés, il regagna son bureau. Y compris la citation du secrétaire général de l'O.N.U. Après tout.

La vraie ne tarderait sans doute pas à arriver.

Traduit par BERNARD RAISON.
We Can Remember it for you Wholesale.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

CONFIGURATION DU RIVAGE SEPTENTRIONAL

par R.A. Lafferty

Au fond de l'homme, disait le célèbre psychanalyste Groddeck, cela. Mais cela quoi ?

Un désir inaccessible, commun à tous les hommes et qu'il n'est même pas possible de voir, ni de nommer, le désir d'une réponse à une question qui n'est pas posée.

Il arrive qu'un rêve se reproduise et semble tendre vers cette question et peut-être à la révélation de sa réponse.

Ah ! si l'on pouvait s'installer dans ce rêve et l'explorer jusqu'au bout, pour enfin savoir...

LE patient s'appelait John Miller.

L'analyste s'appelait Robert Rousse.

Deux hommes.

La pièce était encombrée d'appareils d'éclairage, d'expérimentation et d'enregistrement. Elle renfermait des meubles qui conféraient par petits groupes : canapés, fauteuils, chaises de bureau, bureaux, divans, tables basses, et deux petits bars. Il y avait des livres et il y avait une cabine d'ombre. Les tableaux accrochés aux murs étaient de genres très divers.

Un décor. Qu'il soit simple, et ne vous laissez pas distraire par des détails sans importance.

« J'ai laissé aller mon travail, disait Miller. Ma femme dit que je la délaisse. Mes fils me disent que je suis devenu un étranger apathique. Tout le monde s'accorde à dire que j'ai perdu toute ambition et tout jugement. Et pourtant, j'ai une ambition passionnée. Mais je ne suis pas capable de l'exprimer.

— Nous allons trouver les mots pour cela, Miller, que ce soient les vôtres ou les miens, répondit Rousse. Allez-y, laissez-vous aller, dites-la moi tout de suite ! Vite, quelle est cette ambition passionnée ?

— Visiter le Rivage Septentrional, et faire en sorte d'y rester.

— Comment arrive-t-on à ce Rivage Septentrional, Miller ?

— C'est là le problème. Je ne peux le localiser que très vaguement

sur le globe terrestre. Il me semble parfois qu'il devrait se trouver au large de la pointe Est de la Nouvelle-Guinée, au nord des îles d'Entrecasteaux en évitant Trobriand ; j'ai aussi l'impression qu'il est situé plus loin, dans le passage des Moluques près des îles Talaud ; ou même qu'il devrait être un peu plus au sud, vers le nord lorsqu'on remonte de la mer de Banda en empruntant l'un des détroits. Mais j'ai parcouru toutes ces mers sans trouver un seul indice de sa situation. Et, où que j'essaie de le situer, les cartes montrent des étendues d'eau ou des terres inacceptables.

— Cela fait combien de temps ?

— Près de vingt-cinq ans.

— Tout cela se trouve dans ce que nous pourrions appeler les Indes Orientales et date du temps où vous étiez dans cette partie du monde, au cours de la Seconde Guerre mondiale. Quand est-ce devenu critique ?

— Ça a toujours été critique, mais je réussissais à m'en sortir. J'ai lancé mon affaire, fondé une famille et mené une vie agréable et intéressante. J'étais capable de reléguer cela dans mes heures normales de sommeil. Maintenant, je ralentis un peu l'allure et j'ai moins d'énergie. J'ai du mal à faire aller les deux choses de pair.

— Pouvez-vous rattacher à quelque chose l'impression que vous fait le Rivage Septentrional ? Un souvenir d'enfance transfiguré d'une vision frappante de la mer ? Une intuition déclenchée par des considérations artistiques ? Pouvez-vous remonter aux racines du rêve évocateur ?

— J'ai passé toute mon enfance dans les terres, sans même une vue frappante d'un lac. Et pourtant, l'approche du Rivage Septentrional m'est dans une certaine mesure familière depuis ma petite enfance. Je ne crois pas avoir la moindre intuition, ni aucun sens artistique. Ce n'est qu'un rêve persistant qui m'y amène presque. Je double un promontoire juste au-delà duquel doit se trouver le Rivage Septentrional. A moins que j'aie quitté le bateau ; je me fraie alors péniblement un chemin dans les hauts-fonds ; je n'ai plus ensuite qu'une étroite, mais inquiétante, langue de terre à parcourir pour atteindre le Rivage Septentrional. Ou bien je suis peut-être sur le Rivage Septentrional même, et je traverse le brouillard en direction de l'endroit important et je vivrai toute l'aventure aussitôt que le brouillard se sera un peu levé ; mais il ne se lève pas. J'ai été mille fois sur le point de le découvrir.

— Très bien. Étendez-vous et mettez-vous à rêver, Miller. Nous allons essayer de vous faire passer ce promontoire. Rêvez et nous allons enregistrer tout ça.

— Ce n'est pas aussi simple, Rousse. Il y a toujours des préliminaires par lesquels il me faut passer. Il y a d'abord un décor, le

bruit et l'odeur d'un endroit près des brisants de la plage, et les coups de tonnerre de la marée. Cette toile de fond aquatique s'estompe ensuite, mais elle reste à l'arrière-plan. Et puis il y a un petit rêve préliminaire, un rêve d'eau qui n'est pas le rêve principal. Le rêve précurseur passe et s'en va, pénétrant et clair, et il distille son propre plaisir détourné. Et c'est alors seulement que je peux entreprendre le voyage vers le Rivage Septentrional.

— Très bien, Miller, nous allons respecter les agréables détours. Rêvez vos rêves dans l'ordre qui leur est propre. Étendez-vous ici et mettez-vous à votre aise. L'injection, maintenant. Les enregistreurs et la cabine d'ombre vous attendent. »

Les cabines d'ombre reproduisaient les rêves dans toutes les dimensions et en faisant appel à tous les sens, avec une telle authenticité que plus d'un malade, en revoyant l'enregistrement de ses propres rêves, était stupéfait de voir qu'une impression dont il aurait dit qu'elle était impossible à rendre, était parfaitement exprimée par l'ombre, la couleur, le mouvement ou le bruit, voire l'odeur. La cabine d'ombre de l'analyste Rousse était plus qu'une cabine standard dans la mesure où il y avait incorporé beaucoup de ses propres inventions. Elle reproduisait parfaitement les rêves de ses patients, encore que dans une certaine mesure à travers ses propres yeux et présuppositions.

Ce furent d'abord les principes fondamentaux qui furent donnés, et Rousse réalisa que pour son patient Miller c'était la Nouvelle-Guinée et plus particulièrement la Papouasie Noire, le pays montagneux désolé, peuplé de gens ténébreux et spectraux. C'était la nuit ; l'endroit semblait se trouver à quelque cinquante mètres des brisants, mais tous les roulements de tonnerre et tous les soupirs en étaient audibles. Et il y avait autre chose : la marée mugissait sous le sol ; l'océan s'infiltrait dans les terres. La Nouvelle-Guinée, la montagne qui est une île, était une montagne pleine d'eau. Les racines de la montagne remuaient et soupiraient, les blocs erratiques craquaient lorsque le marteau de la marée venait les frapper, et à l'intérieur des falaises le niveau de l'eau s'élevait. On éprouvait le sentiment d'être sur un gigantesque bateau, un bateau d'un millier de kilomètres de longueur.

« Il a, bien saisi les principes fondamentaux de la Terre Élémentaire », fit l'analyste Rousse. Puis les éléments s'estompèrent légèrement et le rêve précurseur commença.

C'était un bateau à rames à fond plat datant d'une ancienne partie de camping. Il était allongé sur le dos au fond du bateau qui était attaché par une corde à une souche ou à un arbre, et il se balançait à peine dans le courant. Et il y avait là une autre montagne pleine d'eau, mais intérieure celle-là et d'une masse bien moindre, et des sources

froides comme la glace jaillissaient de ses flancs pour s'élancer le long de ses contreforts couverts de pins vers les galets des berges du cours d'eau. Des poissons bondissaient dans la nuit et des serpents noirs se laissaient glisser le long de la colline pour boire. Les coassements des grenouilles-taureaux se faisaient écho, des chats-huants se signalaient à l'attention ; au loin, des chiens et des hommes étaient dehors et faisaient le mort, les aboiements des chiens portant à des kilomètres. L'adolescent se rappela alors ce qu'il avait à faire et, dans son rêve, détacha la corde du bateau qu'il poussa au fil de l'eau ; il tira ensuite sa ligne à plusieurs hameçons qui traînait dans le courant. Il ôta de chaque hameçon un poisson aussi long que le bras, jusqu'à ce que le bateau en soit plein et presque submergé.

Et du dernier de tous les hameçons il retira une tortue grosse comme une roue de charrette. Il n'aurait jamais été capable de la mettre dans le bateau si la tortue ne s'était pas aidée en projetant par-dessus le bord sa jambe chaussée d'une botte, et en se hissant à l'intérieur. Car à ce moment-là, ce n'était plus tellement une tortue, mais plutôt une personne que l'enfant connaissait. Alors il parla pendant un certain temps avec la tortue qui n'était plus exactement une tortue. La tortue avait une blague de Bull Durham et le garçon avait du papier, alors ils se roulèrent des cigarettes et les fumèrent en regardant les nuages de la nuit défiler au-dessus de leurs têtes. L'un d'eux s'appelait Toute-finesse ; un autre nommé Brillonge poursuivit le premier, et il le rattraperait ou le forcerait sans tarder à grimper dans un arbre, s'ils ne rentraient pas d'abord dans une montagne ou dans la lune.

« Mon vieux, ça c'est la vie ! fit la tortue.

— Ça c'est la vie, mon vieux ! répéta l'adolescent.

— C'est un poète », fit Rousse ; cela l'étonnait. Il se savait cultivé et savait que Miller ne l'était pas.

Puis le petit rêve précurseur passa et le voyage tortueux et épuisant vers le Rivage Septentrional commença. Il contournait un promontoire dans un vieux voilier à bord duquel tous les hommes étaient morts, à l'exception du rêveur. Les morts souriaient et étaient assez heureux à leur façon. Avant de mourir, ils s'étaient attachés aux bastingages, aux bossoirs et à toutes les choses du même genre. « Ils ne voulaient pas assez fort, dit le rêveur, mais ils ne m'en voudront pas d'aller de l'avant. » Seulement le promontoire était diablement difficile à doubler. Vinrent alors le vent et une bruine pénétrante, et le vaisseau se mit à frémir. La seule lumière était cendreuse, comme dans une fausse aurore. Il régnait une tension prodigieuse. Le rêveur se débattait et Rousse, pris par l'émotion, se sentit profondément concerné et aurait été désespéré, n'eût été l'espoir ultime qui s'emparait de lui.

Un marsouin émit un fort coup de sifflet et à cet instant ils contournèrent le promontoire. Mais c'était un faux promontoire, et le vrai promontoire se trouvait encore plus loin sur l'avant. Et pourtant, le but était maintenant plus excitant que jamais. Mais le courant et le vent à la fois étaient contre eux. Rousse était un homme pratique. « Nous n'y parviendrons pas ce soir, dit-il. Nous ferions mieux de nous mettre en panne dans cette petite crique et de nous cramponner à l'avantage acquis. En partant d'ici, la prochaine fois nous pourrions y arriver.

— Oui, nous allons nous arrêter dans cette petite crique, répéta l'un des morts, nous y arriverons lors de la prochaine sortie. – Nous allons le faire *maintenant* ! » jura le rêveur. Il forçait le voilier et refusait de renoncer.

Ce fut très long et pénible, et ils n'y parvinrent pas cette nuit-là – ou cet après-midi-là, dans le cabinet de l'analyste. Lorsque le rêve s'interrompit finalement, Miller et Rousse étaient tous les deux tremblants de l'effort qu'ils avaient fourni, et le grand espoir était remis à plus tard.

« Et voilà, fit Miller. Je m'en rapproche parfois davantage. Il y a là-bas quelque chose qui en vaut la peine. Il faut que j'y arrive.

— Nous aurions dû jeter l'ancre dans la crique, dit Rousse. Nous aurons certainement perdu du terrain, mais on n'y peut rien. Je pense que je suis un peu trop en empathie avec tout cela, Miller. Je comprends à quel point c'est réel pour vous. L'analyse, ainsi que vous l'ignorez peut-être, possède des analogues dans de nombreuses sciences. En théologie morale, que je tiens pour une science, l'analogue est la Compensation Ultime. Je suis sûr de pouvoir vous aider. Je vous ai déjà aidé, Miller. Demain, nous irons beaucoup plus loin. »

La séance du lendemain commença de façon très semblable. C'était de nouveau la Nouvelle-Guinée, la Terre Élémentaire, le Pays de la Montagne Spectrale, les Fondements imprégnés par le Chaos qu'est la Mer. Celle-ci rugissait et soupirait et tremblait pour indiquer qu'il y a des esprits noirs et verts comme la mer dans les principes fondamentaux. Puis les principes fondamentaux trouvèrent leur place à l'arrière-plan, et le rêve précurseur s'insinua.

L'adolescent, le rêveur, était dans un canoë. Il faisait nuit, mais les lumières du parc étaient allumées, ainsi que les lanternes des restaurants et des guinguettes qui longeaient le chemin. La fille était avec lui dans le canoë ; elle avait des yeux verts et une bouche agréablement sinueuse. Eh bien, c'était San Antonio vu de la petite rivière qui traverse les autoroutes et passe sous les ponts. Puis ils dépassèrent l'autoroute et sortirent de la ville. Des chênes verts surplombaient le cours d'eau et des usnées barbuës traînaient à la

surface, de sorte qu'ils avaient l'impression de dériver à travers un nuage fait de fils de la Vierge et de brins de vieille toile à sac.

« Nous avons parcouru un millier de milles, dit la fille. Et le canoë coûte un dollar le mille. Si tu n'as pas tout cet argent, il faudra que nous gardions le canoë ; l'homme ne le reprendra jamais si nous ne le payons pas. – J'ai l'argent, mais peut-être préférons-nous le mettre de côté pour payer les petits déjeuners, lorsque nous traverserons le Mississippi », répondit le jeune garçon. La fille s'appelait Ginger et elle s'escrimait sur un instrument sphéroïde à cordes qui tournait sur lui-même tandis qu'elle en jouait, et changeait de couleur à la façon un jukebox. Le bout de la pagaie du canoë brillait comme une étoile et laissait des traînées de poussière cosmique sur l'eau de la nuit lorsque le garçon l'y plongeait.

Ils traversèrent le Mississippi et se retrouvèrent dans un monde qui sentait le trèfle doux et mouillé et le très jeune poisson-chat. Le garçon jeta la pagaie et embrassa Ginger. Il eut l'impression qu'elle le retournait comme un gant, l'attirant complètement en elle. Tout d'un coup, elle le mordit impitoyablement et profondément avec de terribles dents, et il sentit le sang couler le long de son visage lorsqu'il la repoussa. Il la fit tomber du canoë et elle s'enfonça de plus en plus profondément dans l'eau. Le gouffre aquatique était baigné d'une lumière verte, et il la regarda sombrer. Elle lui fit un signe de la main et l'appela dans un jaillissement de bulles. « Tout va bien. J'en avais assez du canoë, n'importe comment. Je rentrerai à pied.

— Que le diable t'emporte, Ginger, pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu n'étais pas une personne ? » demanda le rêveur.

« Chacun de ces petits rêves précurseurs est un rituel, une offrande », dit Rousse.

Puis le rêve précurseur glissa, comme le canoë lui-même, et le rêve principal se rassembla une fois de plus pour monter à l'assaut du gros effort. Ils étaient de nouveau en route pour le Rivage Septentrional, mais pas sur un voilier. C'était un bateau à vapeur qui faisait un grand bruit et voguait avec neuf autres vaisseaux en une splendide formation qui empruntait l'un des détroits menant hors de ce que, par concession envers le monde, ils continuaient d'appeler la Mer de Banda.

« Nous arrivons maintenant au bout du monde, dit le rêveur, et moi seul connais le chemin, ici. – Ce n'est pas le bout du monde, fit l'un des marins. Regardez, voilà la carte, et voici où nous sommes. Vous voyez bien que nous sommes encore loin du bout du monde. – La carte est fausse, répondit le rêveur. Laissez-moi l'arranger. » Il déchira la carte en deux. « Regardez, maintenant, dit-il en leur montrant du doigt. Ne sommes-nous pas maintenant au bout du monde ? » Ils

virent tous que c'était vrai ; sur quoi tous les marins se mirent à sauter à bas du bateau et à essayer de regagner la terre ferme à la nage. Et les autres bâtiments de la formation se cabrèrent l'un après l'autre et plongèrent dans l'abîme par-dessus le bord de l'eau. C'était vraiment le bout du monde où se précipitaient les eaux.

Mais le rêveur connaissait le secret de cet endroit et il avait confiance. Il vit juste à temps, à l'endroit précis où il savait la trouver, une étroite langue de haute mer qui se prolongeait au-delà du bout du monde. Le vaisseau s'engagea sur cette langue étroite et s'y maintint en équilibre très précaire. « Pour l'amour du Ciel, soyez prudent ! haleta Rousse. Oh ! du diable ! Je me laisse bien trop concerner par le rêve d'un patient. » Enfin, le passage était joliment impressionnant, par ici. La langue était tellement étroite que le vaisseau semblait naviguer dans le vide ; et des deux côtés il y avait un gouffre sans fond, avec le bruit de l'eau qui s'y précipitait et y tombait pour toujours. Le ciel aussi avait pris fin – il ne s'étendait pas au-delà du monde. Il n'y avait pas de lumière, rien qu'une obscurité cendreuse. Et le vent impétueux s'élevait des profondeurs, des deux côtés.

Le rêveur poursuivit néanmoins son chemin, jusqu'au moment où la langue d'eau devint trop étroite pour maintenir le bateau en équilibre. « Je vais continuer à pied », dit le rêveur, et c'est ce qu'il fit. Le vaisseau se cabra et plongea dans l'espace sans fond ; et le rêveur marchait pour ainsi dire sur une corde d'eau, plus étroite que ses bottes, aussi étroite qu'une corde, en fait, et qui était, de plus, très glissante. La sensation de profondeur serrait le cœur. Rousse lui-même tremblait et était couvert de sueur froide au danger par procuration qui en émanait.

Mais le rêveur connaissait encore le secret. Il vit le ciel recommencer, loin vers l'avant ; or il n'y a pas de ciel au-dessus du néant. Et après avoir progressé encore un peu sur ce sentier périlleux, il vit l'endroit où la terre recommençait, une vraie masse de terre qui se dessinait vers l'avant.

Ce qu'on voyait vaguement, bien sûr, c'était, la partie postérieure de la masse de terre, et un étranger s'en approchant n'en aurait pas deviné l'importance. Mais le rêveur savait qu'il n'avait qu'à l'atteindre et à en faire le tour pour être sur le Rivage Septentrional même.

L'excitation de la chose à venir était communicative, et à cet instant même la corde, d'eau s'élargissait pour former un chemin. Il était tout aussi glissant et périlleux et il était toujours bordé, de chaque côté, par des profondeurs tellement vertigineuses qu'à côté un millier de milles ne signifiaient rien de plus qu'un pouce. Et c'est alors que pour la première fois le rêveur réalisa le côté effrayant de ce qu'il était en train de faire. « Mais j'ai toujours su que je pourrais marcher sur l'eau si les choses allaient suffisamment mal », dit-il.

C'était un chemin hasardeux, mais un homme pouvait marcher dessus.

« Continuez ! Continuez ! hurla Rousse. Nous y sommes presque ! – Il y a une brèche dans le chemin », dit Miller, le rêveur. Et il y en avait une. Elle n'était pas à une centaine de pieds de la masse de terre, elle ne se trouvait pas à un millier de pieds de la pointe du promontoire et de l'arrivée au Rivage Septentrional même. Mais il y avait une rupture totale dans le chemin. En face d'eux, sur la masse de terre incertaine, se tenait un manchot empereur.

« Il vous faudra attendre que nous l'ayons comblée, leur dit le manchot. Mes frères sont allés chercher encore de l'eau pour l'arranger, mais nous n'aurons pas fini avant demain.

— Je vais attendre », cria le rêveur.

Mais Rousse avait vu quelque chose que le rêveur ne voyait pas, que personne n'avait jamais vu auparavant. Il regardait la forme du nouveau ciel qui est toujours au-dessus du monde et ne se trouve pas au-dessus de l'abîme. Dans la configuration du ciel il lut la Configuration du Rivage Septentrional. Il eut un sursaut d'incrédulité. Puis le rêve s'interrompt.

« Il se peut que ce ne soit que le motif de la *Quête en elle-même*, mentait Rousse qui essayait de se ressaisir et de ramener à la normale le rythme de sa respiration. Et puis il pourrait y avoir réellement quelque chose au bout de tout cela. Je vous ai dit, Miller, que l'analyse avait des parallèles dans d'autres sciences. Eh bien, elle peut aussi leur emprunter des stratagèmes. Nous emprunterons à la science des fusées, l'éjection du second étage.

— Vous êtes devenu retors, Rousse, fit Miller. Qu'est-ce qui vous prend, tout d'un coup ? Qu'y a-t-il que vous ne me dites pas ?

— Ce que je dis, Miller, c'est ce que nous allons utiliser demain. Lorsque le rêve sera arrivé à son point culminant et juste avant qu'il ne se disloque, nous, interviendrons en éjectant le second étage de la fusée. Je l'ai déjà fait pour des rêves de moindre importance. Demain, nous verrons la fin de tout cela.

— Très bien. »

« Il faudra un équipement spécial, se dit Rousse lorsque Miller fut parti. Il va me falloir rassembler un bon nombre d'informations et leur donner corps. Mais ça en vaudra la peine. Ce n'est pas tant à l'éjection du second étage que je songe, qu'à une certaine injection... Et il serait bien possible que je sois obligé d'en arriver là. Ça n'a rien à voir avec la *Quête en elle-même*. J'en ai vu des quantités. J'en ai vu des milliers de parodies. Maintenant, pas de maladresses avec la réalité ! C'est le

Nexus, le Complexe de l'Ultime Arrivée, qui vous enlève bel et bien à vous-même. C'est la Compensation. Si elle ne survenait pas dans une vie sur un million, alors aucune des autres existences n'aurait valu la peine d'être. Il faut bien que quelqu'un gagne, pour que le jeu continue. Il faut qu'il y ait un grand prix derrière tout ça. J'en ai vu la forme dans ce Second ciel. Je serai celui qui le remportera. »

Alors Rousse s'activa en prévision du lendemain. Il prépara un dispositif spécial. Il réunit une masse d'informations et leur fit prendre corps. Il incorpora ces éléments dans la cabine d'ombre. Il annula un certain nombre de rendez-vous. Il s'arrangeait de façon à pouvoir disposer de quelque temps, une journée, un mois, une année, toute sa vie s'il le fallait.

La séance du lendemain démarra tout à fait de la même façon, en dehors de quelques doutes de la part de Miller, le patient. « Je l'ai dit hier et je le répète, marmonna Miller. Vous êtes en train de me jouer un tour, mon vieux. De quoi s'agit-il ?

— Tous les analystes ont plus d'un tour dans leur sac, Miller, c'est notre métier qui veut ça. Allons-y, maintenant. Je vous promets que nous vous ferons passer ce cap aujourd'hui. Nous verrons la fin de ce rêve. »

Il y eut de nouveau la Terre Élémentaire. Il y eut la Montagne rugissante, pleine d'eau, le mugissement des rochers et le monde qui s'efforçait constamment d'assurer son équilibre sur ses fondations instables. Il y eut le poudroisement d'écume salée, ce sel de la Terre qui fait lever la pâte. Et puis les crabes suspendus au bout humide du monde.

Puis les principes fondamentaux s'estompèrent et le rêve précurseur – la pêche rituelle – s'insinua.

C'était un rendez-vous de vaisseaux et de bateaux dans une immensité d'îles vertes semées à la surface d'une eau bleu violet. C'était une zone d'appontement pour îles et bateaux ; de là, ceux-ci se rendraient en convois à leurs positions respectives, mais ici ils étaient tout en désordre. Il y avait des bateaux-citernes et des bateaux de contrebande, des cargos et de petits paquebots. Il y avait de vieux bateaux à voiles avec des perroquets et des grands cacatois pleins de vent alors qu'ils étaient à l'ancre. Il y avait beaucoup de mouvement, et il était facile de descendre des bateaux pour mettre le pied sur les petites îles vertes – si c'étaient des îles, certaines n'étaient rien de plus que des tapis de mousse flottante, mais elles ne sombraient pas – et de remonter sur les bateaux. Il y avait des marins et des matelots et des pirates qui jouaient ensemble aux dés sur les petites îles. Les cols bleus et les bandits n'arrêtaient pas de sauter à bas des bateaux et de se

joindre aux jeux, que certains abandonnaient alors pour bondir vers d'autres îles.

Il y avait partout des pièces de toutes les dimensions et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il y avait des pesos, des pesetas et des pistoles. Il y avait des couronnes, des souverains et des rixdales. Il y avait des certificats sur lesquels était écrit en lettres d'or : « Valable seulement au Bar Martin de Joe, à Panama City. » Il y avait des florins à l'effigie de la Reine et des demi-florins avec dessus l'image du bourreau. Il y avait des pièces rondes avec dedans un trou carré et des pièces carrées avec un trou rond au milieu. Il y avait de la monnaie de singe, de la monnaie-du-pape et de la monnaie pour rire qui venait des Empires du Texas et de la Louisiane. Et on trouvait des ballots de vraies peaux de grenouilles, vertes et collantes, qui avaient également cours.

« Commodore, disait l'un des pirates, ôtez ce bateau du passage ou je vous l'enfonce dans le gosier. – Je n'ai pas de bateau, répondit le rêveur. Je ne suis pas commodore ; je suis un sergent de l'armée. Je suis censé garder cette boîte pour le lieutenant. » Enfer et damnation ! Il n'avait même pas de boîte. Qu'était-il arrivé à la boîte ? « Commodore, fit le pirate, ôtez ce bateau du passage ou je vous tranche les pieds. »

Il lui trancha les pieds. Cela ennuya le garçon, le rêveur, parce qu'il ne savait pas si cela faisait partie de ses fonctions ou s'il serait dédommagé pour ses pieds. « Je ne sais pas de quel bateau vous voulez parler, dit-il au pirate. Dites-moi de quel bateau vous parlez et j'essaierai de le déplacer. – Commodore, dit le pirate, déplacez ce bateau ou je vous coupe les mains. » Il lui coupa les mains. « Ça ne nous mène nulle part, dit le rêveur. Dites-moi quel bateau vous voulez qu'on déplace. – Si vous ne connaissez pas encore votre bateau, je devrais vous couper le cou », dit le pirate. Il lui coupa le cou. Après cela, il lui était plus difficile de respirer et le garçon s'inquiéta davantage. « Monsieur, vous n'êtes même pas un pirate de ma propre unité. Vous devriez demander à un des marins de déplacer le bateau pour vous. Je suis un sergent de l'armée et je ne sais même pas déplacer un bateau. »

Le pirate le culbuta dans une tombe sur l'une des îles vertes et l'ensevelit. Il était mort, maintenant, et il avait peur. Ce n'était pas du tout comme il croyait. Mais la boue verte était transparente et il voyait toujours les loups de mer jouer aux cartes et aux dés tout autour de lui. « Si ce bateau n'est pas déplacé, disait le pirate, vous allez vraiment avoir des ennuis. – Oh ! fiche-lui la paix », fit l'un des joueurs de dés. Alors il le laissa tranquille.

« Il offre un véritable sacrifice rituel, dit Rousse. Il apporte à chaque fois le plus beau cadeau qu'il peut. Pour mon propre précurseur, il faudra que j'en sélectionne un de première qualité dans mes fiches. »

Puis ils se dirigèrent de nouveau vers le Rivage Septentrional alors que le Rêve Précurseur s'estompait.

C'était maintenant un gros bateau à moteur, aussi gros qu'un yacht, à moitié aussi gros qu'un navire. L'embarcation était très rapide quand on le lui demandait. Il faudrait qu'elle le soit, car elle allait emprunter des passes qui n'étaient pas tout le temps là. Il y avait une falaise, compacte et sans faille. Mais pour celui qui connaissait le secret, *il y avait* un passage au travers. Prise dans la demi-lumière du matin et sous un certain angle, il y avait bien un moyen de traverser. Le bateau à moteur y arriva, mais à peine. C'était tout juste, et les falaises se refermèrent étroitement derrière lui. Mais de l'autre côté il y avait la paroi opposée de la falaise, massive et à pic. Et l'océan qui s'étendait vers l'avant était différent, car ils avaient rompu avec la carte et les conventions en découvrant un passage là où il n'y en avait pas. Il y avait maintenant des multitudes d'îles et de presque-îles. Mais certaines n'étaient que des îles d'algues pareilles à celles des Sargasses, agrégats portés par les eaux, tandis que d'autres n'étaient que des amas flottants de pierre ponce et de cendres éruptées par un volcan qui était alors en activité.

Comment distinguer la vraie terre de la fausse ? Le rêveur jeta des pierres sur toutes les îles. Les îles constituées d'algues, de pierre ponce ou de cendres ne rendraient qu'un son étouffé. Mais si elles étaient faites de vraie terre, en les heurtant la pierre leur arracherait un tintement sonore. La plupart étaient de fausses îles, mais il s'en trouvait une maintenant qui émettait un son retentissant, comme si elle était en fer.

« C'est une vraie île, dit le rêveur. Son nom est Pulo Bakal. » Et après que le bateau à moteur eut parcouru une longue distance à travers ces multitudes d'îles, l'une d'elles, percutée par une pierre, rendit un son pareil à celui du bois massif. « C'est une vraie île, dit le rêveur, et son nom est Pulo Kaparangan. »

Et enfin, il y eut une île qui tinta comme de l'or, ou presque – comme de l'or fêlé, en vérité – lorsque la pierre la heurta. « C'est de la vraie terre ; je crois que c'en est, dit le rêveur. Son nom est Pulo Ginto, je crois que c'est son nom. Ce doit être la terre elle-même, et sa Rive du Nord doit être le Rivage Septentrional même. Mais elle est altérée, aujourd'hui. Elle sonne le fêlé. Je n'en ai plus aussi envie que je croyais. Elle est dénaturée.

— Nous y voilà ! » Rousse exhortait le rêveur. « Vite, maintenant, faites-en le tour et vous y êtes. Nous pouvons y arriver, cette fois !

— Non, il y a quelque chose qui ne va pas. Je n'en veux pas comme ça. Je vais me réveiller et essayer une autre fois...

— Phase numéro deux ! » s'exclama Rousse. Il fit certaines choses avec des électrodes et avec une seringue dans la fesse gauche de Miller et le renvoya vaguer dans le rêve. « Nous allons y arriver, l'encouragea Rousse. Nous y sommes. C'est tout ce que vous cherchiez.

— Non, non, la lumière n'est pas bonne. Le son était fêlé. Là où nous allons... Oh ! non, non, c'est perdu, c'est perdu pour toujours. Vous me l'avez volé ! »

Là où ils arrivaient, c'était au petit canal qui s'échappait du Fleuve et s'enfonçait dans le trou de la 6^e Rue, jusqu'au petit débarcadère où s'arrimaient les péniches, près des Magasins Généraux. Et Miller se retrouva là, fulminant, sur le débarcadère de bois pourri ; il laissa derrière lui le vieil entrepôt, puis trois pâtés de maisons vers le haut de la colline, passa devant sa propre maison et tourna à gauche pour traverser encore trois rues ; il monta un escalier et il était dans le bureau de l'analyste où le rêve et la réalité se réunissaient.

« Vous me l'avez volé, immonde imbécile ! postillonnait Miller en s'éveillant, en proie à une colère inepte. Vous me l'avez fait perdre pour toujours. Je n'y retournerai jamais. Il n'y est plus. Vous ne pouviez rien faire de plus stupide !

— Doucement, doucement, Miller. Vous êtes guéri, maintenant, vous savez. Vous pourrez de nouveau mener une vie pleine et entière. N'avez-vous jamais entendu la plus belle parabole de tous les temps, celle du garçon qui avait fait le tour du monde à la recherche de la plus étrange de toutes les choses et revenait à la fin chez lui pour retrouver sa propre maison tellement changée qu'il ne la reconnaissait plus ?

— C'est un mensonge, voilà ce que c'est. Oh ! vous m'avez guéri et vous avez votre argent. Et fourberie est le nom de votre jeu. Puisse un jour quelqu'un vous dérober la chose ultime !

— J'espère que non, Miller. »

Rousse avait passé vingt-quatre heures à faire ses préparatifs. Il avait éconduit des patients, avait annulé des rendez-vous et en avait remis d'autres à plus tard. Il ne serait plus là pour personne pendant un certain temps, il ne savait pas combien de temps.

Il avait un lieu de retraite : une pointe isolée sur un lac ridé par le vent. Il n'avait pas besoin d'instruments. Il pensait connaître le chemin direct pour y accéder.

« C'est l'Endroit, en vérité, se disait-il à lui-même. J'en ai vu la forme par hasard dans le ciel de rêve qui se trouvait au-dessus. Des milliards d'êtres ont passé sur Terre et il n'y en a pas une douzaine qui

y sont allés ; et nul ne s'est donné la peine de le mettre en paroles. *J'ai vu telles choses*, disait saint Thomas d'Aquin ; *j'ai vu telles choses*, disait Jean de la Croix. *J'ai vu telles choses*, disait Platon. Et ils passèrent tout le restant de leur vie dans une stupeur glorieuse.

« C'est trop beau pour un paysan comme Miller. Je le conquerrai moi-même. »

Cela vint facilement. Un vieux canapé est aussi bon qu'un autre vaisseau pour aller là-bas. Il y eut d'abord la Terre Élémentaire imprégnée par l'Océan, qui vint naturellement en ces lieux, au bord d'un lac ridé par le vent. Puis l'offrande rituelle, le Rêve Précurseur. Rousse y projeta un certain nombre d'éléments : une pièce tonale de Gideon Styles, un vieux paysage marin de Grobin, qui recélait une qualité onirique et comique, la curieuse sculpture de Lyall : *Les Crabes de la Lune*, un drôle de conte de la mer de MacVey et un autre, poignant, de Gironella. C'était très bon. Rousse s'y connaissait en rêves.

Puis le Rêve Précurseur fut en mesure de se retirer. Et se mit en route pour le Rivage Septentrional, dans le meilleur des bâtiments jamais rêvés, l'homme qui savait exactement ce qu'il voulait : *la Chose Elle-Même*, l'homme qui aurait donné tous les jours de sa vie pour y parvenir.

Rousse comprenait les approches et les hauts-fonds, maintenant. Il les avait étudiés à fond. Il savait que, pour aussi différents qu'ils aient chaque fois paru dans les rêves de Miller, ils étaient toujours essentiellement identiques. Il choisit la terre qui se trouvait juste au détour du promontoire, sauta avec aisance et laissa son bateau à moteur s'écraser sur les rochers.

« Plus moyen de rentrer, maintenant, dit-il. C'était le retour qui préoccupait toujours Miller, qui le faisait échouer, » Les falaises ici semblaient menaçantes, mais Rousse avait vu et revu la petite entaille dans leur haute pourpre et le chemin qui menait de l'autre côté. Il emprunta le sentier, en proie à une extrême excitation, et franchit la crête.

« Ici marchèrent Basho, saint Thomas d'Aquin et Jean de Yepes, proclama-t-il en descendant vers le Rivage Septentrional sur lequel le brouillard commençait à se lever.

— Vous êtes un faux capitaine avec un canot volé, fit un petit léviathan, depuis le large.

— Non, non, j'ai rêvé l'embarcation moi-même, affirma Rousse. Je ne me laisserai pas arrêter.

— Je ne vous arrêterai pas, répondit le petit léviathan. Le bateau s'est écrasé et je suis seul à savoir que vous êtes un faux capitaine. »

Mais voilà que le brouillard se levait ! Le paysage commençait à jaillir dans toute sa magnificence, et quelque part en avant il y avait une foule glorieuse. A l'entrée d'un défilé se tenait une licorne à la robe luisante et tachetée.

« Nul ne vit, qui passe ici ! fit la licorne.

— Je passe », répondit Rousse.

Il passa et il entendit un petit gémissement derrière lui.

« Qu'était-ce donc ? demanda-t-il.

— Vous êtes mort, lui dit la licorne.

— Oh ! ainsi je suis mort sur mon divan, n'est-ce pas ? Ça n'a pas d'importance. Je n'avais pas l'intention de revenir. »

Il poursuivit son chemin dans la terre ensorcelée et comblée, entendant la multitude désinvolte et heureuse quelque part vers l'avant.

« Il ne s'agit pas de s'égarer, maintenant », dit Rousse. Une stèle gravée se dressait là, qui lui indiquait le chemin en termes radieux.

Rousse la lut et pénétra sur le Rivage même.

Mais tous peuvent la lire et entrer.

En tête de la stèle, de la borne ultime, se trouvaient ces mots :

Que nul ne peut lire et s'en retourner.

Et les mots disaient...

Et les mots...

Et les mots...

Allons ! Vous résistez ! Vous avez peur ! Lisez et entrez ! Il y a quelque chose d'écrit !

C'est gravé, clairement et lisiblement.

Lisez et entrez.

Vous avez peur.

Traduit par DOMINIQUE ABONYI.
Configuration of the North Shore

© Damon Knight, 1969.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

UNE MER DE VISAGES

par Robert Silverberg

Pénétrer l'esprit et projeter sur un écran, par une radiographie de l'âme, ce qui s'y passe, et peut-être pouvoir y intervenir, grâce à une machine, c'est un désir déjà plusieurs fois exprimé dans cette anthologie. C'est à la fois le désir d'objectiver ce qui se passe dans notre esprit et qui nous semble si réel, et celui de mettre un terme à notre isolement essentiel, celui de partager la substance de nos rêves, de nos cauchemars, de nos délires.

Mais s'introduire dans l'univers de l'autre, c'est aussi risquer de perdre ses frontières, son individualité, et d'y prendre la place de l'autre.

Ne peut-on nommer vaisseaux freudiens de tels fragments épars sur la mer de l'inconscient ?

Joséphine Saxton.

TOMBER.

C'est un peu mourir, je suppose. Cette sensation de descendre à l'infini, cette conscience de ne reposer sur rien. Là-haut, tout n'est que ciel. Et dessous, ce n'est ni la terre ni la mer, rien qu'une couleur informe et si lointaine que je n'en puis préciser l'exakte nuance. Le cosmos est une déchirure béante et, tête la première, je plonge, bras et jambes emportés dans un tournoiement sauvage, la matière grise de mon cerveau plaquée par la force centrifuge contre les parois de mon crâne. Ma chute est pareille à celle de Lucifer. *De l'autre au mitan du jour, il tomba, Du mitan du jour à l'humide soir ; Dans l'infinie lenteur d'une journée d'été. Astre précipité des hauteurs du zénith, Escortant le soleil en son déclin.* Ces vers sont de Milton. Même en pareille circonstance, je puis encore tirer parti de ma vieille culture classique. *Sa chute est pareille à celle de Lucifer, Éloignant à jamais de lui toute espérance.* Ceux-là sont de Shakespeare. En fait, c'est la même chose.

Toute la littérature anglaise est l'œuvre d'un seul et unique auteur dont la voix insinuante et persuasive palpite dans mon crâne en proie au vertige. Dieu fasse que je ne m'écrase point.

« Elle te ressemble un peu, expliquai-je à Irène. Du moins est-ce ainsi l'espace d'un instant lorsqu'elle se tourne vers la fenêtre de mon bureau et que le soleil baigne son visage. Cette similitude, bien sûr, n'a rien que de très superficiel ; tout au plus une question d'ossature, d'emplacement des yeux, de coiffure. Mais vos expressions, les reflets de votre moi profond sur l'apparence extérieure, sont radicalement différents. Toi, Irène, tu rayannes de bonne santé, d'une vitalité libérée de toute entrave, tandis que ses traits à elle s'esquivalent si facilement derrière les masques stéréotypés de la schizophrénie : le regard tour à tour rêveur ou agressif, le front pâle et mouillé de sueur. Elle est très mal dans sa peau.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Lowry. Avril Lowry.

— Avril, c'est un beau prénom. Elle est jeune ?

— Dans les vingt-trois ans.

— Tu m'as bien dit qu'elle était schizophrène, Richard ? Comme c'est triste.

— Parfois – et Dieu seul sait ce qui provoque une telle réaction – elle se retire au tréfonds d'elle-même, dans une sorte d'absence. Elle peut alors rester six ou huit mois dans un mutisme absolu. La dernière crise de ce type remonte à un an mais ces jours derniers, elle se sentait beaucoup mieux et elle a consenti à parler un peu d'elle-même. Tout se passe, m'a-t-elle expliqué, comme si les murailles de son esprit recélaient un point faible, une brèche, une trappe, un conduit ou quelque passage similaire ; de temps à autre, son âme est irrésistiblement attirée par ce gouffre, elle s'y déverse et disparaît dans Dieu sait quoi. Il ne reste alors d'elle qu'une coquille vide. Au bout d'un certain temps, elle finit par emprunter le même chemin pour ressurgir, mais elle est convaincue qu'un jour elle n'en reviendra pas.

— Y a-t-il un moyen de l'aider, demanda Irène. Les drogues ? L'hypnose ? Les électrochocs ? Là privation sensorielle ?

— Toutes ces méthodes d'approche n'ont rien donné.

— Alors, Richard ? Que vas-tu faire ? »

Suppose donc que le moyen existe. C'est cela. Faire semblant de connaître un moyen. N'est-ce pas une hypothèse de travail acceptable ? Faire semblant, rien d'autre, et voir ce qui se passe.

Sous moi, le vaste océan remplit la totalité de mon champ de vision. La surface en est convexe : renflée au centre, elle-se précipite vers la périphérie dans une courbe vertigineuse, un tel à-pic que je m'interroge sur ce qui peut contenir les flots et les empêcher de submerger l'horizon. A faible profondeur sous cette portion de sphère miroitante, s'étend un gigantesque entrecroisement de hachures, tel un décor mural immense flottant entre deux eaux. L'espace d'un instant, cependant que je continue de plonger vers elles, les formes se dissolvent pour se restructurer ensuite avec cohérence : le visage d'Irène m'apparaît, ses traits calmes, ses yeux d'un bleu profond qui posent sur moi leur tendre regard. Elle se déploie sur l'océan et son image couvre une superficie plus vaste que ne saurait le faire n'importe quelle masse continentale. Je reconnais son menton volontaire, ses lèvres pleines et la finesse de son nez délicat. Il émane d'elle une sereine aura de paix intérieure qui me soutient comme un invisible filet. Ma chute se fait harmonieuse et j'ai plutôt l'agréable impression de planer ; mes bras sont pareils à des ailes et les muscles de mon corps sont parfaitement détendus. Comme elle est belle ! Ma descente se poursuit et, soudain, le portrait d'Irène se brise. Brusquement, la mer se hérisse d'échardes métalliques et des éclairs dorés flamboient dans le sombre velours bleu-vert des flots. Peut-être suis-je déjà mille mètres plus bas que le dessin se reforme ; de nouveau, un visage monumental. Je m'apprête à bénir le retour d'Irène... mais non... ce visage est celui d'Avril, mon être de tristesse et de silence. Un visage hanté, voilé de ténèbres : de sombres yeux pleins de terreur, des joues caves et des narines soulevées de palpitations convulsives. Au-dessus de sa lèvre inférieure, apparaît le rebord d'une incisive. O ma douce et pauvre Taciturne. Dans sa chevelure éparse et portée par l'onde, le soleil répand les aiguilles d'or de ses reflets. Avec l'apparition d'Avril, la sérénité fait place à la fureur. De nouveau, perdant tout contrôle, je suis précipité telle une masse de plomb ; de nouveau, je suis pris dans le tournoiement centrifuge du cosmos : mon souffle est violemment arraché de ma poitrine et un froid glacial gifle mon corps désarmé. Désespérément, je lutte pour retrouver mon équilibre. J'y parviens enfin et mon regard se tourne vers le bas. Encore une fois, le dessin s'est modifié : là où s'étendait le visage d'Avril, je puis seulement distinguer des bandes parallèles de lumière ambrée que déforme le clapotis des flots. Sur le miroir de l'océan, on perçoit à présent de minuscules points blancs. Des îles, je suppose.

Quelle étrange ressemblance existe, par moments, entre Irène et Avril !

Comme il est troublant pour moi de les confondre ! Comme ce peut être dangereux !

« Cette thérapie que vous avez choisie, docteur Bjornstrand, est certainement la plus risquée de toutes.

— Risquée pour moi ou risquée pour elle ?

— Je dirais qu'elle est pleine de risques à la fois pour vous et pour votre patiente.

— Bon. Quoi de neuf, à part ça ?

— Vous êtes venu me chercher pour avoir un avis impartial, docteur Bjornstrand. Mais si vous ne vous souciez pas d'accepter mon opinion...

— J'ai une très haute estime pour votre opinion, Erik.

— Vous allez cependant poursuivre la thérapie de la manière que vous venez de m'exposer ?

— C'est exactement mon intention. »

En cet instant, ma chute s'achève.

Je touche l'eau à la perfection et entaille la surface brillante de l'océan avec une précision toute chirurgicale ; sur cinquante, quatre-vingts, cent mètres, je tranche résolument dans l'épaisseur de l'épithélium marin et des muscles vigoureux qui le sous-tendent. Remarquable travail, docteur Bjornstrand. Vous n'avez pas perdu la main.

Peut-être suis-je assez profond.

Je me roule en boule, donne un coup de talon, pivote et me redresse vers le haut, m'agrippant à la flaque de lumière au-dessus de ma tête. Je m'aperçois alors que je me suis trop enfoncé. Mes poumons sont en feu et le ciel, qui tout à l'heure était mon élément, me semble à présent terriblement loin. Je m'élève cependant par brasses vigoureuses et finis par jaillir à l'air libre tel un bouchon opiniâtre.

Le temps de reprendre mon souffle, je me laisse d'abord mollement porter par les vagues avant de jeter un regard sur le monde environnant. Déjà haut dans le ciel en cette fin de matinée, le soleil darde sur moi son œil féroce. Un ondolement charmeur court sur les flots tièdes. Non loin, à une centaine de mètres tout au plus, une île semble me proposer sa plage de sable blond bordée – un peu en retrait – par une rangée de palmiers élancés. Je me mets à nager vers ce rivage et, à mesure que je m'en rapproche, les insondables ténèbres des abîmes sous-marins font place à une barrière de hauts-fonds sablonneux cependant que la surface de la mer passe du bleu profond au vert tendre. Pourtant, je n'atteins pas la terre aussi vite que je l'avais espéré. Peut-être ai-je été trop optimiste dans mon estimation de la distance ; malgré les efforts que je déploie, l'île reste toujours aussi lointaine. A certains moments, j'ai même l'impression qu'elle recule devant moi. Mes bras se font lourds ; mes mouvements de

jambes se ralentissent. Je suis exténué, pantelant ; un bourdonnement s'enfle dans mes tempes. Soudain mon regard entrevoit sous les eaux les reflets miroitants du soleil ; je me redresse et sens sous mes pieds le sable du fond. Je me traîne en pataugeant jusqu'au rivage et m'écroule à genoux là où meurent les vagues.

« Puis-je me permettre de vous appeler Avril, Miss Lowry ?

— Qu'importe.

— Je n'ai pas l'impression qu'entre un patient et son médecin ce soit là un dangereux niveau d'intimité. Qu'en pensez-vous ?

— Pas vraiment.

— Haussez-vous toujours les épaules lorsque vous répondez à une question ?

— Je ne savais pas que je le faisais.

— C'est pourtant ce que vous faites. De même que vous évitez soigneusement de laisser paraître une expression quelconque sur votre visage. Vous vous efforcez constamment d'être indéchiffrable, Avril.

— Je me sens peut-être plus en sécurité ainsi.

— Mais qui est votre ennemi ?

— Vous devez en savoir plus que moi sur ce sujet, docteur.

— Est-ce vraiment ce que vous pensez ? Je suis complètement extérieur, moi, tandis que vous, vous êtes à l'intérieur de votre esprit. Vous en saurez toujours plus que je n'en pourrai jamais apprendre.

— Vous avez toujours la possibilité de pénétrer dans ma tête si vous le désirez.

— Cela ne vous ferait-il pas peur ?

— Ça me tuerait.

— Je n'en suis pas sûr, Avril. Vous êtes beaucoup plus forte que vous ne le pensez. Vous êtes aussi très belle, Avril. Je sais, cela n'a rien à voir... Mais c'est ainsi : vous êtes très belle. »

A en juger par la courbure accentuée du rivage, il s'agit seulement d'un îlot. Je suis étendu de tout mon long non loin des franges écumantes de la mer, exténué, à plat ventre sur le sable humide et chaud dans lequel mes doigts s'enfoncent convulsivement. Le soleil est brûlant et je perçois sur mon dos nu le tambourinage incessant de vagues de chaleur. Pour tout vêtement, je porte une étroite paire de blue-jeans délavée et déchirée, raccourcie à la diable au-dessus des genoux. La ceinture en est gonflée d'eau et craquante de sel comme si j'avais dérivé des jours entiers avant d'échouer à terre. Et peut-être les choses se sont-elles ainsi passées, car en pareil lieu, il m'est difficile d'avoir une estimation correcte du temps.

Je dois me relever. Il me faut explorer cette île.

Oui. Me Lever. Tout de suite. Un peu étourdi, n'est-ce pas ? Certes. Mais c'est néanmoins d'un pas ferme et régulier que je traverse la plage en pente douce et foule, au bout d'une cinquantaine de mètres, le sol pulvérulent qui succède au sable de la grève. Çà et là, le socle corallien affleure en vastes masses rocheuses blanchâtres. Bien que par sa nature le terrain donne l'impression d'être aride, il est cependant couvert d'une végétation luxuriante. Tout autour, ce ne sont que rideaux de vigne vierge, enchevêtrements de lianes, plantes tropicales aux longues feuilles vertes et luisantes, veinées d'épaisses nervures, troncs rugueux de palmiers. Et par-dessus tout, tel un bourdon, le fracas étouffé du ressac : *shsheuff, shsheuff*. Comme cette mer est bleue ! Comme ce ciel est vert ! *Shsheuff*.

Et là-haut dans le ciel, n'est-ce point un visage ?

Oui, un visage de femme. Irène ? Avril ? Ses traits ne sont pas très précis quoique j'en distingue fort nettement les contours, suspendus à une centaine de mètres au-dessus des flots, telle une projection verticale émanée de cette pellicule veinée par les reflets du soleil qu'est l'épiderme de l'océan. Oui, c'est une forme rayonnante, éblouissante, où s'esquissent les détails d'un beau visage : des narines, des lèvres, des sourcils, des joues. Sans nul doute, c'est un visage. Et il ne reste pas longtemps seul car, sous l'intensité de mon regard, il se dédouble, puis se dédouble encore et se scinde à l'infini, si bien qu'à présent, je vois, flottant à mi-hauteur dans le ciel, une rangée de visages. Dix, puis cent, puis mille visages qui envahissent l'horizon. Une mer de visages. Tous ont la même expression sérieuse. *Souriez !* Immédiatement, les visages obéissent et sourient. C'est beaucoup mieux. L'atmosphère tout entière est baignée de lumière par ce sourire. Les visages se fondent, se brouillent, semblent se préciser puis se brouillent à nouveau ; ils se chevauchent en partie, dansent, miroitent, fluent et refluent. Sont-ce des illusions dues à la chaleur ? Des filles du soleil ? De doux mirages ? Mon regard se lève, par-dessus leur déploiement, vers la claire étendue des cieux dépourvus de nuages.

Des faucons !

Des faucons, ici ? Ne devrais-je pas plutôt voir des goélands ? Les oiseaux tournoient, silhouettes noires sur le ciel aveuglant, leurs ailes largement déployées, leurs plumes pareilles à de longs doigts. Je distingue le profil en crochet de leur bec féroce. Ils plongent dans l'air chargé de vapeurs, happent de gros insectes et, reprenant leur essor, s'éloignent pour digérer. L'instant d'après, il n'y a plus d'oiseaux dans le ciel, rien que les visages qui continuent de sourire. Je leur tourne le dos et m'apprête à pénétrer dans les broussailles pour voir de quelle sorte d'endroit la mer m'a fait présent.

Tant que je reste à proximité du rivage, je puis progresser sans difficulté, mais il n'en serait pas de même si je continuais à m'enfoncer dans la dense végétation de l'intérieur. Je prends donc sur ma gauche, ne perdant pas de vue le ruban dentelé de la plage, et à peine ai-je fait une centaine de pas qu'une évidence s'impose à mon esprit : cette île dérive.

Je viens de jeter un coup d'œil sur la mer et de remarquer que, sur l'horizon, à une ou deux journées de voile, se profile une bande de terre sombre surmontée de noires montagnes triangulaires. Quelques minutes auparavant, je n'avais vu dans cette direction que les flots s'étendant à l'infini. Peut-être ces montagnes viennent-elles juste de surgir, mais il est plus probable que l'île, portée par les courants dans un lent mouvement de toupie, vient seulement de présenter l'endroit où je me trouve face à ce rivage. Oui, ce doit être là l'explication du phénomène. Je me fige un long moment dans une immobilité totale et je perçois maintenant les montagnes dans un angle légèrement différent, puis dans un autre. De tels effets de parallaxe ne peuvent correspondre à rien d'autre. L'île est animée d'un mouvement de dérive. Elle se meut, et je me meus avec elle, sur la face immuable et sans limites de l'océan.

* *
*

Le jeune et déjà célèbre psychiatre américain Richard Bjornstrand a commencé le 3 août 1987 à se pencher sur le cas de Miss Lowry. En moins de quinze jours, il est parvenu à définir le foyer de sa psychose et a recommandé l'application d'un traitement par pénétration dans la conscience, technique thérapeutique dont la popularité ne cesse de croître aux États-Unis. Le médecin personnel de Miss Lowry qui, dans les premiers temps, s'était élevé contre le recours à une telle méthode, ne tarda pas, à la suite d'entretiens ultérieurs, à se laisser convaincre de la valeur potentielle d'une approche de ce type si bien que, le 19 septembre, on inaugura le processus d'injection dans l'espace mental de la patiente. Nous attendons maintenant du docteur Bjornstrand de nouvelles informations sur le déroulement de cette expérience.

« Mais, me fit remarquer Léonie. Que se passera-t-il si tu tombes amoureux d'elle ?

— Et alors ? Répliquais-je les psychiatres ont toujours été amoureux de leurs malades. Reich s'est même marié avec une de ses patientes, et Fenichel aussi. Bon nombre parmi les pionniers de la psychanalyse ont eu des liaisons avec les femmes qu'ils soignaient. Et

Freud, qui s'en est abstenu, n'a cependant jamais caché...

— Freud vivait à une autre époque », se contenta de dire Léonie.

Je viens de faire le tour de l'île et cela m'a pris environ quatre heures. Mon estimation se fonde sur ce qu'au début, le soleil était directement au-dessus de ma tête et qu'à présent, il a parcouru plus de la moitié du chemin séparant le zénith de l'horizon. Sous ces latitudes, je suppose, le soleil se couche très tôt, même en été. Vers six heures et demie, peut-être.

Pendant tout l'après-midi, l'île ne semble pas avoir pivoté sur elle-même : l'un de ses côtés est constamment resté tourné vers la haute mer tandis que l'autre continue de regarder le rivage aux noires montagnes. Elle poursuit cependant sa dérive car j'ai pu constater quelques variations mineures dans la disposition apparente des sommets et la bande de terre elle-même semble s'être rapprochée. (Quoiqu'en y réfléchissant bien, ce puisse être une illusion.) Les visages apparaissent, s'évanouissent et reviennent sans que je puisse définir une périodicité régulière dans leur présence ou leur identité : Avril, Irène, Avril, Irène, Irène, Avril, Avril, Irène. Parfois je les vois me sourire, et parfois non. Un moment, j'ai cru voir une Irène me faire un clin d'œil et quand j'ai levé les yeux, le visage était celui d'Avril.

Malgré sa taille exiguë, l'île n'en comporte pas moins plusieurs zones géographiques fort distinctes. La partie sur laquelle je me suis échoué se caractérise par un dense rideau de palmiers dont les couronnes se mêlent et au pied desquels la plage dévale en pente douce vers la mer. J'ai arbitrairement décrété que ce côté de l'île était l'est. A l'ouest, s'étend une steppe basse et brûlée par le soleil, couverte d'épineux rabougris et enchevêtrés. Au nord, se dresse une haute barrière corallienne dont les falaises tarabiscotées plongent directement dans les flots. Inlassablement, de petites vagues blanches viennent se briser contre ses spirales, les dômes et les minuscules couloirs de cette paroi de corail alvéolée. La partie méridionale de l'île est couverte de dunes d'aspect très saharien dont les crêtes rosées ne cessent de se déplacer insensiblement cependant que je les contemple. Vers l'intérieur, l'altitude s'élève progressivement jusqu'à un point culminant situé à une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. Manifestement, le soubassement calcaire et poreux de cette colline doit receler des poches souterraines où viennent s'accumuler les eaux de pluie car une végétation luxuriante s'accroche à ses pentes. Au cours de ma promenade, j'ai fait plusieurs crochets par l'intérieur des terres qui tantôt m'ont amené dans une région marécageuse, toute bruisante de sables mouvants, tantôt dans une gorge ombreuse hérissée de termitières, tantôt dans un taillis de petits arbres fruitiers

aux larges ramures.

Cette île est d'une remarquable beauté. J'y puis trouver de l'eau et de la nourriture en suffisance, et les abris ne manquent pas. Pourtant, je suis déjà rongé d'impatience à l'idée de voir se terminer le voyage. Les sommets dénudés et pointus du continent ne cessent de se rapprocher ; un jour, j'atteindrai ce rivage et mon travail réel commencera.

Le risque est l'essence même de ce type de traitement. Le médecin doit s'attendre à rencontrer des puissances qui dépassent de loin ses propres forces et il lui faut être prêt à les affronter en sachant qu'elles peuvent aisément triompher de lui. La patiente, pour sa part, doit connaître et accepter le fait que cette intrusion du psychiatre dans les abîmes de sa conscience peut entraîner dans sa personnalité de profondes modifications dont certaines risquent de ne pas être bénéfiques.

Je viens de vivre une journée particulièrement éprouvante. L'aube s'est levée sur un ciel rouge traversé de veines violettes ; un œdème généralisé, une plaie sanguinolente et grotesque. Puis de grands vents se sont mis à souffler, courbant les palmiers et leur arrachant même de grandes branches. Craignant d'être écrasé par la chute d'un arbre ou emporté par les vagues violentes qui se ruaient sur la plage, j'ai profité d'une accalmie pour m'enfoncer à l'intérieur des terres. J'ai marché pendant une demi-heure et j'ai fini par m'installer dans une sorte d'amphithéâtre naturel, une cuvette corallienne dont la remontée du fond des eaux avait dû se produire des millénaires auparavant tant le relief en était émoussé par l'érosion. Je suis resté là jusqu'en fin de matinée et quand, vers midi, je suis redescendu vers le rivage, j'ai vu les cieux se couvrir d'épais nuages noirs. Une angoisse m'a étreint, le pressentiment que des puissances menaçantes rassemblaient leurs forces avant de livrer assaut, une impression similaire à celle que j'éprouve parfois en écoutant ce court et dense passage orchestral qui termine l'Agnus Dei de la *Missa Solemnis*. Et quelques instants plus tard, j'ai été pris sous une averse de grêle, de pluie, de grésil, de rafales d'un vent tour à tour brûlant ou glacé. J'ai même vu tomber des flocons de neige. Devant ce cataclysme réunissant tous les types d'intempéries possibles, j'ai cru que la terre allait se fendre et vomir sur moi des torrents de lave. En l'espace de cinq minutes, tout fut terminé et l'on aurait pu croire qu'il n'y avait jamais eu de tempête. Les nuages se dissipèrent et le soleil reparut comme si de rien n'était. Des oiseaux de plumages variés se mirent à voltiger dans l'air qui

résonna de leur doux gazouillis. Les visages d'Irène et d'Avril, répétés à l'infini, recommencèrent à clignoter entre présence et absence sur la toile de fond du ciel. Le rivage montagneux s'était immobilisé sur l'horizon, il ne se rapprochait pas mais ne diminuait pas non plus dans le lointain, comme si, figée de terreur par le tumulte de ce jour, l'île avait décidé de prendre racine.

Il a plu cette nuit. Une pluie fine et chaude, tel un crachin de vapeur. De denses nuages de mouchérons planaient au-dessus du sol et l'île entière semblait résonner d'un bourdonnement maléfique et obsédant qu'amplifiait le silence. J'ai cependant fini par m'endormir et, quand j'ai été réveillé par un bruit semblable à un énorme coup de tonnerre, j'ai vu un soleil monstrueux et difforme se lever avec lenteur à l'occident.

Nous étions installés dans le patio de Donald autour de la table en bois de séquoia, Irène, Donald, Erik, Paul, Anna, Léonie et moi. Erik et Paul se servaient bourbon sur bourbon et nous autres, nous dégustions lentement notre verre de Shine, cette nouvelle boisson à base d'huile essentielle de cannabis additionnée, si je ne me trompe, de *ginger beer* et de sirop de fraise. Nous étions tous assez partis. « Je ne vois pas de raison, dis-je, pour s'interdire de tirer parti des tout récents développements de la technologie. Voici une malheureuse fille atteinte d'une maladie psychique qui, pour être impossible à identifier, n'en est pas moins une infirmité mentale particulièrement atroce ; or, je dispose là d'une chance inespérée d'entrer dans son âme et...

— D'entrer dans quoi ? s'écria Donald.

— Dans sa conscience, son *anima*, son cerveau, son esprit, quel que soit le nom que l'on veuille bien donner à ça.

— Ne l'interromps donc pas, dit Léonie à Donald.

— Au moins, tu devrais d'abord demander à Erik de l'examiner afin d'avoir une opinion impartiale, suggéra Irène.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'Erik est impartial ? demanda Anna.

— Il essaie de l'être, dit Erik, de sa voix calme. Oui, docteur Bjornstrand, laissez-moi l'examiner.

— Je sais très bien ce que vous me direz.

— Quand même.

— N'est-ce pas terriblement dangereux ? demanda Léonie. Je m'explique : suppose que ton esprit reste englué à l'intérieur du sien, Richard ?

— Englué ? Que veux-tu dire ?

— Est-ce vraiment inenvisageable ? J'ignore tout du processus mis en œuvre, j'en suis consciente, mais...

— Je ne pénétrerai en elle que dans le sens le plus métaphorique de ce terme », dis-je.

Irène éclata de rire et Anna lui lança un regard entendu : « Vous croyez vraiment ça ? »

Irène fit un vague mouvement de tête. « Je ne me fais pas le moindre souci en ce qui concerne la fidélité de Richard », dit-elle d'une voix traînante.

Aujourd'hui, son visage se déploie sur l'entière largeur du ciel.

Avril. Irène. L'une ou l'autre. Elle éclipse le soleil et illumine le jour de son propre rayonnement supernaturel.

La course de l'île s'est renversée. Elle dérive à présent vers la haute mer. Depuis trois jours, je vois les montagnes du continent s'amoinrir à l'horizon. De toute évidence, les courants se sont modifiés ; à moins, peut-être, qu'à proximité du rivage, une zone de résistance ne maintienne au large des îles errantes telles que la mienne. Il me faut absolument trouver le moyen de repartir en sens inverse. Je suis convaincu de ne pouvoir rien faire pour Avril tant que je n'ai pas atteint le continent.

Dans le secteur où je viens de pénétrer, règne un calme plat. La mer est d'huile et, dans l'air étouffant, les images se reflètent comme un palais des miroirs. Je ne vois d'autre visage que le mien, mais je le vois partout, multiplié à l'infini. Mes joues disparaissent sous une barbe naissante et le soleil a gratifié mes pommettes et les ailes de mon nez d'une teinte rouge vif. Je grimace un sourire et un million de sosies, dansant dans les vapeurs de l'air, répondent à ma grimace. Je tends la main vers eux, et ils tendent la leur vers moi. Je me sens comme prisonnier dans un cylindre de métal poli. Mon éblouissant reflet infeste l'atmosphère brûlante et je succombe sous une perpétuelle sensation d'étouffement ; une terrible langueur me submerge ; je prie pour que viennent les ouragans, les trombes d'eau, les convulsions du lit de l'océan, n'importe quelle catastrophe pourvu qu'elle rompe la tension claustrophobe que je sens monter en moi.

Irène est-elle une femme ? Mon amante ? Ma compagne ? Mon amie ? Ma sœur ?

Je suis dans la conscience d'Avril et Irène est un personnage de fiction.

L'idée commence à se faire jour en moi que je procède peut-être à ma propre analyse plutôt qu'à celle d'Avril.

J'ai mis au point un mécanisme capable de me ramener vers le continent. Toute cette semaine, j'ai sué sang et eau pour abattre des palmiers avec pour seuls outils quelques grossières haches sans manche taillées dans des plaques de corail. Après avoir traîné ces arbres jusqu'à une pointe de terre située sur la côte sud de l'île, je les ai disposés en alternance comme les rames d'une galère de part et d'autre de la presqu'île, leur feuillage plongeant dans l'eau et chaque tronc lié à son voisin par un nœud de liane assez lâche. En opérant une traction sur l'ensemble à l'aide d'une liane particulièrement épaisse assujettie à l'axe formé par la base des troncs, j'ai d'ailleurs réussi à les manœuvrer comme des rames. Puis, j'ai attaché ce câble végétal à un énorme palmier situé au sommet du promontoire. En fait, ce que j'ai bricolé est une sorte de moteur alternatif : en remuant le feuillage des palmiers, les courants provoquent une tension dans les liens qui les unissent, et la résistance de l'arbre central à la traction de la grosse liane fait que les palmiers agissent comme des rames et poussent l'île tout entière vers le continent. C'est à travers l'accomplissement de travaux utiles, a dit Goethe, que nous justifions notre existence aux yeux de Dieu.

Mes « rames » fonctionnent à la perfection. De nouveau, je me rapproche du rivage montagneux.

Je m'en rapproche très vite. Trop vite même, me semble-t-il. Je dois être à proximité d'un fort courant.

Mon île a fini par être emportée par ce courant et, bon gré mal gré, je dérive à une allure vertigineuse. Je vois grossir le rocher sur lequel

Scylla guette sa proie. Cette créature, devant moi, ne peut être que Scylla. Nul moyen de l'éviter, car la force du courant est inexorable et mes rames désarmées brimbalent dans les remous. La monstrueuse bête est lovée sur elle-même, à l'affût sur son écueil dénudé. Où me cacher ? Vais-je me précipiter dans les fourrés et y rester tapi jusqu'à ce que tout danger soit passé ? Six têtes avec chacune trois rangées de dents acérées, et douze bras serpentiformes ! Je pourrais me cacher, bien sûr, mais ce serait lâche, et inutile peut-être. Je vais rester sur le rivage, exposé à sa vue. J'entends son aboiement terrifiant. Comment me protéger contre les crocs de Scylla ? Dans un ruban de nuages floconneux bas sur l'horizon, Irène me sourit. Il existe un moyen, semble-t-elle me dire. Je cueille un nuage et le modèle pour en faire un simulacre de moi-même. Regarde : c'est un autre Bjornstrand qui se tient là, torse nu, la peau rougie par les coups de soleil. J'en fais une seconde réplique, puis une troisième, sans omettre le moindre détail : la barbe de quinze jours, les taches de naissance... J'en fabrique ainsi une douzaine. Des leurres passifs, vides, sans âme. Le monstre va-t-il s'y laisser prendre ? C'est ce qu'on va voir. Ses aboiements se font de plus en plus furieux. Mon île s'engouffre dans le détroit et je passe tout près de Scylla. Va ! Attaque ! Attaque ! Les longs cous se déploient, se dressent et retombent, se dressent et retombent. J'entends les hurlements de mes sosies. Je les vois frénétiquement battre l'air des bras et des jambes alors que la bête les soulève et les emporte. Ce sont eux qu'elle dévore, et moi, elle m'oublie. J'ai doublé sain et sauf le roc où se tient la hideuse créature. Le visage d'Avril, démultiplié à l'infini sur la voûte azurée du ciel, me sourit. Je sors plus fort de cette rencontre. Je n'aurai plus à connaître la peur : je suis devenu invulnérable. Fais pour le pire, océan : emmène-moi jusqu'à Charybde. Je suis prêt. Oui, emmène-moi vers Charybde.

* *

*

Le tout, écrit quelque part D.H. Lawrence, est une étrange assemblée d'éléments sans rapport apparent qui défilent les uns devant les autres en un glissement rapide. Je suis d'accord avec une telle définition, mais bien sûr, l'absence de rapport est beaucoup plus apparente que réelle sinon il n'y aurait pas de tout.

Je crois avoir acquis, maintenant, un contrôle total sur cette île. Je puis la remodeler en fonction de mes besoins et j'ai commencé par lui donner une forme profilée comme celle d'un navire : pointue à l'avant et arrondie à l'arrière. Mon système de rames en palmiers a été

remplacé par des projections flexibles de la substance même de l'île qui me propulsent à une allure régulière vers le continent. Le large feuillage d'arbres-parasols me rend à présent la chaleur du jour plus supportable. Je n'ai qu'à le vouloir pour que jaillisse du sable un luisant filet d'eau fraîche.

Par étapes, j'étends ma sphère d'influence au-delà du périmètre de l'île. J'ai déjà fait surgir à quelque distance du rivage une barrière de récifs délimitant une zone protégée des requins. J'y puis nager en toute sécurité, et, lorsque j'ai faim, je n'ai qu'à tendre les mains pour que les poissons viennent docilement s'y prendre.

Je façonne à ma guise les nuages. Avril, Irène. Dans les cieux, je suscite les traits du docteur Richard Bjornstrand. Je dessine côte à côte Avril et Irène : les lignes se brouillent et l'image devient celle d'une seule femme.

Je suis maintenant tout près de la côte. Plus qu'un jour ou deux avant d'y aborder.

Me voici parvenu au continent. Je manœuvre mon île et la fais pénétrer dans une large baie en croissant de lune blottie au pied de hautes montagnes dont les versants dénudés s'élèvent avec rapidité jusqu'aux noirs sommets en dents de scie. L'île fait naître de son sol une vigoureuse pousse ligneuse qui, en quelques instants, grandit, s'allonge et va s'amarrer sur le rivage. Empruntant ce robuste câble végétal comme passerelle de coupée, je descends à terre. Ici, la température est plus fraîche et la végétation clairsemée semble a d'épaisses barriques charnues et violacées, hérissées de piquants et plus hautes que moi. A grands coups de rondin, j'en entaille une et un liquide rose pâle suinte de la plaie. Je le goûte et lui trouve une saveur fraîche et sucrée, légèrement enivrante.

Pendant les cinq jours au voyage que j'entreprends pour atteindre le sommet de la plus proche montagne, je ne me nourris que de sève de cactus. Mes pieds nus claquent sur le roc nu. Le contraste entre l'atmosphère torride des jours et le gel lunaire des nuits est tel qu'au crépuscule, les rochers se rétractent avec un bruit sec lorsque la chaleur les quitte. Dans mon dos, la mer s'étend, silencieuse, à l'infini. L'air est parsemé de sévères visages de femmes. Je grimpe par un lent chemin en lacet, marquant de fréquents arrêts pour me reposer puis reprenant mon escalade, et finis par atteindre la plus haute crête de la chaîne. Vers l'intérieur des terres, les pentes dévalent à pic, se creusent en vallée irrégulière et tourmentée, jonchée de roches massives et de plaques de glace, émaillée de lacs blancs pareils à

d'étroites blessures. Plus loin, s'étend une série de collines boisées, douces comme des seins de femme, qui descendent progressivement vers une plaine centrale d'où jaillit un geyser de lumière : des flammèches de phosphorescences bleues, dorées, vertes et rouges fusent dans les hauteurs, s'estompent et se perdent. Je n'ose approcher de cette fontaine de feu tant je crains d'être consumé par sa sauvage intensité. C'est là, je le sais, l'ancre où se tient l'essence d'Avril, le fier noyau de son âme où nul autre qu'elle n'aura jamais accès.

Je me tourne vers la mer et contemple sur ma gauche le ruban de la côte. Tout d'abord, je n'y vois rien de spécial : la dentelle festonnée d'une succession de baies soulignées par des plages de sable clair, la ligne blanche des brisants et un vol tournoyant d'oiseaux noirs. Puis, à bonne distance, je distingue une étrange découpe du rivage. Deux longues et minces presque îles incurvées l'une vers l'autre font saillie sur la côte, pareilles à deux doigts, un pouce et un index, saisissant un objet inexistant. Et, dans le large cercle qu'elles délimitent, la mer bouillonne avec frénésie. Au centre exact se creuse un tourbillon dont les parois lisses donnent une impression de calme. C'est là ! C'est Charybde ! Le maelström !...

Par voie de terre, il me faudrait plusieurs jours pour l'atteindre. J'irai plus vite par mer. Je me précipite au bas de la montagne, regagne mon île et tranche le câble qui la retient au rivage. Avec perversité, il se met à repousser. Quelque influence maligne s'acharne à contrecarrer mon pouvoir. Je le tranche à nouveau ; les deux moitiés se réunissent. Je fais une nouvelle tentative et le même phénomène se reproduit. Encore, encore et encore. Au comble de l'exaspération, je provoque une fissure qui traverse l'île de part en part là où mon câble est enraciné. Toute la portion de terrain qui entoure mon ancre végétale se détache et reste au port, fermement amarrée, cependant que le restant de l'île dérive vers le large.

Mais ce n'est pas fini. Le processus de fission se poursuit sur sa lancée. Tel un glacier en débâcle, l'île se disloque, se désintègre et d'énormes fragments s'en séparent. Je bondis par-dessus les crevasses béantes, cherchant toujours à me réfugier sur le plus gros morceau dans l'espoir d'y préserver ma demeure flottante, jusqu'au moment où je prends conscience qu'il ne reste presque rien de l'île sinon un minuscule radeau de corail dont la superficie ne cesse de diminuer. Elle ne fait déjà plus qu'une dizaine de mètres carrés. Cinq, maintenant. Moins de cinq. Plus rien.

L'océan m'a toujours inspiré une peur panique. Cette vaste coupe renversée d'eaux glaciales, traversée de fracas saumâtres et de sombres végétaux caoutchouteux, habitée de monstres aux mâchoires

acérées, exerce une étrange emprise sur mon âme, une hantise, une possession. Ce sont, bien sûr, les mers septentrionales que je connais et pour lesquelles j'éprouve cette haine, le sinistre océan Atlantique dont les flots grasseyants viennent lécher les côtes du Massachusetts. Ses roches noires et déchiquetées veillant sur l'impénétrable mystère des eaux, son offrande quotidienne d'épaves étirant leur lugubre cordon le long des rares criques sableuses, le hideux grouillement des crabes et autres bestioles courant se dissimuler sous les cailloux. Tout en nageant, j'imagine d'hostiles créatures marines glissant autour de mes jambes. Je jette un regard dégoûté sur l'invisible et chatoyant foisonnement du plancton, ce délire de filaments fibreux et d'antennes chitineuses. Et plus que tout, je redoute la lenteur indolente du calmar géant dont les tentacules démesurés s'étirent paresseusement vers les vaisseaux en surface. Et c'est à ce monde effrayant que je suis livré. Dans le ciel, le visage d'Avril est fendu par un sourire. Le visage d'Irène semble faire un clin d'œil.

Je suis attiré vers le maelström. Nager est inutile, car les flots, délibérément, m'entraînent vers mon but. Mais je n'en tiens pas compte et nage, brasse après brasse, refusant de m'abandonner à la force du courant. J'arrive en vue de la première presqu'île. Je nage avec d'autant plus d'énergie. Je ne permettrai pas que ce soit le tourbillon qui me capture ; je dois me livrer à lui de mon plein gré.

Je bascule à présent dans les cercles extérieurs de Charybde. C'est ici que s'engouffre l'esprit d'Avril : je puis voir son visage, tel un masque livide, tourner suspendu sur la muraille des flots avant d'être tiré vers le bas et de s'engloutir au centre du vortex ; je vois alors reparaître son front, ses yeux vides, ses lèvres, son visage entier qui oscille un instant puis, de nouveau, redescend dans l'abîme ; c'est un cycle infini de noyades et de disparitions, de retours et de résurrections. Il me faut la suivre.

A quoi bon faire semblant de nager. Ici l'on ne peut que tenir bras et jambes serrés l'un contre l'autre et se laisser emporter, de niveau en niveau, dans les spires toujours plus resserrées du maelström, jusqu'à ce qu'on atteigne le puits central du tourbillon, et ensuite... l'ultime descente. C'est maintenant la chute libre. Et elle dure une éternité. *De l'aube au mitan du jour, il tomba, Du mitan du jour à l'humide soir.* Je me suis précipité dans le cœur de Charybde, pris par son irrésistible et monstrueuse succion qui, soudain, se relâche et m'abandonne en un

lieu ténébreux d'eaux calmes et glacées, très loin sous le niveau de la mer. Mes poumons sont en feu ; ma cage thoracique, distendue par une brûlante accumulation d'air vicié, me lance de douloureuses protestations dans les aisselles. Je coule le long de la paroi lisse et verticale d'une montagne engloutie. Mes pieds rencontrent soudain une corniche en saillie, je m'y accroche, la longe à tâtons et mes doigts finissent par découvrir l'entrée d'une caverne creusée dans la falaise.

J'y pénètre et débouche dans une salle humide et froide, remplie d'air et dont les murs luisants reflètent une inexplicable lumière. Avril est là, accroupie au fond de la grotte. Elle est nue, elle frissonne, sa chevelure trempée encadre de lourds torons son visage renfrogné et la pâle colonne de son cou. En m'apercevant, elle se lève mais reste plaquée contre la muraille. Elle a de petits seins, des hanches étroites, des cuisses minces : un corps de fillette.

Je lui tends la main. « Viens. Nous allons sortir ensemble, Avril, et nager vers la surface.

— Non. C'est impossible. Je me noierais.

— Mais je serai avec toi.

— Même, dit-elle. Je me noierais, je le sais.

— Que vas-tu faire alors ? Rester ici ?

— Pour l'instant, oui.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'au moment où je pourrai sortir en toute sécurité, me répond-elle.

— Quand viendra ce moment ?

— Je le saurai.

— Alors, je vais attendre avec toi. D'accord ? »

Je me garde de la brusquer. « Allons-y maintenant », finit-elle par dire.

Cette fois, à ma grande surprise, c'est moi qui hésite. Tout se passe comme si, dans cette caverne, nous avions fait l'échange de nos forces ; à présent, c'est moi qui suis faible. Elle me prend la main et, malgré ma résistance, m'amène jusqu'à l'entrée de la grotte. Au bout de l'étroite voie d'accès, je vois les eaux tourbillonner, tenues à distance car elles ne peuvent expulser l'air qui remplit notre abri dans la paroi rocheuse. Avril commence à se laisser glisser le long de la pente. Elle est tout excitée, rayonnante, ses yeux brillent, ses seins se gonflent. « Viens, dit-elle. Maintenant. Tout de suite. »

Ensemble, nous culbutons hors de la caverne.

Tel un étau, l'océan se referme sur moi. J'étouffe, je halète, je suis écrasé sous une pression terrifiante. Dans mes tympanes se module un hurlement suraigu. L'eau se force un passage dans mes narines. Je perçois au-dessus de moi la valse sauvage du tourbillon. Paniqué, je fais volte-face et tente de regagner le havre de la caverne, mais en

vain : ma retraite est coupée et je rebondis sur l'écran d'air qui en ferme l'entrée. De nouveau, je me laisse emporter par les eaux. Je commence à me noyer, je crois. Ma vision se brouille. Je suis vaguement conscient du fait qu'Avril m'a saisi le bras, qu'elle me remorque et m'entraîne vers le haut. Que va-t-elle faire ? Espère-t-elle nager à contre-courant du tourbillon ? Tout n'est plus que ténèbres. Je ne perçois rien d'autre que le contact de sa main. Je m'efforce de concentrer mon regard et finis par la distinguer au travers d'un brouillard pourpre. Comme elle ressemble à Irène ! Qui est-elle en réalité ? Avril ou Irène ? Mais cela n'a plus guère d'importance. Je me noie et telle est maintenant ma seule préoccupation. Bientôt, ce sera terminé. Lâche-moi, lui dis-je, lâche-moi, laisse-moi me noyer et en finir avec tout ça. Va, va, tâche de te tirer de là. Essaie de t'en sortir saine et sauve. Mais elle ne prête nulle attention à mes paroles et continue de m'entraîner derrière elle.

Nous jaillissons dans la lumière du soleil.

Ballottés sur la surface des flots, nous sentons la chaude caresse de l'air sur notre visage. « Regarde, me crie-t-elle. C'est une île. Nage, Richard, nage. Nous y serons dans dix minutes et nous pourrons nous y reposer. »

Le visage d'Irène occupe l'entière étendue du ciel.

La voix d'Avril se fait pressante. « Nage ! » me dit-elle.

J'essaie. Mais je suis à bout de forces. Je fais quelques brasses et la paralysie me gagne. Avril, apparemment inconsciente de ce qui m'arrive, est loin devant moi ; je la vois fendre avec vigueur la surface de la mer et se rapprocher de l'île. Avril, au secours ! Aide-moi ! Avril ! Avril ! Je repense à la plage, au sable humide et chaud, au rideau de palmiers, à la complexe texture des rochers de corail blanc. Oui. Il est temps pour moi de rentrer. Irène m'attend. Avril ! Avril !

Elle aborde le rivage et je vois le soleil jouer sur les courbes sveltes de son corps nu.

Avril ?

La mer me tient. Épave désemparée, je suis remporté vers le maelström.

Plus bas, toujours plus bas. Comment lutter contre ? Avril est partie. Je ne vois qu'Irène dans le chatolement des vagues. Toujours plus bas.

Cette fraîche et sombre caverne.

Où suis-je ? Je n'en sais rien.

Qui suis-je ? Le docteur Richard Bjornstrand ? Avril Lowry ? Les deux, peut-être ? Ou ni l'un ni l'autre ? Je suis Bjornstrand, je crois. J'étais. Ici, Dickie Dickie Dickie.

Comment puis-je sortir d'ici ? Je n'en sais rien.

Je vais attendre. Tôt ou tard, je serai assez fort pour sortir et affronter les flots. Tôt. Tard. On verra.

Irène ?

Avril ?

Ici, Dickie Dickie Dickie. Ici.

Où ?

Ici.

Traduit par GÉRARD LEBEC.

A sea of faces.

© G. Terry Carr, 1974.

© Calmann Lévy, 1976.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

LE FACONNEUR

par Roger Zelazny

Dans la nouvelle précédente, on a vu à quel risque s'exposait l'explorateur de la conscience et de l'inconscient. Encore n'essayait-il pas de modifier l'univers dans lequel il se trouvait plongé. Ici, grâce à l'Œuf, c'est à un remodelage, à une restructuration, à une orthopédie du psychisme, que va s'atteler le thérapeute. Il est devenu un créateur, un démiurge. Que risquerait-il dans cet univers qu'il façonne afin de rendre la santé mentale à qui Va perdue ?

Rien, sinon de rencontrer le désir de l'autre et de s'y abandonner.

Aussi merveilleux que ce fût, avec le sang et tout le reste, Render sentit que la fin approchait.

Il décida donc qu'il valait mieux faire de chaque microseconde une minute – et peut-être augmenter la température... Quelque part, à la périphérie de tout cela, les ténèbres cessèrent de se resserrer.

Un son qui ressemblait au crescendo d'un tonnerre subliminal s'interrompit sur une note rageuse. C'était un distillât de honte et de douleur – et de peur.

Le Forum était étouffant.

César, tapi à l'extérieur du cercle déchaîné, se couvrait les yeux de son avant-bras ; mais il ne pouvait pas occulter la vision, pas cette fois.

Les sénateurs n'avaient pas de visages, et leurs vêtements étaient éclaboussés de sang. Toutes leurs voix ressemblaient à des cris d'oiseaux. Avec une frénésie inhumaine, ils plongeaient leurs dagues dans la silhouette abattue.

Tous, sauf Render.

La mare de sang dans laquelle il se tenait continuait à s'élargir. Son bras semblait s'élever et s'abaisser avec une régularité mécanique et sa gorge modulait peut-être des cris d'oiseaux, mais tout en faisant partie de la scène, il y était étranger.

Car il était Render, le Façonneur.

Ramassé sur lui-même, angoissé et envieux, César protestait en gémissant.

« Vous l'avez tué ! Vous avez assassiné Marc Antoine – un innocent sans valeur ! »

Render se tourna vers lui ; la dague ensanglantée qu'il tenait à la main paraissait énorme.

« Salut », dit-il.

La lame se déplaçait d'un côté sur l'autre. César, fasciné par l'acier affilé, se balançait sur le même rythme.

« Pourquoi ? cria-t-il. Pourquoi ? »

— Parce qu'il était un Romain beaucoup plus noble que tu ne l'es, répondit Render.

— Tu mens ! Ce n'est pas vrai ! »

Render haussa les épaules et se remit à mimer les coups de poignard.

« Ce n'est pas vrai ! hurla César. Pas vrai ! »

Render se tourna de nouveau vers lui en agitant la dague. Comme une marionnette, César imita le balancement de la lame.

« Pas vrai ? dit Render en souriant. Et qui es-tu pour contester un assassinat comme celui-ci ? Tu n'es personne ! Tu portes atteinte à la dignité de cet événement ! Hors d'ici ! »

L'homme au visage rose se leva d'un mouvement saccadé ; ses cheveux, dont certaines mèches étaient folles et d'autres collées par la sueur, ressemblaient à un fouillis de coton. Il fit demi-tour et s'en alla en regardant par-dessus son épaule.

Il s'était éloigné du cercle des assassins, mais la scène ne perdait rien de ses proportions. Elle conservait une clarté électrique qui le fit se sentir d'autant plus rejeté, d'autant plus seul.

Render apparut à un détour jusque-là invisible et se tint devant lui sous l'apparence d'un mendiant aveugle.

César empoigna le devant de son vêtement.

« As-tu un mauvais présage pour moi aujourd'hui ?

— Méfie-toi ! railla Render.

— Oui ! Oui ! s'écria César. Méfie-toi ! C'est bien ! Méfie-toi de quoi ?

— Des ides...

— Oui ? Des ides ?

— ... d'octobre. »

César relâcha le vêtement du mendiant.

« Que dis-tu ? Qu'est-ce qu'octobre ?

— Un mois.

— Tu mens ! Il n'y a pas de mois d'octobre !

— Et c'est bien la date que doit redouter le noble César – le moment inexistant, l'événement qui ne sera jamais inscrit au calendrier. »

Render s'éclipsa derrière un autre tournant soudainement apparu.

« Attends ! reviens ! »

Render éclata de rire, et le Forum rit avec lui. Les cris d'oiseaux se transformèrent en un chœur de huées inhumaines.

« Vous vous moquez de moi ! » pleurnicha César.

Le Forum était un four, et la sueur formait un masque transparent sur le front étroit de César, sur son nez pointu et sur son menton fuyant.

« Je veux qu'on m'assassine aussi ! dit-il en sanglotant. Ce n'est pas juste ! »

Render déchira le Forum, les sénateurs et le cadavre grimaçant de Marc Antoine en lambeaux qu'il enfourna dans un sac noir – César en

dernier – le tout d'un mouvement invisible du doigt.

Charles Render était assis devant les quatre-vingt-dix boutons blancs et les deux boutons rouges, sans vraiment en regarder aucun. Son bras droit, accroché à une suspente mobile, se déplaçait silencieusement au-dessus de la console basse – pressant certaines touches, en sautant d'autres, retraçant son chemin pour enfoncer la touche suivante dans l'ordre de la Série de Rappel.

Les sensations se ralentirent, les émotions se réduisirent à néant, le député Erikson regagna l'inconscience de la matrice.

Il y eut un léger déclic.

La main de Render avait glissé à l'extrémité de la rangée inférieure de boutons. Il fallait une intention consciente – un acte de volonté, si vous préférez – pour enfoncer le bouton rouge.

Render libéra son bras et se débarrassa de sa couronne tentaculaire de fils et de circuits micro-miniaturisés. Il se glissa hors de sa console couchette après en avoir soulevé le capot, puis il s'approcha de la fenêtre qu'il mit en mode transparent et sortit une cigarette.

Une minute dans la ro-matrice, se dit-il, pas plus. C'est un épisode crucial... J'espère qu'il ne va pas neiger avant un moment – ces nuages ne me disent rien de bon...

La ville se composait de treillis lisses et jaunes et de hautes tours grises transparentes, le tout se consumant à l'approche du soir sous un ciel couleur d'ardoise... d'îles volcaniques carrées rougeoyant dans la lumière crépusculaire et grondant loin au-dessous de la terre... de rivières gonflées d'un flot incessant de véhicules pressés.

Render se détourna de la fenêtre et s'approcha du gros œuf lisse et scintillant posé à côté de son bureau. Dans le reflet qu'il lui renvoyait de lui-même, son nez avait perdu son caractère aquilin, ses yeux étaient devenus des soucoupes grises et ses cheveux une ombre chinoise rayée de lumière ; sa cravate rougeâtre s'était transformée en une langue de vampire trapue.

Il sourit et tendit la main par-dessus la console pour enfoncer le second bouton rouge.

Avec un soupir, l'œuf perdit son éblouissante opacité et une fente horizontale apparut en son milieu. A travers la coquille désormais transparente, Render vit Erikson qui grimaçait et serrait les paupières, luttant contre le retour à la conscience et à ce qu'elle contenait. La moitié supérieure de l'œuf s'éleva verticalement et il apparut entièrement, nouveau et rose, étendu dans la demi-coquille inférieure. Lorsque ses yeux s'ouvrirent, il se leva sans regarder Render et entreprit aussitôt de s'habiller. Render mit ce temps à profit pour examiner la ro-matrice.

Il se pencha par-dessus la console et pressa les boutons : contrôle de température, gamme complète, *conforme* ; sons exotiques – il leva l'écouteur –, *conformes*, les cloches, les vrombissements, les notes de violon et les sifflements, les cris et les plaintes, les bruits de la circulation et le son-du ressac ; *conforme*, le circuit de rétroaction qui conservait la propre voix du patient, captée plus tôt en analyse ; *conformes*, la couverture phonique, le pulvérisateur d'humidité, les banques d'odeurs ; *conformes*, l'agitateur de la couchette et les lumières colorées, les stimulateurs de goûts...

Render referma l'œuf et en coupa l'alimentation. Il poussa l'appareil dans son cabinet, dont il referma la porte de la paume de la main. Les bandes avaient enregistré une séquence précieuse.

« Asseyez-vous », dit-il à Erikson.

L'homme s'exécuta tout en tripotant son col.

« Vous avez un souvenir complet, dit Render, il est donc inutile que je résume ce qui s'est passé. Rien ne peut m'être caché. J'étais là. »

Erikson hocha la tête.

« La signification de cet épisode devrait vous paraître évidente. »

Erikson hocha de nouveau la tête et retrouva enfin sa voix.

« Mais était-ce valable ? demanda-t-il. Je veux dire que vous avez construit ce rêve et que vous l'avez dirigé d'un bout à l'autre. Je ne l'ai pas vraiment rêvé – de la façon dont je rêverais normalement. Votre aptitude à provoquer les événements fausse le jeu en faveur de tout ce que vous allez dire – n'est-ce pas ? »

Render secoua lentement la tête et fit sauter d'une chiquenaude un peu de cendre dans l'hémisphère sud de son globe-cendrier, puis il regarda Erikson dans les yeux.

« Il est vrai que j'ai fourni la structure et modifié les formules. Mais vous leur avez donné une signification émotionnelle, vous les avez promues au statut de symboles adaptés à votre problème. Si le rêve n'était pas un analogue valable, il n'aurait pas provoqué les réactions qu'il a provoquées. Il aurait été dépourvu des signes d'anxiété enregistrées par les bandes.

« Il y a des mois que vous êtes, en analyse, poursuivit-il, et tout ce que j'ai appris jusqu'à présent tend à me convaincre que votre peur d'être assassiné ne repose sur aucune base réelle. »

Erikson lui jeta un regard furieux.

« Alors pourquoi diable en ai-je peur ?

— Parce que vous désirez intensément être victime d'un assassinat », répondit Render.

Erikson sourit ; il commençait à recouvrer son sang-froid.

« Je vous assure, docteur, que je n'ai jamais envisagé de me

suicider et que je n'ai aucun désir de cesser de vivre. »

Il sortit un cigare et en approcha la flamme d'un briquet. Sa main tremblait.

« Quand vous êtes venu me trouver l'été dernier, dit Render, vous m'avez déclaré que vous craigniez qu'on attente à vos jours. Vous êtes resté très vague quant aux raisons pour lesquelles on aurait voulu vous tuer...

— Ma position ! On ne peut pas être député aussi longtemps que je l'ai été sans se faire d'ennemis !

— Pourtant, répondit Render, il semble que vous y soyez parvenu. Quand vous m'avez autorisé à en discuter avec vos détectives, ils m'ont affirmé qu'ils n'avaient pu trouver aucun indice témoignant que vos craintes étaient réellement fondées. Rien.

— Ils n'ont pas cherché assez loin – ni où il fallait. Ils trouveront quelque chose.

— Je crains que non.

— Pourquoi ?

— Parce que, je le répète, vos pressentiments n'ont aucune base objective. Soyez honnête avec moi. Avez-vous un indice quelconque prouvant que quelqu'un vous hait suffisamment pour vouloir vous tuer ?

— Je reçois de nombreuses lettres de menaces...

— Comme tous les hommes politiques – et toutes celles qu'on vous a adressées l'an passé ont fait l'objet d'enquêtes qui ont révélé qu'elles étaient l'œuvre de cinglés. Pouvez-vous me présenter une seule preuve pour étayer vos affirmations ? »

Erikson examina le bout de son cigare.

« Je suis venu vous trouver sur le conseil d'un collègue, dit-il, je suis venu vous demander de fouiller mon esprit pour y découvrir quelque chose de ce genre et donner à mes détectives un point de départ. Quelqu'un que j'aurais gravement lésé ou offensé, peut-être – ou un projet de loi dommageable auquel j'aurais contribué...

— ... et je n'ai rien trouvé, dit Render. C'est-à-dire rien, hormis la cause de votre malaise. Maintenant, évidemment, vous avez peur de l'entendre et vous tentez de m'empêcher d'exposer mon diagnostic...

— Pas du tout !

— Alors écoutez, vous pourrez émettre vos commentaires ensuite si vous le désirez. Il y a des mois que vous traînez et que vous chipotez en refusant d'accepter ce que je vous ai présenté sous une douzaine de formes différentes. Maintenant, je vais vous dire ouvertement de quoi il s'agit, et vous pourrez en faire ce que vous voudrez.

— Très bien.

— Pour commencer, dit Render, vous aimeriez beaucoup avoir un ou plusieurs ennemis...

— Ridicule !

— ... Parce que c'est le seul autre terme de l'alternative quand on n'a pas d'amis...

— J'ai des tas d'amis !

— ... Parce que personne ne veut être totalement ignoré, être un objet pour lequel nul n'éprouve de sentiments vraiment forts. L'amour et la haine sont les formes extrêmes de la considération humaine.

L'une vous faisant défaut et vous paraissant irréalisable, vous avez recherché l'autre. Vous la désirez si ardemment que vous avez réussi à vous convaincre qu'elle existait. Mais il y a toujours un tribut psychique à payer pour ce genre de chose. Répondre à un besoin émotionnel authentique par un ensemble de substituts du désir n'apporte aucune satisfaction réelle, seulement l'anxiété et le malaise psychologique – parce qu'en ce domaine, le psychisme devrait être un système ouvert. Vous n'avez pas recherché la considération humaine à l'extérieur de vous-même. Vous êtes resté en vase clos. Vous avez créé ce dont vous aviez besoin à partir de la substance même de votre être. Vous avez un grand besoin de rapports profonds avec d'autres personnes.

— Foutaises !

— C'est à prendre ou à laisser, dit Render. Je vous conseille de le prendre.

— Je vous paie depuis six mois pour que vous m'aidiez à découvrir qui veut me tuer. Et maintenant, vous m'annoncez tranquillement que j'ai tout inventé pour satisfaire un besoin d'être haï.

— Haï, ou aimé. C'est exact.

— C'est absurde ! Je rencontre tant de gens que j'ai toujours un magnétophone sur moi et un appareil photo miniature accroché à mon revers pour pouvoir me souvenir de chacun...

— Rencontrer des masses de gens n'est pas du tout ce à quoi je faisais allusion. Dites-moi, avez-vous trouvé dans cette séquence onirique une signification profonde ? »

Erikson resta silencieux pendant plusieurs tic-tac de la grande horloge murale.

« Oui, admit-il enfin, en effet. Mais votre interprétation n'en demeure pas moins absurde. En admettant, d'une façon purement hypothétique, que vous ayez raison – que devrais-je faire pour me sortir de cette impasse ? »

Render se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

« Recanaliser l'énergie qui a servi à créer cette obsession. Rencontrer des gens à titre personnel, plutôt qu'en tant que député. Entreprendre des activités auxquelles vous puissiez vous livrer avec d'autres personnes – en dehors de la politique, et plutôt compétitives – et vous faire de vrais amis ou de vrais ennemis, de préférence les

premiers. Je vous ai encouragé à le faire depuis le début.

— Alors dites-moi autre chose.

— Avec plaisir.

— En présumant que vous *avez* raison, comment se fait-il que je ne sois ni aimé ni haï, et que je ne l'aie jamais été ? J'ai une position importante au Parlement. Je rencontre des gens continuellement. Pourquoi suis-je... une chose aussi neutre ? »

Bien familiarisé maintenant avec la carrière politique d'Erikson, Render dut écarter ses véritables opinions sur le sujet, car elles n'avaient aucune valeur opérationnelle. Il aurait voulu citer les observations de Dante à propos des opportunistes – ces âmes qui, se voyant refuser l'entrée du paradis par manque de vertu, se voyaient également refuser l'entrée de l'enfer par manque de vices caractérisés – en bref, ceux qui orientent leurs voiles selon le vent du moment, qui n'ont pas de direction précise, qui se préoccupent peu de savoir vers quel port ils sont poussés. Telle était la longue carrière falote d'Erikson, faite de loyalismes saisonniers et de revirements politiques.

« De plus en plus de gens se trouvent dans cette situation de nos jours, dit Render. Cela est dû en grande partie à la complexité croissante de la société et à la dépersonnalisation de l'individu, transformé en une unité sociométrique. Le fait même de concentrer son énergie psychique sur d'autres personnes est devenu en conséquence un acte plus contraint. Nous sommes tellement nombreux, aujourd'hui. »

Erikson hocha la tête, et Render sourit intérieurement.

Une repartie bourruée de temps à autre, puis le sermon...

« J'ai l'impression que vous pourriez avoir raison, dit Erikson. Il m'arrive parfois d'éprouver exactement ce que vous décrivez – l'impression d'être une unité, quelque chose de dépersonnalisé... »

Render jeta un regard à l'horloge.

« Ce que vous choisirez de faire à partir de là, évidemment, c'est à vous d'en décider. Je pense que vous perdriez votre temps à poursuivre cette analyse plus avant. Nous sommes maintenant tous deux parfaitement conscients de la nature de votre affection. Je ne peux pas vous prendre par la main et vous montrer comment diriger votre vie. Je peux indiquer, je peux compatir – mais plus d'investigations profondes. Prenez rendez-vous dès que vous éprouverez le besoin de discuter de vos activités et d'en étudier le rapport avec mon diagnostic.

— Je n'y manquerai pas, dit Erikson avec un hochement de tête, et... maudit rêve, il m'a eu ! Vous les faites paraître aussi réels que la vie – plus réels... Je risque de ne pas l'oublier avant longtemps.

— Je l'espère.

— Très bien, docteur. » Il se leva et tendit la main. « Je reviendrai probablement d'ici une quinzaine de jours. Je vais me mettre sérieusement à cultiver ces rapports sociaux. » Il sourit à l'univers qui lui faisait habituellement froncer les sourcils. « En fait, je vais commencer immédiatement. Puis-je vous inviter à prendre un verre en bas, au coin de la rue ? »

Render serra la main moite qui semblait aussi lasse du geste que l'acteur principal d'une pièce à (trop de) succès. Il se sentit presque désolé lorsqu'il répondit : « Merci, mais j'ai un rendez-vous. »

Render aida Erikson à passer son manteau, lui tendit son chapeau et le raccompagna à la porte. « Allez, bonsoir.

— Bonsoir. »

Tandis que la porte se refermait sans bruit derrière lui, Render traversa en sens inverse le tapis sombre d'astrakan jusqu'à sa forteresse d'acajou, où il jeta d'une pichenette sa cigarette dans l'hémisphère sud du cendrier. Il s'enfonça dans son fauteuil, les mains croisées derrière la nuque, les yeux fermés.

« Plus réels que la vie, dit-il, à personne en particulier, bien sûr – je l'ai façonné. »

Avec un sourire, il se remémora pas à pas chaque séquence du rêve, souhaitant que l'un de ses anciens professeurs ait pu y assister. Le rêve avait été bien construit et puissamment exécuté, tout en étant précisément adapté au cas traité. Mais il faut dire qu'il était Render, le Façonneur – l'un des quelque deux cents analystes spéciaux à qui leur constitution psychique permettait de s'engager dans des types de comportements névrotiques sans rapporter du mimétisme de l'aberration autre chose qu'une satisfaction esthétique –, un fou sain d'esprit.

Render fouilla dans ses souvenirs. Il avait été lui-même en analyse, et considéré comme un spectateur ultra-stable à la volonté de granit – assez robuste pour résister au regard de basilic d'une fixation, pour franchir indemne les chimères de la perversion, pour obliger la sombre Mère Méduse à fermer les yeux devant le caducée de son art. Sa propre analyse n'avait présenté aucune difficulté. Neuf ans plus tôt (il avait l'impression que c'était beaucoup plus ancien), il avait subi une injection volontaire de novocaïne dans la région la plus douloureuse de son esprit. C'était après l'accident de voiture qu'il avait commencé à se sentir détaché, après la mort de Ruth et celle de Miranda, leur fille. Peut-être ne voulait-il pas retrouver certaines empathies ; peut-être son univers personnel était-il maintenant fondé sur une certaine rigidité de sentiments. Si c'était vrai, il était assez versé dans les voies de l'esprit pour s'en rendre compte, et peut-être avait-il décidé qu'un

tel univers recérait certaines compensations.

Son fils Peter avait maintenant dix ans. Il fréquentait une école réputée, et il écrivait chaque semaine une lettre à son père. Les lettres se faisaient progressivement plus élaborées, révélant des signes de précocité que Render ne pouvait qu'approuver. Il projetait d'emmener son fils avec lui en Europe l'été suivant.

Quant à Jill – Jill DeVille (quel nom savoureux et ridicule ! il ne l'en aimait que plus !) – il lui portait de plus en plus d'intérêt. (Il se demanda si c'était un symptôme de l'approche de l'entre-deux-âges.) Il était très impressionné par sa voix nasale dépourvue de musicalité, par son soudain intérêt pour l'architecture, par sa préoccupation pour le grain de beauté inextirpable qu'elle avait sur l'aile droite du nez, par ailleurs d'une forme agréable. Il aurait dû l'appeler immédiatement et partir à la recherche d'un nouveau restaurant, mais pour quelque raison il n'en avait pas envie.

Il y avait plusieurs semaines qu'il ne s'était pas rendu à son club, le *Perdreau et Bistouri*, et il éprouvait une grande envie de dîner seul à une table de chêne dans la salle à manger à deux niveaux et trois cheminées, près des torches artificielles et des têtes de sanglier qui rappelaient une publicité de gin. Il glissa donc sa carte de membre dans la fente téléphonique de son pupitre ; deux bourdonnements se firent entendre derrière l'écran audiovisuel.

« Allô ! ici le *Perdreau et Bistouri*, dit la voix. Vous désirez ?

— Charles Render, répondit-il. J'aimerais avoir une table dans une demi-heure environ.

— Combien serez-vous ?

— Je serai seul.

— Très bien, monsieur. Dans une demi-heure. C'est « Render », n'est-ce pas ? R-e-n-d-e-r ?

— C'est cela.

— Merci. »

Il coupa le contact et se leva. Au-dehors, le jour avait disparu.

Les monolithes et les tours diffusaient maintenant leur propre lumière. Une neige molle pareille à du sucre saupoudrait les ombres et se transformait en gouttes sur les vitres.

Render enfila son manteau, éteignit les lumières et verrouilla son bureau personnel. Il y avait une note sur le sous-main de Mrs. Hedges.

Miss DeVille a appelé, disait la note.

Il chiffonna le papier, qu'il jeta dans le vide-ordures. Il l'appellerait demain et lui dirait qu'il avait travaillé tard à la préparation de sa conférence.

Il éteignit la dernière lumière, enfonça son chapeau sur sa tête et franchit la porte extérieure, qu'il verrouilla avant de s'éloigner. L'ascenseur express le descendit au troisième sous-sol où était parquée

sa voiture.

Il faisait froid, dans le troisième sous-sol, et ses pas résonnaient sur le béton. Sous l'éclat aveuglant des lampes nues, sa Randonneuse S-7 avait l'air d'un cocon gris poli duquel des vents turbulents semblaient prêts à jaillir d'un instant à l'autre. La double rangée d'antennes qui se déployaient en éventail à l'avant du capot profilé ne faisait qu'accentuer cette impression. D'une pression du pouce, Render ouvrit la portière.

Dès qu'il effleura le contact, un son jaillit, évoquant l'éveil d'une abeille solitaire dans une ruche immense. La portière se referma silencieusement tandis qu'il, relevait le volant et le verrouillait en position, puis il gravit la rampe d'accès en spirale et s'immobilisa devant la grande porte basculante.

Pendant que celle-ci s'élevait en cliquetant, il alluma l'écran de parcours et tourna le bouton sélecteur de cartes. De gauche à droite et de haut en bas, il passa de secteur en secteur jusqu'à ce qu'il eût trouvé la portion désirée de Carnegie Avenue. Après avoir composé les coordonnées au clavier, il rabassa le volant. La voiture, passant aussitôt en mode automatique, s'engagea sur la piste d'accès de l'autoroute. Render alluma une cigarette.

Toutes vitres transparentes, il fit glisser son siège en position centrale. Il trouvait agréable, à demi-étendu, de regarder les voitures qui venaient en sens inverse défiler comme des essaims de lucioles. Il repoussa son chapeau en arrière et leva les yeux vers le ciel.

Il se rappelait une époque où il avait aimé la neige, où elle lui rappelait des romans de Thomas Mann et la musique de compositeurs scandinaves. Mais il y avait maintenant dans ses souvenirs un autre élément dont il ne pourrait jamais la dissocier totalement. Il revoyait clairement les volutes froids d'un blanc laiteux tourbillonnant autour de son ancienne voiture à pilotage manuel, s'engouffrant dans ses entrailles carbonisées pour blanchir ce qui avait été noirci ; c'était d'une netteté saisissante – comme s'il s'en approchait au fond d'un lac blafard. Là-bas l'épave engloutie, ici le plongeur, incapable d'ouvrir la bouche pour parler de peur de se noyer ; et il savait, à chaque fois qu'il regardait la neige tomber, qu'il y avait quelque part des squelettes blanchissants. Mais neuf ans avaient effacé une grande partie de la douleur, et il savait aussi que la nuit était belle.

Il était emporté au long de larges routes blanches, propulsé sur des ponts dont la surface glissante luisait dans la lumière des phares, manœuvré à travers des échangeurs délirants et plongé dans des tunnels dont les murs luminescents, rendus flous par la vitesse, ressemblaient à des mirages. Il finit par opacifier les vitres et ferma les

yeux.

Il ne put se rappeler s'il avait ou non somnolé un moment, ce qui voulait dire qu'il avait probablement somnolé. Comme il sentait la voiture ralentir, il fit avancer son siège et remit les vitres en mode transparent. Presque au même instant, le vibreur d'arrêt bourdonna. Il remonta le volant et entra dans la coupole du garage, puis il descendit sur la rampe, laissant la voiture aux bons soins de l'unité de contrôle du parking après avoir reçu son ticket du robot à tête cubique qui se vengeait solennellement du genre humain en tirant une langue de carton à tous ceux qu'il servait.

Comme à l'accoutumée, les bruits étaient aussi feutrés que l'éclairage. Cet endroit semblait absorber les sons et les transformer en chaleur, bercer la langue d'arômes assez forts pour être goûtés, hypnotiser l'oreille du crépitement vif de ses trois âtres.

Render fut content de voir qu'on lui avait retenu sa table favorite, dans l'angle qui se trouvait à droite de la plus petite cheminée. Il connaissait la carte par cœur, mais il l'étudia attentivement tout en sirotant un Manhattan et se composa un menu digne de son appétit. Les séances de façonnage lui donnaient toujours une faim de loup.

« Docteur Render... ?

— Oui ? » Il leva les yeux.

« Le docteur Shallot voudrait vous parler, dit le serveur.

— Je ne connais personne du nom de Shallot, dit-il. Êtes-vous sûr qu'il ne demande pas Bender ? C'est un chirurgien de la Métro qui dîne parfois ici...»

Le serveur fit un signe de tête négatif.

« Non, monsieur – c'est bien « Render ». Vous voyez ? » Il lui tendit une carte de sept sur douze sur laquelle le nom de Render était dactylographié en lettres capitales. « Le docteur Shallot a dîné ici presque chaque soir depuis deux semaines, expliqua-t-il, et a demandé à chaque fois qu'on le prévienne de votre venue.

— Hmm ? fit Render d'un air songeur. C'est bizarre. Pourquoi ne m'a-t-il pas tout simplement demandé à mon bureau ? »

Le serveur sourit avec un geste vague :

« Bien, dites-lui de venir, dit Render en vidant son verre, et apportez-moi un autre Manhattan.

— Malheureusement, le docteur Shallot est aveugle, expliqua le serveur. Il serait plus facile que vous...

— Bien sûr, bien sûr. » Render se leva, abandonnant sa table favorite avec le pressentiment très net qu'il n'y reviendrait pas ce soir-là.

« Je vous suis. »

Ils se faufileurent parmi les dîneurs et se hissèrent au niveau supérieur. Un visage familier le salua depuis une table placée en retrait contre le mur, et il répondit d'un hochement de tête à un ancien élève de travaux pratiques qui s'appelait Jurgens, ou Jirkans, ou quelque chose d'approchant.

Ils atteignirent une salle à manger plus petite dans laquelle deux tables seulement étaient occupées. Non, trois. Il y avait à l'autre bout du bar obscur une table d'angle à demi cachée par une armure ancienne. Le serveur le conduisit dans cette direction.

Ils s'arrêtèrent devant la table, et les yeux de Render plongèrent dans les verres sombres qui s'étaient levés vers eux à leur approche. Le docteur Shallot était une femme, dans les premières années de la trentaine. Sa longue frange brune ne dissimulait pas tout à fait le point argenté qu'elle portait au front comme une marque de caste. Render aspira une bouffée de sa cigarette, dont l'extrémité rougeoya, et le docteur Shallot fit un brusque mouvement de la tête. Elle semblait le regarder droit dans les yeux. Il en éprouva une certaine gêne, bien qu'il sût qu'elle ne pouvait distinguer de lui que ce que transmettait à son cortex optique par l'intermédiaire de l'implant des fils capillaires l'oscillateur-convertisseur de sa minuscule cellule photo-électrique : en bref, la lueur de sa cigarette.

« Docteur Shallot, voici le docteur Render, disait le serveur.

— Bonsoir, dit Render.

— Bonsoir, dit-elle. Je m'appelle Eileen et j'étais très désireuse de vous rencontrer. » Il crut déceler un léger tremblement dans sa voix. « Voulez-vous dîner à ma table ?

— Avec plaisir », répondit-il. Le serveur recula une chaise.

Render s'assit et vit que la jeune femme avait déjà une consommation. Il rappela au serveur son second Manhattan.

« Avez-vous déjà commandé ? demanda-t-il.

— Non...

— ... et deux menus... » commença-t-il. Il se mordit aussitôt la langue.

« Un seul, dit-elle en souriant.

— Aucun », corrigea-t-il, et il lui récita la carte.

Ils commandèrent.

« Est-ce dans vos habitudes ?

— Quoi ?

— Connaître les menus par cœur.

— Quelques-uns seulement, dit-il, pour les circonstances délicates. A quel sujet vouliez-vous me voir... me parler ?

— Vous êtes un thérapeute neuroparticipant, dit-elle, un Façonneur.

— Et vous êtes... ?

— ... interne à l'institut National de Psychiatrie. Il me reste un an à faire.

— Alors vous avez connu Sam Riscomb.

— Oui, il m'a aidé à obtenir ma nomination. C'était mon conseiller.

— Nous étions de bons amis. Nous avons étudié ensemble à Menninger. »

Elle hocha la tête.

« Je l'ai souvent entendu parler de vous – c'est une des raisons pour lesquelles je voulais vous rencontrer. C'est lui qui m'a encouragée à poursuivre mes projets, malgré mon handicap. »

Render la détailla. Elle était vêtue d'une robe vert sombre qui ressemblait à du velours, et portait sur le côté gauche de la poitrine une épingle qui semblait en or. Sur l'épingle était sertie une pierre rouge, peut-être un rubis, autour de laquelle était moulé le contour d'une coupe – à moins que ce ne fussent deux profils qui s'entre-regardaient à travers la pierre ? La composition lui parut vaguement familière, mais il fut incapable sur le moment de la situer exactement. Elle scintillait d'un éclat coûteux dans la lumière tamisée.

Le serveur lui apporta sa consommation.

« Je veux devenir thérapeute neuroparticipante », lui dit-elle.

Si elle avait été douée de vision, Render aurait juré qu'elle le fixait intensément en guettant quelque réaction dans son expression. Il ne savait pas exactement ce qu'elle attendait de lui.

« Je loue votre choix, dit-il, et je respecte votre ambition. » Il essaya de mettre un sourire dans sa voix. « Ce n'est pas un choix facile, évidemment, car les conditions requises ne sont pas toutes du domaine théorique.

— Je sais, dit-elle. Mais je suis aveugle de naissance et ça n'a pas été facile d'arriver jusque-là.

— De naissance ? s'étonna-t-il. Je croyais que vous aviez perdu la vue récemment. Alors vous avez préparé votre licence et fait votre médecine sans yeux... C'est assez... remarquable.

— Merci, dit-elle. Mais ça ne l'est pas, pas vraiment. J'ai entendu parler des premiers neuroparticipants – Bartelmetz et les autres – quand j'étais enfant, et je me suis dit que c'était ce que je voulais devenir. Depuis ce moment, ma vie a toujours été gouvernée par ce désir.

— Comment avez-vous fait pour le labo ? demanda Render. Sans pouvoir examiner un spécimen ou regarder dans un microscope... ? Et tout ce qu'il faut lire ?

— J'ai payé des gens pour me lire mes devoirs. J'ai tout enregistré sur bandes. A l'université, ils ont compris que je voulais faire

psychiatrie et m'ont permis certains arrangements particuliers pour les travaux pratiques. Pour la dissection des cadavres, je me suis fait assister par des laborantins qui me décrivaient tout au fur et à mesure. Je peux reconnaître les organes au toucher... et j'ai une mémoire comme la vôtre pour le menu, dit-elle en souriant. La qualité des phénomènes de psychoparticipation ne peut être évaluée que par le thérapeute lui-même, en cet instant – situé hors du temps et de l'espace tels que nous les connaissons normalement – où il se tient au milieu d'un monde érigé à partir de la substance des rêves d'un autre individu, y reconnaît l'architecture non-euclidienne de l'aberration, et prend son patient par la main pour explorer le paysage... S'il parvient à le ramener au monde ordinaire, c'est que son jugement était sain et ses actes bien fondés.

— Extrait de *Pourquoi il n'y a pas de place ici pour la psychométrie*, ajouta Render.

— ... de Charles Render, docteur en médecine.

— Notre dîner arrive déjà », observa-t-il en prenant son verre. Le repas, sorti du cuiseur instantané, leur était apporté par un serveur.

« C'est une des raisons pour lesquelles je voulais vous rencontrer, poursuivit-elle en levant son verre, tandis que les couverts s'entrechoquaient devant elle. Je voudrais que vous m'aidiez à devenir Façonneuse. »

Ses yeux invisibles, aussi vides que ceux d'une statue, le fixèrent de nouveau.

« Votre situation est tout à fait particulière, dit-il. Il n'y a jamais eu de neuroparticipant qui fut aveugle congénital – pour des raisons évidentes. Il faudrait que j'envisage tous les aspects de la situation avant de vous donner un avis. Mais nous ferions mieux de manger, je meurs de faim.

— D'accord. Mais ma cécité ne signifie pas que je n'ai jamais vu. »

Il ne lui demanda pas ce qu'elle entendait par là, car il avait devant lui quelques côtes premières et une bouteille de Chambertin à son côté. Il eut néanmoins le temps de remarquer que la main qu'elle levait de sous la table n'était ornée d'aucune bague.

* *

*

« Je me demande s'il neige toujours, dit-il alors qu'ils buvaient leur café. Ça tombait dru quand je suis entré dans la coupole.

— Je l'espère, dit-elle, bien que ça diffuse la lumière et que je ne « voie » rien à travers. J'aime la sentir tomber tout autour de moi et me frôler le visage.

— Comment faites-vous pour vous déplacer ?

— Mon chien, Sigmund – je lui ai donné sa nuit. » Elle sourit. « Il peut me guider n'importe où. C'est un berger mutant.

— Ah ? fit Render, curieux. Il parle bien ? »

Elle hocha la tête.

« L'opération n'a cependant pas réussi avec lui aussi bien qu'avec d'autres. Il a un vocabulaire d'environ quatre cents mots, mais je crois que parler le fait souffrir. Il est très intelligent ; il faudra que je vous le présenté un jour. »

Render réfléchissait. Il avait parlé avec des animaux de ce type lors de récentes conférences, et il avait été surpris par la combinaison de leurs capacités de raisonnement et de leur attachement à leur maître. Des manipulations génétiques répétées, suivies d'interventions chirurgicales délicates sur l'embryon, avaient fini par doter ces chiens d'une capacité cérébrale supérieure à celle des chimpanzés. Plusieurs opérations complémentaires étaient nécessaires pour les doter de la voix. La plupart de ces expériences se soldaient par des échecs, et la douzaine de chiots sur lesquels elles réussissaient chaque année avaient chacun une valeur marchande de plusieurs centaines de milliers de dollars. C'est à ce moment qu'il se rendit compte – alors qu'il allumait une cigarette et gardait un instant la flamme du briquet – que la pierre qui ornait la broche de Miss Shallot était un rubis authentique. Il se dit qu'une donation rondelette à l'université de son choix avait dû venir à l'appui de ses résultats universitaires pour la faire admettre en faculté de médecine. Il se reprocha intérieurement ces présomptions peut-être injustes.

« Oui, dit-il, il faudrait faire une thèse sur les névroses canines. Parle-t-il de son père en le traitant de « fils de chienne de berger » ?

— Il n'a jamais connu son père, dit-elle, laconique. Il a été élevé à l'écart des autres chiens, et son attitude n'a certainement rien de typique. Je ne pense pas qu'on apprenne jamais la psychologie fonctionnelle du chien à partir d'un mutant.

— Je suppose que vous avez raison, dit-il, abandonnant le sujet. Encore un peu de café ?

— Non, merci. »

Décidant qu'il était temps de reprendre la discussion, il lui demanda : « Alors, vous voulez être Façonneuse...

— Oui.

— Je déteste anéantir les ambitions de qui que ce soit, lui dit-il. Je le déteste profondément, à moins que cette ambition n'ait aucun fondement ; dans ce cas, je peux être impitoyable. Alors, honnêtement, franchement et en toute sincérité, je ne vois pas comment cela pourrait jamais se réaliser. Vous êtes peut-être une excellente psychiatre – mais à mon avis, il vous est physiquement et

mentalement impossible de jamais devenir une neuroparticipante. Quant à mes raisons...

— Attendez, dit-elle. Pas ici, je vous en prie. Faites-moi plaisir. J'en ai assez de cet endroit étouffant – emmenez-moi ailleurs pour bavarder. Je crois que je pourrai peut-être vous convaincre *qu'il y a un moyen*.

— Pourquoi pas ? dit-il avec un haussement d'épaules. J'ai tout mon temps. A vous de décider – où ?

— Une randonnée à l'aveuglette ? »

Il réprima un gloussement involontaire en entendant cette expression dans sa bouche, mais elle rit franchement.

« Très bien, dit-il, mais j'ai encore soif. »

Une bouteille de champagne fut ajoutée à leur note, que Render signa malgré les protestations de Miss Shallot. La bouteille leur parvint dans un de ces pittoresques paniers « *A boire en conduisant* », et ils se levèrent ; elle était grande, mais il était plus grand qu'elle.

Randonnée à l'aveuglette.

Une même expression pour une multitude de pratiques qui avaient vu le jour grâce à l'automobile servoguidée. Foncer dans la nuit noire à travers la campagne aux mains d'un chauffeur invisible et infaillible, toutes vitres opaques, ivre d'inconnu sur vos quatre pneus attaquant la route comme autant de scies circulaires fantômes – partir de n'importe où et revenir au même endroit sans jamais savoir où vous allez ni où vous êtes allé – tout cela peut, l'espace d'un instant, réveiller un certain sentiment d'individualité dans la boîte crânienne la plus froide, provoquer une conscience de soi momentanée par ce retranchement de toute sensation excepté celle du mouvement. Car le déplacement à travers l'obscurité est la suprême abstraction de la vie elle-même ; c'est du moins ce qu'avait dit l'un des Comédiens Essentiels, et tout le monde avait ri.

En fait, le phénomène connu sous le nom de randonnée à l'aveuglette s'était répandu d'abord – il fallait s'en douter – chez certains des membres les plus jeunes de la société auxquels l'avènement des autoroutes à servo-guidage avait interdit des modes d'utilisation plus individualistes de leurs véhicules, modes d'utilisation désormais réprouvés par l'Autorité Nationale du Contrôle de la Circulation. Il leur fallait trouver autre chose.

Ils trouvèrent.

Leur première réaction – désastreuse – fut une intervention mécanique simple qui consistait à déconnecter l'unité de télécommande après avoir pénétré sur une autoroute asservie. La voiture disparaissait alors des registres du moniteur et retombait sous

le contrôle de ses occupants. Jaloux comme une divinité, le moniteur ne tolérait aucune exception à son omniscience programmée ; il envoyait aussitôt sa foudre et ses éclairs s'abattre sur le poste de contrôle routier le plus proche du dernier point de contact et dépêchait des séraphins ailés à la recherche de ce qui avait échappé à son regard.

Souvent, cependant il était trop tard, car les routes étaient nombreuses et bien pavées. Il était relativement facile, au début, d'échapper à toute détection.

Mais les autres véhicules se comportaient évidemment comme si le rebelle n'avait aucune existence réelle. Sa présence ne pouvait pas être prise en compte.

Prisonnier d'une section de route très fréquentée, le contrevenant s'exposait à une annihilation immédiate en cas d'accélération ou de modification générale du débit de la circulation impliquant un déplacement à travers sa position théoriquement vacante. Aux premiers temps du servoguidage, il y eut ainsi des séries de collisions intempestives. Les dispositifs de guidage se perfectionnèrent, et les disjoncteurs automatiques réduisirent la fréquence des collisions dues à ce genre d'infraction. Ce qui demeura inchangé, néanmoins, ce fut la qualité des contusions et des écrabouillages lorsque ceux-ci se produisaient malgré ces précautions.

La réaction suivante tira parti d'une propriété négligée parce qu'elle était évidente. Les moniteurs ne guidaient les gens vers leur destination que parce que ceux-ci leur indiquaient qu'ils voulaient s'y rendre. Presser au hasard une série de coordonnées, sans référence à aucune carte, entraînait soit l'immobilisation et l'allumage du voyant « VÉRIFIEZ VOS COORDONNÉES », soit le démarrage soudain vers une destination quelconque. Cette dernière éventualité présente un certain attrait romantique par ce qu'elle suppose de vitesse et de visions imprévues tout en laissant les mains libres. C'est de plus parfaitement légal, et il est possible de voyager ainsi à travers deux continents à condition d'en avoir les moyens et de disposer d'un surplus d'endurance.

Comme toujours pour ce genre de choses, la pratique se transmet aux autres tranches d'âge. Des professeurs qui ne conduisaient que le dimanche se discréditèrent en échangeant des points contre des voitures d'occasion. C'est ainsi qu'un monde court à sa perte, dit le fantaisiste de service.

Perte ou pas, un véhicule conçu pour se déplacer sur les autoroutes asservies est une unité mobile efficace et complète qui comprend un cabinet d'aisances, un placard, un compartiment de réfrigération et une table de jeux. On peut y dormir à deux confortablement, et à quatre en se serrant. Il arrive aussi qu'on soit terriblement serrés à

trois.

Render sortit de la coupole et s'engagea sur la voie marginale, puis il arrêta la voiture.

« Vous voulez taper les coordonnées ? demanda-t-il.

— Faites-le. Mes doigts en connaissent trop. »

Render enfonça les touches au hasard. La randonneuse s'engagea sur l'autoroute, puis passa sur la voie rapide dès qu'il eut commandé la vitesse supérieure.

Des phares de la randonneuse trouaient l'obscurité. La ville défilait rapidement, pareille aux braises d'un feu qui couvait de chaque côté de la route, avivé par de soudaines bourrasques, masqué par des tourbillons blancs, assombri par la chute régulière de cendres grises. Render savait que sa vitesse était inférieure d'environ quarante pour cent à ce qu'elle aurait été par une nuit claire et sèche.

Il laissa les vitres transparentes et regarda au-dehors, enfoncé dans son siège. Eileen « regardait » devant elle dans le faisceau des phares. Pendant dix ou quinze minutes, ils ne prononcèrent pas une parole.

La ville se transforma bientôt en banlieue, puis de courtes sections de route dégagée commencèrent à apparaître.

« Dites-moi à quoi ça ressemble, dehors, demanda-t-elle.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé de vous décrire votre dîner, ou l'armure qui se trouvait près de notre table ?

— Parce que j'ai goûté l'un et touché l'autre. Ceci est différent.

— Il tombe de la neige. Si vous enlevez ça, tout le reste est noir.

— Quoi d'autre ?

— Il y a de la gadoue sur la route. Quand il commencera à geler, la circulation va se ralentir au point d'aller au pas, à moins que nous ne distancions cette tourmente. La gadoue ressemble à un vieux sirop foncé qui commencerait à se caraméliser sur le dessus.

— Rien d'autre ?

— C'est tout, madame.

— Neige-t-il plus fort ou moins fort que lorsque nous avons quitté le club ?

— Plus fort, à mon avis.

— Voulez-vous me verser à boire ? lui demanda-t-elle.

— Certainement. »

Ils firent pivoter leurs sièges vers l'intérieur, puis Render fit monter la table et sortit deux verres du placard.

« A votre santé, dit-il après avoir rempli les verres.

— A la vôtre. »

Render vida son verre ; elle sirota le sien. Il attendait qu'elle parlât. Il savait qu'on ne peut pas être deux à jouer le jeu socratique, et il

s'attendait à d'autres questions avant qu'elle n'en vînt à ce qu'elle voulait dire.

« Quelle est la chose la plus belle que vous ayez jamais vue ? » demanda-t-elle enfin.

Se disant qu'il avait deviné juste, il répondit sans hésitation : « L'engloutissement de l'Atlantide.

— Je parlais sérieusement.

— Moi aussi.

— Voulez-vous me donner des détails ?

— J'ai fait sombrer l'Atlantide, dit-il. Personnellement. C'était il y a environ trois ans. Bon sang, c'était magnifique ! Une profusion de tours d'ivoire, de minarets d'or et de balcons d'argent. Il y avait des ponts d'opale, des banderoles cramoisies et une rivière laiteuse qui coulait entre des rives couleur citron. Il y avait des clochers de jade, des arbres vieux comme le monde qui chatouillaient le ventre des nuages, et des navires dans le grand port marin de Xanadu, tous aussi délicatement construits que des instruments de musique et se balançant avec les marées. Les douze princes du royaume donnaient une réception dans le Colisée du Zodiaque aux douze colonnes pour écouter un Grec jouer du saxo ténor au coucher du soleil.

« Le Grec, évidemment, était un de mes patients – un paranoïaque. L'étiologie de la mise en scène est assez compliquée, mais je suis tombé là-dessus en me promenant dans son esprit. Je lui ai laissé la bride sur le cou pendant un moment, puis j'ai finalement été obligé de partager l'Atlantide en deux et de l'engloutir par cinq brasses de fond. Il joue à nouveau ; vous avez certainement dû l'entendre, si vous aimez ce genre de musique. Il a du talent. Je le vois périodiquement, mais il n'est plus le dernier descendant du plus grand ménestrel de l'Atlantide. Il n'est qu'un bon saxophoniste de la fin du XX^e siècle.

« Parfois, pourtant, quand je revois l'apocalypse que j'ai introduite dans sa vision de splendeur, j'éprouve une impression fugitive de beauté perdue – car l'espace d'un instant ses sentiments ont été les miens, et il avait le sentiment que son rêve était la plus belle chose au monde. »

Il remplit leurs verres.

« Ce n'était pas exactement ce que je voulais dire, observa-t-elle.

— Je sais.

— Je voulais parler de quelque chose de réel.

— C'était plus réel que la réalité, je vous l'assure.

— Je n'en doute pas mais...

— ... Mais j'ai détruit les fondations sur lesquelles vous vouliez étayer votre argument. D'accord, pardonnez-moi. Je vais vous les rendre. Voici quelque chose qui pourrait être réel :

« Nous nous déplaçons à la lisière d'un grand bol de sable, dit-il. A

l'intérieur, la neige tombe doucement. Au printemps, la neige fondra ; l'eau s'infiltrera dans la terre ou sera évaporée par la chaleur du soleil, et il ne restera que le sable. Rien ne pousse dans le sable, sauf un cactus par-ci par-là. Rien n'y vit, à part les serpents, quelques oiseaux, des insectes, des animaux fouisseurs, un ou deux coyotes errants. Dans l'après-midi, ces animaux chercheront de l'ombre. Partout où il y a un vieux poteau de clôture, un rocher, un crâne ou un cactus pour occulter le soleil, vous verrez la vie se tapir à l'abri des éléments. Mais les couleurs dépassent l'imagination, et les éléments sont presque plus merveilleux que les choses qu'ils détruisent.

— Il n'y a aucun endroit de ce genre par ici, dit-elle.

— Si je le dis, il y en a un – n'est-ce pas ? Je l'ai vu.

— Oui... vous avez raison.

— Et peu importe que ce soit une toile peinte par une femme qui s'appelle O'Keeffe, ou un paysage qui s'étende juste derrière nos vitres, n'est-ce pas ? Si je l'ai vu ?

— Je reconnais la valeur du diagnostic, dit-elle. Voulez-vous l'énoncer pour moi.

— Non, allez-y. »

Il remplit une fois encore les petits verres.

« L'infirmité ne concerne que mes yeux, lui dit-elle, pas mon cerveau. »

Il lui alluma une cigarette.

« Je peux voir par d'autres yeux si je peux entrer dans d'autres cerveaux. »

Il alluma sa propre cigarette.

« La neuroparticipation est fondée sur le fait que deux systèmes nerveux peuvent partager les mêmes impulsions, les mêmes fantasmes...

— Des fantasmes *contrôlés*.

— Je pourrais pratiquer la thérapie et faire simultanément l'expérience d'impressions visuelles authentiques.

— Non, dit Render.

— Vous ne savez pas ce que c'est que d'être privé de tout un domaine de perception ! De savoir qu'un idiot mongoloïde peut faire l'expérience une chose que vous ne pourrez jamais connaître – et qu'il est incapable de l'apprécier parce que, comme vous, il a été condamné avant sa naissance par un tribunal de circonstances biologiques fortuites en un lieu où il n'y a aucune justice, seulement le hasard pur et simple.

— L'univers n'a pas inventé la justice. C'est l'homme qui l'a inventée. Malheureusement, l'homme est obligé de résider dans l'univers.

— Je ne demande pas à l'univers de m'aider – je vous le demande à

vous.

— Je suis désolé, dit Render.

— Pourquoi refusez-vous de m'aider ?

— En ce moment même, vous faites la démonstration de ma principale raison.

— Qui est...

— L'émotion. Vous y attachez beaucoup trop d'importance. Quand le thérapeute est en phase avec le patient, il est narco-électriquement retranché de la plupart de ses propres sensations corporelles. Ceci est nécessaire parce que son esprit doit être complètement absorbé par sa tâche immédiate. Il est également nécessaire que ses émotions connaissent un tel état de trêve. Ceci est évidemment impossible, en ce sens qu'une personne ne peut jamais se défaire d'un certain degré d'émotion. Mais les émotions du thérapeute sont sublimées en une impression générale d'allégresse – ou, comme c'est mon cas, en une rêverie artistique. Pour vous, le spectacle serait trop puissant. Vous seriez en danger permanent de perdre le contrôle du rêve.

— Je ne suis pas d'accord avec vous.

— Évidemment. Mais le fait demeure que vous seriez en rapport, et en rapport constant, avec l'anormal. Le pouvoir d'une névrose est inimaginable pour quatre-vingt-dix-neuf virgule *etc.* pour cent de la population, parce que nous ne pouvons jamais juger correctement de l'intensité de nos névroses – encore moins de celles des autres quand nous ne les voyons que de l'extérieur. C'est pour cette raison qu'aucun neuroparticipant n'entreprendra jamais de traiter un psychotique endurci. Les quelques pionniers qui ont exploré ce domaine sont tous eux-mêmes en traitement à l'heure actuelle. Cela revient à plonger dans un maelström. Si le thérapeute perd le contrôle dans une séance d'une grande intensité, il devient le Façonné plutôt que le Façonneur. Les synapses réagissent par une sorte de fission en chaîne à l'augmentation artificielle des influx nerveux. L'effet de transfert est presque instantané.

« J'ai beaucoup skié depuis quelques années, parce que j'étais devenu claustrophobe. J'ai dû prendre mes jambes à mon cou, et il m'a fallu six mois pour m'en débarrasser – tout cela à cause d'une infime défaillance qui n'a duré qu'une fraction de temps infinitésimale. J'ai dû confier le patient à un autre thérapeute. Et ce n'était qu'une répercussion mineure. Si vous perdiez la tête devant le spectacle, gamine, vous pourriez passer le reste de votre vie en maison de santé. »

Elle vida son verre, et Render le remplit. La nuit défilait. La ville était loin derrière eux, la route claire et dégagée. L'obscurité se glissait de plus en plus entre les flocons. La randonneuse prit de la vitesse.

« Très bien, reconnut-elle, vous avez peut-être raison. Mais je crois

pourtant que vous pouvez m'aider.

— Comment ? demanda-t-il.

— En m'habituant à voir, de façon que les images perdent leur nouveauté et que les émotions s'émoussent. Acceptez-moi comme patiente et débarrassez-moi de mon angoisse de voir. Ce que vous avez dit n'aura alors plus de fondement ; je serai capable de suivre les cours de formation et de porter toute mon attention sur le traitement. Je serai capable de sublimer le plaisir de voir en autre chose. »

Render réfléchissait.

C'était peut-être possible – mais ce serait une entreprise difficile.

Ce pourrait être aussi une fameuse première thérapeutique.

Personne n'était véritablement qualifié pour essayer, parce que personne ne l'avait encore essayé.

Mais Eileen était une rareté – un cas unique, en fait – car elle était probablement la seule personne au monde qui eût à la fois la formation technique nécessaire et ce problème particulier à résoudre.

Il vida son verre, le remplit, et remplit également celui de sa passagère.

Il réfléchissait encore au problème quand un voyant s'alluma pour réclamer de nouvelles coordonnées, en même temps que la voiture s'engageait sur une voie de garage et s'y arrêta. Il coupa le vibreur et resta assis un long moment, l'air songeur.

Il était rare qu'on l'entendît exprimer une appréciation quelconque de son talent. Ses collègues le tenaient pour un homme modeste, mais par-devers lui, il avait conscience du fait que le jour où un meilleur neuroparticipant que lui commencerait à exercer serait le jour où un *homo sapiens* en difficulté pourrait se faire soigner par quelque chose de comparable à un ange.

Il restait deux verres de champagne dans la bouteille, qu'il jeta dans la boîte à ordures après l'avoir vidée.

« Vous voulez que je vous dise quelque chose ? demanda-t-il enfin.

— Quoi ?

— Ça vaut peut-être la peine d'essayer. »

Il fit pivoter son siège et se pencha en avant pour taper les coordonnées, mais elle y fut avant lui. Alors qu'il enfonçait les touches et que la S-7 faisait demi-tour, elle l'embrassa. Sous ses lunettes sombres, elle avait les joues humides.

Ce suicide le préoccupait plus qu'il n'aurait dû, et Mrs. Lambert avait appelé la veille pour annuler son rendez-vous. Render, ayant donc décidé de passer une matinée pensive, entra dans le bureau un cigare à la bouche et le sourcil froncé.

« Avez-vous vu... ? demanda Mrs. Hedges.

— Oui. » Il jeta son manteau sur la table qui se trouvait dans l'angle opposé de la pièce, puis il s'approcha de la fenêtre et regarda en bas. « Oui, répéta-t-il, j'avais les vitres transparentes quand je suis passé à côté. Ils étaient encore en train de nettoyer.

— Vous le connaissiez ?

— Je ne connais même pas encore son nom. Comment l'aurais-je appris ?

— Priss Tully vient de m'appeler – elle est réceptionniste dans ce cabinet d'ingénieurs, au quatre-vingt-sixième. Elle dit que c'était James Irizarry, un dessinateur de publicité qui avait ses bureaux dans le même couloir qu'eux. C'est une sacrée chute. Il devait être inconscient quand il a touché le sol, non ? Il a rebondi contre le bâtiment. Si vous ouvrez la fenêtre et que vous vous penchez, vous verrez – sur la gauche, là – où...

— Peu importe, Bennie. Votre amie a-t-elle une idée des raisons qui l'ont poussé à le faire ?

— Pas vraiment. Sa secrétaire courait dans le couloir en hurlant. Apparemment, elle s'était rendue à son bureau pour lui parler de certains dessins, juste au moment où il enjambait l'appui de la fenêtre. Sur sa planche à dessin, il y avait un message qui disait : « J'ai tout ce que je voulais. Pourquoi traîner ? » C'est drôle, non ? Enfin, je ne veux pas dire *drôle*...

— Ouais. Vous savez quelque chose de sa vie privée ?

— Marié. Deux enfants. Bonne réputation professionnelle. Son travail marchait bien. Sobre comme pas un. Il avait les moyens de se payer un bureau dans cet immeuble.

— Seigneur ! dit Render en se retournant. Vous avez un dossier là-dessus, ou quoi ?

— Vous savez, dit-elle en haussant ses épaules dodues, j'ai des amis partout, dans cette ruche.

Nous bavardons toujours quand les choses sont calmes. Et puis Prissy est ma belle-sœur...

— Vous voulez dire que si je plongeais par cette fenêtre à l'instant même, ma biographie ferait le tour du quartier dans les cinq prochaines minutes ?

— Probablement, (ses lèvres brillantes esquissèrent un sourire), à une ou deux minutes près. Mais ne le faites pas aujourd'hui, hein ? Ça tomberait un peu à plat, vous comprenez, et ça n'aurait pas la même publicité que si vous étiez seul en scène.

« De toute façon, poursuivit-elle, vous êtes un mélangeur de cerveaux. Vous ne le feriez pas.

— Vous pariez contre les statistiques, lui fit-il observer. La profession médicale, avec celle des hommes de loi, enregistre environ trois fois plus de suicides que n'importe quelle autre.

— Hé ! s'écria-t-elle d'un air inquiet. Écartez-vous de ma fenêtre ! »

Elle ajouta : « Je serais obligée d'aller travailler pour le docteur Hanson, et c'est un empoté. »

Render s'approcha du bureau de Mrs. Hedges.

« Je ne sais jamais quand je dois vous prendre au sérieux, lui dit celle-ci.

— Je suis touché par l'intérêt que vous me portez, dit-il en hochant la tête, vraiment. En fait, je n'ai jamais été sujet aux statistiques – j'aurais dû quitter la partie il y a quatre ans.

— Vous feriez les manchettes, pourtant, dit-elle d'un air songeur. Tous les reporters me poseraient des questions à votre sujet... Mais, pourquoi font-ils ça, hein ?

— Qui ?

— Tous ceux qui le font.

— Comment pourrais-je le savoir, Bennie ? Je ne suis qu'un humble fouilleur de psychés. Si je pouvais mettre le doigt sur une cause profonde universelle et trouver un moyen, peut-être, de prévenir la chose – je ferais sans doute de meilleures manchettes qu'en sautant par la fenêtre. Mais je ne peux pas le faire, parce qu'il n'y a pas de raison unique et simple, je ne le crois pas.

— Ah ?

— Il y a environ trente-cinq ans, le suicide venait au neuvième rang des causes de décès aux États-Unis. Il vient maintenant au sixième rang pour le continent américain tout entier. Je pense qu'il est au septième en Europe.

— Et personne ne saura jamais vraiment pourquoi Irizarry a sauté ? »

Render empoigna une chaise et s'assit. Il secoua une cendre dans le petit cendrier étincelant de sa secrétaire, que celle-ci alla vider précipitamment dans le vide-ordures avec une toux significative.

« Oh ! on peut toujours conjecturer, dit-il, surtout dans ma profession. Ce qu'il faudrait considérer en premier lieu, ce sont les traits de caractère qui prédisposent un homme à des périodes de dépression. Les gens qui maintiennent un contrôle rigide sur leurs émotions, ceux qui sont consciencieux et qui se tracassent malgré eux pour un rien... » Il fit tomber un autre flocon de cendre dans le réceptacle, observant sa secrétaire qui tendait la main pour le vider, puis la retirait vivement avant de l'avoir fait. Il sourit d'un air diabolique. « En bref, conclut-il, certaines caractéristiques des gens que leur profession oblige à fonctionner individuellement plutôt qu'en groupe – la médecine, la loi, les arts. »

Elle le considérait d'un air méditatif.

« Mais ne vous en faites pas, dit-il avec un gloussement, j'aime fichtrement bien la vie.

— Vous avez l'air un peu abattu, ce matin.

— Pete m'a appelé. Il s'est cassé la cheville hier au cours de gymnastique. Ils devraient surveiller ce genre de choses d'un peu plus près. Je pense le changer d'école.

— Encore ?

— Peut-être. Je verrai. Le directeur doit m'appeler cet après-midi. Je n'aime pas le trimbaler sans arrêt d'un endroit à un autre, mais j'aimerais bien qu'il finisse ses cours en un seul morceau.

— Un enfant ne peut pas grandir sans avoir un ou deux accidents. C'est... statistique.

— La statistique n'a rien à voir avec la destinée, Bennie. Chacun est maître de la sienne.

— De la statistique, ou de la destinée ?

— Des deux, je suppose.

— Je pense que si une chose doit arriver, elle arrive.

— Pas moi. Je pense que la volonté humaine, appuyée par un esprit sain, peut exercer un certain contrôle sur les événements. Si je ne le pensais pas, je ne serais pas dans ce métier.

— Le monde est une machine, vous savez – la relation de cause à effet. Les statistiques impliquent effectivement la prob...

— L'esprit humain n'est pas une machine, et je ne connais pas les relations de cause à effet. Personne ne les connaît.

— Vous avez une licence de chimie, si je me souviens bien. Vous êtes un scientifique, docteur.

— Alors je suis un déviationniste trotskiste, dit-il en s'étirant avec un sourire, et vous étiez autrefois professeur de danse classique. » Il se leva et prit son manteau.

« Au fait, Miss DeVille a appelé et a laissé un message. Elle m'a dit de vous demander ce que vous pensiez de Saint-Moritz.

— Trop Ritzy, se dit-il à voix haute. Ce sera Davos. »

Parce que le suicide le tracassait plus qu'il n'aurait dû, Render ferma la porte de son bureau, obscurcit ses fenêtres et mit le phonographe en route. Il n'alluma que la lampe de son pupitre.

En quoi la qualité de la vie humaine a-t-elle changé depuis le début de la révolution industrielle ? écrivit-il.

Il prit la feuille de papier et relut la phrase. C'était le thème qu'on lui avait demandé de traiter le samedi suivant. Comme souvent dans un tel cas, il ne savait pas quoi dire parce qu'il en avait trop à dire et qu'il ne disposait que d'une heure pour le faire.

Il se leva et se mit à marcher de long en large dans son bureau, qu'emplissait maintenant la VIII^e Symphonie de Beethoven.

« Le pouvoir de blesser, dit-il en empoignant un petit microphone agrafable, a évolué en fonction directe du progrès technologique. » Son auditoire imaginaire se fit silencieux. Il sourit. « Le potentiel humain de destruction a été multiplié par la production de masse ; sa capacité de nuisance psychologique par contact personnel s'est étendue proportionnellement au développement des moyens de communications. Mais ce sont là des phénomènes connus, et ce ne sont pas ceux que je veux aborder ce soir. Je voudrais discuter au contraire de ce que j'ai décidé d'appeler l'autopsychomimétisme – l'anxiété engendrée par l'ego et qui semble au premier abord tout à fait conforme aux structures classiques, mais qui représente en fait une dispersion radicale d'énergie psychique. Cette dispersion est propre à notre époque... »

Il s'interrompit pour se débarrasser de son cigare et formuler la phrase suivante.

« L'autopsychomimétisme, pensa-t-il tout haut, est un complexe d'imitation auto-perpétué – presque un moyen d'attirer l'attention sur soi. Comme ce musicien de jazz, par exemple, qui paraissait camé la moitié du temps bien qu'il n'eût jamais pris la moindre drogue et qu'il ne pût se souvenir que très vaguement de quelqu'un qui en aurait fait usage – parce que tous les stimulants et tranquillisants de notre époque sont tout à fait bénins. Comme Don Quichotte, il aspirait à une légende alors que sa musique à elle seule aurait dû suffire à le libérer de ses tensions.

« Ou comme mon orphelin de la guerre de Corée, qui a survécu grâce à la Croix-Rouge, à l'UNICEF et à des parents adoptifs qu'il n'a jamais vus. Il avait tellement besoin d'une famille qu'il s'en est inventé une. Et que s'est-il passé ensuite ? Il a haï son père imaginaire et aimé tendrement sa mère imaginaire – parce qu'il était un garçon intelligent et que lui aussi aspirait aux complexes à demi réels de la tradition.

Pourquoi ?

« Aujourd'hui, tout le monde est assez évolué pour comprendre les structures des perturbations psychiques telles qu'elles ont été consacrées par l'usage. Aujourd'hui, la plupart des causes de ces perturbations ont été supprimées – pas aussi radicalement que pour mon orphelin de guerre maintenant devenu adulte, mais avec une efficacité tout aussi remarquable. Nous vivons dans un passé névrotique. Encore une fois, pourquoi ? Parce que l'époque actuelle est axée sur la santé physique, la sécurité et le bien-être. Nous avons aboli la faim, mais l'orphelin perdu dans la jungle préférerait sans doute recevoir une ration d'aliments concentrés de la main d'un être humain qui se soucierait de lui, plutôt que d'aller chercher son repas chaud auprès d'un distributeur automatique installé au milieu de la forêt.

« Tout le monde a maintenant droit à la santé physique, à l'excès. La réaction à cet état de fait s'est manifestée dans le domaine de la santé mentale. Grâce à la technologie, les causes de la plupart des anciens problèmes sociaux ont disparu, et avec elles la plupart des causes d'affection mentale. Mais entre le noir d'hier et le blanc de demain s'étend le grand gris d'aujourd'hui, plein de nostalgie et de peur de l'avenir. Comme on ne peut pas l'exprimer sur un plan purement matériel, il est actuellement représenté par une quête obstinée des états d'anxiété historiques... »

Le téléphone bourdonna brièvement, sans parvenir à prendre le pas sur la VIII^e Symphonie.

« Nous avons peur de ce que nous ne connaissons pas, poursuivit Render, et demain est un inconnu de taille. Ma branche particulière de la psychiatrie n'existait même pas il y a trente ans. La science est capable maintenant d'avancer si rapidement qu'il existe un véritable malaise public – je dirais même « angoisse » – en ce qui concerne l'issue logique : la mécanisation totale de tout ce qui existe dans le monde... »

Alors qu'il passait près du pupitre, le téléphone bourdonna de nouveau. Il coupa son microphone et baissa le volume de la VIII^e.

« Allô ?

— Saint-Moritz, dit-elle.

— Davos, répliqua-t-il fermement.

— Charlie, tu es vraiment exaspérant !

— Jill, ma chère – toi aussi.

— Pouvons-nous en discuter ce soir ?

— Il n'y a rien à discuter !

— Mais tu me prendras à cinq heures ? »

Il hésita, puis : « Oui, à cinq heures. Pourquoi n'ai-je pas d'image sur l'écran ?

— Je suis allée chez le coiffeur. Je veux te faire une surprise. »

Il réprima un gloussement idiot. « Agréable, j'espère. D'accord, à plus tard. » Il attendit son « au revoir », et coupa la communication.

Il mit les fenêtres en mode transparent, éteignit la lampe de son pupitre et regarda au-dehors.

Le ciel était gris de nouveau. De nombreux flocons de neige, errant en l'absence de brise bien définie, descendaient lentement et se perdaient dans le tumulte...

En ouvrant la fenêtre et en se penchant, il vit aussi, vers la gauche, l'endroit où Irizarry avait laissé son avant-dernière empreinte sur le monde.

Il referma la fenêtre et écouta la fin de la symphonie. Il y avait une semaine qu'il avait fait cette randonnée aveugle avec Eileen. Sa consultation était à treize heures.

Il se rappela ses doigts effleurant son visage, comme des feuilles ou comme des corps d'insectes, apprenant son aspect à la manière ancienne des aveugles. Le souvenir n'était pas somme toute agréable. Il se demanda pourquoi.

Loin au-dessous, une petite surface de trottoir avait été nettoyée au jet d'eau ; sous un mince linceul tout frais de blancheur, elle était glissante comme du verre. Un concierge sortit vivement pour y répandre du sel, de peur que quelqu'un se blessât en tombant.

Sigmund était le mythe vivant de Fenris. Lorsque Render eut dit à Mrs. Hedges : « Faites-les entrer », la porte avait commencé à s'ouvrir, puis elle avait été soudain poussée un peu plus loin et une paire d'yeux jaune fumée s'étaient posés sur lui. Les yeux étaient enchâssés dans un crâne de chien étrangement difforme.

Sigmund n'avait pas le front canin, bas et légèrement incliné depuis le museau ; son crâne, haut et broussailleux, faisait paraître ses yeux plus enfoncés qu'ils ne l'étaient réellement. Render eut un léger frisson devant la taille et l'aspect de cette tête. Tous les mutants qu'il avait vus étaient des chiots. Sigmund était un chien adulte, et sa fourrure gris-noir avait tendance à se hérissier, ce qui lui donnait une apparence plus volumineuse que celle des spécimens normaux de sa race.

Le regard qu'il posait sur Render n'était pas plus canin que le reste, et il émit un grognement qui ressemblait trop à « Bonjour, docteur », pour que ce fût une coïncidence.

Render hocha la tête et se leva.

« Bonjour, Sigmund, dit-il. Entrez. »

Le chien tourna la tête, humant l'air de la pièce comme s'il se demandait s'il devait ou non confier sa protégée à cet environnement particulier. Puis son regard revint à Render ; il inclina la tête d'un

geste affirmatif et ouvrit la porte toute grande en la poussant de l'épaule. Cet échange déconcertant n'avait sans doute pas duré plus d'une seconde.

Eileen le suivit, tenant d'une main légère la double laisse du harnais. Le chien traversa silencieusement l'épaisse moquette, la tête basse comme s'il suivait une piste. Ses yeux ne quittaient pas ceux de Render.

« Voici donc Sigmund... ? Comment allez-vous, Eileen ?

— Très bien. Oui, il tenait à m'accompagner, et *je* voulais que vous fassiez sa connaissance. »

Render la conduisit à un fauteuil et la fit s'asseoir. Elle détacha le double guide du harnais, puis le posa sur le sol. Sigmund s'assit à côté, les yeux toujours fixés sur Render.

« Comment vont les choses, à l'institut National ?

— Comme toujours. Puis-je vous taper d'une cigarette, docteur ? J'ai oublié les miennes. »

Il plaça la cigarette entre ses doigts et lui donna du feu. Elle portait un tailleur bleu nuit et ses lunettes teintées étaient d'un bleu flambé. Le point argenté de son front réfléchissait la lueur de son briquet ; elle continua de fixer ce même point de l'espace après qu'il eut retiré sa main. Ses cheveux, coupés aux épaules, semblaient légèrement plus clairs qu'ils ne l'étaient le soir où ils s'étaient rencontrés ; aujourd'hui, ils avaient la couleur d'une pièce de cuivre fraîchement battue.

Render s'assit sur le coin de son pupitre et attira son globe-cendrier d'un geste du gros orteil.

« Vous m'avez dit que le fait d'être aveugle ne signifiait pas que vous n'aviez jamais vu. Je ne vous ai pas demandé de précisions, mais j'aimerais que vous m'expliquiez maintenant ce que vous entendez par là.

— J'ai eu une séance de neuroparticipation avec le docteur Riscomb, lui dit-elle, avant son accident. Il voulait adapter mon esprit aux impressions visuelles. Malheureusement, il n'y a jamais eu de seconde séance.

— Je vois. Qu'avez-vous fait, au cours de cette séance ? »

Elle se croisa les chevilles, et Render remarqua qu'elles étaient bien tournées.

« J'ai vu surtout des couleurs. L'expérience était tout à fait saisissante.

— Avec quelle précision vous en souvenez-vous ? Il y a combien de temps de cela ?

— Environ six mois – et je ne les oublierai jamais. Depuis cette époque, j'ai même rêvé des motifs en couleurs.

— Combien de fois ?

— Plusieurs fois par semaine.

— Quel genre d'associations comportent-ils ?

— Rien de particulier. Ils me viennent maintenant à l'esprit en compagnie d'autres stimuli – d'une façon tout à fait fortuite.

— Comment ?

— Eh bien, quand vous me posez une question, par exemple, je « vois » un motif jaune orangé. Quand vous m'avez dit bonjour, c'était un peu argenté. Maintenant que vous restez là à m'écouter sans rien dire, je vous associe à un bleu profond, presque violet. »

Sigmund tourna les yeux vers le pupitre, dont il se mit à fixer le panneau latéral.

Peut-il entendre l'enregistreur qui tourne à l'intérieur ? se demanda Render. *Et s'il l'entend, peut-il deviner ce que c'est et à quoi il sert ?*

Si oui, le chien en parlerait sans doute à Eileen – non pas qu'elle fût inconsciente de ce qui était maintenant une pratique admise, mais elle n'aimerait sans doute pas se voir rappeler qu'il considérait son cas comme un problème thérapeutique plutôt que comme un simple processus mécanique d'adaptation. Si cela pouvait être utile, il se dit qu'il en parlerait au chien en privé – et sourit intérieurement à cette pensée.

Tout aussi intérieurement, il haussa les épaules.

« Je construirai donc un monde fictif assez élémentaire, dit-il enfin, et je vous présenterai aujourd'hui quelques formes fondamentales. »

Elle sourit, et Render abaissa les yeux vers le mythe assis à côté d'elle, dont la langue évoquait un bifteck pendu à une clôture de piquets.

Sourit-il aussi ?

« Merci », dit-elle.

Sigmund remua la queue.

« Bon. » Render jeta sa cigarette du côté de Madagascar. « Je vais chercher l'œuf et le vérifier. En attendant, dit-il en pressant un bouton discret, peut-être un peu de musique vous détendra-t-il. »

Elle allait répondre, mais une ouverture wagnérienne étouffa ses paroles. Render enfonça de nouveau le bouton. « Je croyais que c'était Respighi qui venait ensuite », dit-il dans le silence qui suivit.

Il pressa le bouton deux fois de plus avant de trouver les Pins de Rome.

« Vous auriez pu le – laisser, lui dit-elle. J'aime beaucoup Wagner.

— Non merci, dit-il en ouvrant le placard, je me cognerais sans arrêt à toutes ces piles de leitmotive. »

Le grand œuf glissa dans le bureau, silencieux comme un nuage. Alors qu'il le tirait vers le pupitre, Render entendit derrière lui un grognement étouffé. Il fit volte-face.

Tel l'ombre d'un oiseau, Sigmund s'était levé, avait traversé la pièce, et faisait déjà le tour de la machine en la flairant. Il avait la

queue tendue, les oreilles rabattues, et montrait les crocs.

« Doucement, Sig, dit Render. C'est un Module Neural Omnicaux T&R. Il ne mord pas et il n'est pas dangereux. Ce n'est qu'une machine, comme une voiture, un poste de télé ou un lave-vaisselle. C'est ce que nous allons utiliser pour montrer à Eileen à quoi ressemblent certaines choses.

— Aime pas ça, gronda le chien.

— Pourquoi ? »

Comme il n'avait rien à répondre, Sigmund retourna auprès d'Eileen et posa la tête sur ses genoux.

« Aime pas ça, répéta-t-il en levant les yeux vers elle.

— Pourquoi ?

— Pas de mots, dit-il enfin. Nous rentrons, maintenant ?

— Non, répondit-elle. Tu vas te coucher dans le coin et faire un somme pendant que je vais me coucher dans cette machine et faire la même chose – ou à peu près.

— Pas bon, dit-il, la queue pendante.

— Allons. » Elle le poussa. « Va te coucher et tiens-toi tranquille. »

Il obtempéra, mais gémit lorsque Render opacifia les fenêtres et enfonça le bouton qui transformait son pupitre en console d'opérateur.

Il gémit une fois encore quand l'œuf, maintenant connecté à une prise de courant, se brisa par le milieu tandis que la partie supérieure glissait en arrière et basculait vers le haut, révélant l'intérieur du cocon.

Render s'assit. Son fauteuil se transforma en une couchette enveloppante qui glissa à mi-chemin sous la console, puis redevint un fauteuil lorsque Render se redressa. Il enfonça quelques touches au pupitre et la moitié du plafond se dégagea, puis se remodela tout en s'abaissant, suspendu au-dessus d'eux comme une énorme cloche tandis que Respighi continuait à évoquer les pins et les jardins de Rome. Render se leva, s'approcha de la ro-matrice dont il débrancha un écouteur situé à la partie inférieure de l'œuf, puis se pencha sur la console. Haussant l'épaule pour se boucher une oreille, il pressa l'écouteur contre son autre oreille tout en jouant sur le clavier de sa main libre. Des lieues de ressac submergèrent le poème symphonique ; des kilomètres de circulation routière le ravagèrent ; le fracas d'une cloche le fissa ; et le feedback disait : «...maintenant que vous restez là à m'écouter sans rien dire, je vous associe à un bleu profond, presque violet...».

Il laissa l'écouteur pour le masque facial et composa : *un* – cannelle, *deux* – terreau, *trois* – musc reptilien prononcé... et puis la soif, le goût du miel, du vinaigre et du sel, en remontant par le lilas, le béton humide et une bouffée d'ozone avant l'orage vers toutes les répliques olfactives et gustatives essentielles du matin, de l'après-midi et du soir

en ville.

La couchette flottait normalement dans son bain de mercure, magnétiquement stabilisée par les parois de l'œuf. Il mit les bandes en position.

La ro-matrice était en parfaite condition.

« Très bien, dit Render en se retournant, tout est au point. »

Eileen venait de poser ses lunettes sur ses vêtements soigneusement pliés. Elle s'était déshabillée pendant que Render vérifiait la machine. Il fut déconcerté par sa taille étroite, ses seins volumineux aux pointes brunes et ses longues jambes. Il se dit qu'elle était trop bien faite pour une femme de sa taille.

Mais il se rendit compte en la regardant que son embarras, bien sûr, venait surtout du fait qu'elle était sa patiente.

« Je suis prête », dit-elle, et il vint à son côté.

Il la prit par le coude pour la guider jusqu'à l'appareil, dont elle explora l'intérieur du bout des doigts. Alors qu'il l'aidait à entrer dans le module, il vit que ses yeux étaient d'un vert marin lumineux. Cela aussi le mit mal à l'aise.

« Vous êtes bien ?

— Oui.

— Bon, alors nous y sommes. Je vais refermer. Faites de beaux rêves. »

La coque supérieure s'abaissa lentement. Une fois fermée, elle s'opacifia, puis devint brillante. Render ne vit plus au-dessous de lui que son propre reflet distordu.

Il retourna vers son pupitre.

Sigmund était sous ses pieds, lui bloquant le chemin.

Render tendit la main pour lui caresser la tête, mais le chien esquiva son geste.

« Emmenez-moi, avec, grogna-t-il.

— Je crains que ce soit impossible, mon vieux, dit Render. En fait, nous n'allons nulle part. Nous allons simplement faire un somme ici même, dans cette pièce. »

Le chien ne parut pas apaisé pour autant.

« Pourquoi ? »

Render soupira. Une discussion avec un chien était bien la chose la plus ridicule qu'il pût imaginer en état de sobriété.

« Sig, dit-il, j'essaie de l'aider à apprendre à quoi ressemblent les choses. Tu remplis fort bien ta tâche en la guidant à travers ce monde qu'elle ne peut pas voir – mais elle a besoin de savoir à quoi ressemblent les choses, et c'est ce que je vais lui montrer.

— Mais alors, elle, n'aura plus, besoin de moi.

— Bien sûr que si. » Render riait presque. Le pathétique était si étroitement lié à l'absurde qu'il eut du mal à s'en empêcher. « Je ne

peux pas lui rendre la vue, expliqua-t-il. Je vais simplement lui transmettre certaines abstractions visuelles – comme si je lui prêtais mes yeux pendant un moment. Pigé ?

— Non, dit le chien. Prenez les miens. »

Render éteignit la musique.

L'ensemble des relations maître-mutant doit bien mériter six volumes, se dit-il, en allemand.

Il lui indiqua du doigt l'angle opposé de la pièce.

« Va te coucher là-bas, comme Eileen te l'a dit. Ça ne va pas durer longtemps, et quand tout sera fini vous repartirez comme vous êtes venus – c'est toi qui conduiras. D'accord ? »

Sans répondre, Sigmund fit demi-tour ; il se dirigea vers le coin qui lui était assigné, la queue asse.

Render s'assit et abaissa le capot, version modifiée de la ro-matrice destinée à l'opérateur. Il était seul devant les quatre-vingt-dix boutons blancs et les deux boutons rouges. Le monde se terminait dans l'obscurité qui entourait la console. Il desserra sa cravate et déboutonna son col.

Il prit le casque sur son support, en vérifia les fils et s'en coiffa. Puis il fit remonter le demi-masque sur son visage et rabattit la visière opaque, qui vint au contact de ce dernier. Ayant posé son bras droit dans la suspente, il élimina d'un simple tapotement du doigt la conscience de sa patiente.

Un Façonneur ne presse pas les touches blanches consciemment. Il décide des circonstances, et des réflexes musculaires profondément implantés exercent une pression presque imperceptible sur la suspente mobile, qui glisse à la position adéquate et stimule l'extension du doigt. Une touche est enfoncée, et la suspente poursuit son mouvement.

Render ressentit un fourmillement à la base du crâne ; il perçut une odeur d'herbe fraîchement coupée.

Il suivait soudain la grande allée grise qui serpente entre les mondes.

Après ce qui lui parut un long moment, il sentit qu'il avait pris pied sur une Terre étrange. Il ne voyait rien ; seul le sentiment d'une présence l'informa qu'il était arrivé. C'était la plus sombre des nuits sombres qu'il eût jamais vues.

Il souhaita la dispersion de l'obscurité. Rien ne se passa.

Une partie de son esprit se réveilla, une partie qui dormait sans qu'il s'en rendît compte ; il se rappela dans quel monde il était entré.

Il écouta, guettant sa présence. Il entendit la peur et l'appréhension.

Il souhaita des couleurs. D'abord le rouge...

Il sentit un contact. Puis il y eut un écho.

Tout devint rouge ; il occupait le centre d'un rubis infini.

Orange. Jaune...

Il fut pris dans un morceau d'ambre.

Vert, maintenant, auquel il ajouta les exhalaisons d'une mer orageuse. Bleu, et la fraîcheur du soir.

Puis il étira son esprit et produisit toutes les couleurs en même temps. Elles apparurent en grands panaches tourbillonnants.

Il les déchira et les força à prendre une forme.

Un arc-en-ciel incandescent dessina sa courbe sur l'espace noir.

Il lutta pour imposer au-dessus de lui des bruns et des gris ; ceux-ci apparurent, luminescents, en taches mouvantes et chatoyantes.

Quelque part, il perçut un sentiment d'émerveillement mêlé d'effroi, mais aucune trace d'hystérie ; il poursuivit le Façonnage.

Il parvint à créer un horizon au-delà duquel s'écoula l'obscurité. Le ciel devint légèrement bleu, et il se hasarda à y glisser un banc de nuages sombres. Sentant qu'une résistance s'opposait aux efforts qu'il déployait pour créer la distance et la profondeur, il renforça le tableau d'un très faible bruit de ressac. Le transfert du concept auditif de distance se fit alors lentement à mesure qu'il promenait les nuages à travers le ciel. Il s'empessa de plaquer une haute forêt sur le paysage pour compenser une vague naissante d'acrophobie.

La panique disparut.

Render concentra son attention sur les hauts arbres – des chênes et des pins, des peupliers et des sycomores. Il les précipita comme des lances en rangées inégales de verts, de bruns et de jaunes, déroula un épais tapis d'herbe humide de rosée, laissa tomber une série de rochers gris et de rondins verdâtres à des intervalles irréguliers et entrelaça les branches au-dessus d'eux, projetant un ombrage uniforme dans le vallon.

L'effet fut saisissant. Le monde entier parut secoué d'un sanglot, puis redevint silencieux.

A travers le silence, il la sentit présente. Il avait décidé qu'il valait mieux établir les fondations au plus vite, installer un quartier général tangible, préparer un champ d'opérations. Il pourrait faire marche arrière plus tard, réparer et corriger les conséquences du trauma au cours des séances suivantes ; mais pour un début, il fallait au moins cela.

Avec surprise, il se rendit compte que le silence d'Eileen n'était pas une retraite. Elle s'était faite omniprésente dans les arbres et dans l'herbe, dans les pierres et dans les buissons ; elle personnalisait leurs formes, les rapportait à des sensations tactiles, des sons, des températures, des arômes.

D'une brise légère, il agita les branches des arbres. Juste au-delà du champ de vision, il composa le murmure d'un ruisseau.

Il y eut un sentiment de joie. Il le partagea.

Voyant qu'elle supportait fort bien l'expérience, il décida d'élargir le champ de l'exercice. Alors qu'il laissait son esprit errer parmi les arbres, il fit un instant l'expérience d'un dédoublement de vision – il voyait une énorme main se déplaçant à bord d'un chariot d'aluminium vers un cercle blanc.

Puis il revint près du ruisseau et la chercha prudemment.

Il se laissa glisser au fil de l'eau. Il n'avait pas encore pris de forme. Le murmure devint clapotis à mesure qu'il poussait le ruisseau sur des hauts fonds et parmi les rochers. Sur son insistance, le bruit des eaux se fit plus compréhensible.

« Où êtes-vous ? » demandait le ruisseau.

Ici ! Ici !

Ici !

...et ici ! répondirent les arbres, les buissons, l'herbe et les pierres.

« Choisissez-en un », dit le ruisseau qui s'élargissait, contournait une masse rocheuse, puis s'incurvait au long de la pente en direction d'un lac bleu.

Je ne peux pas, répondit le vent.

« Il le faut. » Le ruisseau s'élargit encore et se déversa dans le lac, tourbillonna un moment à la surface, puis s'immobilisa et refléta les branches et les nuages sombres. « Maintenant ! »

Très bien, répondit l'écho des bois, *dans un instant*.

Une brume s'éleva du lac et glissa vers la rive.

« Maintenant », tinta la brume.

Alors voici...

Elle avait choisi un petit saule, qui se balançait dans le vent et laissait traîner ses branches dans l'eau.

« Eileen Shallot, dit-il, regardez dans l'eau. »

La brise tourna ; le saule se pencha.

Il n'était pas difficile à Render de se rappeler son visage et son corps. L'arbre pivota comme s'il n'avait pas eu de racines. Eileen se tenait au milieu d'une tranquille explosion de feuillage ; elle contemplait, effrayée, le profond miroir bleu de l'esprit de Render – le lac.

Elle se couvrit le visage de ses mains, mais cela ne l'empêcha pas de voir.

« Contemplez-vous », dit Render.

Elle abaissa ses mains et regarda dans l'eau. Puis elle se tourna dans toutes les directions, lentement, pour s'examiner.

« J'ai l'impression d'être jolie, dit-elle enfin. Est-ce parce que vous le voulez, ou est-ce vrai ? »

Tout en parlant, elle regardait autour d'elle, à la recherche du Façonneur.

« C'est vrai, dit Render, de partout à la fois.

— Merci. »

Il y eut un tourbillon blanc, et elle fut soudain parée d'un vêtement de damas serré à la ceinture. Dans le lointain, la lumière s'éclaircit imperceptiblement. Une légère nuance de rose apparut à la lisière inférieure des nuages les plus bas.

« Que se passe-t-il, là-bas ? demanda-t-elle en se tournant vers la lumière.

— Je vais vous montrer un lever de soleil, dit Render. Je vais sans doute le rater un peu – mais c'est mon premier lever de soleil professionnel en de telles circonstances.

— Où êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Partout, répondit-il.

— S'il vous plaît, prenez une forme pour que je puisse vous voir.

— Très bien.

— Votre forme naturelle. »

Il souhaita se trouver à côté d'elle sur la rive, et s'y trouva.

Surpris par un éclair métallique, il abaissa les yeux. Le monde s'estompa un instant, puis se stabilisa de nouveau. Il rit, et le rire s'arrêta sur une pensée soudaine.

Il portait l'armure qui s'était trouvée près de leur table au restaurant du *Perdreau et Bistouri*, le soir où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

Elle tendit la main et le toucha.

« L'armure qui se trouvait près de notre table, reconnut-elle tout en faisant courir ses doigts sur les plaques et sur les jointures. Je l'ai associée à vous, ce soir-là.

— ... Et vous venez de me mettre dedans, ajouta-t-il. Vous êtes une femme volontaire. »

L'armure disparut. Il portait son costume gris-brun avec une cravate rouge et son visage avait une expression professionnelle.

« Voici mon véritable moi, dit-il avec un léger sourire. Maintenant, le lever de soleil. Je vais utiliser toutes les couleurs. Attention ! »

Ils s'assirent sur le banc vert qui était apparu derrière eux, et Render pointa un doigt dans la direction qu'il avait choisie pour l'orient.

Lentement, le soleil passa par tous ses états matinaux. Pour la première fois dans ce monde particulier, il brilla comme un dieu, se réfléchit dans l'étang, perça les nuages, embrasa le paysage sous la brume qui s'élevait des bois humides.

Eileen resta longtemps sans bouger ni parler, observant intensément, les yeux fixés directement sur ce feu de joie ascendant. Render sentit combien elle était fascinée.

Elle contemplait la source de toute lumière, qui se réfléchissait telle

une goutte de sang sur la pièce miroitante de son front.

« Voici le soleil, et voilà les nuages », dit Render. Il claqua des mains : les nuages obscurcirent le soleil et un grondement assourdi roula au-dessus d'eux. « Et voici le tonnerre », ajouta-t-il.

La pluie se mit alors à tomber, brisant le miroir du lac et picotant leur visage, martelant bruyamment les feuilles, tapotant doucement, dégouttant des branches, trempant leurs vêtements et plaquant leurs cheveux, ruisselant dans leur cou et tombant dans leurs yeux, transformant en boue des étendues de terre brune.

Un éclair zébra le ciel, suivi une seconde plus tard d'un deuxième coup de tonnerre.

«... Et voici un orage, expliqua-t-il. Vous voyez comment la pluie transforme le feuillage, et nous-mêmes. Ce que vous venez de voir dans le ciel avant le coup de tonnerre était un éclair.

— ... C'est trop, dit-elle. Ralentissez un peu, s'il vous plaît. »

La pluie s'arrêta aussitôt, et le soleil perça à travers les nuages.

« J'ai bigrement envie d'une cigarette, dit-elle, mais j'ai laissé les miennes dans un autre monde. »

Au moment même où elle prononçait ces paroles, une cigarette apparut, déjà allumée, entre ses doigts.

« Ça va manquer un peu de goût », dit Render d'un ton étrange.

Il l'observa un moment avant d'ajouter :

« Je ne vous ai pas donné cette cigarette. Vous l'avez prise dans mon esprit. »

La fumée monta en spirale et fut balayée par la brise.

«... Ce qui veut dire que pour la deuxième fois aujourd'hui, j'ai sous-estimé l'attraction de ce vide au sein de votre esprit – en cet endroit où devrait se trouver la vision. Vous assimilez très rapidement ces nouvelles impressions. Vous allez même jusqu'à en chercher de nouvelles à tâtons. Soyez prudente. Essayez de refréner cette impulsion.

— C'était comme la faim, dit-elle.

— Peut-être ferions-nous mieux de conclure cette séance tout de suite. »

Leurs vêtements étaient secs. Un oiseau se mit à chanter.

« Non, attendez ! Je vous en prie ! Je serai prudente. Je veux voir d'autres choses.

— Il y a toujours la séance suivante, dit Render. Mais je suppose que je peux tenir encore un peu. Y a-t-il quelque chose que vous ayez très envie de voir ?

— Oui. L'hiver. La neige.

— D'accord, dit le Façonneur en souriant, alors enveloppez-vous dans cette fourrure...»

L'après-midi s'écoula rapidement après le départ de sa patiente. Render était de bonne humeur. Il avait l'impression d'avoir été vidé et rempli à nouveau. Il avait subi la première épreuve sans souffrir d'aucune répercussion. Il se dit qu'il allait réussir. Sa satisfaction surpassait sa peur, et c'est avec un sentiment d'allégresse qu'il se remit au travail sur son discours.

«... Et qu'est-ce que le pouvoir de blesser ? demanda-t-il au microphone.

« — Nous vivons par le plaisir et nous vivons par la douleur, se répondit-il. L'un comme l'autre peuvent frustrer, l'un comme l'autre peuvent encourager. Mais bien que le plaisir et la douleur aient des racines biologiques, ils sont conditionnés par la société. – de même que les valeurs qu'on peut en tirer. Étant donné les énormes masses humaines qui changent de position dans l'espace à un rythme trépidant, chaque jour et dans toutes les villes du monde, il est devenu nécessaire d'établir sur ces mouvements une série de contrôles totalement inhumains. Chaque jour, ces contrôles s'insinuent dans de nouveaux domaines – pour conduire nos voitures, piloter nos avions, nous interroger, diagnostiquer nos maladies – et je ne peux même pas me hasarder à porter un jugement moral sur ces intrusions. Elles sont devenues nécessaires. En dernière analyse, elles peuvent se révéler salutaires.

« Le point que je voudrais souligner, cependant, c'est que nous sommes souvent inconscients de nos propres valeurs. Nous sommes incapables de dire honnêtement ce que représente une chose pour nous tant qu'elle n'a pas été ôtée de nos conditions de vie. Si un objet qui nous est précieux cesse d'exister, l'énergie psychique qui y était emprisonnée est libérée, et nous cherchons de nouveaux objets de valeur dans lesquels investir ce... *mana*, si vous voulez – ou cette libido si vous préférez. Aucune des choses qui ont disparu au cours des quatre ou cinq dernières décennies n'était en elle-même d'une importance capitale ; et aucune des choses nouvelles qui sont apparues durant cette même période ne s'est montrée massivement nuisible envers les gens qu'elle a remplacés ou envers les gens qu'elle contrôle dans une certaine mesure. Une société, cependant, est constituée de nombreux composants, et lorsque ces composants se transforment trop rapidement les résultats sont imprévisibles. L'étude attentive d'une maladie mentale est souvent révélatrice quant à la nature des contraintes qui s'exercent au sein de la société dans laquelle s'est développée cette maladie. Si les différentes formes d'anxiété se regroupent selon un classement bien défini, on peut en déduire certaines données relatives aux malaises sociaux. Carl Jung a fait remarquer que lorsque la conscience est totalement frustrée dans sa quête de valeurs, elle tourne ses recherches vers l'inconscient ; si

elle échoue de ce côté, elle poursuivra sa quête dans l'hypothétique inconscient collectif. Il avait observé chez les ex-nazis de l'après-guerre que plus ceux-ci cherchaient quelque chose à bâtir sur les ruines de leur vie – après avoir vécu une période d'iconoclastie du classicisme et avoir vu leurs nouveaux idéaux renversés à leur tour – plus ils semblaient s'enfoncer dans l'inconscient collectif de leur peuple. Leurs rêves eux-mêmes semblaient puiser leurs structures dans les mythes teutoniques.

« D'une façon beaucoup moins dramatique, c'est ce qui se passe aujourd'hui. Il y a dans l'histoire des périodes au cours desquelles la tendance générale de l'esprit à se retourner sur lui-même, à revenir en arrière, est plus forte qu'en d'autres temps. Nous vivons une de ces époques de don-quichottisme, au sens originel du terme, parce que le pouvoir de blesser, de notre temps, est le pouvoir de méconnaître, de déconcerter – et qu'il n'est plus l'apanage des êtres humains. »

Un bourdonnement l'interrompt. Il coupa l'enregistreur et pressa la touche du téléphone.

« Charles Render à l'appareil, dit-il.

— Ici Paul Charter, zézaya le poste. Je suis le directeur de Dilling.

— Oui ? »

L'image s'éclaircit. Render vit un homme aux yeux rapprochés sous un front haut. Le front était creusé de rides profondes, et la bouche se convulsait en parlant.

« Voilà, je voulais vous dire combien nous étions désolés de ce qui s'est passé. C'est un appareil défectueux qui a causé...

— Ne pouvez-vous pas vous offrir un matériel adéquat ? Vos tarifs sont assez élevés.

— C'était un appareil *neuf*, un défaut de fabrication...

— N'y avait-il personne pour s'occuper de ce cours ?

— Si, mais...

— Pourquoi n'a-t-on pas inspecté le matériel ? Pourquoi n'y avait-il personne pour prévenir la chute ?

— *Il y avait* quelqu'un, mais ça s'est passé trop vite pour qu'il puisse intervenir. Quant à inspecter le matériel pour déceler les défauts de fabrication, ce n'est pas son travail. Écoutez, je suis désolé. J'aime beaucoup votre fils, et je peux vous assurer que cela ne se reproduira pas.

— Vous avez tout à fait raison – mais c'est parce que je vais le chercher demain matin pour inscrire dans une école qui applique des mesures de sécurité adéquates. »

D'une chiquenaude, Render coupa la communication.

Quelques minutes plus tard, il se leva et traversa la pièce jusqu'à son petit coffre-fort mural, partiellement masqué par une étagère couverte de livres. Il ne lui fallut qu'un instant pour l'ouvrir et en

sortir une boîte à bijoux qui contenait un collier de pacotille et une photographie encadrée. La photographie représentait un homme qui lui ressemblait, en plus jeune, à côté d'une femme avec des cheveux noirs relevés et un petit menton ; deux enfants se tenaient entre eux : une fillette et le nouveau-né qu'elle tenait dans ses bras en arborant bravement un sourire radieux malgré son ennui. En de telles occasions, Render ne contemplait l'image que quelques secondes tout en caressant le collier, puis il refermait la boîte et la remettait dans le coffre pour plusieurs mois.

Huomp ! Huomp ! faisait la contrebasse. *Tchg-tchg-tchga-tchg*, faisaient les maracas.

Les filtres des projecteurs projetaient en biseau des rouges, des verts, des bleus et d'abominables jaunes sur les étonnants danseurs de métal.

HUMAINS ? demandait la pancarte de l'auvent.

ROBOTS ? (juste au-dessous).

ENEZ EN JGER PAR VOUS-MÊME ! (en bas, laconiquement).

Ce qu'ils firent.

Render et Jill étaient assis à une table microscopique, heureusement placée en retrait contre un mur, au-dessous de caricatures au fusain représentant des personnalités pour la plupart inconnues (il y avait tant de célébrités parmi les groupes culturels secondaires d'une ville de quatorze millions d'habitants). Le nez froncé de plaisir, Jill fixait le point de convergence de ce groupe culturel particulier, haussant parfois les épaules jusqu'aux oreilles pour souligner un rire silencieux ou un petit gloussement provoqués par l'apparence vraiment *trop* humaine des artistes – la façon, par exemple, dont l'automate d'ébène faisait courir ses doigts sur l'avant-bras de l'automate d'argent lorsqu'ils se séparaient et se croisaient...

Render partageait son attention entre Jill, les danseurs, et une décoction d'aspect malfaisant qui ne ressemblait à rien plus qu'à un petit baquet de whisky au citron parsemé d'algues marines (desquelles le Kraken pouvait surgir à tout moment pour entraîner à sa perte quelque infortuné vaisseau).

« Charlie, j'ai l'impression que ce sont vraiment des gens ! »

Render dépêtra son regard de la chevelure de Jill et de ses boucles d'oreilles sautillantes pour observer les danseurs qui évoluaient sur la piste située en contrebas, au foyer de la musique.

Il *aurait pu* y avoir des humains à l'intérieur de ces carapaces de métal. Dans ce cas, leur danse témoignait d'un rare talent. Si la fabrication d'alliages suffisamment légers ne posait aucun problème, il semblait difficile pour un danseur de cabrioler si longtemps avec une

telle aisance et sans effort apparent tout en étant enfermé de la tête au pieds dans une armure métallique – et cela sans le moindre grincement ou le moindre cliquetis.

Sans bruit...

Ils glissaient comme deux mouettes ; le plus grand avait la couleur de l'antracite poli ; l'autre, d'aspect féminin, évoquait un rayon de lune tombé d'une fenêtre sur un mannequin enrobé de soie.

Même quand ils se touchaient, leur contact ne produisait aucun son – ou s'il en produisait, il était totalement noyé par les rythmes de l'orchestre.

Huomp-huomp ! Tchga-tchg !

Render commanda un autre verre.

Le mouvement se transformait lentement en une danse apache. Render consulta sa montre. *Trop long pour des artistes ordinaires*, se dit-il. *Ce sont certainement des robots*. Alors qu'il tournait les yeux vers eux, l'automate noir projetait l'automate d'argent à environ trois mètres de lui, puis il lui tourna le dos.

Il n'y eut pas le moindre tintement métallique.

Je me demande ce que peut valoir une installation pareille, songea-t-il.

« Charlie ! Ils n'ont fait aucun bruit ! Comment peuvent-ils faire ?

— Vraiment ? » fit Render.

Les projecteurs étaient jaunes de nouveau, puis rouges, bleus, verts.

« On pourrait croire qu'ils risquent d'endommager leurs mécanismes, non ? »

L'automate blanche revenait en rampant tandis que l'autre faisait pivoter son poignet d'un mouvement continu, une cigarette allumée entre les doigts. Un rire parcourut l'assistance lorsqu'il pressa la cigarette d'un mouvement mécanique contre son visage sans lèvres et sans expression. L'automate d'argent lui fit face. Il se détourna de nouveau, laissa tomber la cigarette, l'écrasa lentement, silencieusement, puis se retourna soudain vers sa partenaire. Allait-il la jeter à terre encore une fois ? Non...

Lentement, pareils aux grands échassiers de l'Orient, ils reprirent leur mouvement doux, avec de nombreuses volte-face.

Quelque chose, tout au fond de Render, était amusé ; mais il était trop éméché pour se demander ce qui était drôle. Il se contenta d'aller à la recherche du Kraken au fond de son verre.

Jill lui serra le biceps, attirant de nouveau son attention vers la piste.

Tandis que le projecteur torturait le spectre lumineux, l'automate noir souleva l'automate d'argent à bout de bras au-dessus de sa tête, lentement, très lentement, puis se mit à tourner sur lui-même dans cette position – les bras étendus, le dos cambré, les jambes en ciseaux – très lentement d'abord, puis de plus en plus vite.

Ils tournoyaient soudain à une vitesse incroyable, et les projecteurs tournaient de plus en plus vite.

Render secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

Ils tournaient si vite qu'ils *devaient* tomber – humains ou robots. Mais ils ne tombèrent pas. C'était un mandala, une forme grise continue. Render abaissa les yeux.

Puis ils ralentirent progressivement, s'arrêtèrent.

La musique se tut.

L'obscurité suivit, envahie par les applaudissements.

Quand les projecteurs se rallumèrent, les deux automates se tenaient face au public, pareils à des statues. Lentement, très lentement, ils s'inclinèrent.

Les applaudissements redoublèrent.

Puis ils firent demi-tour et disparurent.

La musique reprit et l'éclairage se fit plus puissant. Un bruit confus de bavardages s'éleva. Render tua le Kraken.

« Que penses-tu de ça ? » lui demanda Jill.

Render prit une expression sérieuse. « Suis-je un homme rêvant qu'il est un robot, ou un robot rêvant qu'il est un homme ? » Il sourit, puis il ajouta : « Je n'en sais rien. »

Elle lui donna par jeu un coup de poing à l'épaule, et il lui fit remarquer qu'elle était ivre.

« Ce n'est pas vrai, protesta-t-elle. Pas beaucoup, en tout cas. Pas autant que toi. »

— Je pense quand même que tu devrais consulter un médecin à ce sujet. Moi, par exemple, et tout de suite. Sortons d'ici et allons faire un tour en voiture.

— Pas encore, Charlie. Je veux les voir encore une fois. Hein, s'il te plaît ?

— Si je prends un autre verre, je ne serai même pas capable de voir jusque-là.

— Commande une tasse de café.

— Beurk !

— Alors commande une bière.

— Je m'en passerai. »

L'assistance avait envahi la piste de danse, mais Render avait les pieds comme du plomb.

Il alluma une cigarette.

« Alors un chien t'a parlé, aujourd'hui ? »

— Oui. Quelque chose d'assez déconcertant...

— Était-elle jolie ?

— C'était un chien mâle. Et, bon sang, qu'il était laid !

— Idiot. Je parle de sa maîtresse.

— Tu sais bien que je ne parle jamais de mes patients, Jill.

— Tu m’as dit qu’elle était aveugle et tu m’as parlé du chien. Tout ce que je veux savoir, c’est si elle est jolie.

— Eh bien... oui et non. » Il lui donna un coup de genou sous la table et fit un geste vague. « Enfin, tu sais...

— La même chose pour les deux », dit-elle au serveur, surgi soudainement d’une flaque d’ombre adjacente. Le serveur hocha la tête et disparut tout aussi soudainement.

« Mes bonnes intentions s’envolent, soupira Render. Ne te plains pas d’être auscultée par un ivrogne invétéré, c’est tout ce que je peux dire.

— Tu te dégriseras vite, comme toujours. Le serment d’Hippocrate et tout ça. »

Il renifla et jeta un coup d’œil à sa montre.

« Il faut que j’aille dans le Connecticut, demain. Sortir Pete de cette maudite école... »

Il soupira, déjà lassé du sujet.

« Je pense que tu te tracasses trop pour lui. N’importe quel gamin peut se casser la cheville, ça fait partie de la croissance. Je me suis cassé le poignet quand j’avais sept ans. C’était un accident. Ce n’est pas la faute de l’école si ce genre de chose arrive parfois.

— Tu parles, dit Render, prenant son breuvage noir sur le plateau noir que portait le serveur noir. S’ils ne sont pas capables de faire leur travail correctement, je trouverai quelqu’un qui en soit capable. »

Elle haussa les épaules.

« C’est toi qui décides. Tout ce que je sais, c’est ce que je lis dans les journaux. »

Puis elle ajouta : «... Et tu es toujours décidé pour Davos, alors que tu sais très bien qu’on rencontre des gens d’un meilleur milieu à Saint-Moritz ?

— Nous y allons pour skier, tu t’en souviens ? Je préfère les pistes de Davos.

— Je perds à tous les coups, ce soir, hein ? »

Il lui pressa la main.

« Avec moi, tu gagnes toujours, chérie. »

Ils burent leurs boissons, fumèrent leurs cigarettes et se tinrent la main jusqu’au moment où les gens quittèrent la piste de danse pour regagner en file indienne leurs tables minuscules. Les projecteurs commencèrent leur ronde folle, teintant les nuages de fumées de couleurs qui allaient de l’enfer au lever du soleil et retour, et la basse fit *huomp* !

Tchga-tchga !

« Oh ! Charlie. Les voilà qui reviennent ! »

Le ciel avait la clarté du cristal. Les routes étaient propres. La neige avait cessé de tomber.

La respiration de Jill était celle d'une personne endormie. La S-7 filait sur les ponts de la ville. Lorsque Render restait parfaitement immobile, il parvenait à se convaincre que seul son corps était ivre ; mais dès qu'il remuait la tête, l'univers se mettait à danser autour de lui. Alors que l'univers dansait, Render s'imagina qu'il était dans un rêve et qu'il en était le Façonneur.

L'espace d'un instant, ce fut vrai. Il fit tourner la grande horloge du ciel en arrière, souriant dans son demi-sommeil. L'instant suivant, il fut éveillé ; il ne souriait plus.

L'univers s'était vengé de son audace. Cet instant d'abandon retrouvé qu'il avait aimé au point de ne pouvoir y résister, il le payait une fois de plus de la vision du fond du lac ; et tandis qu'il avançait cette fois encore vers l'épave au fond du monde – comme un nageur sous-marin et tout aussi incapable de parler – il entendit loin au-dessus de la Terre, filtré par les eaux qui la recouvraient, le hurlement du loup Fenris qui se préparait à dévorer la lune. En l'entendant, il sut que ce son ressemblait autant à la trompette du Jugement dernier que la femme qui se trouvait à son côté différait de la lune – en tous points et sous tous ses aspects. Il en fut effrayé.

«... évident, direct, franc. Voici la cathédrale de Winchester, disait le manuel. Ses piliers qui joignent le sol à la voûte comme autant d'énormes troncs d'arbres en contrôlent rigoureusement les volumes : les plafonds sont plats ; chaque travée, délimitée par ces piliers, est en elle-même un élément de certitude et de stabilité. Elle semble en fait refléter quelque chose de Guillaume le Conquérant. Ce dédain pour la recherche et cette consécration à l'amour d'un autre monde sembleraient en faire également un cadre approprié pour quelque conte de Malory(14)...

— Observez les chapiteaux festonnés, disait le guide. Par leurs cannelures primitives, ils étaient les précurseurs de ce qui allait devenir plus tard un motif commun...

— Peuh ! » fit Render – à voix basse, cependant, car il était avec un groupe au sein d'une église.

« Chhhut ! » fit Jill (Fotlock – c'était son véritable patronyme) DeVille.

Mais Render, malgré son ennui, était impressionné.

La haine qu'il vouait au passe-temps de Jill était devenue un réflexe, au point qu'il aurait préféré passer ses vacances assis sous la goutte d'eau d'un supplice oriental plutôt que d'admettre qu'il lui arrivait de prendre plaisir à se promener sous les arcades, par les galeries, dans les couloirs ou les tunnels, et à s'essouffler dans les escaliers tortueux jusqu'au sommet des tours.

Il promenait donc son regard sur tout ce qu'il voyait, réduisait tout en cendres en fermant les yeux, puis reconstruisait les lieux à partir des ruines encore fumantes de ses souvenirs afin de pouvoir reproduire le spectacle plus tard et en offrir la vision à son seul patient qui ne pût voir que par ce moyen. Parmi tous les édifices qu'il avait visités, c'était celui-là qu'il détestait le moins. Il décida qu'il allait le lui ramener.

Tandis que la caméra de son esprit photographiait le décor, Render marchait avec les autres, son manteau sur le bras, les doigts à la recherche d'une cigarette. Il mettait un point d'honneur à ignorer son guide, se rendant compte que c'était là la plus basse de toutes les formes de protestation humaine. Tout en parcourant Winchester, il

pensait aux deux dernières séances passées avec Eileen Shallot. Il se rappela son attitude involontairement adamique alors qu'il mettait un nom sur les animaux qui passaient devant eux, conduits bien sûr par *celui* qu'elle voulait voir et auquel il avait donné par son propre embarras une apparence terrifiante. Il s'était senti d'humeur agréablement bucolique après avoir potassé un vieux cours de botanique et entrepris de Façonner et de nommer les fleurs des champs.

Ils étaient restés jusqu'à présent en dehors des villes, loin des machines. Les émotions d'Eileen à la vue d'objets simples présentés avec précaution étaient encore trop fortes pour qu'il pût risquer de la plonger si tôt dans une jungle aussi complexe et chaotique ; il lui bâtirait sa ville progressivement.

Quelque chose passa rapidement, loin au-dessus de la cathédrale, en émettant un bang supersonique. Render prit un moment la main de Jill dans la sienne et lui sourit lorsqu'elle leva les yeux vers lui. Sachant qu'elle avait tendance à être belle, Jill prenait normalement grand soin d'assurer sa beauté. Aujourd'hui, cependant, ses cheveux étaient simplement tirés en arrière et noués sur sa nuque, ses lèvres et ses yeux étaient pâles, et ses minuscules oreilles blanches dégagées paraissaient un peu pointues.

« Observe les chapiteaux festonnés, chuchota-t-il. Par leurs cannelures primitives, ils étaient les précurseurs de ce qui allait devenir plus tard un motif commun.

— Peuh ! dit-elle.

— Chhhut ! » fit à côté d'eux une petite femme bronzée dont le visage semblait se craqueler et se recomposer à mesure qu'elle pinçait et dépinçait les lèvres.

Plus tard, alors qu'ils retournaient en flânant vers leur hôtel, Render demanda : « C'est fini pour Winchester ?

— Fini pour Winchester.

— Contente ?

— Contente.

— Bon, alors nous pouvons partir cet après-midi.

— Très bien.

— Pour la Suisse...

Elle s'arrêta, tripotant un bouton du manteau de Render.

« Ne pourrions-nous passer d'abord un ou deux jours à visiter quelques vieux châteaux ? Après tout, ils sont juste de l'autre côté de la Manche, et tu pourrais goûter tous les vins locaux pendant que je les visiterai...

— D'accord », dit-il.

Elle leva les yeux, quelque peu surprise.

« Quoi ? Sans discussion ? » Elle sourit. « Qu'as-tu fait de ta

combativité pour me laisser décider à ta place de cette façon ? »

Puis elle lui prit le bras et ils poursuivirent leur chemin. « Hier, dit-il, pendant que nous parcourions au pas de charge les entrailles de ce vieux château, j'ai entendu un gémissement étouffé, et une voix qui criait : « Pour l'amour de Dieu, Mon « trésor ! » Je pense que c'était mon esprit combatif, car je suis certain que c'était ma voix. J'ai renoncé au *Geist der stets verneint. Pax vobiscum !* Allons en France, donc !

— Cher Rendy, ça ne prendra qu'un jour ou deux...

— Amen, dit-il. Mais mes skis déjà fartés disparaissent à l'horizon. »

Ainsi fut fait. Le matin du troisième jour, quand elle lui parla des châteaux d'Espagne, il se fit à voix haute la réflexion que les psychologues buvaient et se contentaient de se mettre en colère, alors que les psychiatres avaient la réputation de boire, de se mettre en colère, et de briser tout ce qui se trouvait à leur portée. En déduisant qu'il s'agissait d'une menace voilée contre les porcelaines anglaises qu'elle avait accumulées, Jill se plia à son désir d'aller skier.

Libre ! Render faillit le hurler à pleins poumons.

Son cœur lui martelait les tempes. Penché en avant, il coupa vers la gauche. Le vent lui fouettait le visage ; une volée de cristaux de glace, soulevée par ses skis, lui frôla la joue comme une volée de ailes d'émeri.

Il glissait. Oui – le monde s'était terminé à Weissflujoch, et Dortfali l'entraînait vers le bas, loin de cette porte.

Ses pieds étaient deux rivières miroitantes qui fondaient à travers les plaines onduleuses et désolées ; rien ne pouvait les geler dans leur course. Il coulait au long de la pente. Loin de toutes les salles du monde. Loin du manque suffocant d'intensité, des centaines de bienfaits dispensés chaque jour à la petite cuiller, du rythme meurtrier des distractions forcées qui taillaient en pièces l'Hydre du loisir ; loin.

Tout en dévalant la piste, il éprouvait un désir intense de regarder par-dessus son épaule, comme pour voir si le monde qu'il avait laissé là-haut derrière lui ne s'était pas personnifié sous quelque forme terrifiante lancée à sa poursuite telle une ombre, le traquant pour le ramener dans le ciel à un cercueil chaud et bien éclairé où il reposerait en paix, la volonté transpercée d'un pieu d'aluminium et l'esprit étouffé sous une guirlande de courants alternatifs.

« Je vous hais », souffla-t-il entre ses dents serrées, et le vent emporta ses paroles en arrière. Il se mit à rire, car il analysait toujours ses émotions par une sorte de réflexe ; et il ajouta : « Sort Oreste, fou, poursuivi, par les Furies... »

Au bout d'un moment, la pente s'adoucit ; il atteignit l'extrémité de

la piste et dut s'arrêter.

Il fuma alors une cigarette, puis il prit le remonte-pente afin de redescendre la piste cette fois pour des raisons non thérapeutiques.

Ce soir-là, il était assis devant la cheminée du grand hôtel de la station, laissant toute la chaleur au feu s'infiltrer dans ses muscles fatigués tandis que Jill lui massait les épaules et qu'il jouait au test de Roschach avec les flammes ; alors qu'il venait de distinguer une coupe flamboyante, elle lui fut arrachée au même instant par l'appel de son nom, quelque part dans le Hall des Neuf Foyers.

« Charles Render ! » dit la voix (avec une prononciation qui se rapprochait davantage de « Sharlz Runder »). Render tourna la tête d'un mouvement brusque, mais de trop nombreuses images rémanentes dansaient devant ses yeux pour qu'il pût localiser la source de l'appel.

« Maurice ? demanda-t-il au bout d'un moment, Bartelmetz ?

— Oui », répondit-on, et Render vit alors le visage familier, grisonnant et chauve, posé en l'absence de cou sur un sweater bleu et rouge pelucheux impitoyablement tendu sur une corpulence barriqueuse. L'homme s'avavançait dans leur direction, évitant adroitement les béquilles disséminées, les skis dressés en faisceaux et les gens qui, comme Jill et Render, dédaignaient les chaises et les fauteuils.

Render se leva, s'étira, et lui serra la main lorsqu'il les eut rejoints.

« Vous avez pris du poids, observa-t-il. Ce n'est pas bon pour la santé.

— Absurde, c'est tout en muscles. Comment allez-vous, et que devenez-vous ? » Il abaissa les yeux vers Jill, qui lui renvoya son sourire.

« Miss DeVille, dit Render en la présentant.

— Jill », corrigea-t-elle.

Il s'inclina légèrement, et finit par relâcher la main douloureuse de Render.

«... Et voici le professeur Maurice Bartelmetz, de Vienne, poursuivit Render, disciple aveugle de toutes les formes du pessimisme dialectique et pionnier distingué de la neuroparticipation – bien qu'il n'en paraisse rien à première vue. J'ai eu la bonne fortune d'être son élève pendant plus d'un an. »

Bartelmetz hocha la tête en signe d'acquiescement à la vue de la flasque de schnaps que Render venait de sortir d'un petit sac en plastique ; il accepta le gobelet télescopique, qu'il remplit à ras bord.

« Ah ! vous êtes quand même bon médecin, soupira-t-il. Vous avez diagnostiqué le mal en un instant et prescrit le remède approprié. Nozdrovia !

— Sept ans par gorgée, acquiesça Render tout en remplissant de

nouveau leurs verres.

— Alors nous rendrons le temps plus malléable en le sirotant à petites gorgées. »

Ils s'assirent sur le sol devant le feu qui rugissait dans la grande cheminée de brique ; les rondins en brûlant redevenaient des branches, puis des ramures, puis des brindilles, cercle annuel après cercle annuel.

Render regarnit le feu.

« J'ai lu votre dernier livre, dit enfin Bartelmezt d'un ton désinvolte. Il y a à peu près quatre ans. »

Render jugea l'estimation exacte.

« Vous faites de la recherche, en ce moment ? »

Render tisonna paresseusement le feu.

« Oui, répondit-il En quelque sorte. »

Il jeta un regard à Jill qui somnolait, la joue appuyée contre le bras de l'énorme fauteuil de cuir où il avait posé sa trousse d'urgence ; les méplats de son visage étaient des alternances de lumière pourpre et d'ombres vacillantes.

« Je suis tombé sur un sujet assez inhabituel, et je me suis lancé dans une entreprise dont j'ai l'intention de coucher les résultats par écrit.

— Inhabituel ? De quelle façon ?

— Aveugle de naissance, d'une part.

— Vous vous servez du NOT&R ?

— Oui. Elle veut devenir Façonneuse.

— Verflucher ! Avez-vous conscience des répercussions possibles ?

— Bien sûr.

— Vous avez entendu parler du malheureux Pierre ?

— Non.

— Alors c'est que l'affaire a été bien étouffée. Pierre était étudiant en philosophie à l'université de Paris, et il écrivait un mémoire sur l'évolution de la conscience. L'été dernier, il s'est dit qu'il lui fallait explorer l'esprit d'un singe – afin, je suppose, de comparer un esprit « sans nausée » au sien. Quoi qu'il en soit, il a obtenu illégalement l'accès à un NOT&R et à l'esprit de notre cousin à poils. On n'a jamais pu déterminer dans quelle mesure il est parvenu à exposer l'animal aux banques de stimuli, mais il est vraisemblable que certains éléments non directement trans-subjectifs entre l'homme et le singe – les bruits de la circulation routière, par exemple – ont effrayé l'animal. Pierre est toujours dans une cellule matelassée, et toutes ses réactions sont celles d'un singe effrayé.

« Ainsi, et bien qu'il n'ait pu achever son mémoire, conclut-il, il peut constituer une documentation intéressante pour celui de quelqu'un d'autre. »

Render secoua la tête.

« Quelle histoire, en effet, dit-il doucement. Mais je n'ai rien d'aussi dramatique à affronter. J'ai découvert un individu extrêmement stable – une psychiatre, pour être exact – quelqu'un qui a déjà passé du temps en analyse ordinaire. Elle veut se lancer dans la neuroparticipation – mais c'est la peur d'un traumatisme visuel qui l'en retenait. Je l'ai graduellement mise en présence d'une gamme complète de phénomènes visuels. Quand j'aurai terminé, elle devrait être parfaitement accoutumée à « voir », de façon à pouvoir se concentrer pleinement sur la thérapie sans être aveuglée par les impressions visuelles, si je peux m'exprimer ainsi. Nous avons déjà fait quatre séances.

— Et ?

— ... Et tout se passe bien.

— Vous en êtes certain ?

— Oui, autant qu'on puisse l'être en ce domaine.

— Mmm-hmm, fit Bartelmez. Dites-moi, l'avez-vous trouvée excessivement volontaire ? J'entends par là, disons, une attitude compulsive obsessionnelle à l'égard de ce que vous lui avez présenté jusqu'à maintenant ?

— Non.

— Est-elle jamais parvenue à prendre le contrôle du rêve ?

— Non !

— Vous mentez ! » dit-il simplement.

Render sortit une cigarette. Après l'avoir allumée, il sourit.

« Ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces, reconnut-il. L'âge n'a pas atrophié votre perspicacité. Je peux m'abuser, mais je ne peux pas vous tromper. Oui, en fait, elle *est* très difficile à contrôler. Elle ne se contente pas de voir, elle veut déjà façonner les choses par elle-même. C'est tout à fait compréhensible – à la fois pour elle et pour moi – mais la compréhension consciente et l'acceptation émotionnelle ne semblent jamais s'accorder sur ce genre de choses. Elle a pris le dessus plusieurs fois, mais j'ai réussi à reprendre le contrôle presque immédiatement. Après tout, je *suis* le maître des données.

— Hmm, fit Bartelmez d'un air songeur. Connaissez-vous un texte bouddhique appelé le *Catéchisme Shankara* ?

— Je crains que non.

— Alors je vais vous le résumer. Il pose le principe – à des fins manifestement non thérapeutiques – d'un ego réel et d'un faux ego. L'ego réel est cette partie immortelle de l'homme qui atteindra le nirvana : l'âme, si vous préférez. Très bien. Le faux ego, par contre, est le mental ordinaire, prisonnier de l'illusion – la conscience de tout un chacun que nous avons toujours connue professionnellement.

D'accord ? Bon. On appelle skandhas la substance dont est faite ce faux ego. Ces skandhas sont les sentiments, les perceptions, les aptitudes, la conscience elle-même, et même l'aspect physique. Très peu scientifique, évidemment. Mais ce ne sont pas ce que nous appelons des névroses ni ce que Mr. Ibsen appelle les mensonges de la vie, ni une hallucination – non, bien qu'ils soient tous faussés du fait même qu'ils font partie d'une fausse entité. Chacun des cinq skandhas fait partie de l'excentricité que nous appelons identité – à laquelle viennent s'ajouter les névroses et tous les autres gâchis qui en découlent et qui nous maintiennent occupés. D'accord ? Très bien. Je vous fais cet exposé parce que j'ai besoin d'un terme dramatique pour ce que je vais dire, et parce que je veux vous dire quelque chose de dramatique. Représentez-vous les skandhas étendus au fond d'un lac ; les névroses sont des rides à la surface de l'eau ; « l'ego réel » est enterré profondément dans le sable du fond. Bien. Les rides emplissent le... le... *zwischenwelt*... entre l'objet et le sujet. Les skandhas font partie du sujet, ils sont la substance fondamentale, unique, de son être. Jusque-là, vous me suivez ?

— Avec un certain nombre de réserves.

— Bon. Maintenant que j'ai en quelque sorte défini mon terme, je vais l'utiliser. Vous êtes en train de jouer avec des skandhas, pas avec de simples névroses. Vous essayez de modifier la conception globale qu'a cette femme d'elle-même et du monde, et vous vous servez pour cela d'un NOT&R. C'est la même chose que de vous frotter à un psychotique ou à un singe. Tout semble bien se passer, mais il est possible à n'importe quel moment que vous fassiez quelque chose, que vous lui révéliez une vision quelconque ou une façon de voir qui provoque une brèche dans sa personnalité, qui brise un skandha – et paf ! – ce sera comme si vous faisiez un trou dans le fond du lac. Vous créerez un tourbillon qui vous emportera – où... ? Je ne veux pas vous avoir pour patient, jeune apprenti sorcier, alors je vous conseille d'abandonner cette expérience. On ne doit pas utiliser le NOT&R de cette façon. »

Render envoya d'une pichenette sa cigarette dans le feu et compta sur ses doigts :

« *Un*, dit-il, vous faites d'un caillou une montagne mystique. Je ne fais qu'adapter sa conscience à l'admission d'une zone additionnelle de perception. La plus grande partie de cette adaptation est un travail de transfert depuis les autres sens. *Deux*, ses émotions étaient initialement assez intenses parce qu'il y avait effectivement un trauma – mais nous avons déjà dépassé ce stade. Maintenant, ce n'est plus pour elle qu'une nouveauté. Ce sera bientôt un lieu commun. *Trois*, Eileen est elle-même psychiatre ; elle a des connaissances en ce domaine et elle est pleinement consciente de la nature délicate de ce que nous faisons.

Quatre, son sens de l'identité et ses désirs, ou ses skandhas, si vous voulez les appeler ainsi, sont aussi fermes que le rocher de Gibraltar. Vous rendez-vous compte de l'intensité avec laquelle doit s'appliquer une personne aveugle pour obtenir les diplômes qu'elle a obtenus ? Il lui a fallu une volonté de fer et un contrôle émotionnel d'ascète...

— ... Et si une chose aussi résistante se brisait dans un instant extratemporel d'anxiété, dit Bartelmez avec un sourire triste, puissent les ombres de Sigmund Freud et de Cari Jung marcher à vos côtés dans la vallée des ténèbres...

«... et *cinq*, ajouta-t-il en fixant Render dans les yeux. Cinq, (il pointa un doigt dans sa direction), est-elle jolie ? »

Render se remit à contempler le feu.

« Très astucieux, soupira Bartelmez. Je ne peux pas voir si vous rougissez ou non, à cause du rougeoiement des flammes sur votre visage. Mais je crains que ce ne soit le cas, ce qui signifierait que vous pourriez être vous-même la source du stimulus incitateur. Je brûlerai un cierge ce soir devant le portrait d'Adler, et je prierai pour qu'il vous donne la force de vaincre dans votre duel avec votre patiente. »

Render regarda Jill, qui dormait toujours. Il tendit la main pour lui remettre en place une boucle de cheveux.

« Néanmoins, dit Bartelmez, si vous continuez et que tout aille bien, c'est avec beaucoup d'intérêt que je lirai le compte rendu de votre travail. Vous ai-je jamais dit que j'avais soigné plusieurs bouddhistes et que je n'avais jamais trouvé d'« ego réel » ? »

Ils rirent tous les deux.

Comme moi, mais pas comme moi, celui-là au bout d'une laisse, avec son odeur de peur, petit, gris et aveugle. Un grondement, et il va s'étrangler dans son collier. Sa tête est aussi vide que le four, avant qu'Elle pousse le bouton pour préparer le repas. On peut toujours leur parler, ils ne comprennent jamais – mais ils sont comme moi. Un jour, j'en tuerai un – pourquoi ?... Tourner ici.

« Trois marches. Monter. Portes vitrées. Poignée à droite. »

Pourquoi ? Devant, cage d'ascenseur. Jardins au-dessous, en bas. Ça sent bon, là. Herbe, terre humide, arbres et air pur. Je vois. Mais les cris d'oiseaux sont enregistrés. Je vois tout. Je...

« Ascenseur. Quatre marches. »

Descendre. Oui. Envie de faire du bruit avec la gorge, impression idiote. Propre, doux, plein d'arbres. Dieu... Elle aime s'asseoir sur banc mâcher feuilles respirer air doux. Peut pas les voir comme moi. Peut-être maintenant, un peu... ? Non.

Vilain Sigmund pas sur l'herbe, ni sur les arbres, ici. Dois me retenir. Dommage. Meilleur endroit...

« Attention aux marches. »

Tout droit. A droite, à gauche, à droite, des arbres et de l'herbe maintenant. Sigmund voit. Marcher... Docteur avec machine lui donne ses yeux. Si je gronde, il ne s'étrangle pas. Pas d'odeur de peur.

Creuser trou profond dans sol, enterrer yeux. Dieu est aveugle. Sigmund pour voir. Ses yeux à elle remplis, maintenant, et il a peur des dents. Va la faire voir et l'emmener haut dans le ciel pour voir, loin. Me laisser ici, laisser Sigmund sans personne à voir, seul. Je creuserai un trou profond dans le sol...

Lorsque Jill s'éveilla, il était plus de dix heures du matin. Elle n'eut pas besoin de tourner la tête pour savoir que Render était déjà parti. Il ne dormait jamais tard. Elle se frotta les yeux, s'étira et se tourna de côté, appuyée sur un coude. Elle jeta un coup d'œil au réveil posé sur la table de chevet tout en cherchant une cigarette et son briquet.

Alors qu'elle aspirait la fumée, elle s'aperçut qu'il n'y avait pas de cendrier. Render, qui n'aimait pas qu'elle fume au lit, l'avait sans doute posé sur la coiffeuse. Avec un soupir qui s'acheva en ricanement, elle se glissa hors du lit et s'enveloppa dans son châle avant que la cendre fût devenue trop longue.

Elle détestait se lever, mais une fois que c'était fait, elle laissait la journée commencer et se poursuivre sans défaillance tout au long de sa succession ordonnée d'événements.

« Qu'il aille au diable », dit-elle en souriant. Elle aurait aimé prendre son petit déjeuner au lit, mais il était trop tard.

Entre deux réflexions sur les vêtements qu'elle allait porter, elle aperçut une paire de skis inconnus dressés dans un angle de la chambre. Une feuille de papier était empalée sur l'un d'eux. Elle s'approcha.

« Veux-tu me rejoindre ? » disait le griffonnage.

Elle secoua la tête en signe de refus catégorique et se sentit un peu triste. Elle avait chaussé deux fois des skis dans toute sa vie, et ils lui faisaient peur. Elle se dit qu'il avait été chic avec elle pour les châteaux et qu'elle aurait vraiment dû faire un autre essai, mais elle ne pouvait même pas repenser à cette horrible glissade impétueuse – où elle avait par deux fois terminé sa course contre un talus de neige – sans se crispier et éprouver de nouveau le vertige qui l'avait saisie au cours de ces tentatives.

Elle alla donc prendre une douche, s'habilla, et descendit au rez-de-chaussée prendre son petit déjeuner.

Les neuf cheminées ronflaient déjà lorsqu'elle regarda dans la grande salle. Quelques skieurs aux visages rougis se réchauffaient les mains aux flammes de l'âtre central, mais il n'y avait pas encore foule.

Il n'y avait que quelques paires de bottes dégoulinantes sur les râteliers et quelques bonnets colorés accrochés aux patères ; les skis humides étaient dressés à leur place habituelle près de la porte. Quelques personnes, assises dans des fauteuils situés plus en retrait vers le centre de la salle, lisaient des journaux, fumaient ou bavardaient tranquillement. Ne reconnaissant aucun visage familier, elle se dirigea vers la salle à manger.

Alors qu'elle passait devant le comptoir de la réception, le vieux préposé l'appela par son nom. Elle s'approcha en souriant.

« Une lettre, annonça-t-il en se tournant vers un casier. La voici, ajouta-t-il en lui tendant l'enveloppe. Ça paraît important. »

Elle s'aperçut que la lettre avait été réexpédiée trois fois. C'était une grosse enveloppe brune, et l'adresse de l'expéditeur était celle de son avoué.

« Merci. »

Elle s'éloigna vers une banquette située près de la grande baie qui surplombait un jardin de neige, une patinoire, et une piste sinueuse sur laquelle on distinguait au loin des silhouettes portant leurs skis sur leurs épaules. Grimaçant à cause de la lumière, elle déchira l'enveloppe.

Cette fois, c'était définitif. La lettre de son avoué était accompagnée d'une copie du jugement de divorce. Elle n'avait décidé que récemment de briser les liens légaux qui l'unissaient à Mr. Fotlock, dont elle avait cessé d'utiliser le nom lorsqu'ils s'étaient séparés cinq ans plus tôt. Maintenant qu'elle avait le document, elle ne savait pas très bien ce qu'elle allait en faire. Elle se dit que ce serait une sacrée surprise pour ce cher Rendy. Il lui faudrait trouver une manière raisonnablement innocente de lui annoncer la nouvelle. Elle sortit son poudrier et s'entraîna devant le miroir à pratiquer une expression qui voulait dire « Alors ? » *J'aurai le temps plus tard*, songea-t-elle. Pas trop tard, pourtant... Son trentième anniversaire, pareil à un énorme nuage noir, emplissait un avril qui n'était qu'à quatre mois de là. Bah... Elle mit une touche de rouge sur ses lèvres moqueuses, ajouta un peu de poudre sur son grain de beauté, et renferma l'expression dans son poudrier pour un usage futur.

Dans la salle à manger, elle aperçut le docteur Bartelmez assis devant un énorme monceau d'œufs brouillés, d'interminables chaînes de saucisses, plusieurs piles de toasts dorés et une bouteille de jus d'orange à moitié vide. Une cafetière fumait à côté de lui sur un chauffe-plats. Il se penchait légèrement en avant pour manger, maniant sa fourchette comme une aile de moulin à vent.

« Bonjour », dit-elle.

Il leva les yeux.

« Miss DeVille... Jill... bonjour. » Il indiqua d'un signe de tête la chaise qui se trouvait en face de lui. « Venez donc me tenir compagnie. »

Elle s'assit et demanda avec un hochement de tête au serveur qui s'était approché : « La même chose, mais vous m'en mettez à peu près dix fois moins. »

Elle se retourna vers Bartelmetz.

« Vous avez vu Charles, aujourd'hui ? »

— Hélas ! non, dit-il avec un geste de la main. Je voulais poursuivre notre discussion pendant que son esprit était encore au premier stade de l'éveil et quelque peu malléable. Malheureusement... (il but une gorgée de café)... ceux qui dorment tard entrent dans la journée quelque part au milieu du second acte.

— J'arrive moi-même généralement à l'entracte, et je demande à quelqu'un de me faire un synopsis, lui dit-elle. Alors pourquoi ne pas poursuivre la discussion avec moi ? Je suis toujours malléable, et mes skandhas sont en pleine forme. »

Leurs regards se croisèrent ; il mordit dans un toast.

« Oui, dit-il finalement, je m'en étais douté. Enfin... bon. Que savez-vous du travail de Render ? »

Elle se carra dans sa chaise.

« Mmm. Étant donné qu'il est un spécialiste tout à fait spécial dans un domaine hautement spécialisé, j'ai du mal à apprécier le peu qu'il en dit. J'aimerais parfois pouvoir lire les pensées des autres – pour voir ce qu'ils pensent de moi, bien sûr – mais je ne crois pas que je pourrais supporter de séjourner longtemps dans leurs esprits. Surtout, ajouta-t-elle en feignant un frisson, dans l'esprit de quelqu'un qui a des problèmes. Je craindrais de faire preuve d'un excès d'empathie, ou d'avoir peur de quelque chose. D'après ce que j'en ai lu – paf ! – ça deviendrait mon problème, comme dans l'envoûtement.

« Mais Charles n'a jamais de problèmes, poursuivit-elle, du moins il ne m'en parle pas. Depuis quelque temps, pourtant, je me demande... Cette femme aveugle et son chien parlant semblent passer beaucoup trop de temps avec lui.

— Un chien parlant ?

— Oui, son chien-guide est un mutant chirurgical.

— Très intéressant... L'avez-vous jamais rencontrée ?

— Jamais.

— So, fit-il d'un air songeur. Il arrive parfois qu'un thérapeute rencontre un patient dont les problèmes sont tellement proches des siens que les séances deviennent extrêmement incisives, observa-t-il. C'est toujours mon cas quand je soigne un confrère psychiatre. Peut-être Charles voit-il dans cette situation un parallèle avec quelque

chose qui l'a personnellement préoccupé. Je ne me suis pas chargé de son analyse personnelle et je ne connais pas tous les détours de son esprit, bien qu'il ait été mon élève pendant longtemps. Il a toujours été réservé, quelque peu taciturne ; mais il lui arrivait parfois de se montrer très impérieux. A quoi d'autre s'intéresse-t-il, ces temps-ci ?

— Il est constamment préoccupé par son fils Peter. Il a changé le gamin d'école cinq fois en cinq ans. »

Son petit déjeuner arriva. Elle étala une serviette sur ses genoux et tira sa chaise près de la table.

«... Et il a lu récemment des comptes rendus de suicides ; il en parle sans arrêt.

— A quelle fin ? »

Elle haussa les épaules et se mit à manger.

« Il n'a jamais dit pourquoi, dit-elle en relevant les yeux. Peut-être écrit-il quelque chose... »

Bartelmeztz finit ses œufs et se versa du café.

« Avez-vous peur de cette patiente ? demanda-t-il.

— Non... Oui, répondit-elle, c'est vrai.

— Pourquoi ?

— J'ai peur de l'envoûtement, dit-elle en rougissant légèrement.

— Il y a beaucoup de choses qu'on peut ranger sous cette étiquette.

— Beaucoup, en effet », admit-elle. Au bout d'un moment, elle ajouta : « Nous sommes tous deux inquiets pour son bien et d'accord sur la nature de la menace. Alors, puis-je vous demander un service ? »

— Vous le pouvez.

— Parlez-lui encore une fois, dit-elle. Persuadez-le d'abandonner cette expérience. »

Il plia sa serviette.

« Je comptais le faire après dîner, dit-il, parce que je crois à la valeur rituelle des gestes de sauvetage. Nous les ferons. »

Chère image paternelle,

Oui, le collège est agréable, ma cheville va bien et mes camarades de classe sont tous sympas. Non, je ne manque pas d'argent ni de nourriture et je n'ai aucune difficulté à m'adapter au nouveau programme. D'accord ?

Je ne te décrirai pas le bâtiment, puisque tu as déjà vu cette chose macabre. Je ne te décrirai pas le parc, car il se dissimule sous de froids draps blancs. Brrr ! Je suppose que tu t'amuses aux sports d'hiver. Je ne partage pas ton enthousiasme pour l'opposé de l'été, sauf dans les tableaux ou comme emblème sur les esquimaux au chocolat.

Ma cheville entrave ma mobilité et mon compagnon de chambre est

rentré chez lui pour le week-end – deux bénédictions (dixit Pangloss), car j'ai maintenant l'occasion de combler des retards de lecture. Ce que je vais faire sur-le-champ.

Prodigalement,
Peter.

Render se pencha pour caresser l'énorme tête. L'animal accepta le geste avec stoïcisme, puis tourna son regard vers l'Autrichien à qui Render avait demandé du feu, comme pour dire : « Dois-je supporter cette indignité ? » L'homme rit en voyant son expression et referma le briquet gravé, sur lequel Render nota que l'initiale intermédiaire était un v minuscule.

« Merci », dit-il, puis s'adressant au chien : « Comment t'appelles-tu ?

— Bizmark », gronda ce dernier.

Render sourit.

« Tu me rappelles l'un de tes semblables, dit-il.

Sigmund, de son nom, guide et compagnon d'une amie aveugle, en Amérique.

— Mon Bizmark est un chasseur, dit le jeune homme. Il n'y a pas une proie qui puisse ruser avec lui, ni cerf ni félin.

Les oreilles du chien se redressèrent et il fixa Render d'un œil flamboyant de fierté.

« Nous avons chassé en Afrique et dans le nord et le sud-ouest de l'Amérique. En Amérique centrale aussi. Il ne perd jamais la piste. Il n'abandonne jamais. C'est une bête magnifique ; on dirait que ses dents ont été fabriquées à Solingen.

— Vous avez bien de la chance d'avoir un tel compagnon de chasse.

— Je chasse, gronda le chien. Je traque... Quelquefois, j'ai, la mise à mort...

— Vous ne connaîtriez pas celui qui s'appelle Sigmund, par hasard, ou la femme qu'il guide – Miss Eileen Shallot ? » demanda Render.

L'homme fit un signe de tête négatif.

« Non, Bizmark vient du Massachusetts, mais je ne suis jamais allé personnellement au Centre. Je ne connais aucun maître de mutant.

— Je vois. Eh bien, merci pour le feu. Bonne journée.

— Bonne journée.

— Bonne journée...»

Render remonta en flânant la rue étroite, les mains dans les poches. Il s'était absenté sans dire où il allait, parce qu'il n'avait à l'esprit aucune destination particulière. Le second essai qu'avait tenté Bartelmetz pour le conseiller avait failli l'amener à dire des choses

qu'il aurait regrettées par la suite. Il était plus facile de se promener que de poursuivre la conversation.

Obéissant à une impulsion soudaine, il entra dans une petite boutique et acheta le coucou qui avait attiré son regard. Certain que Bartelmeztz accepterait le présent comme il convenait, il sourit et poursuivit son chemin. Qu'était donc cette lettre que le réceptionniste avait spécialement apportée pour Jill à leur table au moment du dîner ? Elle avait été réexpédiée trois fois, et l'adresse de l'expéditeur était celle d'un cabinet d'hommes de loi. Jill ne l'avait même pas ouverte ; elle s'était contentée de sourire, avait donné un gros pourboire au vieil homme et mis la lettre dans son sac à main. Il faudrait qu'il fasse subtilement allusion à son contenu ; elle finirait certainement par le lui révéler en prenant pitié de sa curiosité mise en éveil.

Les colonnes glacées du ciel parurent soudain vaciller devant lui tandis qu'un vent froid se rabattait du nord. Render arrondit les épaules et renfonça la tête un peu plus loin dans son col. Serrant la pendule contre lui, il pressa le pas.

Cette nuit-là, le serpent qui se mord la queue fit un rot, le loup Fenris attaqua la lune, la petite pendule fit « coucou » et le lendemain arriva comme le dernier taureau de Manolete, secouant la porte de corne par une promesse mugissante de réduire en sable sous ses pas tout un fleuve de lions.

Render se promit de ne plus toucher à la visqueuse fondue.

Plus tard, beaucoup plus tard, alors qu'ils parcouraient les cieux à bord d'une nacelle en forme de cerf-volant, Render abaissa son regard vers la Terre obscurcie qui rêvait des étoiles plein ses villes, puis s'éleva vers le ciel où elles se réfléchissaient toutes ; il parcourut des yeux les écrans enregistreurs qui regardaient les gens le contempler en clignant es paupières, observa les distributeurs de café, de thé et de mélanges envoyer leurs fluides en exploration à l'intérieur des gens qu'ils avaient convaincus d'appuyer sur leurs boutons, puis il tourna son regard vers Jill, que les vieilles bâtisses avaient obligée à marcher entre leurs murs – parce qu'il savait qu'elle comptait sur son regard à ce moment-là – perçut enfin l'appel de son siège qui demandait à être converti en couchette, s'exécuta et s'endormit.

Son bureau était plein de fleurs, et elle aimait les parfums exotiques. Il lui arrivait de faire brûler de l'encens.

Elle aimait se laisser macérer dans des bains surchauffés, marcher sous les flocons de neige, écouter trop de musique, jouée sans doute un peu trop fort, boire chaque soir cinq ou six variétés de liqueurs empestant habituellement l'anis, avec parfois une goutte d'absinthe. Ses mains étaient douces, avec de légères taches de rousseur. Ses doigts étaient longs et fuselés. Elle ne portait aucune bague.

Elle parlait devant son enregistreur tout en explorant du bout des doigts les motifs floraux de son fauteuil.

«... A son admission, le patient se plaignait principalement de nervosité, d'insomnie, de douleurs stomacales et de dépression. Son dossier fait état de plusieurs hospitalisations de courte durée. Il a été admis dans cet hôpital en 1995 pour une psychose maniaque de type dépressif, et hospitalisé de nouveau le 3 février 1996. Admis dans un autre hôpital le 20 septembre 1997. L'examen médical a révélé une tension artérielle de 17/10. Il était normalement développé et bien nourri à la date de l'examen, le 11 décembre 1998. A cette époque, le patient se plaignait d'un mal de reins chronique et on a relevé quelques symptômes moyens d'état de manque alcoolique. L'examen médical n'a révélé aucun autre symptôme pathologique, sinon des réflexes tendineux exagérés, mais égaux. Ces symptômes résultaient de l'état de manque alcoolique. A son admission, on a établi qu'il ne souffrait d'aucune psychose, ni illusionnante ni hallucinatoire. L'évaluation de sa condition psychologique a révélé un caractère quelque peu pompeux et expansif, et relativement hostile. On l'a considéré comme un agitateur en puissance. En raison de son expérience culinaire, il a été affecté aux cuisines. Son état général s'est nettement amélioré. Il est moins tendu et plus coopératif. Diagnostic : réaction maniaque dépressive (contrainte externe précipitante inconnue). Le degré d'altération psychique est faible. Il est considéré comme étant compétent. Poursuivre le traitement et l'hospitalisation. »

Elle éteignit l'enregistreur et se mit à rire. Le son lui fit peur. Le rire est un phénomène social, et elle était seule. Elle repassa

l'enregistrement, mâchonnant le coin de son mouchoir tandis que lui revenaient ses paroles, à la fois douces et saccadées. Elle cessa de les entendre à partir de la douzième.

Quand l'enregistreur eut cessé de parler, elle l'éteignit. Elle était seule. Elle était très seule. Elle était si désespérément seule que la petite tache de clarté qui apparaissait quand elle se caressait le front face à la fenêtre devint soudain la chose la plus importante au monde. Elle la voulait immense. Elle voulait qu'elle devienne un océan de lumière. Ou bien encore devenir elle-même si petite que l'effet serait le même : elle voulait s'y noyer.

Il y avait trois semaines, hier...

Trop longtemps, se dit-elle, j'aurais dû attendre. Non ! Impossible ! Mais s'il lui arrivait ce qui est arrivé à Riscomb ? Non ! Pas lui. Rien à craindre. Rien ne peut l'atteindre. Jamais. Il est tout en force et en armure. Mais – mais nous aurions dû attendre le mois prochain pour commencer. Trois semaines... État de manque visuel – voilà ce que c'est. Les souvenirs sont-ils en train de s'estomper ? Sont-ils plus faibles ? A quoi ressemble un arbre ? Ou un nuage ? – Je n'arrive pas à m'en souvenir ! Qu'est-ce que le rouge ? Qu'est-ce que le vert ? Bon sang, c'est de l'hystérie ! Je ne peux pas m'empêcher de regarder ! – Une pilule ! Une pilule !

* *

*

Ses épaules se mirent à trembler. Elle ne prit cependant pas de pilule, mais se contenta de mordre plus fort sur son mouchoir jusqu'à ce que ses dents aiguës eussent transpercé le tissu.

« Prenez garde, dit-elle, se récitant une béatitude personnelle, à ceux qui ont faim et soif de justice, car nous serons satisfaits.

« Et prenez garde aux débonnaires, poursuivit-elle, car nous tenterons d'hériter la Terre.

« Et prenez garde... »

Le téléphone émit un bourdonnement bref. Elle posa son mouchoir, se composa un visage et enclencha l'appareil.

« Allô... ?

— Eileen, je suis rentré. Comment allez-vous ?

— Bien, tout à fait bien. Et vos vacances ?

— Oh ! je n'ai pas à me plaindre. Il y avait longtemps que je les attendais, et je crois que je les ai méritées. Écoutez, j'ai rapporté plusieurs choses à vous montrer – la cathédrale de Winchester, entre autres. Vous voulez venir cette semaine ? Je suis libre n'importe quel soir. »

Pas ce soir, non. J'en ai trop envie. Je vais perdre du terrain, s'il s'aperçoit...

« Demain soir ? répondit-elle. Ou après-demain ?

— Demain, c'est parfait, dit-il. Je vous retrouve au *Perdreau et Bistouri* vers sept heures ?

— Oui, ce serait charmant. Même table ?

— Pourquoi pas ? Je vais la réserver.

— D'accord. Alors à demain.

— Au revoir. »

La communication fut coupée.

A cet instant, soudainement, des couleurs se mirent à tourbillonner de nouveau dans son esprit ; elle vit des arbres – des chênes et des pins, des peupliers et des sycomores – grands, verts, bruns, et couleur de fer ; elle vit des bancs de nuages floconneux, trempés dans des pots de peinture, essardant un ciel pastel ; et un soleil brûlant, et un petit saule, et un lac d'un bleu profond, presque violet. Elle plia son mouchoir déchiré et le rangea.

Elle enfonça une touche, sur son bureau – la musique emplit la pièce : Scriabine. Puis elle appuya sur une autre touche et fit repasser la bande qu'elle avait dictée, écoutant les deux à la fois.

Pierre flaira la nourriture avec méfiance. Le gardien s'éloigna du plateau et repassa dans le couloir, verrouillant la porte derrière lui. L'énorme salade attendait, posée sur le sol. Pierre s'en approcha prudemment, saisit une poignée de laitue, l'avalait.

Il avait peur.

Et seulement l'acier cessait de frapper l'acier, encore et encore, quelque part dans cette nuit obscure... Si seulement...

Sigmund se leva, bâilla et s'étira. Il laissa traîner un instant ses pattes de derrière, puis se redressa et s'ébroua. Elle allait bientôt rentrer. Remuant lentement la queue, il vérifia son impression en levant les yeux vers la pendule aux chiffres en relief placés à hauteur d'homme, puis il traversa l'appartement jusqu'au poste de télévision. Il se dressa sur son train arrière, posa une patte contre la table et se servit de l'autre pour allumer le poste.

C'était presque l'heure du bulletin météorologique ; les routes allaient être verglacées.

« J'ai parcouru des cimetières grands comme des comtés, écrivait Render, de vastes forêts de pierre qui gagnent chaque jour du terrain.

« Pourquoi l'homme garde-t-il si jalousement ses morts ? Est-ce parce qu'il s'agit là de la façon monumentale et populaire de s'immortaliser, de l'ultime affirmation du pouvoir de blesser – c'est-à-dire de la vie – et du désir de le prolonger à jamais ? Unanimo avait

émis cette hypothèse. Si c'est le cas, le pourcentage de la population activement engagé dans la recherche de l'immortalité a été plus élevé l'an dernier qu'il ne l'a jamais été auparavant dans toute l'histoire...»

Tch-tchg, tchga-tchg !

« Penses-tu que ce sont réellement des êtres humains ?

— Non, ils sont trop bons. »

La soirée était un clair d'étoiles avec du soda sur de la glace. Render fit virer la S-7 dans le troisième sous-sol glacial jusqu'à son emplacement réservé, où il la rangea.

Un froid humide se dégageait du béton, s'attaquant à leur chair comme des dents de rat. Render guida Eileen jusqu'à l'ascenseur ; leur haleine les précédait en nuages aussitôt dispersés.

« Le fond de l'air est frais », remarqua-t-il.

Elle hocha la tête en se mordant la lèvre.

Une fois dans l'ascenseur, il soupira, dénoua son écharpe, alluma une cigarette.

« Donnez-m'en une, s'il vous plaît », demanda-t-elle dès qu'elle sentit l'odeur du tabac.

Il s'exécuta.

Tandis qu'ils s'élevaient lentement, Render, appuyé à la paroi, aspirait un mélange de fumée et de buée cristallisée.

« En Suisse, j'ai rencontré un autre berger mutant, dit-il. Aussi gros que Sigmund. Mais c'est un chasseur, et aussi prussien qu'il est possible de l'être, ajouta-t-il en souriant.

— Sigmund aussi aime chasser, observa-t-elle. Deux fois par an, nous allons dans les forêts du nord et je le laisse en liberté. Il disparaît plusieurs jours de suite, et il a toujours l'air heureux quand il revient. Il ne parle jamais de ce qu'il a fait, mais il n'a jamais faim. Dès que je l'ai eu, je me suis dit qu'il aurait besoin de vacances loin de l'humanité pour préserver sa stabilité. Je crois que j'avais raison. »

L'ascenseur s'immobilisa ; la porte s'ouvrit et ils sortirent dans le couloir, Render la guidant toujours.

Arrivés dans les bureaux, Render manipula le thermostat ; l'air chaud chuinta aussitôt dans la pièce. Ils accrochèrent leurs manteaux dans son bureau personnel et sortirent le grand œuf de son nid, derrière la cloison. Render le connecta à une prise de courant, puis s'approcha de son pupitre pour transformer celui-ci en console de commandes.

« Combien de temps pensez-vous qu'il faudra ? demanda-t-elle en faisant courir ses doigts sur les courbes douces et froides de l'œuf. Je

veux dire, pour en avoir terminé. Pour m'adapter totalement à la vision. »

Il réfléchit.

« Je n'en ai aucune idée, répondit-il, absolument aucune idée pour l'instant. Nous avons pris un bon départ, mais il y a encore beaucoup à faire. Je pense que nous serons capables de faire une bonne estimation d'ici trois mois. »

Elle hocha la tête d'un air songeur et s'approcha du pupitre de Render, dont elle effleura les commandes du bout de ses dix doigts légers comme des plumes.

« Prenez garde de n'appuyer sur aucun de ces boutons.

— Ne craignez rien. Combien de temps à votre avis me faudra-t-il pour apprendre à en utiliser un ?

— Trois mois pour apprendre. Six, pour acquérir la compétence nécessaire à l'application sur un patient ; et six mois de plus sous une supervision attentive avant que vous puissiez voler de vos propres ailes. Environ un an en tout.

— Mmm-mmm. » Elle choisit un fauteuil.

De quelques pressions des doigts, Render donna vie aux saisons, aux phases du jour et de la nuit, au souffle de la campagne, de la ville, des éléments qui courent à nu de par les cieux, et aux douzaines de figures de ballet dont il usait pour bâtir des mondes. Il fracassa l'horloge du temps et goûta les sept âges de l'homme.

« Voilà, dit-il en se retournant, tout est prêt. »

Tout vint très vite, avec un minimum de suggestion de la part de Render. Il y eut d'abord la grisaille, puis un brouillard d'une blancheur inerte qui se déchira comme si un vent vif s'était levé, bien qu'il n'eût pas senti ni entendu le moindre souffle d'air.

Il se tenait près du saule, au bord du lac, et elle était à demi cachée parmi les branches et l'entrelacs des ombres. Le soleil s'inclinait vers le couchant.

« Nous sommes revenus, dit-elle en sortant de l'ombre, des feuilles dans ses cheveux. Pendant un moment, j'ai eu peur que ce ne soit jamais arrivé ; mais je revois tout, et je me souviens.

— Bien, dit-il. Regardez-vous. » Elle se pencha au-dessus du lac.

« Je n'ai pas changé, dit-elle. Pas changé...

— Non.

— Mais vous, si, poursuivit-elle en levant les yeux vers lui. Vous êtes plus grand, et il y a quelque chose de différent...

— Non, répondit-il.

— Je me trompe, dit-elle vivement. Je ne comprends pas encore tout ce que je vois... Mais ça viendra.

— Bien sûr.

— Qu'allons-nous faire ?

— Observer », lui recommanda-t-il.

Suivant le ruban plat et incolore d'une route qu'Eileen venait de découvrir au-delà des arbres, la voiture apparut. Elle venait depuis le coin le plus éloigné du ciel, sautant les montagnes, dévalant les collines, serpentant à travers les éclaircies qu'elle éblouissait des couleurs de sa voix – le gris et l'argent de la puissance synchronisée – et le lac frissonnait au bruit. La voiture s'arrêta à une trentaine de mètres d'eux et demeura immobile, masquée par les arbustes. C'était la S-7.

« Venez avec moi, dit-il en lui prenant la main. Nous allons faire un tour. »

Ils s'avancèrent parmi les arbres et contournèrent les derniers taillis. Elle toucha le cocon lisse, ses antennes, ses pneus, ses vitres... Celles-ci s'éclaircirent à son toucher. Elle regarda à travers elles l'intérieur de la voiture et hocha la tête.

« C'est votre Randonneuse.

— Oui. » Il lui ouvrit la portière. « Montez. Nous allons retourner au club, au moment présent. Les souvenirs sont encore frais et devraient être raisonnablement agréables, ou neutres.

— Agréables », dit-elle en montant.

Il referma la portière, fit le tour de la voiture et monta à son tour. Elle l'observa tandis qu'il composait au clavier des coordonnées imaginaires ; la voiture bondit en avant. Il prit soin de maintenir autour d'eux le défilement continu des arbres mais, percevant un accroissement de tension, n'apporta aucune variation dans le paysage. Elle fit pivoter son siège pour examiner l'intérieur de la voiture.

« Oui, dit-elle enfin, je devine ce que sont les choses. »

Elle regarda de nouveau par la vitre les arbres qui se précipitaient vers eux. Render, les fixant à son tour, y releva des signes d'anxiété et opacifia aussitôt les fenêtres.

« Ça va mieux, dit-elle. Merci. C'était devenu trop fort, tout à coup – toutes ces choses qui défilaient comme...

— Bien sûr, dit Render, tout en maintenant la sensation d'un mouvement en avant. Je m'y étais attendu. Mais vous devenez plus résistante. »

Il ajouta après un silence : « Détendez-vous. Détendez-vous, maintenant. » Quelque part, une touche fut enfoncée et elle se détendit. Leur course se poursuivit un moment, puis la vitesse diminua. « Et maintenant, dit Render, un joli petit coup d'œil au ralenti. Vous allez regarder par votre vitre. »

Elle obéit.

Il fit appel à toutes les banques de stimuli susceptibles de

provoquer des sensations de plaisir et de détente, puis il lâcha la ville autour de la voiture et les fenêtres devinrent transparentes. Eileen fut confrontée aux silhouettes des tours et d'un grand ensemble monolithique, puis elle vit défiler trois cafétérias, un music-hall, un drugstore, un centre médical en briques jaunes avec un portail surmonté d'un caducée en aluminium, un lycée entièrement vitré présentement dépourvu d'élèves, un poste à essence de cinquante pompes, un autre drugstore, de nombreuses voitures, stationnées ou défilant autour d'eux, et des gens : des gens qui entraient ou sortaient par les portes, marchaient le long des bâtiments, montaient ou descendaient de voiture. C'était l'été ; la lumière de fin d'après-midi filtrait sur les couleurs de la ville et sur celles des vêtements que portaient les passants du boulevard, les flâneurs des terrasses, ceux qui traversaient les balcons, se penchaient aux balustrades et aux fenêtres, émergeaient d'un kiosque au coin de la rue ou y entraient, s'arrêtaient pour bavarder ; une femme qui promenait un caniche apparut à un tournant ; haut dans le ciel, des fusées allaient et venaient.

Le monde se désagrégea soudain et Render en rattrapa les morceaux.

Il maintint une obscurité absolue, étouffant toute sensation sauf celle de leur mouvement en avant.

Au bout d'un moment, une pâle lumière reparut. Ils étaient toujours assis dans la Randonneuse, toutes vitres opaques, et l'air qu'ils respiraient se transformait en un onguent apaisant.

« Seigneur, dit-elle, le monde est si plein ! Ai-je réellement vu tout cela ?

— Je ne comptais pas le faire ce soir, mais vous l'avez voulu. Vous sembliez prête.

— Oui », dit-elle, et les vitres s'éclaircirent de nouveau. Elle s'en détourna vivement.

« Il n'y a plus rien, dit-il. Je voulais seulement vous donner un aperçu. »

Elle regarda à l'extérieur, maintenant, il faisait sombre. Ils traversaient un pont élevé à vitesse réduite, et il n'y avait pas d'autre circulation ; Au-dessous d'eux s'étendait la plaine, sur laquelle une fonderie flamboyait parfois comme un minuscule volcan assoupi, projetant vers le ciel des gerbes d'étincelles orange. Les étoiles, en grand nombre, scintillaient sur l'eau palpitante qui courait sous le pont, silhouettant en pointillé les contours de l'horizon vaguement suspendu sous sa surface. Les poutrelles inclinées du pont défilaient régulièrement.

« Vous l'avez fait, dit-elle, et je vous en remercie. » Puis elle ajouta : « Qui êtes-vous réellement ? » (Il avait dû vouloir entendre cette question.)

« Je suis Render », répondit-il en riant. Ils suivirent un parcours sinueux à travers une ville obscure et maintenant vide, jusqu'à leur club où ils pénétrèrent sous la grande coupole du parking.

Une fois à l'intérieur, Render sonda toutes les impressions d'Eileen, prêt à bannir le monde à la moindre alerte. Il n'avait cependant pas le sentiment qu'il y serait obligé.

Ils laissèrent la voiture et se dirigèrent vers le club, que Render avait voulu peu fréquenté pour ce soir. On les conduisit à leur table, auprès du bar, dans la petite pièce où se trouvait l'armure ; ils s'assirent et commandèrent le même menu que précédemment.

« Non, dit-il en abaissant les yeux, sa place est là-bas. »

L'armure reparut près de la table, et il se retrouva dans son costume gris, avec sa cravate noire dont la pince avait la forme d'une branche d'arbre.

Ils rirent.

« Porter un costume de fer-blanc n'est pas mon genre, alors j'aimerais que vous cessiez de me voir accoutré de cette façon.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle en souriant. Je ne sais pas comment je l'ai fait, ni pourquoi.

— Je le sais, et je décline l'investiture. Et je vous mets en garde une fois encore. Vous êtes consciente du fait que tout cela est une illusion. Il le fallait, pour que vous puissiez tirer le meilleur parti possible de l'expérience. Mais pour la plupart de mes patients, il s'agit d'une expérience qu'ils croient réelle, ce qui donne beaucoup plus de force aux contre-traumas et aux séquences symboliques. Vous êtes consciente des paramètres du jeu, et que vous le vouliez ou non, cela vous donne un pouvoir de contrôle auquel je ne suis pas habituellement confronté. Alors je vous demande d'être prudente.

— Je suis désolée. Je ne l'avais pas fait intentionnellement.

— Je sais. Voici le repas que nous avons pris un peu plus tôt.

— Pouah ! Quelle horreur ! Nous avons mangé tous ces trucs-là ?

— Oui, dit-il en pouffant de rire. Voici un couteau, voici une fourchette, voici une cuiller. Ceci, c'est du rosbif, et cela de la purée de pommes de terre ; et voici des petits pois, voilà du beurre...

— Bonté divine, je ne me sens pas tellement bien.

— ... Voici les salades, et voilà les sauces. Ceci est une truite de rivière – mm ! Voilà des frites, et une bouteille de vin. Hmm... voyons... un Romanée-Conti, puisque je ne le paie pas – et un Château-Yquem pour la trui... Eh ! »

La salle oscillait.

Il vida la table, bannit le restaurant. Ils étaient revenus dans la clairière. A travers la texture transparente du monde, il regarda une

main se déplacer au-dessus d'un tableau, enfoncer des boutons. Le monde retrouva sa substance. Leur table était à présent installée près du lac ; c'était toujours un soir d'été, et la lueur de la lune géante suspendue au-dessus d'eux éclairait une nappe très blanche.

« C'était stupide de ma part, dit-il. Terriblement stupide. J'aurais dû vous les présenter un par un. La vision réelle de stimuli oraux peut être assez affligeante quand on les voit pour la première fois. J'étais tellement pris par le Façonnage que j'en ai oublié le patient, ce qui n'est pas malin ! Pardonnez-moi.

— Tout va bien, maintenant. Vraiment. »

Il fit venir du lac une brise rafraîchissante.

«...Et voici la lune », ajouta-t-il maladroitement.

Elle hocha la tête. Elle portait une lune minuscule au milieu du front, qui brillait comme celle qui se trouvait au-dessus d'eux ; ses cheveux et sa robe étaient d'argent.

La bouteille de Romanée-Conti était apparue sur la table, avec deux verres.

« D'où cela vient-il ? »

Elle haussa les épaules. Il emplit un verre.

« Il risque de paraître un peu fade, dit-il.

— Pas du tout. Tenez... » Elle lui tendit le verre.

Il s'aperçut en le dégustant qu'il avait du goût – un *fruité*(15) digne de raisins mûris dans les îles des Bienheureux, un *charnu*(16) doux et musclé et un *capiteux*(17) centrifugé à partir des exhalaisons d'un champ de pavots en feu. Avec un sursaut, il se rendit compte que sa main devait traverser la route des perceptions, symphonisant les répliques sensuelles d'un transfert et d'un contre-transfert survenus sans qu'il en eût conscience... là, près du lac.

« En effet, reconnut-il. Et maintenant, il est temps de rentrer.

— Déjà ? Je n'ai pas encore vu la cathédrale...

— Déjà. »

Il ordonna la fin du monde, et le monde s'acheva.

« Il fait froid, ici, dit-elle en s'habillant, et il fait sombre.

— Je sais. Je vais nous préparer quelque chose à boire pendant que je rangerai l'appareil.

— Parfait. »

Il jeta un regard aux bandes d'enregistrement et secoua la tête, puis se dirigea vers l'armoire à liqueurs.

« Ce n'est pas tout à fait du Romanée-Conti, dit-il en prenant une bouteille.

— Et après ? Je m'en contenterai. »

Lui aussi, en cet instant. Ils vidèrent donc leurs verres après qu'il eut rangé l'appareil, puis il l'aida à enfiler son manteau et ils sortirent.

Tandis qu'ils descendaient par l'ascenseur jusqu'au troisième sous-

sol, il souhaita de nouveau la fin du monde, mais rien ne se passa.

Papa,

Je suis allé en claudiquant de l'école au taxi et du taxi au spatioport, pour voir l'exposition régionale des Forces Aériennes – *Vers l'Espace*, ils l'ont appelée. (D'accord, j'ai exagéré la claudication, mais ça m'a valu un supplément d'attention.) D'après ce que j'ai compris, tout le truc était destiné à séduire les jeunes et les faire s'engager pour cinq ans. Mais ça marche. Je veux m'engager. Je veux aller Là-Haut. Tu crois qu'ils me prendront quand j'aurai l'âge ? Je veux dire Là-Haut – pas pour un minable travail de bureau. Tu y crois ?

Moi oui.

J'ai rencontré un satané lieutenant-colonel. En voyant ce gamin qui se promenait en boitillant et pressait son nez contre les grandes vitres, il a décidé de lui faire le coup de la publicité subliminale. Fantastique ! Il m'a fait visiter la galerie et m'a montré toute la pub des triomphes de l'Air Force, depuis Base-Lune jusqu'à Port-Mars. Il m'a fait une conférence sur les Grandes Traditions du Service et m'a entraîné dans une salle de ciné où les troufions qu'on voyait sur les enregistrements avaient l'air de bien s'amuser. Ils luttaienent en gravité nulle « où tout est dans l'adresse et pas dans les muscles », sculptaient de l'eau colorée qui se tenait toute seule en l'air, et faisaient l'exercice à pied sur la coque d'un croiseur. Oh ! joie !

Mais sérieusement, j'aimerais bien y être quand ils toucheront la Cinquième Extérieure – et qu'ils seront en route pour le reste. Pas à cause des boniments des prospectus et autres attrape-nigauds, mais parce que je crois qu'il faudrait que quelqu'un doué d'une certaine sensibilité fasse un récit valable des événements. Tu sais, un observateur de première ligne qui prenne les choses sur le vif. Francis Parkman, Mary Austin, quelque-chose comme ça. Alors j'ai décidé que j'irai.

L'autre type de l'Air Force avec ses cinq barrettes sur les épaules ne faisait pas de publicité, les dieux soient loués. Nous avons passé un moment sur le balcon à regarder les astronefs décoller ; il m'a dit de continuer à étudier et de travailler dur si je voulais avoir une chance de voler un jour. Je n'ai pas pris la peine de lui dire que je n'étais pas intellectuellement déficient et que j'aurais ma licence ès lettres bien avant de pouvoir en faire quoi que ce soit, même m'engager dans son service. Je me suis contenté de regarder les vaisseaux décoller en disant : « Dans dix ans d'ici, je regarderai en bas, pas en haut. » Puis il m'a expliqué à quel point son entraînement avait été difficile, alors je ne lui ai pas demandé ce qu'il faisait là, relégué à un poste de rampant aussi minable. Heureusement que je ne l'ai pas fait, en y réfléchissant.

Il avait plus l'air d'une photo publicitaire que d'un vrai. J'espère ne jamais avoir l'air d'une photo publicitaire.

Merci pour les sous, les chaussettes chaudes et les quintettes à cordes de Mozart, que je suis en train d'écouter en ce moment même. Je voudrais passer commande pour Luna au lieu de l'Europe, été prochain. Peut-être... ? Est-il possible... ? Par hasard... ? Hein ? Si je peux pulvériser ce nouveau test que tu mets au point pour moi... ? Quoi qu'il en soit, sois gentil d'y réfléchir.

Ton fils,
Pete.

« Allô ! Ici l'institut National de Psychiatrie.

— Je voudrais prendre rendez-vous pour un examen.

— Un instant. Je vous passe le service des rendez-vous.

— Allô ! Ici le service des rendez-vous.

— Je voudrais prendre rendez-vous pour un examen.

— Un instant... Quel genre d'examen ?

— Je voudrais voir le docteur Shallot, Eileen Shallot. Dès que possible.

— Un instant. Il faut que je vérifie son emploi du temps... Quatorze heures mardi prochain, cela vous conviendrait ?

— Ce serait parfait.

— Votre nom, je vous prie ?

— DeVille. Jill DeVille.

— Très bien, Miss DeVille. A quatorze heures, mardi.

— Merci. »

L'homme marchait le long de l'autoroute. Des voitures passaient, celles de la voie rapide filant comme des éclairs.

La circulation n'était pas très dense.

Il était dix heures trente du matin, et il faisait froid.

L'homme avait relevé son col doublé de fourrure ; les mains dans les poches, il se penchait contre le vent. Au-delà de la clôture, la route était propre et sèche.

Le soleil matinal était enfoui dans les nuages. Dans la lumière sale, l'homme aperçut l'arbre, à quatre cents mètres de là.

Il ne changea pas d'allure, mais ne quitta pas l'arbre des yeux. Les petits cailloux cliquetaient et crissaient sous ses souliers.

Quand il eut atteint l'arbre, il ôta sa veste, la plia soigneusement, puis la posa sur le sol et se mit à grimper.

Tout en s'avancant sur la branche qui surplombait la clôture, il s'assura qu'aucune voiture n'approchait. Il saisit alors la branche à

deux mains, se laissa glisser, et resta un instant suspendu avant de sauter sur l'autoroute.

Celle-ci avait trente mètres de large dans la partie qui menait vers l'est.

Il regarda vers l'ouest, vit qu'aucune voiture n'arrivait de ce côté, et se dirigea vers le terre-plein central. Il savait qu'il ne l'atteindrait jamais. A cette heure de la journée, les voitures de la voie rapide se déplaçaient à environ deux cent soixante kilomètre heure. Il poursuivit son chemin.

Une voiture passa derrière lui. Il ne tourna pas la tête. Si les vitres étaient opacifiées, comme c'était généralement le cas, les occupants ne se seraient pas aperçus qu'il avait traversé leur route. Ils en entendraient parler plus tard et examineraient l'avant de leur véhicule, à la recherche des traces quelconques qu'avait pu laisser un telle rencontre.

Une voiture passa devant lui, toutes vitres transparentes. Il entrevit l'espace d'un instant deux visages dont les bouches formaient un O. Son propre visage demeurait vide de toute expression. Son allure ne se modifia pas. Deux autres voitures passèrent, vitres opaques. Il avait franchi environ vingt mètres d'autoroute.

Vingt-cinq...

Quelque chose, dans le vent ou sous ses pieds, lui dit que ça y était. Sa démarche ne changea pas.

Cecil Green avait laissé les vitres transparentes parce que son compagnon aimait qu'il en soit ainsi. Il avait glissé sa main gauche sous son corsage et sa jupe était remontée sur ses cuisses, tandis qu'il s'apprêtait à manœuvrer de la main droite le levier qui commandait l'abaissement des dossiers. Elle se redressa soudain avec un bruit de gorge.

Il tourna vivement la tête vers la gauche.

Il vit l'homme qui marchait.

Il vit le profil qui ne se tourna jamais complètement vers lui. Il vit que la démarche de l'homme n'avait pas changé.

Puis il ne le vit plus.

Il y eut un léger soubresaut, et le pare-brise se nettoya automatiquement. Cecil Green poursuivit sa course.

Son compagnon opacifia les vitres.

« Comment... ? demanda-t-il quand elle fut de nouveau dans ses bras, sanglotante.

— Le contrôle ne l'avait pas détecté...

— Il n'a pas dû toucher la clôture...

— Il devait avoir perdu la tête !

— Quand même, il aurait pu choisir un moyen plus facile ;

Ç'aurait pu être n'importe quel visage... Le mien ?

Effrayée, Cecil abaissa le dossier des sièges.

Charles Render écrivait le chapitre « Nécropolis » de *L'homme est le maillon manquant*, qui devait être son premier livre depuis quatre ans. Depuis son retour, il s'était réservé tous les mardis et les jeudis après-midi pour y travailler, s'enfermant dans son bureau, noircissant des pages d'une écriture chaotique.

« Il y a de nombreuses variétés de mort, par opposition au fait de mourir... » écrivait-il au moment où l'interphone bourdonna – un coup bref, un coup long, un coup bref.

« Oui ? fit-il en pressant la touche correspondante.

— Vous avez un visiteur. » Il y eut une courte inspiration entre « un » et « visiteur ».

Il glissa une petite bombe aérosol dans sa poche, puis se leva et traversa le bureau.

Il ouvrit la porte, regarda au-dehors.

« Docteur... A l'aide... »

Render fit trois pas et posa un genou à terre.

« Que se passe-t-il ?

— Venez elle est... malade, gronda-t-il.

— Malade ? Comment ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Sais pas. Vous venez. »

Render plongeait son regard dans les yeux inhumains.

« Quel genre de maladie ? insista-t-il.

— Sais pas, répéta le chien. Veut pas parler. Reste assise. Je... sens, elle est malade.

— Comment es-tu venu ici ?

— Conduit. Connais, les co, or, don, nées... Laisse voiture, dehors.

— Je vais l'appeler tout de suite. » Render fit demi-tour.

« Inutile. Répondra pas. »

Il avait raison.

Render retourna dans son bureau personnel chercher son manteau et sa trousse. En regardant par la fenêtre, il vit la voiture parquée loin au-dessous, à l'entrée de la piste d'accès où le moniteur de contrôle l'avait remise sur commandes manuelles. Dans le cas où personne ne reprenait les commandes, une voiture était automatiquement parquée au point mort. Les autres véhicules la contournaient.

Si simple que même un chien peut en conduire une, songea-t-il. *Mieux vaut descendre avant l'arrivée d'un patrouilleur. Son arrêt intempestif doit déjà être enregistré. Mais ce n'est pas sûr... Il nous reste peut-être quelques minutes de répit.*

Il jeta un coup d'œil à l'énorme pendule.

« Bien, Sig, appela-t-il. Allons-y. »

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée, sortirent par l'entrée principale et se hâtèrent vers la voiture.

Le moteur tournait encore au ralenti.

Render ouvrit la portière du côté passager, et Sigmund sauta à l'intérieur. Il se glissa à son tour dans le siège du conducteur, mais le chien était déjà en train de composer les coordonnées primaires et de sélectionner l'adresse avec sa patte.

J'ai l'impression de ne pas avoir pris le bon siège.

Il alluma une cigarette tandis que la voiture s'engageait dans un passage souterrain pour faire demi-tour. Elle ressortit sur l'autre piste d'accès, s'immobilisa un instant, puis se joignit au flot de la circulation. Le chien la fit s'engager sur la voie rapide.

« Oh ! dit le chien, oh ! »

Render eut envie de lui caresser la tête, mais il vit en le regardant qu'il montrait les crocs et décida de n'en rien faire.

« Quand a-t-elle commencé à se montrer bizarre ? demanda-t-il.

— Rentrée de son travail. Pas mangé. Répondait pas quand je parlais. Reste assise sans rien faire.

— Cela lui est-il déjà arrivé ?

— Jamais.

Qu'est-ce qui pourrait avoir provoqué cet état ? Peut-être a-t-elle seulement eu une journée fatigante. Après tout, ce n'est qu'un chien – en quelque sorte. Non. Il s'en serait rendu compte. Mais alors, quoi ?

« Comment était-elle hier – et quand elle est partie ce matin ?

— Comme toujours. »

Render essaya de l'appeler une fois encore. Toujours pas de réponse.

« Vous, l'avez fait, dit le chien.

— Que veux-tu dire ?

— Les yeux. Voir. Vous. Machine. Mauvais.

— Non, répondit Render, qui posa la main sur la bombe paralysante, dans sa poche.

— Si, dit le chien, se tournant de nouveau vers lui. Vous allez, la guérir...

— Bien sûr », dit Render.

Sigmund se remit à fixer la route.

Render, qui se sentait physiquement en train et mentalement engourdi, cherchait le facteur de confusion. Depuis la première séance, il avait eu cette impression. Il y avait quelque chose de tout à fait troublant chez Eileen Shallot : un mélange de grande intelligence et d'impuissance, de détermination et de vulnérabilité, de sensibilité et d'amertume.

Est-ce que je trouve cela particulièrement séduisant ? Non. Ce n'est que le contre-transfert, bon sang !

« Vous sentez la peur, dit le chien.

— Alors colorie-moi de peur, dit Render, et tourne la page. »

Ils ralentirent pour prendre une série de virages, reprirent de la vitesse, ralentirent de nouveau, accélérèrent encore. Ils arrivèrent enfin dans une rue étroite d'un quartier semi-résidentiel. La voiture vira dans une voie transversale qu'elle suivit sur environ huit cents mètres, puis le tableau de bord émit un déclic étouffé et ils entrèrent dans un parking à l'arrière d'un haut bâtiment de brique. Le déclic devait provenir d'un servo-mécanisme qui prenait le relais à partir du point où le moniteur s'était déconnecté, car la voiture traversa le parking au ralenti, s'engagea dans un box transparent et s'immobilisa. Render coupa le contact.

Sigmund avait déjà ouvert la portière de son côté, et Render le suivit à l'intérieur du bâtiment. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au cinquième étage, où le chien se précipita en avant dans le couloir, appuya son nez contre une plaque apposée au bas d'un chambranle, puis attendit. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit de quelques centimètres vers l'intérieur. Il la poussa de l'épaule pour entrer et Render suivit, refermant la porte derrière lui.

L'appartement était grand, avec des murs presque nus et des combinaisons de couleurs déconcertantes. Une grande bibliothèque de bandes magnétiques occupait un angle, à côté d'un monstrueux combiné-émetteur. Il y avait une grande table aux pattes arquées devant la fenêtre, et un canapé bas contre le mur de droite, à côté d'une porte fermée ; une porte cintrée donnait apparemment sur d'autres pièces. Eileen était assise près de la fenêtre, à l'angle opposé, dans un fauteuil au rembourrage impressionnant. Sigmund alla se poster près du fauteuil.

Render traversa la pièce et sortit une cigarette de son étui. Ouvrant son briquet d'une chiquenaude, il le garda allumé jusqu'à ce qu'Eileen tournât la tête dans cette direction.

« Cigarette ? proposa-t-il.

— Charles ?

— Exact.

— Oui, merci. Je veux bien. »

Elle tendit la main, prit la cigarette et la mit à ses lèvres.

« Merci. Que faites-vous ici ?

— Visite de courtoisie. Je passais dans le coin.

— Je n'ai pas entendu sonner, ni frapper.

— Vous deviez somnoler. Sig m'a ouvert.

— Oui, sans doute. » Elle s'étira. « Quelle heure est-il ?

— Près de quatre heures et demie.

— Il y a plus de deux heures que je suis rentrée, alors... Je devais être très fatiguée...

— Comment vous sentez-vous, maintenant ?

— Bien, affirma-t-elle. Que diriez-vous d'une tasse de café ?

— Avec plaisir.

— Un steak pour l'accompagner ?

— Non, merci.

— Un peu de Barcadi dans le café ?

— Ça me paraît indiqué.

— Alors veuillez m'excuser. Je n'en ai que pour un instant. »

Elle sortit par la porte qui se trouvait près du canapé, et Render entrevit une grande cuisine automatique aux surfaces étincelantes.

« Alors » chuchota-t-il à l'intention du chien.

Sigmund secoua la tête.

« Pas la même. »

Render secoua la tête.

Il posa son manteau sur le canapé en prenant soin de dissimuler sa trousse médicale, et s'assit à côté, pensif.

Lui ai-je dispensé trop de visions à la fois ? Souffre-t-elle de réactions secondaires dépressives – disons, de répression mémorielle, de fatigue nerveuse ? Ai-je perturbé d'une façon quelconque son syndrome d'adaptation sensorielle ? Pourquoi ai-je progressé si rapidement, de toute façon ? Rien ne presse vraiment. Suis-je impatient de coucher cette expérience par écrit ? – Ou bien ai-je pressé les choses parce qu'elle le voulait ? Se pourrait-il qu'elle soit si forte, consciemment ou inconsciemment ? Ou bien suis-je tellement vulnérable – d'une certaine façon ?

Elle l'appela de la cuisine pour lui faire porter le plateau. Il le posa sur la table et s'assit en face d'elle.

« Bon café, dit-il, se brûlant les lèvres à la tasse.

— Machine ingénieuse », corrigea-t-elle, en se tournant vers sa voix.

Sigmund s'étendit sur le tapis près de la table, posa sa tête entre ses pattes, soupira et ferma les yeux.

« Je me suis demandé, dit Render, si vous aviez souffert du contrecoup de cette dernière séance – si vous aviez eu par exemple des expériences synesthésiques ou des rêves comportant des formes, ou encore des hallucinations ou...

— Oui, dit-elle d'une voix monocorde, des rêves.

— Quel genre ?

— Cette dernière séance. Je l'ai rêvée de nouveau à plusieurs reprises, sans arrêt.

— Du début à la fin ?

— Non, les événements n'ont aucun ordre particulier. Nous

conduisons à travers la ville, nous traversons le pont, nous sommes assis à table, ou nous marchons vers la voiture – juste des visions fugitives, comme ça. Très nettes.

— Quelles sortes d'impressions accompagnent ces... visions ?

— Je ne sais pas. Elles sont très confuses.

— Quelles sont vos impressions maintenant, lorsque vous vous les rappelez ?

— Les mêmes, confuses.

— Avez-vous peur ?

— N-non. Je ne crois pas.

— Voulez-vous abandonner momentanément ? Avez-vous le sentiment que nous progressons trop rapidement ?

— Non. Pas du tout. C'est... enfin, c'est comme d'apprendre à nager. Quand on a fini par apprendre, on se met à nager et nager jusqu'à être épuisé. Après, on reste étendu tout essoufflé à se rappeler l'effet que ça faisait, les amis qui vous surveillent et qui vous réprimandent de vous être surmené – et c'est un sentiment agréable, même si vous attrapez froid et que vous avez des fourmillements dans tous les muscles. Du moins, c'est ainsi que je fais les choses. J'ai ressenti la même impression après la première séance, et après celle-ci. Les premières fois sont toujours des événements tout à fait particuliers... Mais les fourmillements ont disparu, et j'ai repris mon souffle. Seigneur, je ne veux pas arrêter maintenant ! Je me sens parfaitement bien.

— Faites-vous habituellement un somme dans l'après-midi ? »

Elle s'étira, et ses dix ongles rouges glissèrent sur la table.

«... Fatiguée, dit-elle avec un sourire, tout en réprimant un bâillement. La moitié du personnel est en vacances ou en congé de maladie, et je me suis éreintée toute la semaine. J'étais prête à tomber d'épuisement quand j'ai quitté le travail. Mais maintenant que je me suis reposée, ça va mieux. »

Elle prit sa tasse de café à deux mains et en avala une grande gorgée.

« Mm-mm, dit-il. Bien. Je me faisais un peu de souci à votre sujet. Je suis content de voir que c'était sans raison. »

Elle rit.

« Du souci ? Vous avez lu les notes du docteur Riscomb sur mon analyse – et sur l'essai du NOT&R – et vous croyez devoir vous faire du souci à mon sujet ? Ah ! J'ai une névrose opérationnellement bénéfique pour ce qui concerne mes aptitudes en tant qu'être humain. Elle concentre mon énergie, coordonne mes efforts vers l'accomplissement. Elle accroît mon sens de l'identité... »

— Vous avez une sacrée mémoire, observa-t-il. C'est presque textuel.

— Bien sûr.

— Sigmund aussi s'est fait du souci à votre sujet, aujourd'hui.

— Sig ? Comment ? »

Le chien remua d'un air gêné, ouvrit un œil.

« Oui, gronda-t-il en fixant Render d'un œil furieux. Il va falloir, le ramener, chez lui.

— Tu as conduit la voiture, encore une fois ?

— Oui.

— Alors que je te l'avais défendu ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'avais peur. Vous refusiez, me répondre, quand je parlais.

— J'étais très fatiguée – et si jamais tu reprends la voiture, je vais faire arranger la porte pour que tu ne puisses plus aller et venir comme bon te semble.

— Désolé.

— Je vais très bien.

— Je vois.

— Tu ne dois *jamais* recommencer.

— Désolé. » Son œil n'avait pas quitté Render ; on aurait dit une loupe flamboyante.

Render détourna son regard.

« Ne soyez pas trop dure avec lui, dit-il. Après tout, il a cru que vous étiez malade et il est allé chercher le médecin. Supposons qu'il ait eu raison ? Vous devriez le remercier, au lieu de le morigéner. »

Sigmund, qui ne s'était pas radouci pour autant, continua de le fixer un moment de son œil furieux, puis le referma.

« Il faut qu'il sache ce qu'il ne doit pas faire, insista-t-elle.

— Sans doute, dit-il en buvant son café. Il n'y a pas de mal, de toute façon. Puisque je suis ici, parlons travail. Je suis en train d'écrire quelque chose, et j'aimerais avoir votre opinion.

— Merveilleux. Vous m'en donnerez un aperçu ?

— Deux ou trois. A votre avis, les motivations générales profondes qui conduisent au suicide varient-elles selon les différentes époques de l'histoire, ou selon les cultures ?

— Mon opinion mûrement réfléchie est non, répondit-elle. Les frustrations peuvent provoquer des dépressions ou des délires qui, s'ils sont assez graves, peuvent eux-mêmes conduire à l'auto-destruction. Vous me parlez des motivations, et je pense qu'elles demeurent à peu près constantes. J'ai l'impression qu'il s'agit là d'un aspect extraculturel et extra-temporel de la condition humaine. Je ne pense pas qu'il pourrait être modifié sans une modification de la nature fondamentale de l'homme.

— D'accord, Et maintenant, quel est l'élément instigateur ?

demanda-t-il. Considérons l'homme comme une constante, son environnement n'en reste pas moins une variable. S'il est placé dans des conditions d'existence surprotégée, croyez-vous qu'il faudra plus ou moins pour le déprimer – ou pour le pousser au délire – que s'il se trouvait dans un environnement moins protecteur ?

— Hmm. Ayant tendance à considérer des cas particuliers, je dirais que cela dépend de l'individu. Mais je vois où vous voulez en venir : une prédisposition de masse à sauter par les fenêtres pour la moindre raison – la fenêtre allant jusqu'à s'ouvrir d'elle-même parce que vous le lui avez demandé –, la révolte des masses cafardeuses. Je n'aime pas cette idée. J'espère qu'elle est fausse.

— Moi aussi, je pensais également aux suicides symboliques – aux désordres fonctionnels qui surviennent pour des raisons tout à fait inconsistantes.

— Ah ! ah ! Votre conférence du mois dernier : l'autopsychomimétisme. J'ai l'enregistrement. Bien exposé, mais je ne suis pas d'accord.

— Moi non plus, plus maintenant. Je suis en train de réécrire toute cette partie – je vais l'appeler « Thanatos au pays de cocagne ». C'est en réalité la pulsion de mort remontée près de la surface.

— Si je vous fournis un scalpel et un cadavre, me découperez-vous la pulsion de mort pour que je puisse la toucher ?

— Je ne le pourrais pas, dit-il en mettant un sourire dans sa voix. Dans un cadavre, elle serait totalement épuisée. Mais trouvez-moi un volontaire, et il prouvera mon hypothèse en se portant volontaire.

— Votre logique est inattaquable, dit-elle en souriant. Voulez-vous aller nous chercher un peu plus de café ? »

Render alla dans la cuisine, remplit les tasses qu'il corsa d'un peu de rhum, but un verre d'eau et revint dans la salle de séjour. Eileen n'avait pas bougé ; Sigmund non plus.

« Que faites-vous quand vous ne vous livrez pas à votre activité de Façonneur ? lui demanda-t-elle.

— Les mêmes choses que la plupart des gens – je mange, je bois, je dors, je bavarde, je vais voir des amis et des non-amis, je visite des coins intéressants, je lis...

— Êtes-vous indulgent ?

— Parfois. Pourquoi ?

— Alors ne m'en veuillez pas. Je me suis disputée avec une femme aujourd'hui ; une femme appelée DeVille.

— A propos de quoi ?

— Vous – et elle m'a accusé de choses telles qu'il vaudrait mieux que ma mère ne m'ait jamais donné le jour. Allez-vous l'épouser ?

— Non. Le mariage est comme l'alchimie ; il a eu autrefois son utilité et son importance, mais je ne crois vraiment pas qu'il survive.

— Bon.

— Que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai donné une carte de référence clinique où j'avais indiqué : « Diagnostic : chipie. Prescription : pharmacothérapie et bâillon serré. »

— Oh ! rit Render, qui semblait intéressé.

— Elle l'a déchirée et me l'a jetée à la figure.

— Je me demande pourquoi. »

Elle haussa les épaules, sourit, fit un quadrillage sur la nappe.

« *Pères et anciens, je me demande, soupira Render, ce qu'est l'enfer ?*

— *Je maintiens que c'est la souffrance d'être incapable d'aimer,* acheva-t-elle. Dostoïevski avait-il raison ?

— J'en doute. Je le mettrais moi-même en thérapie de groupe. Ce serait *véritablement* l'enfer pour lui – se trouver en compagnie de tous ces gens qui agissent comme ses personnages, et qui y prennent plaisir. »

Render posa sa tasse et repoussa sa chaise.

« Je suppose que vous devez partir ?

— Il le faut, dit Render.

— Et je ne peux pas vous persuader de manger quelque chose ?

— Non. »

Elle se leva.

« Très bien. Je vais chercher mon manteau.

— Je pourrais conduire moi-même et vous renvoyer la voiture en retour automatique.

— Non ! Je n'aime pas l'idée que des voitures vides parcourent la ville. J'aurais l'impression qu'elle est hantée pendant au moins deux ou trois semaines.

« De plus, ajouta-t-elle en franchissant la porte voûtée, vous m'avez promis la cathédrale de Winchester.

— Aujourd'hui ?

— Si je peux vous en persuader. »

Tandis que Render réfléchissait, Sigmund se leva. Il se tint devant lui, le fixant droit dans les yeux, ouvrit la gueule et la referma plusieurs fois sans qu'aucun son n'en sortît, puis se détourna et quitta la pièce.

« Non, fit la voix d'Eileen, tu resteras ici jusqu'à mon retour. »

Render prit son manteau et l'enfila, glissant sa trousse médicale dans sa poche du côté opposé à Eileen.

Alors qu'ils suivaient le couloir en direction de l'ascenseur, il eut l'impression d'entendre au loin un hurlement assourdi.

En ce lieu entre tous, Render savait qu'il était le maître de toutes

choses.

Il était chez lui sur ces mondes étrangers, hors du temps – des mondes où les fleurs copulent et où les étoiles se livrent bataille dans les cieux pour tomber finalement sur le sol, ensanglantées, comme autant de calices renversés et brisés, où les mers s'ouvrent pour révéler des escaliers s'enfonçant dans leurs entrailles, où des bras surgissent des cavernes, brandissant des torches dont la flamme ressemble à des visages liquides – cauchemar d'une nuit d'hiver, l'été parti de son côté. Render le savait, car il visitait ces mondes par obligation professionnelle depuis une bonne décennie. D'un mouvement du doigt, il pouvait isoler les sorciers, les traîner devant un tribunal pour trahison envers le royaume – oui – et il pouvait les exécuter, pouvait nommer leurs successeurs.

Heureusement, ce n'était cette fois qu'une visite de courtoisie...

Il s'avança à travers la clairière, la cherchant.

Il sentait sa présence s'éveiller tout autour de lui.

Il écarta les branches et s'approcha du lac. Celui-ci était froid, bleu et sans fond ; il renvoyait l'image de ce saule élancé, devenu la station par laquelle elle faisait son entrée.

« Eileen ! »

Le saule oscilla vers lui, puis s'inclina dans le sens opposé.

« Eileen ! Approchez ! »

Des feuilles tombèrent et flottèrent sur le lac, perturbant sa placidité de miroir, distordant les réflexions.

« Eileen ? »

Toutes les feuilles jaunirent instantanément et tombèrent sur l'eau. L'arbre cessa d'osciller. Il y eut un bruit étrange dans le ciel obscurci, pareil au bourdonnement d'une corde raide par temps froid.

Une double file de lunes se mit soudain à traverser les cieux.

Render en choisit une, tendit le doigt et la pressa. Les autres disparurent aussitôt et le monde s'éclaircit ; le bourdonnement s'éteignit.

Il fit le tour du lac pour se reposer subjectivement de la réaction de rejet et de sa contre-réaction. Il longea une allée bordée de pins vers l'endroit où il voulait faire apparaître la cathédrale. Les oiseaux chantaient maintenant dans les arbres. Le vent l'effleurait d'un souffle léger. Il percevait fortement la présence d'Eileen.

« Ici, Eileen. Ici. »

Elle fut alors près de lui, soie verte, chevelure de bronze, yeux d'émeraude fondue ; elle portait une émeraude au front et marchait sur les aiguilles de pins, chaussée de mules vertes. « Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Vous avez eu peur.

— Pourquoi ?

— Peut-être aviez-vous peur de la cathédrale. Êtes-vous une sorcière ? » Il sourit.

« Oui, mais c'est mon jour de congé. »

Il rit et lui prit le bras. Au détour d'un îlot de verdure, la cathédrale apparut, reconstruite sur un monticule herbeux, projetant sa masse au-dessus d'eux et au-dessus des arbres, escaladant l'atmosphère, exhalant les notes d'un orgue, réfléchissant un rayon de soleil égaré sur un pan de vitrail.

« Cramponnez-vous au monde, dit-il. Voici la visite guidée. »

Ils s'approchèrent et entrèrent à l'intérieur.

«... Ses piliers qui joignent le sol à la voûte comme autant d'énormes troncs d'arbres en contrôlent rigoureusement les volumes », dit-il. J'ai pris ça dans le guide touristique. Voici le bras nord du transept...

— *Greensleeves*, dit-elle, l'orgue joue *Greensleeves*.

— En effet, mais je n'y suis pour rien. Observez les chapiteaux festonnés...

— Je voudrais aller plus près de la musique.

— Très bien. Par ici. »

Render sentait que quelque chose n'allait pas, sans pouvoir mettre le doigt dessus.

Tout conservait sa solidité...

A cet instant, un bolide passa rapidement au-dessus de la cathédrale, très haut, avec un bang supersonique. Render sourit, frappé soudain par le souvenir ; c'était comme si sa langue avait fourché : il avait un moment confondu Eileen avec Jill – oui, c'était bien ce qui s'était passé.

Alors pourquoi...

L'autel était une explosion de blancheur. Il ne l'avait jamais vu auparavant, nulle part. Autour d'eux, tous les murs étaient sombres et froids. Des cierges projetaient une lumière tremblotante dans les angles et dans les niches élevées. Des mains invisibles plaquaient sur l'orgue des accords de tonnerre.

Render savait que quelque chose n'allait pas.

Il se tourna vers Eileen Shallot, dont le chapeau était un cône vert s'élevant dans l'obscurité, duquel pendaient des volutes de voile vert. Sa gorge était dans l'ombre, mais...

« Ce collier... Où... ?

— Je ne sais pas », dit-elle avec un sourire.

La coupe qu'elle tenait à la main irradiait une lumière rose qui se réfléchissait depuis son émeraude, effleurant Render comme un courant d'air frais.

« A boire ? demanda-t-elle.

— Ne bougez pas », ordonna-t-il.

Il commanda aux murs de s'écrouler. Les murs se fondirent dans l'ombre.

« Ne bougez pas ! répéta-t-il d'un ton insistant. Ne faites rien. Essayez de ne même pas penser.

« Écroulez-vous ! » cria-t-il. Les murs explosèrent dans toutes les directions, le toit fut projeté par dessus le sommet du monde, et ils se retrouvèrent au milieu des ruines éclairées par un cierge unique. La nuit était noire comme poix.

« Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle, tendant toujours la coupe vers lui.

— Ne pensez-pas. Ne pensez à rien, dit-il. Détendez-vous. Vous êtes très fatiguée. Votre conscience vacille et décroît comme la flamme de ce cierge. Vous avez peine à rester éveillée. Vous ne tenez plus sur vos jambes. Vos yeux se ferment. Il n'y a rien à voir ici, de toute façon. »

Il commanda au cierge de s'éteindre. Le cierge continua de brûler.

« Je ne suis pas fatiguée. Je vous en prie. Buvez. »

Il entendit une musique d'orgue dans la nuit. Un air différent, qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

« J'ai besoin de votre coopération.

— D'accord. Tout ce que vous voudrez.

— Regardez ! La lune ! » dit-il en pointant un doigt vers le ciel.

Elle leva les yeux et la lune apparut, sortant de dernière un nuage d'encre.

«... Une autre, et une autre encore. »

Des lunes, pareilles à des perles enfilées, se succédaient dans l'obscurité.

« La dernière sera rouge », affirma-t-il.

Elle l'était.

Il tendit alors l'index droit, fit glisser son bras de côté le long de son champ de vision, puis il essaya de toucher la lune rouge.

Son bras lui faisait mal, le brûlait. Il ne parvint pas à le bouger.

« Réveillez-vous ! » hurla-t-il.

La lune rouge disparut, les blanches aussi.

« Je vous en prie, buvez. »

Il lui fit sauter la coupe des mains et se détourna. Quand il se retourna, elle la tendait toujours vers lui.

« A boire ? »

Il fit demi-tour et s'enfuit dans la nuit.

Il avait l'impression de courir enfoncé jusqu'à la taille dans la neige. Il avait tort. Il renforçait l'erreur en courant – il diminuait sa propre force, augmentait celle d'Eileen. Son énergie en était sapée, épuisée.

Il s'immobilisa au milieu de l'obscurité.

« Le monde se meut autour de moi, dit-il. Je suis son centre.

— Je vous en prie, buvez », dit-elle ; elle se tenait dans la clairière, près de leur table dressée au bord du lac. Le lac était noir et la lune était d'argent, très haute, hors de sa portée. La lueur vacillante de l'unique bougie posée sur la table faisait paraître sa chevelure aussi argentée que l'était sa robe. Elle portait la lune à son front. Il y avait une bouteille de Romanée-Conti sur la nappe blanche, à côté d'un verre à large corolle plein à déborder ; des gouttes rosées perlaient au rebord du verre. Il avait très soif, et elle était la plus merveilleuse des créatures qu'il eût jamais vues ; son collier étincelait, une brise fraîche venait du lac, et il y avait quelque chose – quelque chose dont il aurait dû se souvenir...

Il fit un pas vers elle, et le mouvement fit tinter légèrement son armure. Il tendit la main vers le verre, mais son bras droit se raidit de douleur et retomba à son côté.

« Vous êtes blessé ! »

Il tourna lentement la tête. Le sang s'échappait d'une blessure ouverte à son biceps, coulant le long de son bras et dégouttant au bout de ses doigts. Son armure avait été disjointe. Il se força à détourner les yeux.

« Buvez, mon amour. Cela vous guérira. »

Elle se leva.

« Je vais vous tenir le verre. »

Il la regarda fixement tandis qu'elle approchait le verre de ses lèvres.

« Qui suis-je ? » demanda-t-il.

Elle ne lui répondit pas, mais quelque chose répondit – dans un éclaboussement d'eau sur le lac :

« *Tu es Render, le Façonneur.* »

— Oui, je m'en souviens », dit-il. Tournant son esprit vers l'unique mensonge capable de briser l'illusion, il força ses lèvres à prononcer : « Eileen Shallot, je vous hais. »

Le monde frémit et se brouilla autour de lui, comme secoué par un gigantesque sanglot.

« Charles ! » hurla-t-elle, et l'obscurité les enveloppa.

« Réveillez-vous ! Réveillez-vous ! » cria-t-il. Son bras droit lui faisait mal ; il le brûlait et saignait dans l'obscurité.

Il se tenait seul au milieu d'une plaine blanche, silencieuse et infinie. La plaine s'inclinait vers les lisières du monde et projetait sa propre lumière. Le ciel n'était pas un ciel, il n'y avait rien au-dessus de lui. Rien. Il était seul. L'écho de sa voix lui revenait depuis le bout du monde : « ... vous hais, disait l'écho... vous hais. »

Il s'agenouilla. Il était Render.

Il avait envie de pleurer.

Une lune rouge apparut au-dessus de la plaine, projetant une lumière blême sur toute son étendue.

Une muraille montagneuse s'élevait à sa gauche, une autre à sa droite.

Il leva le bras droit en s'aidant de sa main gauche. Étreignant son poignet, il tendit l'index vers la lune.

Un hurlement retentit alors dans la montagne, très haut ; c'était un grand cri gémissant à demi humain, tout en défi, tout en solitude, tout en remords. Il le vit alors, marchant sur les montagnes, sa queue balayant la neige des pics les plus élevés : le dernier loup-garou du Nord – Fenris, fils de Loki – tempêtant contre les cieux.

Le loup bondit dans l'air, avala la lune.

Il retomba près de Render, ses yeux énormes flamboyant d'un éclat jaune. Il le suivit à grands pas silencieux, à travers les champs froids et blancs qui s'étendaient entre les montagnes ; Render battait en retraite, escaladant les collines et dévalant les pentes, franchissant les crevasses et les fissures, traversant les vallées, contournant les stalagmites et les aiguilles, sous les lèvres des glaciers, au long de lits de rivières gelées, descendant toujours jusqu'au moment où il se sentit baigné du souffle chaud de la bête, dont la gueule ricanante s'ouvrait au-dessus de lui.

Il fit demi-tour, et ses pieds devinrent deux rivières miroitantes qui l'emportèrent au loin.

Le monde fit un bond en arrière. Il glissait sur les pentes. Vers le bas. A toute vitesse...

Loin de là...

Il regarda en arrière par-dessus son épaule.

Dans le lointain, la forme grise bondissait à sa suite.

Il sentait que la bête pouvait réduire la distance si elle le voulait. Il lui fallait aller plus vite.

Le monde tournoyait autour de lui. La neige se mit à tomber.

Il poursuivit sa course.

Devant lui, une tache indistincte, un contour irrégulier.

Il déchirait les voiles de la neige, qui semblait maintenant tomber vers le haut depuis le sol – comme des colonnes de bulles dans un liquide.

Il s'approcha de la forme fracassée.

Il avançait comme un nageur, incapable d'ouvrir la bouche par peur de se noyer – de se noyer et de ne pas savoir, de ne jamais savoir.

Il était incapable d'arrêter son mouvement en avant, porté vers l'épave comme par la marée. Il finit par s'arrêter devant elle.

Certaines choses ne changent jamais. Il y a des choses qui ont depuis longtemps cessé d'exister en tant qu'objets et ne subsistent qu'à

l'état d'événements qui ne seront jamais répertoriés, hors de cette suite d'éléments appelée le Temps.

Render se tenait là, se souciant peu que Fenris bondît sur lui pour lui dévorer la cervelle. Il s'était couvert les yeux, mais il ne pouvait occulter la vision. Pas cette fois. Rien ne lui importait. La plus grande partie de lui-même était étendue morte à ses pieds.

Il entendit un hurlement. Une forme grise le frôla.

Les yeux sinistres et le muflé sanguinaire pénétrèrent dans l'épave de l'automobile, broyant le verre et l'acier, tâtonnant à l'intérieur à la recherche de...

« Non ! Brute ! Dévoreur de cadavres ! cria Render. Les morts sont sacrés ! *Mes morts sont sacrés !* »

Il eut soudain un scalpel à la main et se mit à lacérer d'une main experte les tendons, les faisceaux de muscles des épaules arc-boutées, le ventre mou, les cordes des artères.

En pleurant, il dépeça le monstre, membre par membre ; celui-ci saignait à flots, souillant le véhicule et les restes qu'il contenait de ses fluides infernaux qui gouttèrent et coulèrent jusqu'à ce que la plaine en fût rougie et convulsée tout autour d'eux.

Render se laissa tomber sur le capot broyé, dont le contact était doux, chaud et sec. Il y répandit ses larmes.

« Ne pleurez pas », dit-elle.

Il fut alors suspendu à son épaule, la serrant avec force, là, près au lac noir sous la lune de porcelaine. Une seule bougie jetait sa lueur tremblotante sur leur table. Elle lui approcha le verre des lèvres.

« Je vous en prie, buvez.

— Oui, donnez-le-moi ! »

Il avala d'une gorgée le vin qui était toute douceur et légèreté. Il le sentit brûler en lui. Il sentit sa force revenir.

Je suis...

— ... *Render le Façonneur*, dit le lac, dans un éclaboussement.

— Non ! »

Il fit volte-face et se remit à courir, à la recherche de l'épave. Il fallait qu'il retourne, qu'il la retrouve...

« Vous ne pouvez pas.

— Je peux ! cria-t-il. Je peux, si j'essaie... »

Des flammes ondoyèrent dans l'air épais. Des serpents jaunes, dont la lueur se lovait autour de ses chevilles. Alors, à travers les ténèbres, le surplombant de ses deux têtes, s'approcha son Adversaire.

De petites pierres crépitaient autour de lui. Une odeur suffocante lui vrilla les narines, puis la tête.

« Façonneur ! mugit l'une des têtes.

— Tu es revenu pour le règlement de compte ! » lança l'autre.

Render, le regard fixe, se souvenait.

« Pas de règlement de compte, Thaumiel, dit-il. Je t'ai vaincu et je t'ai enchaîné au nom de – Roth-man, oui, c'était Rothman – le cabaliste. » il traça un pentagramme dans les airs. « Retourne à Qliphoth. Je te bannis.

— Que ce lieu soit Qliphoth.

— ... Par Khamael, l'ange du sang, par les hôtes de Séraphim, au Nom d'Élohim Gebor, je t'ordonne de disparaître !

— Pas cette fois-ci », dirent en riant les deux têtes.

Le monstre s'avança.

Render recula lentement, les pieds entravés par les serpents jaunes. Il sentait l'abîme s'ouvrir derrière lui. Le monde était un puzzle dont les pièces étaient en train de se disjoindre, et il les voyait se séparer les unes des autres.

« Disparais ! »

Le géant rugit de son double rire.

Render trébucha.

« Par ici, mon amour ! »

Elle se tenait dans une petite grotte, sur sa droite.

Il fit non de la tête et recula vers l'abîme.

Thamiel tendit les mains vers lui.

Render bascula dans le gouffre.

« Charles ! » hurla-t-elle, et son gémissement secoua le monde, qui se désintégra.

« Alors, Vernichtung, répondit-il en tombant. Je vous rejoins dans les ténèbres. »

Tout prit fin.

« Je voudrais voir le docteur Charles Render.

— Désolé, c'est impossible.

— Mais j'ai fait le saut en jet jusqu'ici, rien que pour le remercier. Je suis un homme nouveau ! Il a changé ma vie !

— Je suis désolé, monsieur Erikson. Quand vous avez appelé ce matin, je vous ai dit que c'était impossible.

— Monsieur, je suis Erikson de la chambre des Représentants, et Render m'a rendu un grand service.

— Alors vous pouvez lui en rendre un maintenant. Rentrez chez vous.

— Vous n'avez pas le droit de me parler de cette façon !

— C'est ce que je viens de faire. Je vous prie de sortir. Peut-être dans le courant de l'année prochaine...

— Mais quelques paroles peuvent faire des miracles...

— Épargnez-les !
— Je... je suis désolé...»

* *

*

Aussi merveilleux que fût le bol incliné de la mer fumante dans la lueur rosée du matin, il savait que cela *devait* finir. Alors...

Il descendit l'escalier du donjon et sortit dans la cour. Il s'approcha de la tonnelle de rosiers, où il se pencha sur le grabat installé parmi les fleurs.

« Bonjour, monseigneur, dit-il.

— Bonjour à toi », répondit le chevalier, dont le sang se mêlait à la terre, aux fleurs, aux herbes, coulant de sa blessure, chatoyant sur son armure, gouttant au bout de ses doigts.

« Vous n'avez point guéri ? »

Le chevalier fit non de la tête.

« Je me vide. J'attends.

— Votre attente touche à sa fin.

— Que me dis-tu ? » Il se dressa sur son séant.

« Le navire. Il approche du port. »

Le chevalier se leva, s'adossant contre un tronc moussu. Il fixait l'énorme serviteur barbu qui continuait à parler de son accent dur et barbare :

« Il arrive comme un cygne noir sous le vent – il revient.

— Noir, dis-tu ? Noir ?

— Noires sont les voiles, seigneur Tristan.

— Tu mens !

— Vous voulez vous en assurer ? Voir par vous-même ? – Alors regardez ! »

Il fit un geste.

La terre trembla, le mur s'écroula. La poussière tourbillonna puis retomba. D'où ils se tenaient, ils voyaient le navire entrer dans le port sur les ailes de la nuit.

« Non ! Tu as menti !... Regarde ! Elles sont blanches ! »

L'aube dansait sur les eaux. Les ombres s'enfuirent des voiles du navire.

« Non, espèce d'idiot ! Noires ! Il le *faut* !

— Blanches ! Blanches !... Yseult ! Tu m'as gardé ta foi ! Tu es revenue ! »

Il se mit à courir vers le port.

« Revenez !... Votre blessure ! Vous êtes malade !... Arrêtez...»

Les voiles étaient blanches sous le soleil qui était un bouton rouge, sur lequel le serviteur s'empessa d'appuyer.

La nuit tomba.

Traduit par JACQUES POLANIS.
He who Shapes.

© Ziff-Davis Publishing Co, 1969.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

UN AFFREUX PRESSENTIMENT

par Henry Kuttner et C.L. Moore

Cette anthologie s'est ouverte sur un doute sur la réalité du rêve. C'est ce doute que le thérapeute s'efforce d'éveiller, puis d'entretenir et de développer afin de ramener son patient à la nette conscience de l'illusion et à la réalité de l'ici-et-maintenant.

Mais si le fantasme résiste, si le rêveur refuse de céder, de bouger, c'est peut-être qu'il a une bonne raison.

Dans la réalité.

Et lorsque la résistance cède afin, qui va bouger ?

« EN ce moment, Mr. Hooten, avez-vous l'impression de rêver ? » demanda le docteur Scott d'une voix très calme.

Timothy Hooten, évitant le regard du psychiatre, se mit à caresser le cuir lisse du fauteuil mais, ce contact ne lui procurant qu'une contenance fort peu satisfaisante, il se tourna vers la fenêtre et contempla l'Empire State Building.

« N'est-ce pas comme dans un rêve ? dit-il sur un ton évasif.

— Quoi donc ?

— Mais ça, répondit Hooten qui montra d'un signe de-tête le mât effilé couronnant le sommet du gratte-ciel. Imaginez un peu un dirigeable amarré à ce truc. On ne l'a jamais fait, n'est-ce pas ? Pourtant, c'est juste le genre de chose qui pourrait se produire dans un rêve, vous savez. On a de grands projets et puis, pour une raison ou une autre, on oublie tout et on s'attelle à une nouvelle entreprise. Oh ! je ne sais pas. Tout me paraît si irréel. »

Solipsisme, pensa le docteur Scott. Mais il se garda de faire un diagnostic anticipé.

« Quoi en particulier, demanda-t-il dans un murmure.

— Vous, par exemple, dit Hooten. Votre apparence n'est pas la bonne.

— Pouvez-vous préciser votre pensée, Mr. Hooten ?

— Eh bien... je ne sais pas si j'en suis capable, répondit Hooten qui posa sur ses propres mains un regard légèrement effaré. Voyez-vous,

mon apparence à moi n'est pas non plus la bonne.

— Et savez-vous quelle est la bonne apparence ? »

Hooten ferma les yeux et fit un effort de réflexion. Une fugitive expression de surprise se peignit sur son visage, puis il fronça les sourcils. Le docteur Scott, qui ne cessait de l'observer, griffonna quelques mots sur son bloc.

« Non, finit par dire Hooten en écarquillant les yeux pour souligner sa réponse négative. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous ne voulez pas me le dire, peut-être ?

— Je... euh... non, je ne sais pas. Je l'ignore, tout simplement.

— Pourquoi êtes-vous venu me consulter, Mr. Hooten ?

— C'est mon médecin qui me l'a conseillé. Et ma femme aussi.

— Pensez-vous qu'ils aient eu raison ?

— A mon sentiment personnel, dit Hooten avec une tranquille assurance, ce que je fais dans mes rêves n'a, je crois, aucune espèce d'importance. Imaginez un peu ! Marcher sur deux jambes ! » Il s'arrêta, surpris et ajouta : « Je n'aurais peut-être pas dû dire ça. »

Un petit sourire apparut sur les lèvres du docteur Scott.

« Et si vous m'en disiez plus au sujet du rêve.

— A propos de maintenant, vous voulez dire ? C'est simplement comme si tout sonnait faux. Jusqu'à cette façon de s'exprimer : parler, agiter ainsi la langue. » Hooten se tâta les joues et le docteur Scott prit encore quelques notes. « Je suis en train de rêver, voilà tout !

— Et vous arrive-t-il jamais d'être éveillé ?

— Oui, quand je dors, répondit Hooten. Oh ! comme c'est étrange... Qu'est-ce que j'ai bien voulu dire par là.

— Ce monde est donc celui du rêve ? dit le docteur Scott.

— Bien sûr.

— Pouvez-vous me parler de vos problèmes, Mr. Hooten ?

— Mais je n'ai pas de problèmes, se récria ce dernier, l'étonnement peint sur le visage. Et si j'en avais, ce ne seraient que des problèmes imaginaires, des rêves. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Et lorsque vous êtes... éveillé, n'avez-vous pas de problèmes ?

— Je dois certainement en avoir, dit le patient qui parut devenir songeur. Il me semble même que, dans le monde réel, je suis aussi en analyse chez un psychiatre. Car, voyez-vous, c'est là que se trouve mon moi conscient. Ici, bien entendu, il n'y a que mon inconscient.

— Pouvez-vous m'en dire un peu plus là-dessus ? »

De nouveau, Hooten ferma les yeux.

« Je vais essayer, dit-il. Quand je dors, voyez-vous, quand je suis en train de rêver, c'est la partie consciente de mon être qui est plongée dans l'inconscience ? Telle est ma situation ici et maintenant. Mais, dans l'autre monde, le monde réel, celui de la veille, je pense que mon psychiatre s'efforce de sonder mon inconscient, ce qui vous apparaît à

vous comme ma conscience.

— Fort intéressant, dit le docteur Scott. Et cet autre psychiatre, maintenant, pouvez-vous me le décrire ? Quel genre d'homme est-ce ?

— D'homme ? » répéta Hooten en rouvrant brusquement les yeux. Il parut hésiter un instant puis secoua la tête. « Je ne sais pas vraiment. Je ne parviens pas à me souvenir comment sont les choses dans le monde réel. Différentes. C'est tout ce que je puis dire. Très, très différentes. » Il tendit la main devant lui et la regarda d'un air pensif ; puis il la retourna et contempla les lignes qui en traversaient la paume. « Mon, ma, dit-il à voix basse. C'est ne pas penser à ce qui viendra après.

— Essayez donc de vous rappeler, lui dit le docteur Scott d'une voix pressante.

— J'ai fait mon possible. Vous autres, gens du rêve, vous n'arrêtez pas de me dire d'essayer, mais ça ne sert à rien. Il doit y avoir un blocage dans mon esprit. » Il avait prononcé ces derniers mots avec une nuance de triomphe dans la voix.

« Alors, il nous faut tenter de découvrir en quoi consiste ce blocage. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Mr. Hooten, j'aimerais vous soumettre à un petit test. Je vais vous montrer une image et vous allez me raconter l'histoire qu'elle vous évoque.

— Vous voulez dire que je vais inventer une histoire à propos de cette image ?

— C'est exactement ça », dit le docteur Scott en tendant à Hooten une planche cartonnée sur laquelle étaient représentées, sans la moindre prétention artistique, deux silhouettes indistinctes et pratiquement informes.

« Comme c'est bizarre, dit Hooten. Leurs os sont à l'intérieur.

— Continuez.

— Ce sont deux psychiatres, murmura Hooten. N'importe qui pourrait s'en rendre compte. L'un appartient à la veille, l'autre au sommeil. L'un est réel, l'autre non. Je suis en traitement avec les deux. L'un s'appelle Scott et l'autre... l'autre...

— Continuez, l'encouragea Scott.

— ... s'appelle...

— Oui, quel est son nom ?

— Rasp, dit Hooten dans un souffle. Le docteur Rasp. J'ai un rendez-vous chez lui à deux heures du matin. C'est pendant ma période de veille. »

* *

*

« En ce moment, avez-vous l'impression de rêver ? » Le docteur

Rasp venait de lui transmettre cette pensée avec un grand calme.

Évitant les yeux à facettes du psychiatre, Timothy Hooten fit pivoter son corps ovale afin de contempler par l'étroite baie verticale le polyèdre du Quatt Wunkery qui s'élevait dans le lointain. Puis il fit vibrer ses antennes et crisser ses mandibules.

« N'est-ce pas comme dans un rêve ? fit-il sur un ton évasif quoique inaudible bien sûr. Imaginez donc qu'on ait construit un Wunkery simplement pour plisser des Quatts. Bien entendu, ça ne s'est jamais produit. Cette sorte de chose ne pourrait arriver qu'en rêve. Oh ! je ne pense pas que vous puissiez me convaincre. C'est un rêve. Marcher sur six pattes ! Allons donc ! »

Le docteur Rasp griffa quelques notes sur son élytre gauche.

« Selon vous, comment devrait-on marcher ?

— Je me le demande, répondit Hooten. Pourtant, quand je suis éveillé, c'est une chose que je fais naturellement, mais pour l'heure, je suis plongé dans un de ces rêves obsessionnels qui s'accompagnent apparemment d'une perte totale de la mémoire. Je me suis torturé la cervelle pour retrouver des brides de souvenirs concernant l'état de veille, mais ça n'a rien donné. C'est comme d'essayer de plisser des Quatts dans un Wunkery. Ça n'a vraiment pas de sens !

— Précisément, Mr. Hooten, quels sont vos problèmes ?

— Eh bien, tout d'abord, cette apparence absurde que revêt mon corps. Mes os ne sont pas à la bonne place. » Hooten s'interrompit et un éclair de surprise passa dans ses yeux à facettes. « N'ai-je pas déjà dit ça ? Je veux dire, un peu auparavant ? Ça me rappelle quelque chose.

— Non, fit le docteur Rasp. Qu'est-ce que cela vous rappelle ? »

D'un geste nerveux, Hooten se gratta l'abdomen avec l'un de ses membres postérieurs, emplissant le silence d'un crissement aigre.

« J'ai oublié, finit-il par dire.

— J'aimerais vous soumettre à un petit test, fit le docteur Rasp. Je vais projeter une image mentale, et je voudrais que vous m'expliquiez ce qu'elle vous évoque. Êtes-vous prêt ?

— Je crois. »

Le docteur Rasp transmet une forme nébuleuse et bouclée que Hooten étudia soigneusement.

« Il s'agit de mon moi conscient, fit-il remarquer au bout d'un court instant. Certes, ce pourrait être un Boudeur Colère – vous savez, cette espèce qui vit aux Antipodes – mais j'y vois plutôt une représentation de ma conscience à cause du psychiatre qui tourbillonne au milieu.

— Un psychiatre ? s'étonna le docteur Rasp.

— Oui. Celui qui soigne mon être conscient... enfin, je crois, expliqua Hooten d'un ton mal assuré. Il vit avec ma conscience, dans l'univers de la veille. Vous et moi, docteur Rasp, nous appartenons à

l'univers de mon inconscient, la situation présente. Et cet autre médecin... il nous soigne tous les deux.

— Cet autre médecin n'existe pas », transmet télépathiquement le docteur Rasp, non sans aigreur. Puis il se reprit et poursuivit sur un ton plus conforme à sa profession : « Parlez-moi donc un peu de lui, Mr. Hooten. Quelle sorte de personne est ce psychiatre ?

— Tartuffe, répondit Hooten à la grande surprise du docteur Rasp qui n'avait jamais entendu un nom pareil. Non, Tartan. Non, Scott. Voilà, c'est ça. Ce psychiatre a pour nom : docteur Scott ; il vit dans le monde de mon esprit conscient et j'ai rendez-vous avec lui à deux heures de l'après-midi, au moment où je suis réveillé. »

Timothy Hooten, le regard fixé par la fenêtre sur l'Empire State Building, répondait à un test d'associations d'idées.

« Chez soi, dit le docteur Scott.

— Estiver, répliqua Hooten.

— Sexualité.

— Œufs.

— Mère.

— Larve.

— Psychiatre.

— Insecte. »

Le docteur Scott marqua une pause avant de dire : « Larve.

— Nimbes de gloire, répondit Hooten avec vivacité. Piste.

— Insecte, dit le docteur Scott.

— Veille.

— Gloire.

— Vol nuptial », murmura Hooten, rêveur.

Le docteur Scott prit quelques notes.

« Insecte, dit-il à nouveau.

— Rendez-vous. Deux heures de l'après-midi. Docteur Rasp. »

« Il est un terme qui ne cesse de ressurgir dans votre esprit, fit le docteur Rasp. Le mot : homme. Quel est son sens exact ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Hooten sans détourner son regard de la fente par laquelle il voyait le Quatt Wunkery.

— A quoi cette notion vous fait-elle penser ?

— A l'état de veille », fit Hooten.

Le docteur Rasp se frotta la mandibule droite.

« Je voudrais tenter une petite expérience, reprit-il. Voilà presque une dizaine de brillances que vous venez me consulter et nous n'avons toujours pas triomphé de ce blocage dans votre esprit. Je constate

chez vous une certaine résistance, vous savez ?

— Mais si je suis en train de rêver, il n'est pas en mon pouvoir de faire autrement, n'est-ce pas ? objecta Hooten.

— C'est précisément la question. Tentez-vous de fuir vos responsabilités ?

— Certes non, s'écria Hooten en se drapant dans sa dignité. Du moins, pas quand je suis réveillé. Mais en l'occurrence, je ne suis pas éveillé. Vous n'êtes pas réel. Et moi non plus je ne suis pas réel – pas cette ridicule enveloppe corporelle en tous cas. Quant à ce Quatt Wunkery... !

— L'expérience que j'aimerais tenter, reprit le docteur Rasp, peut se définir comme une quasi-estivation. Savez-vous de quoi il s'agit ?

— Bien sûr, s'empessa de répondre Hooten. C'est de l'hypnose.

— Je ne pense pas connaître ce terme, observa le docteur Rasp. Quelle est sa signification ?

— Quasi-estivation. Mon moi conscient s'efface et c'est mon inconscient qui surgit au premier plan. »

Le docteur Rasp se garda de manifester la moindre réaction d'étonnement devant l'exactitude de cette définition. « Très bien, fit-il en tendant une antenne vers son patient. Pouvons-nous commencer ? D'abord, il faut vous détendre. Vous laissez pendre vos élytres. Vous desserrez légèrement vos mandibules. C'est parfait. » Il croisa ses antennes avec celles d'Hooten et plongeait son regard dans les yeux à facettes de son patient. « Maintenant, vous allez estiver. Vous êtes au fond d'une galerie. Il y fait chaud et il y règne une délicieuse odeur de moisi. Vous êtes enroulé sur vous-même et vous estivez. Vous sentez-vous en train d'estiver ?

— Oui, transmet faiblement Hooten.

— Il y a un blocage dans votre esprit. Quelque chose qui me résiste. Une force qui s'acharne à vous suggérer que la réalité n'est qu'un rêve. Dans un petit moment, je vais vous ordonner de vous réveiller. Allez-vous m'obéir ?

— Oui.

— Serez-vous éveillé alors ?

— Non.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous appartenez au monde du rêve, fit Hooten dont la transmission ralentie trahissait assez l'état de profonde estivation.

— Qui prétend cela ?

— Le docteur Scott.

— Il n'y a pas de docteur Scott, affirma le docteur Rasp sur un ton des plus résolu. Le docteur Scott est un fantasme de votre imagination. C'est votre inconscient qui a créé ce personnage pour se protéger. Vous vous refusez à découvrir la racine de votre névrose et

vous avez créé, pour renforcer votre blocage, cet autre psychiatre en lutte contre moi. Mais il n'a pas d'existence réelle. Ces créatures que vous nommez hommes sont purement imaginaires, et leur monde aussi. Le docteur Scott n'est pas la personnification d'une censure au fond de votre esprit. Il n'a pas la moindre réalité. Comprenez-vous cela ? »

Les antennes d'Hooten frémirent.

« Euh... Oui, fit-il à contrecœur.

— Le docteur Scott est-il réel ?

— Bien sûr, fit Hooten. J'ai rendez-vous chez lui à deux heures de l'après-midi. Il doit pratiquer sur moi une narcosynthèse. » Puis, avec obligeance, il ajouta : « C'est une forme d'estivation. »

Il y eut un long silence que finit par rompre le docteur Rasp.

« Vous allez revenir dans mon cabinet à deux heures de l'après-midi. Vous n'irez pas à votre rendez-vous chez ce docteur Scott. Nous pratiquerons une nouvelle séance de quasi-estivation. Vous avez compris ?

— Mais, je... enfin... oui.

— Quand je compterai moins un, vous vous réveillerez. Moins dix, moins neuf...»

A moins un, Hooten se réveilla. Il posa sur le docteur Rasp une regard gêné.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Nous sommes en progrès, répondit le psychiatre. Il serait sage, à mon sens, d'accélérer le rythme du traitement. Vous serait-il possible de revenir dans mon cabinet à deux heures de l'après-midi ?

— Deux heures de l'après-midi ? s'étonna Hooten. Ce n'est pas une heure très normale.

— J'ai mes raisons », fit le docteur Rasp.

« Je suis désolé d'être en retard, dit Hooten en pénétrant dans le bureau du docteur Scott. J'ai dû m'assoupir ou quelque chose comme ça.

— Ce n'est rien, dit le docteur Scott. Êtes-vous prêt pour la narcosynthèse ?

— Oh ! je crois, dit Hooten. Mais je me sens tout drôle.

— Comment cela ?

— Comme si je commençais à me réveiller. »

Une expression satisfaite parut sur le visage du docteur Scott.

« Bon. Veuillez retirer votre manteau et relever votre manche gauche. Bien. Étendez-vous sur ce divan, là, c'est parfait. Maintenant, je vais vous faire une piqûre et vous allez entrer dans un état de somnolence. Je vous demande simplement de rester détendu. C'est

tout ce que vous avez à faire.

— Aïe ! fit Hooten.

— C'est fini, dit le docteur Scott en retirant la seringue. Maintenant, vous allez fixer votre regard sur un objet et me dire quand les formes commenceront à se brouiller.

— D'accord, fit docilement Hooten et il se tourna vers la fenêtre. L'Empire State... vous savez, même à présent, je lui trouve une forme bizarre, quelque chose qui cloche. Il n'est pas du tout comme un Wunkery.

— Comme quoi ? s'exclama le docteur Scott.

— Un Wunkery. Du cabinet du docteur Rasp, on a une très belle vue sur le...

— Voyons, vous savez très bien qu'il n'existe rien de tel qu'un Wunkery, coupa brutalement le docteur Scott avec dans la voix une nuance d'impatience totalement incompatible avec l'art de la médecine. Le docteur Rasp est une création de votre inconscient. Quand vous allez vous coucher, vous vous mettez à rêver comme tout le monde. Il n'y a pas d'univers plein de Wunkery et de Rasp. Ce ne sont que des fantasmes conçus pour opposer une résistance à mon traitement, n'ai-je pas raison ?

— Non », dit Hooten d'une voix pâteuse.

Le docteur Scott poussa un soupir. « Votre vision est-elle déjà en train de se brouiller ?

— Non, mais je... je commence à...

— A quoi ?

— A me réveiller », dit Hooten d'une voix de plus en plus indistincte. Et il ferma les yeux. « Bonjour, docteur Rasp.

— Il n'y a pas de docteur Rasp, gronda le docteur Scott. C'est une création de votre imagination.

— Le docteur Rasp dit que vous n'existez pas, chuchota Hooten sans rouvrir les yeux. Oui, docteur Rasp...»

Hooten ouvrit ses yeux à facettes et entrevit, par la fente, le Quatt Wunkery. Il secoua la tête pour dissiper son engourdissement.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit le docteur Rasp.

— Le docteur Scott vient de me faire une piqûre de sodio-penthotal », expliqua Hooten.

Le psychiatre prit quelques notes rapides sur son élytre et, de nouveau, croisa ses antennes avec celles de Hooten, augmentant l'intensité de l'influx.

« Le docteur Scott n'est qu'un fantasme défensif, assura-t-il. Il n'y a pas de docteur Scott. Il n'existe rien de tel que le sodio-penthotal. Vous allez estiver maintenant. Vous m'écoutez ? Vous allez vous

endormir profondément. Votre sommeil va être, si profond que ce docteur Scott ne pourra pas vous réveiller. Vous allez m'obéir. A moi, pas au docteur Scott. Je vous dis d'estiver. Vous m'entendez ?

— Oui... mais je crains que ce ne soit pas très bien parti. Vous comprenez, dès que j'estive, je me réveille dans le cabinet du docteur...

— Il n'y a pas de docteur Scott. Oubliez donc ce docteur Scott.

— Mais...

— Estivez. Estivez.

— D'accord. A présent je... oh ! bonjour docteur Scott. »

Le docteur Scott alla chercher une autre seringue et fit une nouvelle injection.

« Détendez-vous, tout simplement, dit-il d'une voix calme.

— Je commence à trouver cela très désagréable pleurnicha Hooten. Je me sens pris entre deux feux. Si ça continue, tout va craquer, j'en suis sûr. Je ne sais pas comment, mais... ne pourrions-nous pas remettre cette séance à demain et laisser le docteur Rasp pratiquer seul son traitement ?

— C'est moi votre médecin, dit Scott sur un ton péremptoire. Pas le docteur Rasp. Vous devez me prévenir s'il essaie de...

— Oh ! ces antennes, dit Hooten à mi-voix. Je n'en puis... je...

— Détendez-vous, reprit le docteur Scott. Le docteur Rasp n'existe pas. »

Hooten se débattit faiblement. « Ça ne peut pas continuer, gémit-il d'une voix que gagnait l'engourdissement. Croyez-moi, ça va craquer. Je... oh ! pour l'amour du Ciel... et le docteur Rasp qui s'acharne à me faire estiver.

— Ouais », fit le docteur Scott en jetant un regard sur sa panoplie de seringues.

« Estivez, répéta le docteur Rasp.

— Attention ! émit Hooten au paroxysme de l'angoisse. Il va me faire une autre piqûre.

Le docteur Rasp vrilla ses antennes autour de celles d'Hooten et accrut l'intensité de l'influx.

« Estivez », fit-il, puis une idée jaillit dans son esprit. « Vous aussi, docteur Scott. Vous m'entendez, docteur Scott ? Vous allez estiver. Détendez-vous. Cessez de vous débattre. Vous êtes au fond d'une galerie moite, chaude et confortable. Vous commencez à estiver, docteur Scott...»

« Maintenant, il essaie de vous faire estiver », dit Hooten qui se tortillait sur le divan.

Avec un sourire sardonique, le docteur Scott se pencha vers Hooten et posa sur lui un regard fascinateur.

« Détendez-vous, dit-il. C'est à vous que je m'adresse, docteur Rasp. Détendez-vous et dormez. Dans un petit moment, je vais vous administrer une autre dose de penthotal et vous allez vous endormir. M'entendez-vous, docteur Rasp ?

— Oh ! mon Dieu, fit Hooten dont les yeux étaient agités d'un clignement frénétique. Je me sens comme branché sur un courant alternatif. Comment cela va-t-il finir ? Je vous avertis... nous ferions mieux d'arrêter avant que...»

Il poussa un petit cri car le docteur Scott venait de faire pénétrer dans son bras l'aiguille d'une autre seringue ne contenant, d'ailleurs, qu'un placebo inoffensif réservé au traitement des maladies psychosomatiques. De fait, le seuil de tolérance au sodio-penthotal était déjà atteint et, depuis quelque temps, Hooten aurait dû être plongé dans une profonde narcose.

« Dormez, docteur Rasp », ordonna le docteur Scott d'une voix ferme et pleine d'assurance.

« Estivez, docteur Scott », transmit le docteur Rasp d'un ton non moins péremptoire.

« Dormez. »

« Estivez. »

« *Dormez !* »

« *Estivez !* »

« Hou-la-la ! » s'écria Timothy Hooten en se relevant d'un bond avec la conviction profonde qu'un fait nouveau avait fini par se produire, modifiant irrémédiablement la situation.

Au centre du cabinet du docteur Scott, l'air frémissait encore autour d'une silhouette chitineuse et articulée qui chancelait sur ses six pattes. Les antennes du docteur Rasp se mirent à vibrer si vite qu'elles en devinrent presque invisibles tandis que ses yeux à facettes fixaient d'un regard incrédule la fenêtre donnant sur l'Empire State Building et l'absurde créature bipède qui se tenait auprès d'elle : Timothy Hooten.

Saisi d'un affreux pressentiment, le docteur Scott, auréolé par le chatolement d'une déchirure de l'espace-temps, ne pouvait détacher son regard de la créature qui, ses six pattes repliées dans une attitude de relaxation, tenait fixés sur lui ses étranges yeux à facettes. « C'est une hallucination, bien sûr, se dit-il, tout en luttant contre le vertige. Bien sûr, bien sûr, bien sûr... »

Il détourna la tête avec l'espoir de retrouver le décor rassurant de son cabinet et son regard tomba sur une étroite baie verticale et sur le paysage qui s'étendait au-delà. Il sentit naître en lui les premières lueurs d'une horrible certitude : jamais auparavant, il n'avait contemplé un Quatt Wunkery.

Traduit par GÉRARD LEBEC.
A Wild Surmise.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

AMIS (KINGSIEY). – Romancier et poète anglais né en 1922, surtout connu pour des romans sociaux humoristiques comme *Lucky Jim* (1954), Kingley Amis s'est par la suite essayé à d'autres genres : le pastiche de James Bond, avec *Colonel Sun* (1968), ou la science-fiction. Dans ce dernier genre, on retiendra surtout *Spectrum*, la série d'anthologies qu'il a signées avec Robert Conquest, *The Alteration* (1976), uchronie située dans un monde parallèle où la Réforme n'a pas eu lieu, et *New Maps of Hell* (1960, *L'Univers de la Science-Fiction*), survol critique superficiel, mais qui eut le mérite d'attirer l'attention de certains milieux littéraires et universitaires sur le genre.

CARR (CAROL). – Signature apparue pour la première fois il y a une dizaine d'années sous des textes de science-fiction.

DICK (PHILIP KINDRED). – Né en 1928, Philip K. Dick fait, à ses débuts, figure de stakhanoviste de la science-fiction, publiant près de soixante nouvelles en 1953 et 1954. Son premier roman, *Solar Lottery* (1955, *Loterie solaire*), le pose en disciple de van Vogt, mais certains de ses textes, comme *The Father-Thing* (1954, *Le Père truqué*), sont déjà plus personnels. Dans les années suivantes, il publie surtout des romans, et son originalité s'affirme progressivement pour aboutir à *The Man in the High Castle* (1962, *Le Maître du haut château*) qui lui vaut le prix Hugo, et le place au tout premier plan des spécialistes du genre. Suit une période exceptionnellement féconde ; en 1964, paraissent à la fois *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* (*Le Dieu venu du Centaure*), *The Simulacra* (*Simulacres*), *The Penultimate Truth* (*La Vérité avant-dernière*) et *Clans of the Alphane Moon* (*Les Clans de la Lune Alphane*). Sa maîtrise de l'art d'écrire est d'autant plus remarquable qu'il travaille très vite. Plus remarquable encore est la cohérence de son inspiration ; toute son œuvre est articulée autour de quelques thèmes centraux, tels que le nombre infime des détenteurs du Pouvoir, leur tyrannie, leur habilité à se maintenir en place en dupant leurs victimes, la vocation de celles-ci pour les illusions, les mirages à la limite de la folie, le poids de la contrainte et les caprices cruels du hasard. Peu à peu, cependant, la critique sociale devient moins importante, tandis que son expérience de la drogue et ses tendances

délirantes conduisent à l'éclatement du récit ; cette période culmine avec *Ubik* (1969, *Ubik*) et aboutit à un silence de plusieurs années que l'écrivain consacre surtout à se soigner. A *Scanner Darkly* (1977, *Substance morte*) témoigne de cette étape par une violente dénonciation de la drogue, tandis que les derniers textes montrent une fascination pour une combinaison de mysticisme et de contrôle par des extra-terrestres : *Valis* (1981, *Siva*), *The Divine Invasion* (1981, *L'Invasion divine*), *The Transmigration of Timothy Archer* (1982, *La Transmigration de Timothy Archer*). Philip K. Dick est mort en 1982, année de la sortie de *Blade Runner*, l'adaptation cinématographique, signée Ridley Scott, de *Do androids dream of electric sheep ?* (1968, *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*).

DISCH (THOMAS MICHAEL). – Né en 1940, Thomas M. Disch travailla dans une agence de publicité et dans une banque avant de se lancer dans une carrière littéraire. Ses récits de science-fiction, proches des textes expérimentaux de la *new wave* anglaise – alors qu'il est lui-même américain –, se caractérisent souvent par leur allure sombre, soit qu'ils décrivent la totale indifférence d'entités qui manipulent les humains, comme *The Genocides* (1965, *Les Génocides*), soit qu'ils baignent dans le pessimisme comme *Camp Concentration* (1968, *Camp de concentration*). Pénétrant, ironique, cruel, alternant la froideur et l'austérité, Thomas M. Disch, comme le confirment également 334 (1972, 334) ou *On Wings of Song* (1978, *Sur les ailes du chant*), paraît avoir hérité quelque chose de la noirceur inspirée qui distinguait C.M. Kornbluth, pour l'unir à une facture qui lui est personnelle.

ELLISON (HARLAN). – NÉ EN 1934, Harlan Ellison est un des écrivains de science-fiction – de *Science-Fiction*, et ce, malgré sa volonté particulièrement affirmée de se situer à l'extérieur du genre ! – qui éprouve le plus violemment le besoin de s'expliquer. Ses recueils comportent habituellement un substantiel appareil para-fictif, sous forme de préface, introductions séparées des nouvelles, réflexions de l'auteur, aperçus autobiographiques, etc. Une manière plus rapide d'évaluer le personnage consisterait à lire son portrait de jeunesse tracé par son ami Robert Silverberg dans le numéro spécial (juillet 1977) que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra ; que l'on sache simplement qu'il n'est pas rare de le voir jouer de la machine à écrire dans des lieux assez insolites (la vitrine d'une librairie ; une tente de camping installée dans les salons d'une convention mondiale), et que seules quelques rares personnes peuvent arborer le badge suivant : Never insulted by Harlan Ellison. Dans ses écrits, il apparaît comme une sorte d'écorché agressif, dont le style oscille de l'opportunisme « nouvelle vague » à la simple faconde, et

s'appuie sur un talent narratif nerveux. S'il ne s'est pas beaucoup intéressé au roman, Ellison a signé un nombre considérable de nouvelles, dans lesquelles on distingue certains thèmes principaux : son aversion pour la science – qu'il ne traite d'ailleurs pas de façon rigoureuse –, son intérêt pour les archétypes des mythes juifs et chrétiens, sa méfiance envers l'amour. Ces écrits lui ont rapporté un nombre appréciable de prix Hugo et Nebula. Il a publié trois anthologies notables : *Partners in Wonder* (1971, *La Chanson du zombie*), *Dangerous Visions* (1967, *Dangereuses visions*) et *Again, Dangerous Visions* (1972). La première rassemble des récits dont chacun résulte de la collaboration d'Ellison avec un auteur différent. Les deux dernières, qui ont fait l'effet d'une bombe par la qualité, l'originalité et l'« avant-gardisme » des textes retenus – quoique la série des *Orbit* de Damon Knight ne leur cède en rien –, ne sont que l'apéritif à *Last Dangerous Visions*, superstructure, pour l'instant limitée à trois épais volumes, en gestation depuis plus de dix ans, et dont on espère la publication prochaine...

HOLLIS (H.H.). – Pseudonyme de Ben N. Ramey (1921-1977), juriste qui publia des nouvelles de science-fiction à partir de 1966. Dans un style généralement clair et sans prétention, il y exprimait ses préoccupations à l'égard de problèmes contemporains tels que l'écologie, la drogue et la violence.

KUTTNER (HENRY). – Né en 1914, formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'*heroic fantasy*, il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, et fit du tout-venant pendant quelques années sous divers pseudonymes. En 1940, il épousa Catherine Moore, et, en 1942, ils commencèrent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous les noms de Lewis Padgett ou Lawrence O'Donnell ; elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée, il ajoute construction, goût du morbide et humour. Tout de suite, c'est le succès ; *Deadlock* (1942), *The Twonky* (1942, *Le Twonky*), *Mimsy Were the Borogoves* (1943, *Tout smouales étaient les Borogoves*) et *Shock* (1943, *Choc*) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen* (1946, *L'Homme venu du futur*), *Fury* (1947, *Vénus et le Titan*) et *Mutant* (1953, *Les Mutants*). Il commença sur le tard des études universitaires, et allait obtenir le grade de « Master of Arts » quand il mourut en 1958.

LAFFERTY (RAPHAËL ALOYSIUS). – Né en 1914, R.A. Lafferty donna à Judith Merrill les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, ingénieur électricien, corpulent. » Venu tardivement à l'écriture, il a montré rapidement qu'il ne ressemblait à aucun autre ; ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes.

Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits sans message ni confession. Parmi ses romans, *Past Master* (1968, *Le Maître du passé*) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, pour concocter de petits concentrés d'humour – *Does anyone else have something further to add ?* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) en constitue un bon recueil – qui aboutissent, pour la science-fiction, à un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de rationalisation à la démente.

LEIBER (FRITZ). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années 20 – on peut le voir dans *Le Fantôme de l'Opéra* –, et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber Jr., naquit en 1910, et découvrit très tôt Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint un diplôme de psychologie, et s'essaya à divers métiers (prédicateur religieux, acteur dans la troupe paternelle). Il débuta, en 1939, dans *Unknown*, l'excellente – mais éphémère – revue de fantastique que John W. Campbell Jr. menait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les premières aventures héroïques du Souricier gris et de Fafhrd (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*). En même temps, paraissaient, dans *Weird Tales*, des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1942), sur les « êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin, il passa au roman, avec *Conjure Wife* (1943, *Ballet de sorcières*), puis *Gather, Darkness !* (1943, *À l'aube des ténèbres*) et *Destiny Times Three* (1945) – dans ces deux derniers récits, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret, et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En mai 1945, il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest*, et s'arrête d'écrire. De 1949 à 1953, il signe une série de nouvelles sarcastiques

pour *Galaxy*, dont *Corning Attraction* (1950, *Le Prochain Programme au spectacle*) et *The Moon is Green* (1952, *La Lune était verte*). Cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression ; il se met à boire, et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin, il quitte *Science Digest* en 1956, et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time* (1958, *Guerre dans le néant*) et *The Wanderer* (1964, *Le Vagabond*). Fritz Leiber est peut-être, avec Théodore Sturgeon, l'auteur le plus original de sa génération ; son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être tout d'abord incompris, et ce n'est que depuis les années 60 qu'on lui rend pleinement justice. Le numéro de juillet 1969 de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a été consacré.

MOORE (CATHERINE LUCILE). – Née en 1911. Profondément marquée par la lecture de Frank L. Baum et d'Edgar Rice Burroughs, qui lui donne un goût, très vif pour le merveilleux, elle réussit, avec *Shamblau* (1933, *Shamblau*), pour son coup d'essai, un coup de maître. C'est toujours dans *Weird Tales* qu'elle publie les aventures de Northwest Smith, qui relèvent du *space opéra*, et celles de Jirel de Joiry, plus proche de la *sword and sorcery*. Sa production se ralentit beaucoup à la fin des années 30, s'arrête presque complètement, pour repartir sur des chemins différents lorsqu'elle devient la collaboratrice de son mari Henry Kuttner sous les pseudonymes de Lewis Padgett et Lawrence O'Donnell. Elle signe cependant encore une demi-douzaine de nouvelles et deux romans, *Judgment Night* (1952, *La Nuit du jugement*) et, après la mort d'Henry Kuttner, *Doomsday Morning* (1957, *La Dernière Aube*), puis se laisse absorber par des scénarios pour la télévision et des cours de technique littéraire qu'elle donne à l'université de Californie.

PHILLIPS (PETER). – Né en 1920, Peter Phillips est un journaliste anglais qui a eu une carrière professionnelle variée ; il fut notamment chroniqueur criminel, et aussi « rédactrice » – signant : Anne – d'une page féminine. Il connut sa plus grande période de production littéraire entre 1948 et 1952, écrivant une trentaine de récits policiers et de science-fiction – souvent mémorables – qui firent de lui un auteur estimé aux États-Unis aussi bien qu'en Grande-Bretagne.

SHECKLEY (ROBERT). – Né en 1928, Robert Sheckley fit ses débuts en 1952, et s'imposa, au cours des années suivantes, comme l'auteur-vedette de *Galaxy*, qui, à certaines époques, publiait une nouvelle de lui tous les mois, et parfois plus – les textes excédentaires étaient

signés Phillips Barbee ou Finn O'Donovan. Il contribua, plus qu'aucun autre, à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait l'action. L'absence particulièrement voulue de références – et de cohérence – scientifiques rapproche beaucoup ses écrits de la fable philosophique où il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Du Sheckley romancier, on retiendra *The Status Civilization* (1960, *Oméga*), *Immortality, Inc.* (1959, *Le Temps meurtrier*) et *Dimension of Miracles* (1968, *La Dimension des miracles*), sans oublier ses incursions dans le roman noir, policier ou d'espionnage. Ses nouvelles *Seventh Victim* (1953, *La Septième Victime*) et *The Prize of Péril* (1958, *Le Prix du danger*) ont été portées à l'écran respectivement par Elio Pétri (1965, *La Décima Vittima*) et Yves Boisset (1983). Depuis quelques années, la signature de Robert Sheckley apparaît moins souvent dans les revues spécialisées, mais les récits qu'il publie dans des magazines comme *Playboy* prouvent que son talent satirique ne s'est aucunement émoussé.

SILVERBERG (ROBERT). – La carrière de Robert Silverberg, né en 1936, peut se décomposer facilement comme suit : tout d'abord, de 1954 à 1960, fécondité et production en série – plus de deux cents titres publiés, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes ; ensuite, polygraphie en tout genre, pornographie, livres pour la jeunesse, vulgarisation scientifique et historique, et même un livre sur la fondation de l'État d'Israël : enfin, retour à la science-fiction, mais cette fois pour signer des romans que l'on peut qualifier de chefs-d'œuvre du genre, *Nightwings* (1969, *Les Ailes de la nuit*), *The World Inside* (1971, *Les Monades urbaines*), *Son of Man* (1971, *Le Fils de l'Homme*), *A Time of Changes* (1971, *Le Temps des changements*), *The Book of Skulls* (1971, *Le Livre des crânes*), *Dying Inside* (1972, *L'Oreille interne*). Avec ces textes, le « science » de « science-fiction » s'identifie à psychologie », « sociologie », à tout ce qu'il y a d'« humain » dans l'homme, pour le meilleur et pour le pire. Mais qualité ne rime pas avec rentabilité, et Robert Silverberg, déçu par les ventes de ce qu'il jugeait – à juste titre – comme le meilleur de sa prose, après un silence de quelques années, s'est à nouveau orienté vers des écrits plus commerciaux, comme en témoigne *Lord Valentine's Castle* (1980, *Le Château de lord Valentin*).

SMITH (GEORGE HENRY). – NÉ EN 1922, il mène depuis 1953 une activité d'auteur dans un grand nombre de genres, et sous divers pseudonymes. Sa science-fiction comprend notamment un cycle de romans – commencé avec *Druid's World* (1967) – qui se déroule dans

un univers parallèle régi par la magie, et qui reflète l'intérêt de l'auteur pour les mythologies. Peu soigné à ses débuts – lorsqu'il écrivait surtout pour des éditeurs de second plan –, le style de George H. Smith a évolué vers une forme claire et équilibrée.

ZELAZNY (ROGER). – NÉ en 1937, d'ascendance polonaise, irlandaise, hollandaise et américaine, Roger Zelazny se consacre depuis 1969 à la carrière d'écrivain. Il s'est imposé comme auteur de premier plan avec *A Rose for Ecclesiastes* (1963, *Une rose pour l'Ecclésiaste*), *The Doors of His Face, The Lamps of His Mouth* (1965, *Les Portes de son visage, les lampes de sa bouche*), *This Immortal* (1965, *Toi l'immortel*). *Isle of the Dead* (1969, *L'île des morts*), variations sensibles et brillantes sur des thèmes connus – relations entre humains et extra-terrestres, immortalité, monde post-atomique. Par la suite, Roger Zelazny se montra souvent moins exigeant envers lui-même sur le plan de l'écriture, mais non sur celui de l'imagination ; celle-ci s'inspire aussi bien d'antiques mythologies – *Lord of Light* (1967, *Seigneur de lumière*) – et d'explorations psychanalytiques – *The Dream Master* (1966, *Le Maître des rêves*) – que de rationalisations de pouvoirs magiques – le cycle d'Ambre, commencé en 1970. Bien que classé parfois parmi les représentants de la « nouvelle vague », Roger Zelazny possède un talent trop varié et une créativité trop originale pour qu'une telle étiquette suffise à le décrire.

1 . En fait, la possibilité de maîtrise, fondée sur la répétition, définit ce que nous appelons l'intelligibilité et son vecteur, la raison. L'ambition de comprendre est excessive. Au mieux, nous retrouvons ailleurs assez de *même* pour n'être pas effarés. L'intelligence fonctionne comme un vecteur, agent de déplacement de la reconnaissance du même – en un sens, du déjà vu. Le désir de retrouver une expérience passée, au moins partiellement, introduit donc à la maîtrise.

2 . P.U.F., 1957.

3 . P.U.F., Édition de 1973.

4 . Éditions Robert Laffont.

5 . Éditions Robert Laffont.

6 . Une démonstration du caractère surmoïque du vampire, dans la perspective du narcissisme moral (André Green) serait aisée mais trop technique pour trouver place ici.

7 . Tout amateur de science-fiction voudra se reporter à l'article de Tausk et à sa description synthétique de l'appareil à influencer, malheureusement trop longue pour être citée ici en entier : voir Tausk, *Œuvres psychanalytiques*, Payot. Ce texte est largement cité dans « Les psychoses », dans *Les Grandes Découvertes de la psychanalyse*, Laffont-Tchou, pages 89 sq.

8 . Cf. *Anthologie du délire*, par Michel de M'Uzan, Editions du Rocher, 1956.

9 . Sauf dans *Chrysolithe entière et parfaite*, de R.A. Lafferty, où il n'y a justement plus trace d'un principe de réalité au sens où l'entendent les psychanalystes.

10 . La majuscule ici donnée au mot Père vient seulement rappeler que la loi du-Père est déjà présente dans la mère, du fait de sa propre expérience infantile, et qu'elle ne renvoie pas au seul père de l'enfant mais à une série illimitée de Pères.

11 . C'est dans cet espace, dans ce *lapsus*, que viendrait se situer, croyons-nous, la nouvelle de R.A. Lafferty, *Chrysolithe entière et parfaite*, où les archétypes tiennent lieu d'objets transitionnels au sens de Winnicott.

12 . Jeu de mots sur les deux noms propres : Makepeace veut dire « qui fait la paix ». Grabcheek est plus équivoque : au sens littéral, « empoigner la joue », au sens figuré : minable insolent. La suite du texte ferait pencher en faveur de la première interprétation. (N.d.T.)

13 . *To recall*, en anglais : se souvenir. (N.d.T.)

14 . Sir Thomas Malory, XVe siècle, a traduit et compilé *La Mort d'Arthur*, contes arthuriens puisés essentiellement à des sources françaises. (N.d.T.)

15 . En français dans le texte. (N.d.T.)

16 . En français dans le texte. (N.d.T.)

17 . En français dans le texte. (N.d.T.)